UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0877

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespsaumestudi02doub

LES

PSAUMES

ÉTUDIÉS EN VUE DE LA PRÉDICATION

II

IX A
43

TYPOGRAPHIE

EDMOND MONNOYER

AU MANS (Sarthe)

LES PSAUMES

ÉTUDIÉS

EN VUE DE LA PRÉDICATION

Par M. l'abbé DOUBLET

CHANOINE D'ARRAS

Auteur de SAINT PAUL et de JÉSUS-CHRIST, etc., étudiés en vue de la Prédication

Ouvrage honoré des Approbations
de NN. SS. les Évêques d'Arras, de Luçon, de Poitiers, de St-Brieuc,
du Mans et d'autres Prélats

DIXIÈME ÉDITION

TOME DEUXIÈME

PARIS

BERCHE ET TRALIN, LIBRAIRES-ÉDITEURS
69, rue de Rennes, 69

1894

Propriété des Éditeurs, tous droits réservés

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINA STUDENDATUR TRANSFERRED

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

CHAPITRE DEUXIÈME

LA PROVIDENCE DE DIEU

La Providence divine qui accompagne et guide l'humanité dans sa course à travers les âges, dans son pèlerinage du temps à l'éternité [1], l'accompagne et la guide comme la nuée qui planait au désert sur le peuple d'Israël : obscure tout ensemble et lumineuse, découvrant la route et la faisant resplendir, puis y jetant des ombres épaisses, et conservant aux abîmes leurs effrayantes ténèbres. Telle est la Providence divine dans le monde : elle se laisse tout à la fois apercevoir à d'invincibles éclats et elle se dérobe dans des obscurités impénétrables. Impossible de la nier, impossible de la comprendre: Dieu reste avec son double caractère de merveilleuse évidence, d'insondable profondeur.

Ce double caractère, deux Psaumes le mettent admirablement en relief. Le premier, le Psaume CXXXVIII, nous montre le regard de Dieu fixé sur l'humanité

[1] Exod.

entière, scrutant chaque détail de chaque particulière existence, suivant les mille péripéties de nos jours, enveloppant notre course d'une immense et inévitable lumière, mettant à nu tous nos actes, déchirant tous nos voiles, intervenant dans les plus imperceptibles détails de notre vie entière, plus présent à nous-mêmes que nous-mêmes, plus agissant que notre activité, plus puissant que nos puissances, plus nous que nous. — L'autre Psaume, le Psaume LXXII, étudie et résout le plus formidable des problèmes de cette intervention de Dieu, de cette Providence dans les choses humaines. Une intelligence infinie, une sagesse et une justice sans défaillance ni limite président au drame de nos destinées; le monde moral, pas plus que le monde physique, n'est laissé en proie aux caprices du hasard ou aux brutales et aveugles oppressions de la fatalité. Pourtant, quelles perturbations et quels désordres! Quelles iniquités de ce que la foule appelle la *fortune* ou le *sort!* Quel chaos sous un gouvernement infiniment sage! Quelle violation de la justice sous le plus juste des règnes! Problème terrible qui écrase toute intelligence incroyante et désespère toute investigation qui n'a pas la Révélation divine pour flambeau. C'est dans cet abîme que le Psaume LXXII projette ses divines clartés; c'est ce désespérant problème qu'il illumine.

Ainsi se trouvent à la fois exposées les deux vérités les plus pratiques et les plus profondes : l'existence d'un regard divin, scrutateur éternel de nos actes ; la conciliation de ce regard infiniment sage, juste et saint avec les désordres dont l'histoire humaine est perpétuellement le théâtre.

I

LE REGARD DE DIEU [1]

La science que vous avez de moi est merveilleuse. O mon Dieu ! *Voici que vous savez tout*[2]. Vérité terrible aux passions de l'homme ! Aussi que d'efforts seront tentés pour débarrasser la croyance de ce dogme et la vie de cette incommode surveillance ! Le vice appelle parfois à son secours l'appui de la science, il prétend raisonner l'ostracisme dont il frappe la Providence qui le gêne par son incorruptible inquisition, il se forge un Dieu si infiniment relégué dans son inaccessible grandeur, qu'il n'a plus un regard pour les atomes terrestres, *non videt Deus.* Si l'absurde déborde trop de cette invention monstrueuse d'un Dieu qui abandonne ses créatures après les avoir tirées du néant, le vice ne reculera pas devant la plus effroyable des tentatives : il anéantira Dieu : *non est Deus!* Puis si, repoussé avec horreur du concert unanime des mondes qui chantent à l'envi l'existence du suprême Créateur, le vice est à la fin forcé d'ajouter sa confession à celle de l'univers tout entier, s'il doit proclamer que Dieu existe, et qu'existant il s'occupe, pour les juger, des actions de l'homme, il se tourne vers la bonté de ce Dieu dont il hait l'existence et le regard, il le proclame bon jusqu'à d'impardonnables faiblesses, bon jusqu'à d'impossibles et iniques pardons : *Deus non requiret ista.*

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. CXXXVIII.

Arrière ces insanités de la corruption humaine : voici la vérité dans son jour triomphant et son intégrité vengeresse. Dieu voit tout, Dieu intervient en tout. Regard universel, regard inévitable, regard incessant : tel est le regard de Dieu sur nous. — Intervention juste, puissante, active, où les bons trouvent leur récompense, les méchants leur châtiment : telle est l'intervention divine dans la vie et les actions de l'homme[1].

I. — Le regard de Dieu sur nous est un regard universel. Il embrasse notre existence dans sa durée entière. — Il en scrute tous les actes. Les opérations les plus intimes de l'âme, les secrets que l'ombre la plus épaisse ensevelit, nos pensées les plus cachées, nos volontés les plus inaccessibles, ce que nous dérobons aux yeux les plus perspicaces et les plus scrutateurs, tout cela n'a, pour le regard divin, ni ombre ni mystère. — Ce regard pénètre plus avant encore : il domine les temps, il perce dans l'avenir, le formidable mystère de nos destinées se déroule devant lui, et ce que nul homme au monde ne peut connaître, ce que nous-mêmes ignorons absolument : quelle sera la solution de notre existence, quel est le terme où nous aboutirons un jour ; Dieu le voit. — Et cette science, si universelle dans son étendue, est merveilleusement pénétrante dans le détail ; elle n'embrasse pas seulement ma vie dans son ensemble, elle en scrute les parties les plus infimes, elle en saisit les plus imperceptibles points. — Mais quoi ! cette science divine dont je suis comme enveloppé et englouti, cette science qui me pénètre pour me mettre à nu et me

[1] Psal. CXXXVIII.

scruter tout entier, cette science est l'océan sans rivage, l'immensité sans horizon, dont les siècles inconnus, dont les éternités sans limite, dont le passé le plus lointain, dont l'avenir le plus insondable, forment le domaine propre et le champ d'action victorieux. Si l'œil de Dieu embrasse de tels abîmes, combien plus perce-t-il dans mon étroite et chétive nature ? Si l'immensité des choses s'illumine à son éclat, combien plus ma vie est-elle tributaire de son invincible science ?

1. *Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu ; vous avez connu mon repos et vous avez connu mon réveil*[1]. Réveil et sommeil, berceau et tombe, travail et repos, douleur qui plonge dans les profondeurs d'un sépulcre, prospérité qui écarte les ombres, déchire les linceuls, fait surgir aux joies de la lumière : telles sont les phases diverses dont une existence est composée ; or Dieu les a toutes sous son regard, il en suit le cours ou tourmenté ou tranquille, et préside à leurs multiples péripéties. Quand l'homme, faisant son entrée dans la vie, n'a pour premier domaine qu'un berceau, pour annonce qu'un cri de douleur, pour appui que la faiblesse et l'impuissance, Dieu veille sur ce frêle atome détaché du néant et tombé dans la vie comme ces victimes d'un naufrage, échouées entre des immensités menaçantes, sur quelqu'île inhospitalière de l'Océan. Les chocs si rudes de l'existence, des besoins inouïs, des détresses sans égales feraient de notre berceau un sépulcre ; mais Dieu veille, *il connaît notre lever*, notre apparition à la vie : il députe vers nous deux êtres qui, après avoir en son nom commandé au néant, par son

[1] Psal. CXXXVIII.

ordre encore écartent de notre frêle existence les dangers où elle périrait infailliblement. Et si le regard divin plane sur notre berceau, il se repose aussi sur notre tombe. Notre triste agonie déroule sous ses auspices ses péripéties douloureuses, et trouve dans ses tendresses un suprême rayon de sérénité et presque de joie. Que Dieu est maître à ces deux extrémités de notre vie! Pendant le cours de nos années, quand nous jouissons de la plénitude de notre être, de l'exercice puissant et facile de notre liberté, peut-être l'illusion est possible : trompé par le jeu si libre de nos facultés, jaloux de notre royauté et de notre indépendance, nous reléguons la suzeraineté divine dans le lointain de l'oubli, *Dieu n'est plus devant notre regard.* Mais dans ces deux actes qui circonscrivent notre vie entière, naître, mourir, comment méconnaître la puissance étrangère et supérieure qui, sans nous, nous appelle à l'existence, et sans nous nous force à nous en retirer ? Quel mortel, fût-il un roi du génie, du glaive ou de la fortune, a connu *l'heure de son lever* à la vie? Quel mortel connaîtra l'heure de *son repos* dans la tombe? *Seigneur... vous seul vous avez connu mon reveil et mon repos* [1].

Cette puissance du regard divin qui atteint notre existence, de l'une à l'autre de ses extrémités, en pénètre aussi le tissu tout entier. Deux actes composent notre vie : le travail et le repos. Le Psalmiste trace ainsi le tableau de l'homme dans ces deux phases de son existence : *Vous avez fait descendre les ténèbres et la nuit est venue... Le soleil se lève... L'homme se rend à ses labeurs et il travaille jusqu'au soir* [2]. La même main divine qui ramène la nuit sur la couche de notre repos, ouvre à notre

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. CIII

activité le champ lumineux du jour; et, dans la nuit obscure comme sous les jeux du midi, son regard vigilant compte nos heures, suit nos actes, marque nos mérites et apprécie notre vie. Insensé qui méconnaît un juge si incorruptible, ingrat et pervers qui outrage, par son indifférence ou sa révolte, une si maternelle Providence et de si constants bienfaits. Durant le jour « Dieu connaît notre vie. » Qu'est-ce pour Dieu que « connaître notre vie,» *cognovisti resurrectionem meam?* Dieu soutient toutes nos facultés, Dieu verse à flots dans tout notre être les puissances et les activités; il est en nous, comme dit saint Paul, « tout en toutes choses. » Dieu est la lumière de notre intelligence, l'amour de nos cœurs, le ressort de notre volonté, la joie et la vitalité de nos actes, « nous nous mouvons en lui » et par lui; lui seul, « qui porte tout par la parole de sa puissance, » donne à notre vie et à nos actes leur force, leur perfection, leur fécondité. Puis, quand notre âme fatiguée s'affaisse, quand nos paupières se closent et que nos membres se replient pour le repos, le même Dieu, *qui a connu notre lever* et a daigné aider à nos efforts tout le jour, lui encore veille à notre couche, préside à notre sommeil, se fait le gardien des heures de notre nuit : *Cognovisti sessionem meam. — Il ne sommeillera pas, il ne dormira pas, le Dieu qui garde Israël* [1].

L'homme, durant sa vie, voit s'appesantir d'autres ténèbres et se lever un autre jour lumineux : Nuit de la douleur, résurrection splendide de la prospérité et du bonheur que Dieu seul connaît, et dont il se déclare le seul dispensateur et le seul maître absolu. Qu'est l'homme? Que fera-t-il en face de cette puissance et de

[1] Psal. CXX.

ces volontés mystérieuses du Très-Haut? Ah! comme Dieu se joue de ces plans de fortune si habilement dressés! Comme il renverse cette prospérité si solidement assise! Comme il brise entre des mains impuissantes ces coupes si pleines encore de plaisirs et de voluptés! Dieu seul connaît, parce que seul il les fait naître, ces heures où une âme, plongée tout à coup dans une nuit de douleur, semble abandonnée de tous, gémit solitaire sur des ruines, « cherche qui la console! et ne le rencontre pas » : *Tu cognovisti sessionem meam*[1]. Mais Dieu, qui ne cesse d'être père alors même qu'il châtie, ou plutôt qui ne châtie que parce qu'il est père, Dieu ne laisse pas un fardeau trop écrasant sur de trop faibles épaules, ni une trop longue et trop furieuse tempête assaillir une barque déjà désemparée; « il ne nous tente, dit l'Apôtre, que d'une manière humaine, » *non tentatio nisi humana*. A la nuit de la douleur succède le réveil de la lumière et de la joie, et, comme chantait le Psalmiste, *nous avons été comblés de joie pour les jours où nous avons été humiliés, pour les années où nous avons connu la douleur*[2]. Merveilleuse Providence, Elle forme de douleur et de joie le tissu de notre vie entière, elle nous fait passer tour à tour par une souffrance qui nous purifie, nous détache, nous élève, nous humilie, puis ensuite par une prospérité qui refait notre âme, exalte notre gratitude, donne à notre piété et à nos œuvres saintes de nouvelles facilités et de nouveaux élans. *O Dieu, vous avez connu mon repos et mon lever.*

Le regard de Dieu qui embrasse notre vie dans son ensemble, en pénètre aussi les plus imperceptibles

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. LXXXIX.

détails. *De bien loin vous découvrez mes pensées, vous scrutez mes sentiers; les voies par où je marche vous sont familières, la parole n'est pas encore sur mes lèvres que déjà vous savez tout*[1]. Doctrine glorieuse, doctrine ineffablement douce, doctrine à jamais formidable. O mon Dieu, *qu'est-ce que l'homme pour que vous le visitiez ainsi?* Nous sommes l'objet de l'attention divine, nous absorbons la sollicitude du Roi des cieux; il nous suit, nous accompagne, nous contemple, *Dieu fait tomber son regard sur les enfants des hommes*[2], rien ne lui échappe des mille détails de notre vie, il prend un intérêt infini à tout ce qui nous touche; une pensée de notre intelligence, un soupir de nos cœurs, une larme de nos yeux, une résolution généreuse, un filial repentir, un élan de reconnaissance, un cri d'amour, trouvent dans ce tendre Père, dans cet ami dévoué, dans ce cœur si infiniment aimant, un écho plein d'énergie, une complaisance riche de bénédictions et de récompenses. « Un verre d'eau froide donné en son nom ne perdra pas son prix éternel. » Quel bonheur et quelle gloire de vivre sous un regard si noble et si grand! Quelle dignité de l'âme chrétienne d'arrêter ainsi en chacun de ses actes les pensées et les complaisances divines! O enfants des hommes, *pourquoi vous attacher ainsi à la vanité, pourquoi courir ainsi après le mensonge*[3]? Quoi! si un regard mortel et éphémère s'attache un instant sur vous, si une admiration, si une louange vous flattent, si quelque adulation décevante parvient jusqu'à vous, vous voilà transportés et ravis... Insensés! Que vous valent ces complaisances humaines? Que vous apportent ces adulations ridicules? Que font-elles de vous, sinon le mépris

[1] CXXXVIII. — [2] Psal. XIII. — [3] Psal. IV.

et la risée des cieux? Voici que le Très-Haut vous contemple, voici qu'il vous offre de placer en vous « ses complaisances » et son amour, et vous vous détournez, et vous fuyez, et vous méprisez ! *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris*[1]? — En même temps qu'il fait notre gloire, le regard divin, incessamment fixé sur nous, est notre plus délicieuse consolation. Quelle douceur de nous savoir vus, remarqués, plaints quand nous souffrons et que la souffrance tient éloignée de nous la troupe égoïste de nos amis d'autrefois! Aux jours de nos douleurs, quand la ruine nous renverse, que l'humiliation nous découronne, que la maladie nous brise et nous couche impuissants sur un lit de tortures, d'ordinaire le monde s'éloigne de nous, ou, s'il nous approche encore, il nous est ce que furent à Job ses amis maladroits et cruels, il nous fatigue de ses consolations frivoles, ou nous exaspère de ses insensibilités et de ses égoïsmes. Oh ! qu'alors il est doux de se savoir sous l'œil d'un ami, entre les bras d'un père! Qu'il est doux de voir à son chevet un consolateur tel que Dieu! Dieu qui suppute chaque douleur et prête l'oreille à chaque cri de notre nature torturée ; Dieu qui compte chaque acte de résignation, chaque invocation de nos cœurs pour y répondre par l'onction de sa grâce et l'effusion de son amour. *O Dieu, vous-même avez remué toute ma couche aux jours de mon infirmité*[2]. *O Dieu, de bien loin vous découvrez mes pensées*[3] ! Formidable et vengeresse révélation ! Quand je me crois sûr de l'obscurité où je m'enveloppe, quand mes iniquités sont recouvertes d'un voile impénétrable, quand cette passion honteuse a réussi à cacher ses ignominies, quand ces injustices

[1] Isai. XXXIII. — [2] Psal. XL. — [3] Psal. CXXXVIII.

sont restées inconnues et impunies, quand cette trame odieuse, quand ce piége homicide a pu sans obstacle perdre un rival détesté, détruire une prospérité importune, assurer une vengeance implacable, quand, criminel devant Dieu, « je suis en bénédiction devant les hommes, » *iniquus benedicitur,* tout à coup me voici environné d'une étincelante lumière, tout est découvert ! tout est surpris! tout est à nu! Malheureux, tu croyais à la nuit comme à un impénétrable refuge, passe sous le regard de Dieu qui t'illumine, subis ses mépris, et sois écrasé sous ses foudres !

Nous arrêter à nous-mêmes et aux détails de notre vie, ne serait pas donner au regard et à la science de Dieu toute sa majestueuse étendue. Le chant du Psalmiste s'élève, élevons-nous avec lui. *Voici, ô Dieu, que vous avez tout connu, le passé comme le présent*[1]. La science divine remplit avec autant de facilité l'océan des âges qu'elle embrasse l'étendue de mes jours. Quelles sont-elles « ces choses antiques, » *cognovisti antiqua*, dont parle le Psalmiste ? Remontons le cours des siècles, multiplions-les sous notre œil étonné, pénétrons dans l'éternité qui nous précède et s'étend devant nous comme une immensité sans limite : Voilà « les siècles silencieux, » voilà les grands abîmes dont les impénétrables profondeurs défieront à jamais tout autre regard que le regard de Dieu. Mais ces abîmes, Dieu les illumina de sa toute science ; ces âges inconnus, « ces siècles muets, » furent tous remplis des œuvres divines, Dieu y déroula ses vastes desseins, et, selon la profonde révélation de saint Paul, « ce que l'œil de

[1] Psal. CXXXVIII.

l'homme n'a pu percer, ni son oreille entendre, ni son cœur concevoir, » « Dieu le préparait pour notre gloire. » Que préparait Dieu dans ces siècles inconnus de nous, ou plutôt dans cette éternité qui est avant les siècles, *ante tempora sæcularia ?* Dieu déroulait devant son regard les ineffables mystères dont nous sommes si magnifiquement dotés ! Il comtemplait son Verbe fait chair, il mettait en lui par avance « toutes ses complaisances, » et concentrait en lui tout son amour. Cette grandiose idée avait frappé saint Augustin, et c'est elle qu'il développe dans son commentaire du Psaume qui nous occupe. Le grand Docteur ramène là toute l'explication des premiers versets. Dès les premières paroles, c'est Jésus-Christ qui parle, et qui rend compte de cette prescience divine enveloppant dès l'éternité le mystère de l'Incarnation. *Seigneur, vous m'avez éprouvé et vous m'avez connu ; vous avez connu mon coucher et mon lever* [1], vous avez connu l'humiliation de ma chair, le repos de ma tombe, le coucher de ma gloire, puis vous avez connu le réveil de ma vie et la splendide résurrection qui m'a donné l'immortalité « à la droite de la suprême grandeur. » *Vous avez connu les choses antiques comme vous connaissez les choses présentes.* Quelle magnifique étendue du regard divin, le ciel et la terre, l'innombrable famille humaine, le monde angélique plus innombrable encore, l'univers physique avec ses richesses, ses secrets, ses profondeurs impénétrables, tout est à nu devant le regard de Dieu. Et pour ce regard toujours victorieux, si le passé n'a pas d'ombres ni le présent de secret, l'avenir n'a pas de voile : Dieu contemple ce qui n'est pas

[1] Pasl. CXXXVIII.

encore à la même lumière qui lui découvre ce qui est, « et rien n'est caché devant Dieu [1]. »

Et d'où vient à Dieu ce regard auquel n'échappe ni le passé, ni le présent, ni l'avenir ? Dieu fait tout, opère tout, décrète tout, « il compose les siècles, » « tout est fondé en lui, » « par lui tout a été fait, et rien sans lui n'a été fait de ce qui a été fait. » Comment Dieu ignorerait-il son œuvre ? Avant de la réaliser, elle est en lui, elle se déroule tout entière dans sa suprême et infinie intelligence, *in ipso movemur et sumus.* Comment mon être aurait-il quelque secret pour le Dieu qui l'a créé, qui le meut, qui le pénètre, qui en retient et en fait agir tous les ressorts ? Écoutons David dans notre Psaume : *O Dieu, vous m'avez formé, et vous avez posé votre main sur moi.* Cette intelligence, vous l'avez faite, vous lui imprimez l'activité et vous la remplissez

[1] « Il y a dans l'être de Dieu une force représentative de différents objets, et des divers temps où ces objets existent, et cette force, ce miroir éternel, si je puis parler ainsi, ne met aucune composition, aucune multiplicité ni diversité dans cette essence divine. Quand nous sommes témoins des changements qui arrivent dans les créatures qui nous environnent, nos idées suivent ces divers états. Elles changent suivant que ces créatures acquièrent de nouveaux rapports. Nos idées sont successives comme les différentes manières d'être que nous remarquons. Elles se multiplient, se combinent, se divisent, selon que nous sommes affectés de la multitude, de la combinaison, du nombre, de la diversité des situations où nous voyons les êtres qui tombent sous nos sens, et quand ces objets cessent de nous affecter, nos idées s'évanouissent aussi. Voilà ce que nous sommes, et Dieu n'est rien de tout cela. Dans lui c'est une science fixe, immuable, simple, et qui comprend, qui distingue tout » (Berthier.)

de lumière. Ce cœur, vous l'avez créé, vous en dirigez les mouvements, vous en suivez les impressions diverses, vous en comptez tous les battements. Je suis un être libre, mais cette liberté que je sens en moi, je sens aussi, je comprends à ne pouvoir m'y méprendre, que vous la mouvez, sans m'enlever sans doute la responsabilité et le mérite de mes actes, mais sans vous enlever à vous-même le domaine absolu et la motion souveraine qui sont à vous. *Du haut du ciel, Dieu regarde, Dieu voit tous les enfants des hommes ; du séjour qu'il habite, il fixe son regard sur tous ceux qui habitent la terre* [1]. Est-ce un regard impuissant, brisé par les obstacles, épuisé par l'éloignement, arrêté par quelque secret que le cœur humain opposerait victorieusement à sa recherche ? Non certes ! Comment Dieu se verrait-il tenu à l'écart, et, pour ainsi parler, mis à la porte des cœurs, quand ces cœurs, c'est lui qui les forme un à un, en sollicite les mouvements, en fait jouer les ressorts ? *C'est Dieu qui a façonné un à un tous les cœurs ; c'est lui qui pénètre le secret de toutes les actions* [2]. Quoi ! le Dieu qui nous pénètre, qui nous enveloppe de l'océan de sa lumière, le Dieu qui est plus présent à nous que nous-mêmes, qui est le principe de la double lumière de notre intelligence et de nos yeux, le Dieu par lequel seul nous nous voyons, ce Dieu-là ne nous pourrait lui-même contempler ! *Insensés, ayez donc une fois de l'intelligence ! Sots, sachez une fois réfléchir ! Celui qui fait l'oreille, celui-là n'entend pas ? Celui qui a façonné l'œil, celui-là ne voit point* [3]. ? O homme, cesse tes infirmes raisonnements, ou plutôt tes difficultés extravagantes : Dieu est là , Dieu met à nu

[1] Psal. XIII. — [2] Psal. XXXII. — [3] Psal. XCIII.

tout ton être : « Dieu étincelle dans ton cœur, » Dieu te pénètre, te contemple, te juge : *Dieu connaît les pensées des hommes* [1]. Pourquoi ? Comment ? *O Dieu, vous m'avez formé et vous avez posé sur moi votre main.*

2. La science de Dieu, en même temps qu'elle est universelle, est donc aussi inévitable. Le Psalmiste continue. *La science que vous avez de moi est merveilleuse : elle est puissante, elle est invincible, je ne puis rien contre elle. Où fuirai-je loin de votre esprit ? Où me cacher pour éviter votre visage ? Si je monte aux cieux, vous y êtes ; si je descends aux enfers, vous voilà. Si je prends mes ailes dès l'aurore et que j'aille établir ma demeure au-delà des mers, c'est votre main qui m'y mène, c'est votre droite qui m'y soutient. Et j'ai dit : peut-être l'obscurité m'enveloppera, et voici qu'au sein de mes délices la nuit elle-même resplendit ; car la nuit pour vous n'a pas d'ombres, la nuit est radieuse comme est le jour, ce qu'est la lumière, les ténèbres le sont pour vous* [2]. Si tel est sur nous le regard divin, si à ce point sa science est invincible et inévitable son investigation, quelle folie à l'homme de les méconnaître, ou de les oublier, ou de les braver ! Qu'allons-nous faire, que tenter, que poursuivre, pour nous mettre à l'abri de ce formidable regard ? Devant le regard de l'homme, deux moyens s'offrent et réussissent : l'éloignement et l'obscurité. Je veux faire le mal et le faire a l'aise : je m'éloigne, je fuis tout œil importum, je dis avec Caïn : « sortons, allons à l'écart [3]. » Je veux ensevelir mon crime, je veux sans honte assouvir ma passion, je cherche l'obscu-

[1] Psal. XCIII. [2] — Psal. CXXXVIII. — [3] Genes.

rité, et, si elle me recouvre, je suis tranquille et je jouis. Mais à l'égard de Dieu ai-je ces deux ressources ? Ai-je l'obscurité ? L'homme l'a cru follement. Tant que dura son innocence, il fut à l'aise avec son Dieu ; quand la nudité de sa chair l'avertit du dépouillement honteux de son âme, quand il eut peur de Dieu, il tenta de mettre entre Dieu et lui la double barrière de l'éloignement et de l'obscurité, il s'enfuit et se déroba sous l'épaisseur du feuillage. C'est l'invincible pente de l'humanité pécheresse : elle n'a plus cessé cette tentative extravagante ; dans tout le cours de sa lamentable histoire, nous la voyons préoccupée de se dérober aux atteintes de Dieu. Pauvre insensée, comment réussir ? Nous essayons la fuite : quelle fuite nous éloigne jamais de Dieu ? Voici les fuites les plus lointaines, voici les plus profondes et les plus impénétrables retraites ; captif sur cette terre, enfermé sur cet îlot étroit, entre d'incommensurables immensités, je tente d'échapper à ma prison qui m'arrête : voici l'étendue des cieux, je m'y élèverai, je me déroberai parmi ces astres qui y roulent, dans ces muettes solitudes, où l'œil ne perce plus, où ne se peut plus entendre l'écho de la parole humaine, d'où il semble que l'esprit de Dieu se soit lui-même retiré : O Dieu ! *tu illic es*[1], « vous y êtes, » « votre gloire est plus haute que les cieux, » votre puissance les domine, votre œil les scrute, votre présence les remplit. Et comme vous y êtes dominateur ! « Si tu t'élevais dans les hauteurs avec la puissance de l'aigle, si tu plaçais ton nid au milieu des astres, je t'arracherais de là, dit le Seigneur ! » *Si je m'élève au ciel, vous y êtes*[2]. Je puis tenter une autre route et

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. CXXXVIII

pénétrer d'autres immensités : si le ciel est plein de Dieu, je me déroberai dans les abîmes, je les scruterai, je les descendrai tous jusqu'à ce que je parvienne « à cette terre ténébreuse, couverte des ombres de la mort. » *Je descendrai jusqu'aux enfers.* O Dieu ! vous ai-je fui ? vous ai-je évité ? N'êtes-vous plus là, fixant toujours sur moi votre formidable regard ? *Si je descends jusqu'aux enfers, vous voilà !* toujours présent, toujours inévitable, toujours vainqueur. Que me reste-t-il, repoussé du ciel, repoussé des abîmes, que de chercher sur la terre même quelque secret abri ? *Dès l'aurore je prendrai mes ailes et j'irai fixer ma demeure au-delà des mers* [1]. Pauvre insensé ! Et voici que non-seulement tu y retrouveras ce Dieu que tu veux fuir, mais, durant cette course à travers les mers, il ne t'aura pas quitté un instant ; ton essor était soutenu par sa puissance, et c'est porté dans sa divine main que tu as franchi l'immensité. *O Dieu, c'est votre main qui m'y mène, c'est votre droite qui m'y soutient.* Répète donc, ô homme, ô pécheur, ô malheureux fugitif, répète ces paroles du Psaume qui, en te rappelant l'impossibilité de fuir Dieu, te ramèneront dans les bras de sa miséricorde pour éviter le fouet sanglant de sa justice : *O Dieu, où irai-je loin de votre esprit ? Où fuirai-je de devant votre face* [2] ?

Nous cherchons ailleurs encore que dans l'éloignement un abri contre Dieu et nos remords, nous demandons à la nuit ses voiles impénétrables, et nous nous rassurons cachés dans ses sombres replis. Mais Dieu ? Y a-t-il une nuit pour Dieu ? Et si pour le regard divin toute nuit s'illumine et devient le jour le plus radieux, où est notre refuge ? Comment échapper aux formida-

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. CXXXVIII.

bles investigations de la suprême justice ? Notre crime échappe aux yeux impuissants de l'homme : qu'importe s'il étale au grand jour de la justice divine ses ignominies et ses provocations ? Dieu illumine mes ténèbres. O mon âme, garde-toi de t'en plaindre, c'est miséricorde, c'est protection. Il illumine ta nuit, il triomphe de tes ténèbres, pour te retenir par la crainte de sa justice, pour te sanctifier par le sentiment si puissant et si doux de sa présence. Malheur à l'homme dont les ténèbres ne sont plus illuminées par la pensée de Dieu ! malheur à l'homme qui « obscurcit ses ténèbres, » comme parle saint Augustin, qui rend son obscurité invincible et sa nuit désespérée par l'obscurcissement de sa conscience, par l'extinction de ses remords, par la perte absolue du sens moral ! « Quels sont ceux qui obscurcissent leurs ténèbres ? Ces hommes mauvais, ces hommes pervers, qui, en péchant, se couvrent d'ombres, et en n'avouant pas leurs fautes, en les défendant, rendent plus obscures leurs ténèbres, plus impénétrable leur nuit. Si vous péchez, assurément vous êtes dans les ténèbres ; mais si vous confessez ces péchés, vous méritez que ces ténèbres soient illuminées de Dieu ; si au contraire vous en prenez la défense, vous obscurcissez votre obscurité [1]. » O mon Dieu, que me reste-t-il, et

[1] Saint Augustin, *in Psal. CXXXVIII.* — Nos saints docteurs adoptent volontiers pour ces versets une explication moins littérale de beaucoup, mais si grandiose et si belle, que l'Église semble l'avoir voulu consacrer dans son chant triomphal de l'*Exultet*. La nuit pèse sur le monde depuis la prévarication de l'Eden : Qui dissipera l'horreur de cette nuit ? La sagesse humaine l'a tenté et n'a réussi qu'à obscurcir cette affreuse obscurité, et à plonger dans des ténèbres plus noires une ténébreuse humanité. Nuit profonde, nuit désastreuse, nuit pleine de dou-

qu'attendez-vous de moi, sinon que je confesse mon impuissance et votre triomphe ? Je me rends, je me soumets, je suis l'heureux vaincu de votre force, et la défaite qui m'enlève à votre justice me donne à votre amour. *Je confesse, ô Dieu, que votre magnificence jette un formidable éclat; vos œuvres sont admirables; mon âme en demeure profondément pénétrée* [1].

3. Regard de Dieu, regard incessant, éternel. Non-seulement Dieu pénètre actuellement tous les secrets de mon être, mais son regard perça où nul autre regard n'eut accès. Qui connaît le secret de la germination d'une fleur ? Qui sait le mystère du grain de blé que recèle la terre, qui s'y dissout, qui y germe, qui s'y transfigure, pour s'échapper, tige gracieuse et ferme, aux splendeurs du printemps ? La science peut savamment analyser les phénomènes de mon être, son regard ne pénètre pas jusqu'à ma substance; son scalpel se promène à travers les merveilles de ma structure, que découvre-t-il du mystère de ma vie ? Et si l'homme est incapable de connaître sa propre existence, durant les jours où cette existence s'épanouit sous son regard, combien plus, quand une mystérieuse puissance l'inaugure dans le secret du germe, dans le mystère de la

leurs et de désespoirs, qui lui rendit l'espérance, et en transfigura l'horreur ? Le Christ Jésus qui descendit, y versa sa lumière, en dissipa les ténèbres et la fit resplendir au-dessus du plus radieux des jours. *Nox illuminatio.* Et le Psalmiste ajoute : *in deliciis meis,* car Jésus-Christ n'a pas été seulement la lumière du monde, il s'en est fait « les délices. » « Quomodo est nox illuminata ? Quia Christus descendit in noctem... facta est mihi nox in deliciis. Deliciæ nostræ Christus. » (S. Augustin. *Explanatio in Psalm. CXXXVIII.*) — [1] Psal. CXXXVIII.

première et impénétrable formation, n'y peut-il ni rien comprendre, ni rien apercevoir. Or où le regard humain se brise, le regard de Dieu pénètre et triomphe. *L'ébauche de mon corps ne vous était point cachée, ô mon Dieu, quand je me développais en secret, comme la plante dans les entrailles de la terre. Votre regard suivait ma masse informe ; tous nous sommes inscrits déjà dans votre Livre, nos jours se comptent, quand pas un de nous n'est encore né* [1]. O science divine ! O inévitable regard ! Comment échapperions-nous à tes investigations victorieuses, quand tu illumines des jours qui ne sont pas encore éclos ?

II. — L'impiété ou l'étourderie élève deux accusations contre Dieu considéré dans sa Providence. L'une lui refuse le regard : « Dieu ne voit pas : » *Non videbit Deus:* l'autre lui refuse la sollicitude : « Dieu ne s'occupe pas, » *Deus non requiret.* Nous avons médité sur la réalité de la divine science, méditons sur la réalité de la divine intervention. Non, Dieu ne reste pas devant le genre humain, dont il est le père, *a quo omnis paternitas*, dans l'indifférence dénaturée qui trahit le faible et la victime, en ne châtiant pas l'oppresseur. Non, Dieu ne voit pas d'un œil également impassible le crime heureux et la vertu gémissante. Non, souverain Ordonnateur des choses, Justice suprême et Sagesse infinie, il ne laisse pas les générations tomber au hasard dans l'abîme du néant, terme égal de l'impiété qui l'a outragé et du dévouement qui l'a servi. *Deus justus judex.* Le mot qui suit, dans le Psaume, résout une

[1] Psal. CXXXVIII.

objection formidable, et donne à un problème obscur une victorieuse solution: *Deus justus judex, patiens.* « *Patiens.* » Dieu a pour lui le temps: *est-il obligé de s'irriter tous les jours*, pour maintenir les droits de son incorruptible justice ? Que fait Dieu? *Dieu suit du regard tous les enfants des hommes, afin qu'il voie.....* Nous le comprenons, c'est là une figure, une expression appropriée à notre langage et à nos conduites: Dieu n'a que faire de cet examen *pour voir*, pour connaître, pour apprécier les mérites de chacun : tout vient se peindre d'un coup dans le miroir de sa toute science. L'Écriture veut nous apprendre cette vérité fondamentale, que Dieu n'est ni aveugle, ni indifférent, ni impuissant; il regarde, il connaît, il juge, il récompense, il punit. En quoi se montre sa sollicitude ? De quoi se compose cette suprême intervention de Dieu dans les choses humaines ? En deux actes souverains, où se résument pour nous-mêmes toutes nos destinées: Dieu chérit et récompense les justes; Dieu hait et châtie les pécheurs.

O Dieu, que vos amis sont comblés d'honneurs! que leur royauté est puissante outre mesure! je les compte, ils se multiplient comme le sable de la mer. Je me lève après ma veille, me voici encore avec vous [1] occupé à considérer cette gloire, à énumérer ces splendeurs, à nombrer ces multitudes. Regardons de près cette merveille de la glorification des saints [2]: Voici l'une des plus prodigieuses œuvres de Dieu. Trois splendeurs couronnent les justes et les amis de Dieu : les honneurs dont Dieu les comble et que le

Plusieurs interprètes, avec saint Augustin, appliquent ces paroles à Jésus-Christ ressuscité du tombeau et présent à Dieu dans les gloires de la Résurrection. Ce sens, très-grand et très-beau sans doute, ne peut être néanmoins qu'un sens approprié.

ciel et la terre leur rendent à l'envi, *nimis honorificati sunt :* la force invincible de leur royauté, *confortatus principatus ;* l'innombrable multitude de leur troupe, *super arenam multiplicabuntur* [1].

Quand Dieu travaille à faire son grand chef-d'œuvre, qui est le Saint, il suit son plan, uniforme toujours, le même partout; il bâtit sur le néant, il prend le rien, il emploie pour son édifice d'or et de pierreries les plus viles matières, *ignobilia mundi elegit Deus* [2]. Voyez ce pauvre, ce misérable, ce mendiant, « rebut de tous, balayure du monde : » un jour viendra où des pays entiers tressailliront à son nom et à son souvenir, où sa cendre sera plus glorieuse que la cendre des rois, où les multitudes apporteront à sa tombe toujours vivante l'hommage d'une vénération et d'un amour qui ne tariront pas. Inconnu et méprisé durant sa vie, rejeté et bafoué du monde, le juste s'épanouit au jour de sa mort, et brille à travers les siècles d'un éclat que le temps semble rajeunir. Que sont devenus les mortels les plus riches et les plus fameux? Qui sait leur nom? Qui s'attache à leur mémoire? Les âges antiques, les générations au sein des quelles ils vécurent furent peut-être remplies du bruit de leur gloire : où sont-ils? Quels honneurs les couronnent? Quel signe dispute leur tombe à l'indifférence et à l'oubli? Il y a dix-huit siècles, quelque pâtre inconnu, quelque faible vierge, quelque pauvre méprisé, est mort pour Dieu, dans la confession de sa foi et le triomphe de sa vertu : depuis dix-huit siècles ce juste remplit l'Église catholique et par elle le monde de l'éclat de sa gloire, des milliers de lèvres racontent sa victoire, des milliers de cœurs lui vouent dans la vénération et l'amour un

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] I Corinth.

immortel souvenir, en tous les endroits de la terre les voix se réunissent dans d'unanimes et incessantes louanges. Voilà l'œuvre qui émerveillait le Psalmiste et lui arrachait ce cri d'étonnement: *nimis honorati sunt amici tui Deus*[1] ! Et que doit être le triomphe du saint dans le lieu propre de la gloire, dans le royaume où il triomphe, quand sur la terre, dans l'exil, au sein « de la vallée des larmes, » il a laissé après lui de si étincelants sillons? Quel est son règne dans le ciel, quand est si splendide son règne de la terre? Car telle est la gloire propre et inaliénable de la sainteté : elle règne. Le saint est plus roi que les rois les plus puissants et les plus absolus. Il a triomphé davantage, il a plus abattu d'ennemis, il s'est élevé sur de plus hautes ruines, il a fondé sur de plus illustres défaites une plus vaste et plus solidé domination. Le monde est à ses pieds, l'enfer tremble en sa présence, le ciel obéit à sa voix, la nature n'a plus pour lui de résistance[2], il domine les âmes, il enchaîne les cœurs, il brise les volontés rebelles, il fait plus d'œuvres, il renverse plus d'obstacles, il bouleverse plus profondément la société, que ne le peuvent faire les potentats les plus obéis et les plus craints. Louis XIV fut un puissant roi : saint Vincent de Paul un juste dénué de naissance, de crédit, de fortune, de prestige, de puissance. Où des deux est le roi véritable? Où le conquérant et le potentat ? La royauté du glorieux et illustre Bourbon est à terre, et ses restes diminués n'occupent plus chez plusieurs que la place d'une espérance et d'un désir. Versailles est insensible aux grandeurs évanouies, beaucoup de voix s'élèvent pour les maudire, un plus grand nombre pour les méconnaître,

[1] Psal. CXXVIII. — [2] Psal. VIII.

et l'oubli méprisant s'attache plus encore que la haine à une gloire que la terre seule avait germé. Le grand roi est mort: Regardez le saint. Quels flots de vie débordent de la tombe de Vincent de Paul! Comme il est là toujours, animant son œuvre, vivifiant ses entreprises, fondant les innombrables asiles de la charité et du dévouement. La cendre de nos rois est froide et inerte, la sienne, non-seulement est vivante, mais elle vivifie tout ce qu'elle touche, elle communique à son contact mystérieux une prodigieuse force d'activité et de conquête. Vincent de Paul, par les apôtres qu'il multiplie, par les œuvres qu'il fonde, par les entreprises dont il est l'âme, remue encore la foule, domine le peuple, transfigure la société, plus que ne le sauront jamais faire les puissances humaines les mieux douées et les mieux servies. *Nimis honorati sunt amici tui, Deus* [1].

A la splendeur, le saint joint la plus étonnante force de résistance. Le saint résiste à tout et triomphe de tout La tempête, qui renverse les trônes, raffermit son autel; le monde par ses oppositions donne à sa volonté plus d'empire et à ses œuvres plus de persistance et de durée, *confortatus est principatus eorum* [2]. Remontez le cours des siècles, deux spectacles parallèles frapperont vos yeux : les ruines éparses des institutions humaines ; les édifices debout, solides, inébranlables de la sainteté. L'empire romain s'est effondré ne laissant de lui-même que des souvenirs, qui peuvent commander notre admiration, mais n'influent en rien sur notre civilisation moderne ; les monarchies barbares se sont partagées les lambeaux du colossal empire, et, après avoir fourni une carrière ou plus courte, ou plus étendue, se sont retirées

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal CXXXVIII.

de la scène de l'histoire, sans laisser aucune vitale empreinte; le moyen âge, dans la partie purement politique de son histoire, n'est plus qu'un champ ouvert à nos curieuses investigations. L'âge moderne s'est superposé à lui sans montrer peut-être l'héroïsme de ses rudes vertus, mais professant pour sa barbarie prétendue le plus transcendant mépris. Bref, comme la société romaine, la société politique du moyen âge n'est plus qu'un souvenir refroidi. A côté de cette vaste nécropole des peuples et des intitutions, regardez s'épanouir la vie religieuse de l'Europe. Rien n'a péri de ce qu'avait fondé l'Église depuis les siècles du passé le plus reculé. Ses œuvres sont debout, n'ayant changé que ce qu'il fallait pour suivre la société dans ses transformations diverses, et s'accommoder à ses nouveaux besoins. Le code qui régissait cette Église primitive est celui auquel nous obéissons, les voix que les Saints de ces premiers âges faisaient entendre sont nos voix au sein de la société moderne, les ordres monastiques qui fécondèrent et illuminèrent la vieille Europe ont traversé sans dépérissement ni altération les siècles et les révolutions qui ont jonché le sol de ruines; les fils de saint Benoît défrichent nos terres incultes et cultivent les intelligences et les cœurs plus incultes encore de nos populations retombées dans la barbarie civilisée du XIXe siècle; les fils de saint Dominique font retentir de leurs voix puissantes les vieilles basiliques, où leurs ancêtres avaient prêché; le séraphique François d'Assise continue parmi nous son apostolat d'amour, et accomplit dans les âmes les merveilles que les anciens âges ont contemplées; tous les saints de Dieu ont gardé leur sceptre, ceint leur couronne, et conservé sur leurs royales épaules leur pourpre sans déchirure; tous les autres pouvoirs ont été

renversés et traînés l'un après l'autre aux gémonies; les dynasties épuisées ont couché au tombeau leurs restes sans honneur et sans puissance; la mort a envahi tout ce que les siècles qui précédèrent comptaient d'illustre et de fort, pour les justes seuls la parole du Psalmiste a été dite et s'est vérifiée: *O Dieu, que vos amis sont dans la gloire, et que leur royauté s'est trouvée affermie* [1] !

La troisième glorification des Saints de Dieu est dans leur nombre : *Je les compte, et voici qu'ils se multiplient par-dessus les grains de sable de la mer; après toute une veille je me retrouve, ô mon Dieu, près de vous* [2], toujours impuissant à ce calcul impossible. La gloire divine se montre partout dans la multiplication des chefs-d'œuvre, devant la profusion sans limite de ses magnificences et de ses splendeurs. Une seule étoile est un monde de prodiges et Dieu s'est plu à les multiplier comme à l'infini dans l'immensité. Un seul saint apparaît, à qui le contemple de près et dans le détail, comme une création merveilleuse, et Dieu en a peuplé sans mesure le firmament de l'Eglise. Et de même qu' «une étoile diffère d'une autre étoile », Dieu a mis dans la physionomie de ses Saints la plus étonnante variété. Les voici, dans leur innombrable multitude, dans leur variété infinie; Dieu les forme dans les cités populeuses, au milieu du tumulte et au sein des tourbillons du monde le plus dissipé, il les forme aussi dans le tranquille silence de la solitude et du désert. Le saint sera tantôt le rude enfant de la plus rustique simplicité, il sera prince ou pâtre, grand seigneur ou roturier. Parfois Dieu le va prendre dans les pays les plus policés, parfois il le fait surgir des terres les plus barbares, et

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. CXXXVIII.

s'épanouir au soleil inconnu des régions les plus lointaines. Même profusion, même variété merveilleuse, dans les conditions et les fortunes. Le pauvre et le mendiant prendront place à côté du riche dans la vénération des peuples et le culte de l'Église : Labre, le pèlerin exténué de misère, partagera la divine pourpre avec Louis IX, le plus grand de nos rois. Dieu répand à profusion des saints dans toutes les conditions de la vie; il leur fait manier l'humble outil de l'artisan ou le glaive du guerrier, ou le sceptre de la justice ; il les mêle à toutes les scènes de la vie du monde, leur fait parcourir toutes les positions et refléter sur chaque fortune l'éclat de leurs célestes vertus. Et comme il les tire de partout, il les tire aussi de tous les âges. Il s'est plu à poser la couronne de la sainteté sur des fronts de treize ans, parfois aussi l'âge mûr a, par son ordre et sous l'action de sa grâce, livré la suprême bataille contre les convoitises, les passions brûlantes, l'entraînement des choses terrestres, les sollicitations du monde, les piéges de l'enfer! Tantôt Dieu a *tiré sa louange la plus parfaite de la bouche des petits enfants à la mamelle* [1], tantôt il a posé sur la tête blanchie du vieillard *la couronne de gloire et d'honneur*. Que de missions diverses Dieu confie à ses Saints! Quelle physionomie différente il leur imprime. Ceux-ci resplendissent de l'éclat des vierges, ceux-là revêtent la pourpre du martyre, d'autres vieillissent dans les veilles de la méditation, leur intelligence s'illumine de la science divine, leur bouche vénérable rend des oracles, et « tous sur leurs lèvres viennent chercher les dictames de la vérité. » Il en est qui, au fond des cloîtres solitaires, chanteront *sept fois le jour et durant*

[1] Psal. VIII.

les heures de la nuit, les louanges du Très-Haut; d'autres, au milieu des foules, à la suite du Sauveur du monde, feront entendre le tonnerre des vérités divines, et ouvriront « aux peuples assis à l'ombre de la mort » « les routes de la vie. O glorieuse armée! » O multitude de triomphateurs! O innombrable assemblée des Saints! Ni sur la terre ni dans le ciel, l'œil ne suffit à les compter. Sur la terre le calcul vainement s'y épuise, *après toute une veille je me lève, et me voici toujours devant vous*[1] et la merveilleuse réunion des justes vos amis. L'Église essaye de les honorer tous: aucun diptyque n'y peut suffire, aucun martyrologe ne les peut tous contenir. *Est-ce que dans Sion on ne s'écriera pas: un et puis un encore est né en elle; c'est elle qu'a formée le Très-Haut, Dieu seul pourra inscrire dans les annales des peuples et des dynasties tous ceux qui furent dans l'Église*[2]. Stupéfaite de tant de gloire, l'Église, contemplant la multitude de ses saints, entonne son chant triomphal: « Le ciel et la terre sont remplis de la majesté de votre gloire. C'est Vous que glorifie le chœur majestueux des Apôtres: Vous, l'étincelante multitude des Prophètes; Vous, la blanche armée des martyrs; Vous, que par toute la terre célèbre la sainte Église,. » Au ciel, « au milieu des splendeurs des saints, » la multitude des justes s'offre aux regards, aussi impossible à énumérer: « Je vis une foule immense que personne ne pouvait compter, multitude composée de toute nation, de toute tribu, de toute langue. » Il est dit dans les Psaumes que *Dieu a multiplié les enfants des hommes*[3]. Quand il apparut à Abraham, pour lui annoncer les gloires futures des « croyants, » il lui montra la multitude des étoiles qui étincelaient au ciel, et lui dit: «Regarde

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. LXXXVIII. — [3] Psal. XI.

le ciel et compte les étoiles si tu le peux. Et Dieu lui dit : ainsi sera ta race. » Dieu lui avait représenté déjà sous une autre figure la multiplication prodigieuse, à travers les âges, de la famille des enfants de Dieu. « Je ferai ta postérité comme est la poussière du sol Si quelqu'un peut compter les grains de la poussière, il pourra aussi compter la postérité.» C'est cette magnifique promesse, cette miraculeuse fécondité de l'Église de la terre, cette resplendissante multitude des élus du ciel, que le Psalmiste chantait: *J'essayerai de les compter : ils sont plus nombreux que les sables de la mer, j'y passe la veille de la nuit, et me levant, me voici toujours devant toi* [1]. Ah ! voilà bien le regard de Dieu sur les justes, voilà l'action de sa Providence sur les élus. Le monde n'a rien compris à cette sublime chose, il n'a rien entendu de cette formule qui a présidé à la création et au gouvernement des choses, qui a réglé la marche des événements: « tout en vue des élus, » *omnia propter electos*. Le monde qui les pouvait à l'aise écraser et flétrir, n'a pas connu les grands desseins que Dieu poursuivait dans leurs humiliations et leurs souffrances : la lumière est faite: le nombre des élus est complet, leur gloire est splendide, Dieu est vengé. « Au pied de l'autel de Dieu j'entendis les voix des Saints que l'on avait fait mourir, et ils disaient : pourquoi ne vengez-vous pas notre sang ? Et ils reçurent cette divine réponse : attendez encore un peu de temps, jusqu'à ce que le nombre de vos frères soit complet. » Dieu poursuit donc à travers les siècles le grand dessein de la glorification en masse de ses saints : il a conçu le plan d'une immense fête triomphale pour la fin des temps, « alors que Jésus-

[1] Psal. CXXXVIII.

Christ viendra apparaître admirable au milieu de ses Saints. » Alors du ciel et de la terre retentira cette exclamation de la conscience soulagée, et de l'admiration émue et ravie : *Oh ! que le Seigneur est bon pour ceux qui ont le cœur droit, Vraiment, ó mon Dieu, vos amis sont trop peu glorifiés* [1].

Mais que Dieu est sévère aussi pour ceux qui ont le cœur obstinément fermé et pervers! Si le premier effet de son regard « sur les enfants des hommes » est de distinguer ses justes et de les couvrir d'une ineffable tendresse et d'une protection éternelle, le second est de scruter les voix perverses du pécheur, de pénétrer ses crimes, de disposer ses châtiments et de préparer ses formidables sentences. L'ácte suprême de la Providence de Dieu sur les pécheurs est de les anéantir. *Si occideris, Deus, peccatores* [2]. Pour ces malheureux, Dieu ne fait que cela; toute sa conduite ou miséricordieuse ou sévère aboutit là : anéantir le mal. Dieu a une manière toute miséricordieuse d'*exterminer les pécheurs*, il les change, il les transfigure, il les tue comme pécheurs, il les ressuscite comme justes, « c'est le Dieu qui tue et qui fait revivre. » Mais quand l'homme refuse cette mort bénie et cette résurrection glorieuse, la formidable menace de Dieu s'accomplit tout entière : *morte morieris*, « tu mourras de mort! » L'homme mourra. Il meurt dès les jours de sa vie, sa vie n'est plus qu'une affreuse et irréparable mort. Quelle est la vie de l'âme? Dieu; quand chassé par le péché Dieu se retire d'une âme, cette âme est morte, « elle est tuée dans son péché, » comme le dit saint Paul, elle est un cadavre dans un tombeau. O mort terrible! O extermination

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. CXXXVIII.

désastreuse ! Et si le temps a des désolations si effroyables pour l'âme pécheresse, que sera-ce de l'éternité, où les coups de la justice sont sans espérance, et ses exterminations sans remède ? *Si occideris, Deus, peccatores.* Tel est le regard de Dieu sur les pécheurs et sur les justes. Ainsi sa justice est incorruptible, et vigilante sa Providence; ainsi devons-nous nous écrier avec le Psalmiste : *Dieu brisera les dents des pécheurs dans leur bouche : Dieu brisera les dents des lions. Les pécheurs disparaîtront et s'évanouiront comme une eau qui s'écoule; Dieu tient son arc bandé jusqu'à ce qu'ils défaillent. Comme la cire qui s'écoule ainsi les pécheurs disparaîtront... Et le juste se réjouira... et l'on pourra dire : oui vraiment il y a une récompense pour le juste, oui vraiment il y a un Dieu qui juge sur la terre*[1].

Quel fruit tirer de cette méditation sur la Providence? Achevons notre Psaume CXXXVIII. *Hommes de sang, retirez-vous de moi!* Quand Dieu se prononce, quand il déclare qu'il a *en abomination celui qui commet l'iniquité*, quels sentiments peuvent avoir du péché ceux qui sont ses fils ? Comment renieraient-ils assez les traditions de famille et outrageraient-ils assez les volontés paternelles pour entretenir des intelligences avec les ennemis de la couronne et les révoltés contre Dieu? « Quel accord possible entre le Christ et Bélial? » Entre les enfants de Dieu et ceux que Jésus-Christ nomme les fils de Satan, quelle union ne sera pas sacrilége? « Nous autres nous avons l'esprit du Christ, » et « ce que le Christ ressentait en lui-même, nous le ressentons en nous. » Au temps où, par envie, les pécheurs prédisent aux assemblées des justes, à l'Église, à la cité de Dieu la destruction et

[1] Psal. LVII.

le néant, au christianisme le dépérissement et l'anéantissement, *au moment où ils disent dans leurs pensées : C'est vainement que les justes font leurs conquêtes,* à ce moment même Dieu fait à ses justes des promesses d'immortalité : « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Et comme leur promet « leur Père qui est dans les cieux, » ainsi les justes croient et sont assurés. Et comme Dieu méprise les menaces des pécheurs en même temps qu'il hait leurs crimes, ainsi font ses fils de la terre : ne formant jamais qu'une âme et un cœur, une pensée, un sentiment, un amour, avec le Dieu qui les éclaire, les fortifie, les exalte : *O Dieu, ceux qui te haïssent, je les hais! je me dessèche d'indignation et de colère contre tes ennemis. D'une haine parfaite je les hais, ce sont là mes ennemis. O Dieu, éprouve-moi, connais mon cœur, interroge-moi, scrute mes sentiers, vois s'il y a en moi quelque pente vers l'iniquité, conduis-moi à la vie éternelle*[1].

II

LE MYSTÈRE DE LA PROVIDENCE [2]

Nulle part peut-être, dans toute l'Écriture, un mystère douloureux et terrible n'est exposé et expliqué avec plus de netteté et de saillant. Ce mystère est celui de la distribution providentielle des biens et des maux. Mystère écrasant pour la raison humaine ! Qu'un Dieu sage, juste et bon gouverne les choses humaines, non-seulement la raison acquiesce à ce dogme, mais elle ne peut sans ce phare protecteur sortir de l'obscurité et des écueils que lui offrent de toutes parts les flots mo-

[1] Psal. CXXXVIII. — [2] Psal. LXXII.

biles et incertains de la philosophie humaine. Que l'humanité déchue et coupable, soit chassée pour ses révoltes, de sa félicité native, qu'elle chemine tristement dans l'exil, qu'elle regagne, sous le fardeau de la douleur, une patrie éternelle que la miséricorde divine lui conserve, mais dont elle lui retarde les joies; que l'humanité souffre et que sa souffrance, transfigurée par la souffrance d'un Homme-Dieu, lui devienne un principe de gloire et de béatitude, rien autant que cette révélation de la foi n'affranchit la raison de ses doutes poignants, de ses incertitudes désolantes, de ses irrémédiables désespoirs : jusqu'ici pas d'abîme, le chemin peut être rude, mais aucune partie n'en est impraticable ; la loi peut être austère et nous coûter infiniment, mais c'est une loi, *dura lex, sed lex* [1], une loi émanée d'une souveraine sagesse comme d'une souveraine puissance, et dont il n'est du reste nullement impossible à notre raison de saisir l'harmonieux accord avec l'état actuel de l'humanité. Mais voici où la route s'intercepte et où l'abîme se fait obscur et profond. Ce tribut de douleurs imposé à l'humanité coupable et dont nous voyons l'origine et la nécessité, pourquoi est-il réparti avec une inégalité si étrange? Pourquoi écrase-t-il les uns, et semble-t-il passer, sans les voir, devant les autres. Voici des existences ravagées par d'incessantes et effroyables douleurs, voici des seuils que l'infortune a constamment forcés et dont elle fait son funèbre domaine : — à côté, en voici d'autres, où toutes les joies ne cessent de s'épanouir sous un soleil qu'aucun nuage ne voile jamais. Pourquoi, dans une humanité également coupable, ces différences si absolues dans l'expiation ? Pourquoi ces

[1] Cod. Justin.

victimes toujours meurtries et sanglantes? Pourquoi ces heureux toujours dans la sécurité, la gloire, le repos et la joie? Bien plus : si l'œil scrute plus avant encore les données de ce désespérant problème, une nouvelle incohérence apparaît. Le juste et l'ami de Dieu sont plus souvent accablés de maux, les pécheurs plus souvent caressés de la fortune : Job pourrit sur son fumier, Sardanapale est dans les délices; Lazare est rongé d'ulcères, le mauvais riche, vêtu splendidement, goûte toutes les joies de l'existence et se laisse emporter à toutes les ivresses de la prospérité. Le monde contemple ce renversement inexplicable, se demande où est la Providence et ce qu'elle fait, et, branlant ironiquement la tête devant ces calvaires où agonisent les justes, dit : *Où donc est leur Dieu*[1] ? Voilà le problème, voilà le mystère. Le Psalmiste commence par l'exposer dans ses traits les plus saisissants, dans sa réalité la plus palpitante; puis, quand il a accumulé toutes les ombres, quand il a montré le mystère dans ses plus obscures profondeurs, quand devant un tel abîme la raison palpite et recule, tout à coup il illumine ces ombres et jette au problème la solution révélée : tout se calme des angoisses de l'âme, la sérénité renaît avec l'assurance, il ne reste plus qu'à bénir là où la raison éperdue ne conseillait que le désespoir, le blasphème et la mort : *Dixit autem illi uxor sua : Adhuc tu permanes in simplicitate tua! Benedic Deo et morere*[2].

I. — Creusons donc le sombre problème de la distribution des biens et des maux. Nous n'irons pas loin

[1] Psal. CXV. — [2] Job. II.

dans nos recherches sans rencontrer l'abîme, dès nos premiers regards l'étonnement s'emparera de notre âme, et à l'étonnement succédera l'indignation, la douleur, presque le désespoir. *Ma démarche est presque devenue tremblante, mes pas ont presque chancelé; j'ai senti l'indignation me gagner, à la vue de la prospérité des pécheurs*[1]. Ah! voilà le scandale des scandales! O Dieu, ils vous outragent, ô Dieu, ils nous meurtrissent sous le fouet de leur tyrannie, ou du moins nous humilient sous le faste insolent de leur fortune; leur vie est un tissu d'iniquités et d'injustices : pourquoi la vie leur est-elle donnée? Job demande « pourquoi la vie a-t-elle été donnée au misérable? » Sa question est moins ardue que la nôtre : « pourquoi la vie est-elle laissée à l'impie heureux? » Le premier est un noble spectacle, le second n'offre qu'une vue pleine de découragement et de scandale ; du premier Dieu manifestement veut faire un héros, du second que fera-t-il?

Mais contemplons en détail la prospérité du pécheur, rendons le problème de son incompréhensible fortune plus obscur, afin d'en préparer une plus lumineuse solution. Deux traits caractérisent ces heureux épargnés par la commune douleur : ils sont heureux, ils sont coupables.

1. Étrange chose! Ces impies qui outragent Dieu et scandalisent les hommes, bien loin de subir l'aggravation des peines que mérite leur révolte, semblent même être exempts du tribut commun. Que souffre l'humanité? Sous quelles meurtrissures apparaît-elle à nos regards? L'homme souffre d'abord dans sa vie, car le

[1] Psal. LXXII.

péché a premièrement inoculé son poison à la source même de son être [1]. L'homme se sait destiné à mourir : l'homme dès sa vie commence à mourir. Pour le juste cette perspective de la mort répand sur toute son existence je ne sais quoi d'austère et de douloureux; le juste, c'est cet Ézéchias poussant vers le moment terrible de la séparation des plaintes déchirantes. Mais l'impie? mais le matérialiste éhonté ? mais l'homme de plaisirs et de débauches? Sa plus continuelle sollicitude est d'éloigner de lui ces funèbres images, et, par une illusion enchanteresse, de boire à longs traits la vie dans une coupe qu'il s'est habitué à croire inépuisable : *ils n'ont pas une pensée à leur fin* [2]. La terreur des jugements divins fait, dans les vues providentielles et l'économie de l'expiation, une grande part du châtiment à endurer par l'homme coupable; c'est l'angoisse dans l'âme que l'homme doit entendre les foudroyantes menaces d'un Dieu implacable : « tu mourras de mort! » « tu es poussière et tu retourneras en poussière ! » C'est en tremblant qu'il doit attendre cette mort « qui vient comme le voleur, » et tombe sur sa victime comme « le filet de l'oiseleur sur sa proie. » Mais le pécheur, qui s'est fait de l'indifférence et de l'oubli une longue habitude, ne souffre plus de ces angoisses magnanimes des justes; « il dit : paix et sécurité ! » et s'enfonce sans crainte comme sans remords dans sa route de jouissances et de voluptés : *non est respectus morti eorum* [3]. Mais non-seulement l'homme condamné à mourir doit, dans le plan divin, trouver dans cette attente le châtiment premier de son crime; il faut encore que, par avance, jour par jour, durant toute sa vie, il ait l'amer

[1] Rom. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. LXXII.

avant-goût de la mort. La mort s'attachera à lui dès son berceau, le poursuivra tout le long de sa carrière, le couvrira de ses morsures, et déchirera son être lambeau par lambeau : tel est l'arrêt prononcé, tel est le commencement de la divine représaille. L'homme qui a voulu, par un acte de sacrilége indépendance, posséder pour lui seul la vie qu'il tenait de Dieu, l'homme commencera dès sa naissance à s'en séparer douloureusement. Il porte sur sa chair, de son berceau à sa tombe, la plaie saignante de sa mortalité. Quelle est cette plaie? La plaie de la douleur. Les maladies, les chagrins, les souffrances de toutes sortes, les martyres de toutes formes, lui ouvrent cette plaie, la lui enveniment, l'empêchent de se fermer un seul moment Voilà « la plaie » dont l'humanité coupable nous apparaît couverte, et dont David, dans notre Psaume, rappelle le souvenir : *plaga eorum.* Mais quoi! regardez le monde. Où cette plaie se montrera-t-elle à vous plus envenimée et plus douloureuse? Qui la porte plus largement? Qui en subit davantage la cuisante torture? Le pécheur ou le juste? Le plus souvent c'est le juste. Comme il échappe à l'angoisse de la mort par sa grossière insensibilité, le pécheur, par une exception inexplicable, échappe aux plus grandes infortunes de la vie. *Il a*, dit le Psalmiste, *une cuirasse contre les coups qui lui sont portés*[1]. Ce misérable ennemi de Dieu et des hommes, blasphémateur de la religion, moqueur des choses saintes, oppresseur de ses semblables, voyez-le, il traverse d'interminables jours de prospérité, la douleur semble n'oser l'atteindre, la maladie le respecte, sa santé vigoureuse prête à ses débauches des forces sans

[1] Psal. LXXII.

cesse renaissantes, ses affaires sont prospères, sa fortune grandit puissamment, tout lui sourit, tout se fait son esclave, tout s'incline devant le moindre de ses désirs, tout s'attache, en la bénissant, à sa prospérité insolente : *Ils sont fortifiés contre les revers*[1]. A côté d'eux les victimes des catastrophes humaines tomberont par milliers ; eux sont debout, triomphants, fiers de leur inébranlable fortune. D'autres se meurent, lentement consumés par leurs multiples douleurs ; eux sont pleins de force et de vie. Subiront-ils au moins la loi la plus universelle, la loi d'un travail ardu, d'une sueur quotidienne, d'une lutte désespérée et douloureuse avec les nécessités de la vie? Il a été dit à l'homme coupable : « tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage. » Et l'homme, chassé de l'Éden où croissait spontanément « l'arbre de la vie, » poussé dans l'exil, sur le sol ingrat « de la vallée de larmes, » fait rendre à peine à la terre, après mille labeurs, le morceau de pain qui, heure par heure, l'empêche de mourir. Cette grande loi du travail et d'un travail plein d'angoisse et de brisement, est-ce la loi des pécheurs? La plupart du temps, non. La fortune, complice de leur oisive existence, les soustrait aux expiations du travail commun ; ils passent, insultant du spectacle de leur inutilité superbe la foule haletante et brisée des travailleurs. *Ils ne sont pas dans les labeurs des hommes*[2]. Que dire de plus ? L'humanité déchue s'offre à nous sous l'image de l'esclave en révolte que son maître irrité fait passer sous les ignominieuses douleurs du fouet; l'humanité est constamment meurtrie sous le fouet divin ; depuis sa révolte de l'Éden, aggravée par d'autres perpétuelles révoltes, elle traverse les siècles, labourée de

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII.

coups, déchirée de blessures, et on la peut suivre par tous les chemins de l'exil, à la trace du sang. Inexplicable mystère! Celui qui se dérobe au fouet le plus victorieusement, c'est le pécheur, c'est l'homme du monde, dont la vie entière est une incessante révolte contre Dieu et une conspiration audacieuse contre la vertu : *Cum hominibus non flagellabuntur* [1], « ils ne sont pas meurtris du fouet comme les autres hommes. »

Certes ! nous voici déjà en plein abîme. Les justes sont largement tributaires de la douleur humaine, les pécheurs heureux et tranquilles y échappent presque complétement. Or une circonstance relevée par le Psalmiste complique et aggrave encore étrangement le mystère. La prospérité de ces coupables leur sert à plus insulter Dieu, plus mépriser leurs frères, plus persécuter le bien, plus s'abandonner aux ivresses et aux voluptés du mal. Regardons de près ces heureux du monde, scrutons ces existences, et faisons-nous en l'exacte représentation. Quatre traits les caractérisent. L'arrogance d'abord. Il leur faut l'adoration universelle, et si leur sacrilége orgueil s'attaque à Dieu pour le mépriser, leur arrogance tombe comme un insupportable joug sur les hommes qu'ils traitent avec le plus absolu dédain. L'expression du Psaume est admirable de justesse et de profondeur : *tenuit eos superbia* [2], « l'orgueil les tient. » Tous les hommes sont leurs esclaves, il faut qu'on se courbe jusqu'à terre devant leur faste dominateur: malheur à Mardochée s'il refuse à Aman la génuflexion que la foule lui prostitue! Aman a la potence toute dressée pour y sacrifier la fierté noble et magnanime qui a su, au milieu de la lâcheté universelle, rester

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII.

debout; jamais Aman ne pardonne une génuflexion omise ou un hommage trop marchandé. Mais, dit le texte, « l'orgueil les tient. » Les premiers esclaves de leur orgueil, c'est eux-mêmes, et s'ils obligent les autres à se courber devant eux, eux-mêmes se courbent avec une servilité plus avilissante devant la passion qui les tyrannise. Après ce premier caractère : l'orgueil, un second désigne encore mieux ces hommes, qui exigent d'autant plus les hommages des autres, que par leur conduite secrète, ils les méritent moins. Ils sont remplis de vices : *operti sunt iniquitate et impietate sua*[1]. L'honorabilité selon le monde, complice toujours complaisant des vices opulents, recouvre peut-être leur nom d'une splendeur imméritée, mais leur âme n'a d'autre vêtement que celui que lui ont tissé les vices : *ils sont recouverts de leur impiété* en face du monde : *Deus abominabitur virum*[2] : voilà leur triste et lamentable état devant Dieu. Vie charnelle terrestre, « animale, « sans élévation, sans essor, vie passée dans les grossières jouissances de la chair, nature enfouie tout entière, corps et âme, dans les immondices de la volupté : les voilà. Jamais l'austère vision du Calvaire ne se mêle à ces riantes perspectives du plaisir, le Dieu pauvre n'y est pas connu, le Dieu meurtri et sanglant y fait horreur. Le tourbillon éternel des fêtes y emporte les âmes, les entraînements enchanteurs du plaisir y déchristianisent ces existences désormais « sans Dieu, sans Christ, » « sans espérance, » et qui, « n'ayant plus d'espérance, se sont livrées à l'impureté, à toutes sortes d'actions honteuses. » L'expression par laquelle le Psalmiste rend ce nouveau caractère des pécheurs heureux est d'une

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. V.

singulière énergie : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*[1], « le vice déborde de leur embonpoint. » Gorgés de jouissances, enivrés du vin de toutes les voluptés, engraissés d'excès de toutes sortes, le vice jaillit de leur chair comme le miasme fétide du cadavre : *ils se laissent aller à tous les entraînements de leur cœur*[2]. Rien n'arrête ces débauchés opulents, tout doit céder à leur luxure, ils sacrifieront à leurs passions dévorantes l'honneur, la joie, la paix des familles, ils dépouilleront leurs victimes, ils les traîneront à la honte et au désespoir, et, lâches autant que cruels, ils se feront les déserteurs des maux qu'ils causent, et renieront les ruines qu'ils ont accumulées. Quatrième caractère de ces misérables : ils sont incroyants et blasphémateurs. Une presse homicide couvre la religion, le sacerdoce, les mystères saints, Dieu, son Christ, son Église, d'insultes abominables et d'atroces calomnies : d'où viennent ces provocations lâches, ces persécutions sans loyauté ni bonne foi? La plupart du temps de ces hommes corrompus et corrupteurs qui manient avec une perversité égale le blasphème contre Dieu et l'impudeur contre l'homme. *Ils ne songent qu'au mal, leur bouche en est pleine;* partout où ils rencontrent une vertu, ils la flétrissent; chaque institution pure dans sa vie, magnanime dans ses œuvres, précieuse dans ses fruits, ils s'acharnent à la déshonorer et à la détruire. Le bien les irrite et la vertu les remplit d'envie et de fureur. Dieu les gêne, la religion les exaspère, le sacerdoce catholique excite dans leur âme corrompue et méchante, les désirs homicides de la destruction. *Leur bouche défie orgueilleusement le ciel, et leur langue traverse la terre*[3], également empoi-

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. LXXII.

sonnée et pleine de rage contre le ciel et la terre, Dieu et les hommes, l'Église et la société. Voilà ces hommes, étonnement et scandale des justes, pécheurs et heureux, ennemis de Dieu, adversaires de tout bien, persécuteurs de toute vertu, et pourvus des moyens de nuire, puissants et honorés, rois de ce monde et dominateurs au milieu d'une foule qui les adule et qui les craint : *iniquus benedicitur* [1].

Pourquoi Dieu les laisse-t-il, les souffre-t-il, non-seulement sans les briser comme ils le méritent, mais en leur dispensant le bonheur, la richesse, le crédit? Pourquoi l'impie constamment heureux? pourquoi le juste si continuellement misérable? Voilà le problème, et rien autant que ce problème ne déconcerte la raison du peuple, ne désole les cœurs, ne trouble les consciences, ne met à une terrible épreuve la vertu. Les méchants fortunés s'écrient avec une triomphale arrogance : *Nous avons fait le mal, et que nous en est-il advenu de fâcheux?* Les justes écrasés sous le poids de leurs infortunes, murmurent douloureusement : *c'est donc en vain que nous avons sanctifié nos cœurs, et que nous avons lavé nos mains en la compagnie des justes? Voici que durant tout le jour nous avons été flagellés* [2]. Voilà le scandale des âmes faibles, la terrible épreuve de tant de chrétiens que la foi n'a pas fixés assez solidement au roc de la volonté divine. Quel mystère d'ébranlement et de trouble se passe dans ces âmes, le Psalmiste nous le révèle dans le complet détail. Deux obscurités les enveloppent, deux difficultés contraires les déconcertent. La première est la vue de la prospérité des pécheurs. L'œil ne se détache pas de cet amer spectacle, la raison

[1] Psal. X. — [2] Psal. LXXII.

ne cesse pas d'agiter la terrible objection, *le peuple se tourne à ce spectacle, il passe les jours à considérer ces choses* [1] ; les objections se dressent et s'accumulent, et quelles objections ! Les unes frappent droit au cœur le plus sacré et le plus fondamental des dogmes, non-seulement de la foi révélée, mais même de la vérité naturelle : la perfection infinie de Dieu. Du désordre apparent des choses, de l'incohérence qui semble tout confondre dans la distribution des biens et des maux, la foule osera conclure à l'aveuglement ou à l'injustice de la Providence : *et ils ont dit : Dieu sait-il ? y a t-il en Dieu la connaissance de toutes ces choses ?* Quoi ! Cette première objection où tend-elle, sinon à l'entier anéantissement de l'idée divine ? où fait-elle arriver la raison, sinon à l'absurdité sacrilége de l'athéisme ? car enfin, qu'est-ce qu'un Dieu en qui ne serait ni la connaissance, ni la sagesse, ni la justice ? « Peut-il y avoir injustice en Dieu ? » Autre objection, nouvel abîme. *Voici que les pécheurs sont les opulents de ce siècle; ils sont comblés de richesses. Et j'ai dit : c'est donc sans raison que j'ai justifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains au milieu de l'assemblée des justes* [2]. Négation des récompenses de la vertu, désespoir sombre jeté sur toute la vie par suite de découragement absolu, abandon et défaillance des âmes, qui, ne croyant plus à rien, n'espérant plus rien, ne voyant plus de mobile au bien ni de substance à la vertu, traitent de folies les sacrifices, de duperies misérables les combats douloureux contre les vices de cœur. Enfin, de désespoir en désespoir, de chute en chute, nous déroulerons jusqu'au fond de l'impiété la plus monstrueuse, celle qui se forge un Dieu injuste et dénaturé, un Dieu

[1] Psal. LXXII, — [2] Psal. LXXII.

cruel, qui se fait un jeu de torturer ses créatures, et se plaît au spectacle de leurs martyres, de leurs meurtrissures et de leur sang : *Durant tout le jour j'ai été meurtri sous le fouet, mon supplice commence avec l'aurore.*

Voilà le triomphe de nos incrédules et de nos libres penseurs : voir le peuple, poussé d'objection en objection, jusqu'à cette extrémité où l'on confesse un Dieu cruel afin de le pouvoir logiquement anéantir, et livrer les choses aux caprices aveugles du hasard [1]. Ils croient en finir ainsi avec les difficultés : elles renaissent ; car à côté des quelques incrédules qui nient une providence régulatrice des choses humaines, à côté des quelques furieux qui blasphèment la bonté divine, et des quelques insensés qui livrent le monde à la fatalité et au hasard, le genre humain tout entier se lève pour protester contre ces cyniques et désespérantes doctrines. Dans tous les siècles, sur tous les points du monde, le genre humain a cru à un Dieu accessible aux prières des hommes, et prêt à se laisser fléchir par leurs sacrifices, leurs supplications, leurs vertus. Il laisse les sages débiter leurs folies blasphématoires ; lui prie, invoque, appelle Dieu à son aide, lui recommande ses intérêts les plus chers, et croit recevoir de sa main mystérieusement sévère les châtiments dont il est affligé. Il le croit et il le proclame, et dans tous ses actes, dans les cris spontanés de sa nature, dans son invincible persévérance à prier, il témoigne une persuasion que

[1] « Jam volebat prædicare nullam Deo esse curam de rebus humanis. Facta est enim ista iniquorum nequissima et impia doctrina. Sciatis, fratres, multos disputare et dicere : quia Deus res humanas non curat, quia casibus reguntur omnia. Doctrina mala, doctrina impia. » (S. Augustinus, *in Psalm. LXVII.*)

les sophismes ne parviendront pas à ébranler. Un peuple d'athées n'est pas possibe et ne s'est jamais vu. Dans la foule, quelques intelligences mal faites et surtout quelques cœurs corrompus peuvent outrager la Providence de leurs accusations et de leurs négations sans raisonnements comme sans preuves, la masse tient bon, l'ensemble est inébranlable; le genre humain devant ce dogme ressemble à la pyramide du désert que tous les siècles trouvent debout, que la foudre n'entame pas et qui se rit du souffle des tempêtes. Or, si tel à été la croyance de tous les siècles, si toute la race des enfants de Dieu, si toute l'immense famille humaine n'a jamais eu d'autre pensée et d'autre conviction, quelle négation isolée prévaudra contre une affirmation si universelle? Quel impie solitaire l'emportera sur le genre humain tout entier? *Si je disais : je parlerai ainsi; quoi! mais voici, ô mon Dieu, que je me mets en contradiction avec toute la race de tes enfants* [1]. Tous les hommes me contredisent, leurs témoignages réunis m'accablent de leur force et de leur unanimité; et ce n'est pas tout. Si le genre humain dont la croyance séculaire renverse les fragiles difficultés de l'incrédule, peut être à bon droit appelé « la race des enfants de Dieu, » *nationem filiorum tuorum* [2], dans le genre humain s'est formée une famille qui porte ce nom à des titres infiniment plus légitimes et plus précieux : Voici toute l'immense famille des saints. Mieux que tous les autres ils ont réfléchi aux choses spirituelles, leur âme vit dans ces mondes supérieurs de la pensée et de la révélation. Aux lumières naturelles ils joignent les splendeurs de la foi [3], et tout se découvre à eux des

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII. — [3] I Corinth. III.

objets que nos yeux plus faibles et moins illuminés n'aperçoivent que confusément et de trop loin. Or, que pensent les saints de la Providence divine? Plus que tous les autres ils sont victimes de la prospérité des méchants, leur vie est plus tourmentée, leur fortune secouée de plus de tempêtes, leurs martyres sont plus multipliés et plus incessants ; dans tout le cours de leur douloureuse carrière ils nous apparaissent les victimes ensanglantées de toutes les perversités humaines, et, ainsi que le proclamait l'un d'eux, « ce sont des brebis destinées à la boucherie. » Eh bien ! que pensent-ils du Dieu qui les livre à leurs ennemis, qui les envoie et les maintient au milieu du monde « comme des brebis au milieu des loups [1] ; » que pensent-ils d'une providence qui dispense les biens aux plus injustes, et réserve les maux pour les plus saints ? Ils bénissent, ils acclament la Providence, ils confessent un Dieu sage, juste et bon. S'ils font trêve à leurs sanglots, s'ils cessent un instant la plainte que leur arrache malgré eux la vivacité de leurs tortures, c'est pour baiser la main paternelle qui les flagelle, et rendre au Dieu qui les brise sous le fardeau de la souffrance, l'hommage de leur obéissance, de leur gratitude et de leur amour. Tels sont les saints, et ils se comptent par milliers, et Dieu en peuple l'Église avec plus de profusion qu'il n'a peuplé d'étoiles l'immensité des Cieux. Accuser la Providence, c'est contredire ces témoins les plus éclairés, les plus véridiques, les plus incorruptibles, les plus sûrs, parce qu'ils sont aussi les plus désintéressés. *Et je me disais : si je parle de la sorte, voici, ô mon Dieu, que je me mets en contradiction avec la famille de vos saints* [2].

[1] Matth. — [2] Psal. LXXII

O Dieu, que faire? où s'incliner? quel parti prendre? Si je comtemple le désordre et la confusion qui remplissent le monde, je vois cette répartition si étrangement inégale des biens et des maux. Si à côté de moi, spectateurs du même désordre, ébranlés par la vue des mêmes incohérences, des hommes, mes semblables, prennent hardiment leur parti, nient toute intervention de Dieu dans les choses humaines, déclarent qu'en Dieu, si tant est que Dieu existe, il n'y a ni regard vigilant sur le monde, ni volonté de juger, ni intention de récompenser ou de punir, je me sens ébranlé, je chancelle, *ma démarche a presque chancelé, j'ai presque glissé dans l'abîme*[1]. D'autre part, entendant, par-dessus ces accusations isolées, ces négations solitaires, la voix immense du genre humain, et, dans cette voix universelle, dans ce vaste ensemble des affirmations d'un monde, des voix plus hautes, des accents plus énergiques, ceux des justes qui confessent, au milieu de leurs martyres, qu'il est un Dieu bon, une providence sage et maternelle, un gouvernement divin, infiniment éclairé, juste et droit, *virga æquitatis*, je comprends d'instinct qu'un tel acte de foi triomphe des hésitations et des doutes, que les difficultés des incrédules ne peuvent tenir contre une telle « nuée de témoins; » je ne puis soutenir mes accusations, je vois s'évanouir mes raisons que je croyais les plus invincibles. O perplexité étrange! Ni je ne puis comprendre, ni je ne puis accuser. Si j'accuse, d'immenses et universels témoignages me ferment la bouche; si je veux défendre, ma raison se perd, l'abîme demeure insondable, mes recherches y sont stériles, et mon regard s'y brise

[1] Psal. LXXII

impuissant. Je croyais pénétrer ce mystère, le mystère triomphe, et ce m'est un impossible labeur : *Existimabam ut cognoscerem hoc, labor est ante me* [1]. « Je me suis appliqué à pénétrer ce mystère : un travail impossible se présente à moi. »

II. — Ce problème formidable a-t-il une solution? ou bien sommes-nous condamnés à nous incliner sans comprendre devant un mystère dont l'intelligence doit nous être à jamais refusée? Remarquons-le tout d'abord, en fût-il ainsi, et Dieu nous eût-il absolument refusé toute perspective dans cette profondeur et cette immensité de son gouvernement, encore devrions-nous, sans perdre la paix de l'espérance, nous confier en une sagesse infinie, une bonté sans borne, une justice dont rien au monde ne pourra jamais fausser l'inflexible rigueur. Un seul mot devrait reposer dans notre cœur et jaillir de nos lèvres, ce mot de l'Apôtre : « Peut-il y avoir injustice en Dieu? » ou cet autre du Psalmiste : *Une fois Dieu a parlé : voici les deux choses que j'ai comprises : à Dieu la puissance, à vous, ô Dieu, la miséricorde, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres* [2]. Savoir que Dieu existe, savoir que Dieu ne peut exister qu'à condition d'être le bien suprême et absolu, savoir par suite que Dieu est toute bonté, toute sagesse, toute droiture, toute justice, comme il est toute puissance et toute domination, suffit à notre raison, et doit satisfaire les plus exigeantes réclamations de notre intelligence. Vouloir plus, c'est entrer sans ordre dans le domaine réservé de l'indépendance divine, et vouloir forcer un

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXI.

seuil inaccessible et sacré. *Deus habitat lucem inaccessibilem* [1].

Dieu seul est donc maître de la solution du terrible problème, seul il peut nous donner le mot de ce désordre qui nous étonne, de cette distribution si inégale qui nous irrite et nous désespère. En dehors de la Révélation, sur ce point capital comme sur tant d'autres, la raison laissée à elle-même, erre sans espoir au sein des abîmes, poursuit sans l'atteindre une vérité impossible, et ne rapporte de ses recherches téméraires que lassitude, découragement, doute, négations, désespoir. Dieu seul fait la lumière dans ce chaos : cherchons donc cette lumière, ou demeurons dans l'obscurité affreuse de l'incrédulité. Cette obscurité dure tant que l'on fuit la révélation de Dieu, tant qu'on n'entre pas dans « ses profondeurs, » dans la possession de ses secrets, dans la mystérieuse confidence de ses pensées, de ses volontés, de ses desseins. C'est là ce que le Psalmiste appelle *entrer dans le sanctuaire du Seigneur* [2]. Entrons donc dans ce *sanctuaire de Dieu.*

Intelligam in novissimis, « comprendre les choses dernières, » voilà le grand mot : LES CHOSES DERNIÈRES. Ah ! nous ne fixions nos regards que sur l'étroit intervalle du berceau à la tombe ; la vie présente, le moment actuel, le point étroit de cette terre arrêtaient seuls notre investigation, nous prenions le provisoire pour le définitif, le commencement pour le tout, l'ébauche pour l'œuvre finie : de là l'erreur,

[1] I Timoth. v. — [2] « Itaque cum omni studio conarer harum rerum rationem investigare, ad extremum deterritus sum negotii magnitudine et animadverti me cognitionem earum rerum pervenire non posse nisi Deus aperiret mihi arcana providentiæ suæ. » (Flaminius, *in Psalm LXXII.*)

de là cette apparence de désordre, de disproportion, d'incohérence, nous jugions du tout par un détail, nous accusions sans connaître, nous blasphémions sans savoir. LES CHOSES DERNIÈRES [1]. Du haut de l'éternité Dieu voit dérouler devant son regard la suite des temps, « mille années pour lui sont comme la veille d'hier, » un moment, un point imperceptible. Un horizon sans borne s'étend pour lui, par delà le tombeau ; où tout finit pour nous, pour Dieu tout commence. Nous autres nous arrêtons nos jugements aux choses présentes, Dieu les étend dans l'espace infini *des choses dernières*. Et quelles sont-elles ces « choses dernières, « cette suprême et définitive situation qui nous est réservée ? Dieu nous appelle à une autre existence, à une vie sans fin, à un rendez-vous éternel dans sa propre demeure, dans les splendeurs de sa gloire, dans les inénarrables ivresses où se résume délicieusement sa propre vie. Mais qui atteindra à ce faîte de la gloire et du bonheur ? *Quis ascendet in montem Domini, aut quis stabit in loco sancto ejus* [2] ? A cette question suprême, le Psalmiste inspiré de Dieu répond : *innocens*, « le juste, » l'homme pur de toute prévarication et de toute révolte ; l'homme qui, en aimant et en servant Dieu sur la terre, a mérité de le posséder dans le ciel. Et l'homme qui l'a méconnu, outragé, délaissé ? La parole divine est immuable, « le ciel et la terre passeront, mais cette parole ne passera pas : *les uns iront à la vie éternelle, les autres iront à l'éternel supplice du feu.* O avenir ! ô avenir ! ô éternité ! ô éternité ! Océan sans rivage, immensité sans limite, siècles sans fin, éternité! éternité! Que sont auprès de ces

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. XXIII

CHOSES DERNIÈRES[1], les passagères et imperceptibles choses présentes? Quoi! ce voyageur d'un instant s'est inquiété d'un ciel sombre ou de quelques gouttes de pluie, quand il se savait attendu dans la gloire d'un rendez-vous éternel! Quoi! nous comptons pour quelque chose la prospérité ou l'infortune de la vie présente, qui mesure à peine la durée d'un éclair, quand devant nous s'étendent à d'incommensurables distances les immensités d'une seconde et éternelle vie! Nous voulons qu'un être immortel accomplisse en une heure toute sa destinée, et que Dieu, qui a l'éternité pour récompenser et punir, ne puisse un instant éprouver les justes par la souffrance, et laisser ses ennemis compléter leur malice dans leurs éphémères prospérités? Par delà les « choses actuelles, » il y a *les choses dernières*, et *si Dieu est patient, c'est qu'il est éternel.* Comprendre que l'état des choses c'est l'état provisoire, le moment de l'épreuve, où les êtres libres subissent dans la prospérité ou la souffrance l'examen d'où dépend leur sort dernier et éternel, c'est comprendre le grand secret du gouvernement divin. « Le temps est proche : que celui qui fait le mal le fasse encore ; que celui qui se souille se souille encore ; que celui qui est juste se justifie encore ; que celui qui est saint se sanctifie encore : voici que je viens, un instant encore, et ma récompense est avec moi ; je rendrai à chacun suivant ses œuvres[2]. » « Nous sommes tous ajournés après la résurrection générale pour comparaître devant ce tribunal, redoutable, afin que tous les pécheurs étant appelés et représentés en corps et en âme, c'est-à-dire dans l'intégrité de leur nature, ils reçoivent aussi la

[1] Psal. LXXII. — [2] Apoc.

mesure entière et le comble de leur supplice. Il n'est pas juste que les pécheurs se sauvent toujours, à la faveur des ténèbres, de la honte qui leur est due. Non, non, que ces femmes infidèles, que ces hommes corrompus se couvrent, s'ils peuvent, de toutes les ombres de la nuit et enveloppent leurs actions déshonnêtes dans l'obscurité d'une intrigue impénétrable, faut-il que Dieu les découvre un jour, et qu'ils boivent la confusion, car ils en sont dignes. C'est pourquoi il a destiné ce dernier jour « qui percera les ténèbres les plus épaisses et manifestera, comme dit l'Apôtre, les conseils les plus cachés. » *qui et illuminabit abscondita tenebrarum et manifestabit consilia cordium*[1]. Alors quel sera l'état des gens du monde qui ont toujours vu sur la terre et leurs sentiments applaudis et leur vices même adorés? que deviendront ces hommes délicats qui ne peuvent supporter leurs défauts, qui s'inquiètent, qui s'embarrassent, qui se déconcertent, quand on leur découvre leur faible? Alors, dit le prophète Isaïe, « les bras leur tomberont de faiblesse, » *omnes manus dissolventur;* « leur cœur angoissé défaudra, *omne cor hominis contabescet;* « un chacun sera confus devant son prochain, » *unusquisque stupebit ad proximum suum;* les pécheurs mêmes se feront honte mutuellement, « leurs visages seront enflammés, » *facies combusta vultus eorum,* tant leur face sera toute teinte et toute couverte de la rougeur de la honte. O ténèbres trop courtes! ô intrigues mal tissues! ô regard de Dieu trop perçant et trop injustement méprisé! ô vices mal cachés! ô honte mal évitée!..... Si cependant les pécheurs marchent la tête levée et jouissent apparemment de la

[1] I Corinth..

liberté d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule, qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé à ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée qu'il attend avec patience. Pourrai-je bien vous expliquer un si grand mystère par quelque comparaison tirée des choses humaines ? comme un roi qui sent son trône affermi et sa puissance établie, s'il apprend qu'il se fait contre son service quelques secrètes pratiques (car il est malaisé de tromper un roi qui a les yeux ouverts et qui veille), il pourrait étouffer dans sa naissance cette cabale découverte ; mais assuré de lui-même et de sa propre puissance, il est bien aise de voir les téméraires complots de ses sujets infidèles, et ne précipite pas la juste vengeance jusqu'à ce qu'ils soient parvenus au terme fatal où il a résolu de les arrêter : ainsi et à plus forte raison ce Dieu tout-puissant, souverain arbitre et dispensateur des temps, qui du centre de son éternité développe tout l'ordre des siècles, et qui devant l'origine des choses a fait la destination de tous les moments selon les conseils de sa sagesse, à plus forte raison, chrétiens, n'a-t-il rien à précipiter, ni à presser. Les pécheurs sont sous ses yeux et sous sa main, il sait le temps qu'il leur a donné pour se repentir et celui où il les attend pour les confondre. Cependant, qu'ils cabalent, qu'ils intriguent, qu'ils mêlent le ciel et la terre pour se cacher dans la confusion de toutes choses, ils seront découverts au jour arrêté ; leur cause sera portée aux grandes assises générales de Dieu, où, comme leur découverte ne pourra être empêchée par aucune adresse, aussi leur conviction ne pourra être éludée par aucune excuse [1]. »

[1] Bossuet, *Sermons*.

Moment terrible que celui où un pécheur, enlevé soudain du milieu de sa fortune, de ses plaisirs, de ses impiétés et de ses blasphèmes, apparaît tout à coup sous les flots de la divine lumière, face à face avec ce Dieu méconnu et haï, cette Majesté outragée, cette justice lassée, cette bonté trahie, cette puissance si follement bravée et maintenant si implacable et si vengeresse! Le Psalmiste nous déroule trait par trait cette catastrophe : suivons-en toutes les diverses tortures. La première est la désillusion. « Ils voient ! » *Tunc videbunt*[1]. Sur la terre leurs yeux sont demeurés fermés obstinément. Ils n'ont rien voulu apercevoir de ces *dernières choses*, de ces choses d'outre-tombe, de ces effrayantes ou délicieuses visions, qui se montraient dans le lointain de l'avenir, éclairées par les demi-lueurs de la foi. Dieu, éternité, récompense, châtiment, ciel, enfer : contes de bonnes femmes, récits d'enfant, chimérique attente, rêves creux d'un mysticisme extravagant! Pour ces malheureux rien n'était que la matière, rien n'existait que ce qu'ils pouvaient toucher du doigt. Ainsi, tandis que les choses divines ont seules une réalité véritable, puisque seules elles sont puissantes et éternelles, tandis que les choses terrestres ne sont que ce qu'est un songe de la nuit, puisqu'elles s'évanouissent au matin de l'éternité, sans laisser la plus légère empreinte : eux, les insensés, se sont grossièrement mépris, prenant l'ombre pour la réalité, et ce qui s'écoule et fuit sans retour pour le solide, le perpétuel, le définitif. Dupes misérables, qui seront éternellement l'objet des rires et des sifflets, *in sibilum tempiternum* ; « sots éternels, » comme dit Tertullien, dont

[1] Matth.

le premier cri dans l'éternité sera le cri ridiculement plaintif de la dupe abusée par un mirage et tombée en quelque piége le long du chemin : *Ergo erravimus*, « nous nous sommes donc trompés ! » Cette absurde et opiniâtre illusion, qui fait préférer au pécheur le temps à l'éternité, la fortune d'un jour aux biens qui ne finissent pas, est le châtiment le plus terrible dont sont punies la duplicité du pécheur et la sacrilége moquerie qu'il fait de Dieu. C'est le premier trait qui a frappé le Psalmiste. *Propter dolos, dolos posuisti eis* [1]. Toute leur vie ils se sont joués de Dieu, toute leur vie Dieu les a joués ; toute leur vie ils se sont crus forts contre Dieu, sûrs d'eux-mêmes et de leur fortune, infiniment au-dessus des préjugés du vulgaire, très-fiers de vivre sans religion, sans culte, sans Dieu,

Soyons juste, il suffit; le reste est arbitraire !

toute leur vie, le Dieu dont ils se moquaient si agréablement les laissait faire, le silence était absolu, la sécurité parfaite, *ubi est Deus ? quis noster dominus est* [2] ?... O Dieu, que vous êtes terrible dans l'éclat de votre fureur, quand le tourbillon vous précède, quand la tempête remplit vos messages, et que la foudre, à votre ordre, broie les puissances et les fait voler en éclat : mais que vous êtes plus terrible encore dans votre silence, dans votre immobilité, dans ce « rire » mystérieux et effroyable dont vous couvrez l'impiété orgueilleuse et les attentats effrontés de vos ennemis ! *Dominus irridebit eos* [3], « le Seigneur se rira d'eux. » Voilà cette « ruse » divine dont Dieu punit toutes les

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. XI. — [3] Psal. II.

ruses, les tromperies et les mensonges des pécheurs endurcis. *Verumtamen propter dolos posuisti eis.*

Le second trait de cette désolation finale du pécheur, c'est la chute : *dejecisti eos.* Dieu ! quelle chute ! qu'ils tombent bas ! De quel faite l'éternelle justice les précipite, et dans quel abîme ! Ils persécutaient avec tant de bonheur les justes, leurs perpétuelles victimes ! Celui-ci portait une couronne et un sceptre, et déployait contre Dieu toutes les forces d'un grand empire. Cet autre possédait de vastes industries, et s'était fait de ses nombreuses et florissantes usines comme un royaume, d'où il commandait, pour les pervertir, à des milliers d'ouvriers. Cet autre dirigeait l'esprit public, s'était fait de la presse une arme formidable contre l'Église, et vomissait sans répression ni contrôle contre les choses saintes le mensonge et la calomnie. Cet autre, placé plus haut encore, du haut d'un trône plus vénéré, portait, au nom de la science et du progrès modernes, au christianisme des coups qu'il croyait redoutables, et qui, pour l'heure présente, l'étaient en effet. Mais Dieu aussi a son heure. Cette heure venue, tout croule de ces royautés, de ces puissances, de ces dictatures : *dejecisti eos.* Et pour que cette chute et ce brisement soient plus saisissants et plus surhumains, Dieu attend d'ordinaire pour renverser ses ennemis qu'ils soient au faite de leur élévation : *dum allevarentur.* Quand ils ont tout dominé, tout régi, tout tyrannisé ; quand l'innocent a été écrasé, quand les victimes de leur ambition, de leur avarice ou de leur luxure ont succombé sans défense, et gisent dans la ruine ou dans l'ignominie ; quand ils règnent sans opposition et que tout a fléchi, même la conscience, même l'honneur, même la dignité, — alors Dieu les renverse et les brise. *Quand,*

ils étaient au faîte de leur élévation, ô Dieu, vous les avez jetés bas [1]. L'hébreu porte : *vous les avez précipités dans la misère:* misère affreuse, abandon universel, dénûment effroyable ! Ce riche du monde est subitement frappé de Dieu ; tout lui échappe de ses biens, et ce qui lui reste fait horreur : un lit où il se débat dans les affres de l'agonie, un cercueil où ses restes misérables sont jetés et enfouis, un sépulcre où les vers le dévorent ! Dieu ne se révèle pas seulement à la puissance et à l'universalité du désastre, il montre encore sa force dans ce que le désastre a de subit et d'imprévu. Le ciel et la terre s'étonnent, tout demeure dans la stupéfaction. Comment ces hautes et gigantesques montagnes ont-elles été renversées ? Comment ces dominations si solides, ces fortunes si bien assises, ont-elles été jetées par terre ? *quomodo facti sunt in desolationem ?* Ces prospérités semblaient éternelles, interminables, ces insolentes royautés, ces tyrannies dévastatrices, *comment se sont-elles changées en désolations* [2] ? — *Quomodo*, « comment ? — l'homme n'a pas le secret de ces renversements imprévus et instantanés ; pour la divine justice c'est le jeu d'un moment : *subito defecerunt ;* « en un instant ils ont disparu. » S'ils sont grands princes ou ministres en faveur, ils s'évanouissent, ils disparaissent de la scène, leur œuvre entre avec eux dans la tombe, tout reprend un nouveau cours, et le jour de demain les ensevelira dans ses mépris. S'ils n'ont pas même joué ce rôle, ni occupé, ne fût-ce qu'un moment, l'opinion publique, s'ils n'ont été qu'opulences inconnues et puissances ignorées, plus rapide encore est leur chute, plus profond l'oubli qui les couvre : *Perierunt* [3],

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII. — [3] Psal. LXXII.

« ils ont péri. » C'est le dernier mot de leur histoire, ou plutôt le dénouement ridicule de leur fortune. Ils jouaient un rôle, faisaient quelque figure, se produisaient comme gens de crédit et d'importance : *Perierunt*, ils ne sont plus, on n'en voit plus même la trace, tout est perdu, tout est mort, tout est évanoui. Que fut donc leur vie ? Un songe. Ils étaient riches en songe, ils étaient puissants en songe, ils étaient loués et gorgés d'honneurs en songe, toujours en songe ; la nuit écoulée, le songe évanoui, le réveil venu, toutes ces fantastiques choses se sont dissipées, et eux-mêmes jetés brusquement dans l'éternité, perdus dans les immensités de la tombe, ces malheureux ne trouvent plus rien que solitude, dénûment, désolation. La terre et le ciel les repoussent à l'envi, la cour céleste les chasse dédaigneusement, Dieu leur a dit son mot glacial : *Non novi vos*, « Je ne vous connais pas ! » Sans amis, sans patrie, sans soutien, sans fortune, le Psalmiste nous les montre *errant autour de la cité sainte comme des chiens affamés ;* mais la cité divine leur reste fermée, toute espérance est a jamais perdue, éternellement ils seront pour le ciel des bannis couverts de honte et chargés d'inexpiables malédictions. Dans la cité sainte nul ne prononcera leur nom, ne conservera leur souvenir, ne leur donnera, durant l'éternité entière, la plus fugitive pensée : *C'est comme le songe de l'homme qui se réveille. Seigneur dans ta cité on ne retrouvera pas d'eux le moindre souvenir* [1].

[1] « Quomodo defecerunt ? Quomodo deficit somnium exurgentis. Fac hominem in somnis videre se invenisse thesauros : dives est, sed donec evigilet. Quæritur igitur et non est : nihil in manibus, nihil in lecto. Pauper dormierat, dives in somnis factus fuerat. Si non evigilasset, dives esset. Evigilavit, invenit ærum-

Telle est la fin des pécheurs ; tel est le terme où Dieu, du haut de son éternité, voit qu'en un instant ils parviennent. Et nous nous étonnons du moment de silence, de la courte impunité, de la fortune fugitive que Dieu leur accorde! Nous nous scandalisons de la prospérité des pécheurs! O imprévoyance et légèreté! O faiblesse de notre regard, qui ne se porte jamais au-delà de la vie présente! Mon âme, relis ton Psaume : *Quoi! les méchants jouissent d'une paix éternelle; ils accroissent leurs richesses... Je me suis appliqué à pénétrer ce mystère : un impossible travail s'offre à moi, — jusqu'à ce qu'étant entré dans le sanctuaire du Seigneur, j'aie considéré la fin des pécheurs. O Dieu, comme tu les joues, en châtiment de leurs ruses! Comme tu les renverses au moment de leur élévation! Comment sont-ils devenus ruines et désolation? Tout à coup ils ont disparu, ils ont péri à cause de leurs crimes. Les voici ce qu'est le songe de l'homme qui s'éveille : O Dieu, dans la cité, il ne restera plus rien de leur souvenir* [1].

III. — Dieu ne nous eût-il pas montré, dans cette fin tragique des pécheurs, la sagesse de sa Providence, l'abîme fût-il resté pour nous fermé et obscur, encore

nam quam dimiserat dormiens. Et isti non invenient miseriam quam sibi comparaverant ? Cum evigilaverint de hac vita, transit illud quod quasi somno tenebatur velut somnium exurgentis. Et ne diceretur : Quid ergo? Parva tibi videtur claritas eorum, parva tibi videtur pompa eorum, parva tibi videntur tituli, imagines, statuæ, laudes, cunei clientium ? Domine, ait, in civitate tua imaginem eorum ad nihilum rediges. » (S. Augustinus, *in Psalm LXXII.*) — [1] Psal. LXXII.

eussions-nous dû tomber aux pieds « du Dieu caché, » adorer sans les comprendre ses desseins toujours miséricordieux et équitables. « O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu? L'argile a-t-elle le droit de dire au potier qui la façonne : pourquoi m'as-tu faite ainsi? Est-ce que de la même masse le potier ne peut pas faire soit un vase précieux, soit un vase pour l'ignominie [1] ? » Qui sommes-nous pour refuser aux secrets et aux profondeurs inaccessibles de Dieu l'hommage de notre filiale soumission et de notre foi courageuse ?

Mais comment nous y refuser ici, quand Dieu même a daigné soulever le voile et déchirer l'ombre qui recouvrait le mystère? Quels seront devant Dieu considéré dans les secrets de son gouvernement et la marche de Providence, les sentiments et l'attitude de l'homme ici-bas ? L'homme fera à son Dieu le triple hommage de son intelligence par la foi, de son cœur par l'amour, de sa sainteté par l'abandon des convoitises terrestres pour l'éternelle fortune des cieux. Telle est la fin de notre Psaume et son dernier enseignement.

Terrible moment que celui où l'intelligence de l'homme se rencontre face à face avec le mystère! Angoisse indicible! inénarrable torture, jusqu'à ce que l'homme *entre dans le sanctuaire du Seigneur* [2], comprenne cette vérité fondamentale, que Dieu est pour l'homme le mystère et l'universel mystère, que vouloir pénétrer Dieu, c'est, pour l'intelligence finie et étroite, une prétention aussi absurde qu'elle est orgueilleuse et impie. Quoi ! Dieu nous domine de toute la distance de l'infini ; il est l'océan sans rivage, nous sommes à peine devant lui l'imperceptible atome, et l'atome voudra contenir

[1] Hebr. — [2] Psal. LXXII.

l'immensité ! l'homme voudra comprendre Dieu ! Voilà la folie : voici la seule vraie sagesse. Si Dieu nous fait l'inestimable don de l'intelligence, s'il daigne entrer avec cette intelligence en quelque communication, attendons-nous à ce qu'une disproportion comme infinie nous jette, à chaque parole divine, en des étonnements profonds, en des stupéfactions inénarrables. Dieu agit selon sa nature, largement, magnifiquement, infiniment ; rien en lui ne conserve nos étroites limites, nos proportions mesquines, tout y est l'infini. Devant ses œuvres, ses secrets, ses desseins, que sommes-nous, comment nous peindre ? Lisez le Psaume : voici le Prophète-Roi confondu devant l'œuvre divine, atterré en face de l'abîme de sa Providence, sans pensée, sans parole, sans voix, muet comme l'animal sans raison, incapable de trouver une réponse, de formuler une objection, alors que tout à l'heure les objections se pressaient si nombreuses sur ses lèvres, et faisaient si violemment tressaillir son intelligence et son cœur : *Auparavant mon cœur bouillonnait, un feu dévorait mes entrailles . me voici réduit à rien, je ne sais plus rien, je suis devant vous, ô mon Dieu, comme la bête sans raison*[1]. O homme. quand Dieu te parle, tu prétendrais tout comprendre ! Quand Dieu agit, tu te crois l'intelligence assez puissante, disons mieux, assez infinie, pour pénétrer dans « les secrets de sa volonté, » les profondeurs de ses conseils, les inscrutables mystères de son action souveraine ? *Tu quis es,* « qui es-tu ? » — *Nescivi,* « je ne sais pas, » je n'ai pu comprendre : l'action de Dieu comme son gouvernement et l'économie de sa Providence, demeurent pour moi d'impénétrables mystères .

[1] Psal. LXXII.

mais ces mystères, j'en conçois clairement la nécessité, bien plus, je m'étonnerais jusqu'à la défiance si, en me présentant à Dieu, Dieu ne venait pas à moi dans « une inaccessible lumière, » « enveloppé dans la nue, » « vêtu de la lumière comme d'un vêtement, » et jetant sur toutes les choses divines un éclat que ne pourront jamais soutenir mes faibles yeux : *ad nihilum redactus sum et nescivi*[1].

O délicieuse parole que le Psalmiste ajoute! *Et ego semper tecum*, « et moi, je suis toujours avec toi. » O Dieu si grand, que mon regard ne perce pas dans tes infinies immensités; « Dieu inaccessible, » « Dieu caché, » tu m'es devenu néanmoins tout accessible et tout proche par ta mansuétude, ta protection, les soins de ta maternelle Providence! O Dieu si terrible dans les coups que tu portes aux pécheurs, quand fondent enfin sur eux ta colère et ta vengeance, moi je « suis avec toi, » doucement *à l'abri sous tes ailes tant que passe ta tempête.* J'ai vu les pécheurs au comble de la gloire, au sein des délices, dans la sécurité d'une longue et inaltérable paix : Moi aussi, comme les insensés, *j'appelais bienheureux le peuple qui est comblé de ces biens.* J'enviais ces biens, je me scandalisais de cette fortune, *je séchais de dépit en voyant la paix des pécheurs*[2]. Mais qu'ont-ils, ces malheureux, qu'ont-ils de si enviable ? Leurs faux biens sont comme *le rêve de l'homme qui s'éveille*, ils croient posséder, ils croient jouir, ils croient au bonheur : en réalité ils sont nus, dépouillés, affamés; de plus ils se perdent, ils tombent dans des abîmes, ils se jettent en s'éloignant de Dieu dans une irrémédiable perdition, *ô Dieu, ceux qui s'éloignent de vous périront.* — Et moi,

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII

mon Dieu, moi, pauvre peut-être, délaissé, méprisé, sans appui, sans consolation en ce monde, vous ayant, que me manque-t-il, ô Dieu très-riche, ô Dieu éternel ? *Mon partage m'est échu dans les plus admirables conditions*[1].

C'est la conclusion délicieuse de toute âme droite, éclairée sur la vanité des biens de ce monde, la rapidité de cette vie, le déplorable sort des pécheurs dont les insensés admirent et envient la fortune. Cette âme renonce de grand cœur à ces prospérités dont la fin est si tragique; il ne lui faut plus que Dieu, et la dernière partie de sa méditation devient aussi sereine et aussi douce que la première avait été agitée et remplie d'angoisses. *Quid enim mihi est in cœlo, et a Te quid volui super terram*[2]?

La possession de Dieu est d'abord pour elle une possession pleine de sécurité et de paix. Que peut redouter celui que Dieu mène, par les chemins de l'exil, jusqu'à l'éternité ? D'autres s'égareront au milieu des fallacieux détours des choses humaines ; ceux-ci se briseront à l'écueil de la fortuue, ceux-là, au sein des ruines, dans le gouffre béant du désespoir. Le chrétien parcourra sans dangers les péripéties diverses de l'existence, invulnérable aux honneurs et aux délices de la prospérité, comme aux assauts furieux de la souffrance. *O Dieu, vous m'avez tenu par la main ; et selon votre bon plaisir vous m'avez mené.* O Dieu ! quelle sécurité d'être mené par vous ! Je ne demanderai pas compte du choix de ma route, ni pourquoi je traverse des déserts si arides, par des chemins si âpres et si brûlés, ni pourquoi vous m'écartez des sentiers fleuris et riants que d'autres par-

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. LXXII.

courent, ni pourquoi vous me meurtrissez aux pierres du chemin et vous m'exténuez dans une course sans allégement ni repos... O mon Dieu, *vous me tenez par la main et selon votre bon plaisir vous me menez* [1]. « Menez-moi, » ô Seigneur, par tel chemin qu'il vous plaît de me choisir, vous ne me « menez, » je le sais, qu'au bonheur et à la gloire. « La gloire, » c'est en effet le terme où Dieu nous daigne conduire : le second caractère de la possession de Dieu est d'être glorieuse. *Vous m'élevez à la gloire,* ajoute le Psalmiste. Il y a deux sortes de gloires : la gloire dont nous pouvons jouir en ce monde, celle-là est fausse, caduque, éphémère, elle brille un instant puis s'éteint pour jamais. Mon Dieu, de cette gloire, si peu gloire, je ne veux point. Aussi n'est-ce pas à celle-là que votre munificence m'appelle et que votre main me conduit : *vous m'élevez à la gloire,* « vous m'avez » déjà « couronné de gloire et d'honneur [2], » dès ce monde vous faites de moi une créature merveilleusement grande. Par la foi vous me donnez une intelligence toute divine, la vôtre, ô mon Dieu, *nos autem sensum Christi habemus.* A mon regard naturel vous ajoutez un regard surnaturel d'une portée infinie. Par vos Sacrements vous me transfigurez en un être nouveau, sublime, divin. Par vos préceptes vous m'élevez en quelque manière jusqu'à votre sainteté infinie, je deviens « l'imitateur de Dieu. » Mais que sera-ce, quelle sera ma gloire, quand le voile de ma mortalité s'étant déchiré, toutes ces merveilles de l'être divin déposé en moi par la grâce apparaîtront et resplendiront aux rayons de l'éternelle lumière ? Quand se montrera dans son éclat divin « cette gloire future qui doit être révélée

[1] Psal. LXXII. — [2] Psal. VIII.

en nous, » « ce poids éternel de gloire, » « cette splendeur des saints [1], » « ce vêtement de gloire, » « qui nous fera étinceler comme des soleils dans les éternités perpétuelles ? » O Dieu, quelle gloire de vos élus! quelle beauté divine! quels incompréhensibles honneurs, quand vous les introduisez « à votre banquet, » « dans votre demeure, » quand vous les faites « s'asseoir sur votre propre trône, » et que devenu vous-même, ô mon Dieu, selon votre étonnante parole, leur serviteur, après qu'ils auront été fidèlement les vôtres, « vous les servirez » de vos royales mains au banquet de votre gloire! O Dieu, avec quelle vérité et quelles délices je chanterai avec mon Psaume : *Vous m'élevez à la gloire!* Et encore en un autre passage : *grande est la gloire qui jaillit de votre salut; vous donnez à votre élu la gloire et une immense splendeur; vous avez prévenu tous les désirs de son cœur, et les volontés qu'exprimait sa prière, vous les avez accomplies; vous l'avez prévenu des bénédictions de vos douceurs, vous avez posé sur sa tête une couronne de diamants les plus précieux* [2].

Gloire et suavité, voilà donc en résumé ce qu'apporte à l'âme la possession de son Dieu. Cette suavité est merveilleuse, elle arrache parfois à l'âme de douces larmes, elle remplissait les saints d'une joie à la fois sereine et véhémente qui leur faisait pousser cet étrange cri : « je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations. » Dieu seul connaît les routes secrètes de notre sensibilité, seul il a des onctions mystérieuses, au prix desquelles les suavités de la terre n'ont plus aucune saveur ; seul il réserve des plaisirs intimes, des ivresses cachées, que ceux-là peuvent comprendre qui les ont

[1] Psal. CIX. — [2] Psal. XX.

éprouvées. Sous l'empire victorieux de ces charmes, l'âme conquise ne connaît plus, ne désire plus, ne cherche plus que Dieu. Sans le Bien-Aimé qui seul la possède, ni la terre, ni le ciel lui-même ne lui sont plus rien, elle est tout entière dans ce mot de l'*Imitation* : « Être sans Jésus est un cruel enfer : être avec Jésus est le plus doux paradis[1]. » Faites-lui parcourir la terre, qu'elle en voie toutes les beautés, qu'elle en goûte tous les charmes ; si elle n'y trouve son Dieu, la terre est vide et n'est plus pour elle qu'un exil désolé. Emportez-la jusqu'au ciel, introduisez-la « au milieu des splendeurs des saints, » au centre des richesses de la cité éternelle, en face de la société radieuse qui la remplit, l'âme jette sur toutes ces magnificences un regard distrait et inquiet ; si elle n'y trouve pas son Bien-Aimé unique, le ciel même n'est plus rien pour elle : *Qu'y a-t-il pour moi que Vous dans le ciel? Et sur la terre, qu'ai-je voulu que vous? Ma chair dépérit d'amour et aussi mon âme, ô Dieu de mon cœur, ô mon partage éternel!*

Le malheur de ne connaître pas ce trésor, de ne le posséder pas, de vivre « sans Dieu en ce monde, » rend plus intense, par l'effet du contraste, la joie qu'elle goûte d'être tout entière à lui : *Voici, ô Dieu, que ceux qui s'éloignent de vous périront ; vous perdrez tous les adultères qui se souillent en se séparant de vous. Pour moi, mon bonheur est de m'attacher à Dieu, de placer en Dieu toute mon espérance. Et j'annoncerai vos louanges dans l'assemblée des saints en Sion*[2].

[1] *Imitat.* — [2] Psal. LXXII.

CHAPITRE TROISIEME

LA JUSTICE DE DIEU

L'opprimé succombe, il périt sous l'effort de ses persécuteurs. « Dieu oublie, dit le méchant en lui-même, Dieu détourne son visage pour ne rien voir jamais. » Seigneur, lève-toi! étends ton bras, n'oublie pas le faible. Faut-il donc que l'impie perde Dieu de son souvenir? Il a dit dans son cœur : « Dieu ne s'informe de rien. » Tu regardes pourtant! Tu observes la malice et la violence pour les livrer à ta justice... Dieu règne éternellement. O peuples, vous périrez! vous serez chassés de son empire [1] *!*

C'est là le cri de la conscience humaine, c'est l'appel à la justice et au droit, c'est la seule solution qui repose le cœur, apaise l'intelligence et éclaire le chaos d'ici-bas. « Voici ce que j'ai vu sous le soleil : à la place du jugement l'impiété, l'iniquité à la place de la justice. Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et ce sera alors le temps de chaque chose [2]. »

Ce sera à la fois « le temps » de Dieu, et « le temps » des hommes. Quelle raison ne se révolte pas à l'idée

[1] Psal. IX. — [2] Eccles. III. 16.

que Dieu, la Majesté et la Domination suprême, soit vaincu par l'homme, sa chétive créature ? Comment se persuader que Dieu se laisse insulter par l'homme, sans que jamais aucune justice ne saisisse le coupable, sans qu'aucun châtiment ne venge une Majesté si haute et si indignement outragée? Ou il faut à ce point contrefaire et dénaturer l'idée divine, et par conséquent l'anéantir, ou il faut admettre qu'après les délais de la justice, la longue et patiente attente de la miséricorde, vient enfin « le temps de chaque chose, » le temps où tout rentre dans l'ordre, le temps où Dieu, dans un immense et universel triomphe, tire une suprême vengeance de ses ennemis. *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient confondus* [1] ! Et ce jour est celui de l'homme comme celui de Dieu. Le juste a été opprimé par le pécheur, l'innocent a payé presque constamment pour le coupable, le faible a subi la sanglante tyrannie du sort, le monde a présenté le spectacle du désordre: « on a vu sous le soleil l'iniquité » qui insulte Dieu, « à la place du jugement, » de la raison, de l'équité qui lui rend de légitimes hommages, » qui rend à Dieu ce qui est à Dieu ; » on a vu aussi, à la place de la justice qui protége les droits de l'homme, l'iniquité qui les viole et les outrage : il faut « un jour » où tout rentre dans la justice, où tout subisse la règle, où toute vertu reçoive sa récompense, où toute humilité « soit exaltée, » où le crime subisse le châtiment auquel il a échappé sur la terre, où l'orgueil soit confondu, et l'impiété écrasée à jamais sous la gloire victorieuse de Dieu et son triomphe invincible.

Mais que sera « ce jour du Seigneur [2], » « ce grand

[1] Psal. LXVII. — [2] Sophon. I.

jour, » comme l'appellent les prophètes ? « Voici le jour du Seigneur, son grand jour, le voici, il s'avance rapidement; bien amère est la voix de ce jour du Seigneur ! Le fort y sera jeté dans l'angoisse. Jour de colère, ce jour-là ! jour de tribulation et de terreur, jour de calamité et de misère, jour de ténèbres et de nuit obscure, jour de nuages et de tourbillons [1] ! » C'est la partie sombre de ce grand drame de l'avenir : en voici la partie riante et lumineuse. En même temps qu'il précipite les méchants des douceurs et des assurances de l'impunité dans les horreurs d'une expiation éternelle, ce « jour du Seigneur » exalte les justes, couronne leurs vertus ignorées, présente aux acclamations du ciel et de la terre leur vie demeurée dans l'ombre et leurs hauts faits méconnus. « Ce sera donc alors le temps de chaque chose, » le temps de Dieu et des hommes, le temps du crime et de la vertu. *O vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal ; Dieu garde l'âme de ses saints, il les délivrera des mains des pécheurs ; la lumière s'est levée pour le juste, la joie pour ceux dont le cœur est droit. O justes, réjouissez-vous dans le Seigneur* [2], *parce qu'il vient juger la terre; le Seigneur jugera la terre dans l'équité, et dans sa vérité il jugera tous les peuples* [3].

Toute l'Écriture est remplie de cette formidable annonce du dernier jour. Les premières lueurs s'en font apercevoir dès l'Éden, quand Dieu affirme le complet écrasement du démon et de son empire. Moïse mêlait aux prophéties de la destruction future du peuple juif les traits plus grandioses qui signaleront la destruction et la rénovation de l'univers au dernier jour.

[1] Sophon. I. — [2] Psal. XCVI. — [3] Psal. XCV.

Les prophètes ont tous entrevu et décrit quelque scène de ce drame immense. Après eux, celui qui les inspirait tous, le Verbe fait chair, la Parole incarnée, nous en a tracé le plan d'ensemble et nous en a fait connaître les plus saisissantes péripéties. C'est la grande scène du dernier jour dont il évoquait les splendeurs formidables, alors que le monde et l'enfer l'écrasaient à l'aise sous les ignominies et les tortures de sa passion. Les deux Avénements du Christ Fils de Dieu ouvrent et ferment l'Écriture. *En tête du livre* [1], est annoncée sa venue dans le monde et est pressenti son avénement glorieux au dernier jour. A la fin du livre, dans la sublime révélation de saint Jean, le dernier jour apparaît avec ses justices vengeresses et ses splendides rémunérations, le Fils de Dieu, désormais triomphateur, descend sur la terre, juge tous les hommes, verse sur les pécheurs les plaies de la vengeance, recueille ses justes et les glorifie ; le temps est achevé, « le temps de chaque chose » s'inaugure, l' « immobile éternité » fixe tout dans un ordre immuable, la justice est éternelle, la paix est sûre, » la désolation est sans terme, [2] » le bonheur ne connaît plus d'alternative ni de changement. Telles sont les révélations de l'Écriture entière : elles se reproduisent, elles se condensent dans le livre des Psaumes. Comme tous les autres grands dogmes, celui-ci est formulé par le Prophète-Roi avec une magnificence, une grandeur, une vérité sans égales. Tout nous est dit ouvertement, ou du moins clairement insinué de la grande scène du dernier jour dans le livre des Psaumes. Ce sont alors les grandes assises du genre humain : Dieu descend au milieu des générations ressuscitées : le

[1] Psal. XXXIX. — [2] Daniel.

procès de chacun s'agite ; mais quels en sont les éléments ? Sur quoi serons-nous jugés ? Quelles interrogations nous seront faites ? Première question que résout le livre des Psaumes. Puis ensuite, de quelle manière Dieu tiendra-t-il cette cour suprême de justice ? Quand il juge chaque homme au moment de sa mort, il le juge, pour ainsi parler, à huis clos, nul ne sait le lieu, ni le moment, ni le terme de ce jugement tout mystérieux : le dernier jugement sera-t-il pareillement renfermé dans le secret de Dieu ? Ou bien éclatera-t-il aux yeux de tout l'univers, s'entourera-t-il d'une lumière, d'une magnificence, d'un appareil plein de la plus terrifiante majesté ? Et cet appareil quel doit-il être ? Quel sera l'aspect de ce jugement terrible ? Sous quels traits se montrera le juge ? Quel cortége l'accompagnera ? Les Psaumes nous disent encore ces vastes et sublimes choses. Enfin, comment ces assises se termineront-elles ? Quelles sentences y seront prononcées ? Quels prix y seront décernés à la vertu, quels châtiments au crime ? Les Psaumes nous font à ces questions dernières de si précises et de si complètes réponses, qu'ici encore ils semblent bien plutôt un Évangile qui raconte qu'une prophétie qui annonce. Matière du jugement, appareil du jugement, sentences du jugement : trois révélations des Psaumes, dont il nous faut parcourir un à un les divins développements.

I

LA MATIÈRE DU JUGEMENT [1]

Le Dieu des dieux a parlé et il a appelé la terre. Le long silence, durant lequel, à travers les siècles, les justes ont gémi, les pécheurs ont triomphé, le discernement des élus s'est silencieusement accompli, la silence de Dieu, qui longtemps fit dire à l'impie : *où est Dieu* [2]*?* est enfin rompu. Le plus grand des événements, après la venue du Verbe sur la terre, se déroule devant le ciel et la terre. Suivons-en les scènes diverses que le Psalmiste nous décrit. Quels sont les acteurs de ce grand drame ? Que se passe-t-il entre Dieu et le monde ? Sur quoi le monde est-il jugé ?

I. — Qui est le juge ? qui sont les prévenus ? *Le Dieu des dieux a parlé, et il a appelé la terre* [3]. Voici le juge : c'est Dieu et le Dieu des dieux. Par-dessus toutes les puissances et toutes les élévations de la terre, par-dessus rois et empereurs, trônes et dominations, est « celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires. » Par-dessus tous les anges, ces princes de la cour céleste, que l'Écriture appelle aussi des *dieux;* par-dessus le génie, par-dessus la fortune, par-dessus le crédit, par-dessus la science et ses indomptables orgueils, est Dieu. O renversement ! O rôles désormais changés ! jusqu'ici ce sont les hommes

[1] Psal. XLIX. — [2] Psal. CXV. — [3] Psal. XLIX.

qui *ont parlé*, qui *ont appelé* Dieu à la barre de leur science et de leur raison superbe : Dieu avec sa religion, ses dogmes, ses préceptes, son sacerdoce, son culte, fut le grand accusé de tous les siècles. A son tour ! *Le Dieu des dieux a parlé et il a appelé la terre.* Quelle puissance en Dieu ! De même que d'une parole il appela l'univers des profondeurs du néant, de même, au dernier jour, d'un mot, d'un signal, d'un ordre rapide comme le *clin d'œil*, comme l'*éclair*, il fait venir à lui le monde, il fait jaillir de leur tombe oubliée les générations de tous les siècles : toutes ses créatures accourent, se pressent, se rangent devant lui, attendant leur sentence, et tremblant devant sa majesté. Qu'est-ce que cette *terre* que Dieu appelle ? Sans doute il faut entendre avant tout que Dieu appelle à lui pour les juger toutes ses créatures intelligentes. Néanmoins sous ce mot de *terre* saint Chrysostome voit un sens profond. La création entière assistera au jugement de l'homme, les créatures matérielles, l'univers physique, que le péché de l'homme a tenus si longtemps « dans les gémissements [1], » « dans les douleurs de l'enfantement, » dont les pécheurs ont fait des complices obligés de leurs crimes, assisteront pour les confondre à leur procès, « combattront pour Dieu contre les insensés. » Le jour a éclairé les iniquités des pécheurs, la nuit a dû prêter ses voiles à leurs débauches, la terre a dû fournir à leur luxe et porter leur existence d'infamie et d'impiété, chaque route qu'ils ont parcourue, chaque lieu qu'ils ont habité ont à révéler des secrets terribles. O terre, va, Dieu t'appelle, témoigne des iniquités de l'homme et venge contre lui la gloire si longtemps outra-

[1] Rom. VIII.

gée de ton Créateur ! *Deus... vocavit terram* [1]. Un autre témoin plus redoutable encore, c'est l'Église, c'est Sion, dont l'angélique apparition, dont la tragique histoire, dont les plaies saignantes, dont la voix si suave, dont l'amour si dévoué, dont les efforts si perpétuels et si énergiques, élevent contre le monde qui l'a persécutée et méconnue autant d'accusations redoutables. L'Église, c'était Dieu même en permanence sur la terre ; l'Église était sa manifestation sensible ; l'Église était sainte de sa sainteté, elle était messagère de ses splendides offres, elle versait à flots ses bénédictions, elle était belle de sa propre beauté. *Voici Sion, la splendeur de sa beauté.* Si le monde entier, si toutes les générations, si l'univers physique lui-même doivent prendre part aux solennelles assises du dernier jour, combien plus l'Église ! Que de révélations fera l'Église ! Que de secrets elle a à manifester ? Quels héroïsmes de ses fils ! Quelles félonies de ses adversaires ! Quelles apostasies et quelles trahisons ! Toute son histoire n'est que le redoutable recueil des perversités de ses ennemis : elle prêchait le salut, elle donnait la vie au monde, elle lui versait à flots les bénédictions célestes ; « ... Et les siens ne l'ont point reçue, » ils l'ont chassée, bafouée, ensanglantée, poursuivie jusqu'à un calvaire, attachée à une croix, où toutes les générations en passant l'ont vue agonir.

Mais le Dieu qui juge le monde est celui qui a dit : « Voici que je renouvelle toutes choses. » Rien ne ressemble plus à ce qui se voyait dans les siècles de l'épreuve et de l'exil, c'est ici « la consommation, » « le temps de chaque chose, » le temps où tout prend son

[1] Psal. XLIX

rang, occupe sa place, reçoit le traitement qu'il a mérité. Le Dieu qui juge est lui-même plus changé, plus transfiguré que tout le reste : *Dieu vient avec éclat, c'est notre Dieu, il ne gardera plus le silence.* Quel changement en Jésus-Christ, « le juge des vivants et des morts ! » Le Psalmiste sent le besoin de dire que c'est bien le même Dieu fait homme que celui de la crèche, de Nazareth, du calvaire. Oui, c'est là *notre Dieu,* notre Sauveur, qui nous disait si tendrement : « mes petits enfants ! » « qui n'a pas rougi de nous nommer ses frères, » *notre Dieu,* devenu *nôtre* « par la participation à ce qui est de nous. » Mais quelle différence maintenant et alors ! Quel état et quel état ! Dans son autre avénement deux faiblesses le dissimulaient tout entier : la mortalité et le silence. Il naissait souffrant et dénué, être chétif et obscur, atome perdu dans les ignominies d'une crèche, et par-dessus tout « Verbe silencieux, » parole muette, sagesse éternelle ensevelie dans la plus complète obscurité. Tel fut le Dieu expiateur : tel est maintenant le Dieu qui triomphe et qui juge : *Dieu vient avec éclat.* Brillant et puissant « comme l'éclair qui paraît de l'orient à l'occident, » ainsi est le Dieu *qui appelle la terre*, toutes les générations, tous les hommes, *de l'orient au couchant, le Dieu qui vient avec éclat* [1]. A

[1] Cum ipse Dominus venisset, quia passurus venit, occultus venit. Et cum esset fortis in se, infirmus in carne apparuit. Opportet autem eum videri, ut non intelligeretur; contemni ut occideretur. Erat gloriæ species in divinitate, sed hæc latebat in carne. Quid ergo ? Ille « Deus deorum, et tum occultus, et modo occultus, numquid semper occultus ? Non plane. Audi sequentia : » « Deus manifestus veniet. » Qui venit ocultus, « veniet manifestus. » Venit ocultus judicandus, veniet manifestus judicaturus,

l'anéantissement de sa chair passible et obscure, « de sa chair à la ressemblance de la chair de péché, » il fait correspondre l'immense splendeur de sa chair glorifiée et cet éblouissant « éclat qui couvre les cieux. » A son premier silence, ce silence qu'il a gardé tant de siècles et qui le faisait accuser de faiblesse et de néant, il fait succéder enfin sa voix tonnante [1], les foudres de ses lèvres, les tonnerres terrifiants de ses sentences. Tout l'univers accourt à son ordre, son Église est triomphante et ses ennemis sont confondus.

A son premier Avénement il descendit seul et silencieusement dans le monde, « comme la goutte de rosée qui tombe sur la terre » au milieu de la nuit. Il était pauvre, il était inconnu. A peine quelques pâtres des montagnes firent écho aux anges qui chantaient dans les cieux. C'était l'heure de l'expiation et de la souffrance. C'est maintenant celle du triomphe et de la force : *Dieu se lève et ses ennemis sont dissipés.* Au roi triomphateur « qui vient apparaître admirable au milieu de ses saints, » et en même temps terrible à ses ennemis dont il se venge « dans une flamme de feu, » à ce roi il faut un cortége en rapport avec sa gloire et sa puissance : ce cortége triomphal, cette suite du grand Roi, le Psalmiste nous les décrit ainsi : *Le feu s'allume en sa pré-*

Venit ocultus ut ante judicem staret, veniet manifestus ut etiam de judicibus judicet; «veniet manifestus et non silebit.» (S. Augustinus, *in Psalm. XLIX.*) — [1] Prophetia dicit duo de secundo adventu contra duo quæ fuerunt in primo. In primo adventu venit Dominus occultus in infirmitate humanitatis; item in primo adventu ostendit mansuetudinem ; unde nihil dixit coram principibus et sacerdotibus nec coram Pilato. — Sed tunc non silebit. (D. Thom. Aquinat. *in Psalm. XLIX.*)

sence, devant sa marche s'élève une immense tempête, des plus sublimes profondeurs il appelle les cieux, il appelle la terre, pour juger son peuple. Rassemblez-lui ses saints[1] ! Est-ce la voix d'un prophète ou le récit d'un évangéliste ? Jésus-Christ, et après lui les apôtres qu'il inspirait, ont décrit comme David et trait pour trait cette scène immense : La création ébranlée, le ciel et la terre emportés « dans les tourbillons d'une immense tempête, un feu qui consume et renouvelle tout, le cri triomphal, « la trompette dernière, » « la voix du Fils de l'homme qui se fait entendre, » les morts « qui du fond de leurs sépulcres entendent cette voix, » et se rendent à cet irrésistible appel ; les élus du ciel qui descendent, les saints ressuscités de la terre « qui sont emportés dans les nuées à la rencontre de Jésus-Christ, » les anges qui de l'orient à l'occident et des quatre extrémités du monde « recueillent les élus, l'immense assemblée qui se forme, « chacun à son rang ,» « en tête le Christ, » les vastes assises qui commencent, Dieu qui juge le genre humain tout entier. Voilà ce que nous révèlent les Évangiles et les Épîtres, voilà ce que le Psalmiste à vu et qu'il décrit. Distinguons dans cette multitude de faits, précisons dans ces différents spectacles. Le Prophète nous montre à la fois autour du grand Juge les appariteurs et les exécuteurs des hautes œuvres, la cour judiciaire, la multitude des hommes cités au divin tribunal. Le terrible exécuteur de la justice au dernier jour, c'est le feu [2]. La cour qui fait cortége au grand juge et prend

[1] Psal. XLIX. — [2] « Hic ponit apparatum venientis. Principes faciunt coram se deferri insignia et gladios : Sic ante Christum præcedent signa vindictæ et ministri judicis. — Instrumentum divini judicii est duplex. Unum principale ex parte ignis punien-

place avec lui sur le tribunal, c'est à la fois le ciel et la terre, les anges et les saints. Avec Dieu ils prononceront les éternelles sentences, avec Dieu ils couronneront la vertu et feront tomber sur le crime impénitent les foudres de l'éternelle justice. Au-dessous sont les prévenus, les accusés, ces générations prévaricatrices, ce peuple juif déicide, ces infidèles obstinés, ces pécheurs opiniâtres, qui ont refusé « une pareille rédemption, » qui, « après avoir été illuminés, avoir goûté le don de Dieu et connu la vertu du siècle à venir, sont retombés dans le péché » et l'apostasie, « ont foulé aux pieds le Fils de Dieu, et méprisé comme chose de nul prix le sang de l'alliance. » Malheureux ! Le Prophète les appelle les *saints :* ils l'étaient par leur vocation, par leur baptême, par les sacrements qui les inondaient de flots divins ; ils devaient l'être par leurs vertus, ils pouvaient l'être dans l'éternel épanouissement de la gloire, s'ils s'étaient rendus dignes de la persévérance finale. N'est-ce pas le Dieu terrible, qui dit maintenant à ses anges : *congregate !* « amenez-les moi [1] ! » qui disait, tendre père, Sauveur compatissant, Pasteur infatigable : *quoties volui congregare*, « oh ! que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu. » Ainsi le Juge sera terrible parce que

tis, et aliud ex parte creaturæ pugnantis contra insensatos. (D. Thom. Aquinat. *in Psalm. XLIX.*) — [1] Alloquitur igitur Angelos et dicit : « Congregate illi sanctos ejus, » id est adducite ad judicium populum Dei peculiarem, quem sibi per sacramenta sanctificavit; quod enim id per ministerium Angelorum faciendum sit, perspicuum est ex cap. XIII Math. : « Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum. » (Bellarminus, *in Psalm. XLIX.*)

le Père aura été méprisé et repoussé. Les anges qui nous « rassembleront au dernier jour » seront sans pitié, parce que le Dieu des anges, qui nous voulait « rassembler sur son cœur, sous ses ailes, » n'a essuyé de nous que d'insultants refus. Un autre trait du Psalmiste relève la divine miséricorde envers ce monde qui est appelé au jugement, et aggrave la perversité des coupables qui ont exaspéré un si bon père et un si généreux bienfaiteur: *ordinant testamentum*. Plus haut, le texte sacré désignait les accusés sous ce nom si rempli de suavité et de grâce *populum meum*, « mon peuple. » En vérité tout a été monstrueux dans la conduite du monde envers Dieu. Dieu vint à lui, se plaça en suppliant devant lui, lui fit des offres, lui adressa de pressants messages, se jeta à ses pieds, l'attira sur son cœur, conclut avec lui des pactes et des alliances, et quand par la perversité de l'homme les pactes primitifs eurent été déchirés et jetés au vent du mépris, Dieu en releva les morceaux épars, en recueillit les promesses déjà grandioses, les bénédictions déjà délicieuses, et trouva, dans l'infini de sa miséricorde, assez de ressource pour redonner à la terre un pacte nouveau, conclure avec elle une nouvelle alliance, dont les promesses dépassaient les précédentes de toute la hauteur des cieux. L'alliance ancienne donnait la terre promise, la nouvelle introduit l'humanité dans les éternelles splendeurs de la patrie des cieux. Le premier pacte donnait à un peuple Moïse, le second donne à tous les peuples Jésus-Christ. Et ce contrat sacré, Dieu le signe de son propre sang! Plus que la parole, plus que le serment, l'effusion du sang et d'un sang divin prête aux affirmations et aux promesses du Très-Haut une valeur et une consécration infinies. Mais aussi aux violateurs d'une semblable alliance sa valeur même

mérite de plus implacables châtiments. Maintenant au genre humain qui comparaît devant lui, Dieu rappelle cette touchante et magnifique alliance, qu'il a daigné conclure avec lui : *qui ordinant testamentum.* Le texte ajoute: *super sacrificia.* Autre poignant souvenir pour les pécheurs ingrats, qui, à la violation de l'alliance, ont ajouté le mépris outrageux ou la profanation du sacrifice, et quel sacrifice ! « Non plus le sang des boucs et des génisses, mais le sang de l'Agneau immaculé [1], » le sang de l'Homme-Dieu offert en holocauste pour le monde, le sang dont la vertu devait racheter l'humanité entière de sa condamnation, en effaçant ses souillures, en apaisant la justice divine, en fermant l'enfer et en ouvrant les cieux [2]. Les pécheurs ont toutes ces choses devant leurs yeux effrayés, ils voient se dresser ces menaçants souvenirs, leur victime apparaît toute couverte encore des marques de son supplice, mais avec une puissance infinie et une inexorable justice : *alors ils verront le Fils de l'homme* [3]. Que répondre à ses interrogations foudroyantes? Qu'opposer à ses victorieuses accusations ? Le procès commence, Dieu daigne entrer en compte avec des ennemis et des rebelles déjà convaincus. Avant de les condamner pour jamais, il veut les confondre, avant de déployer une inflexible justice, il veut une dernière fois montrer devant l'univers rassemblé qu'il ne frappe que forcé par une obstination sans excuse, qu'il n'use d'une rigueur éternelle que parce que sa miséricorde et son amour furent éternellement repoussés. *Les cieux annonceront sa justice*

[1] Hebr. — [2] Vid. Epist. ad Hebr. — [3] « Et tunc parebit signum Filii hominis in cœlo ; et tunc plangent omnes tribus terræ, et videbunt.... » (Matth. cap. XXIV.) —

Dieu lui-même va juger. Écoute, ô mon peuple, je vais parler ! Écoute, ô Israël, je vais témoigner contre toi [1].

II. — Dieu parle : que reproche-t-il aux malheureux qu'il va tout à l'heure frapper de ses sentences ? L'oubli des trois vérités, qui font la vie, la gloire, l'espérance de l'humanité : Dieu, religion, vertu.

Écoute, ô mon peuple, je suis ton Dieu [2]. Confesser Dieu, reconnaître son existence, se soumettre à sa loi, se confier en ses espérances et ses promesses, — ou bien, le nier, le repousser, rejeter son joug, se rire de ses préceptes, braver son empire, dire dans l'ivresse de l'orgueil ou les entraînements de la passion, « dire dans son cœur : il n'y a pas de Dieu ! » voilà l'éternelle ligne de séparation entre les deux portions de l'humanité, le premier fondement du salut des uns et de la réprobation des autres, le pivot sur lequel roule tout l'ensemble de nos destinées. Saint Jean dira : « Voici la vie éternelle : vous reconnaître comme seul vrai Dieu, et avec vous Celui que vous avez envoyé, Jésus-Christ. » Le Psalmiste, ajoutant la contre-partie, fera écho aux paroles divines : *Ceux qui s'éloignent de vous périront* [3] : loi absolue, immuable, éternelle, nécessaire comme l'existence même de Dieu. Loi universelle aux mêmes titres. Elle régit les peuples comme les familles, les familles comme les individus. « Pas d'autre fondement ne peut être posé, pas d'autres conditions de solidité et de vie à l'ordre social que ce dogme, base et couronnement de tous les autres. Tout peuple qui a cessé de chanter : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, Créateur du

[1] Psal. XLIX. — [2] Psal. XLIX. — [3] Psal. LXXII

ciel et de la terre, » est un peuple qui s'avance à grands pas vers la barbarie, barbarie savante tant que l'on voudra, éclairée à la splendide lumière d'une civilisation matérielle avancée, mais enfin barbarie, c'est-à-dire état sans équilibre, vie sans principes, et par conséquent sans durée. Le mausolée sera superbe, mais il n'en renfermera pas moins « de la pourriture et des ossements de morts : » *mors depascet eos* [1]. Et si le jugement de Dieu est sans pitié sur les nations athées, le sera-t-il moins sur les individus coupables du même crime? David prononce : *L'insensé a dit dans son cœur : « Dieu n'est pas. » Les voici tous devenus des abominables* [2], voilà ceux que, suivant un autre arrêt terrible des Psaumes, *Dieu a en abomination*, qu'il couvre de ses anathèmes, qu'il voue à ses malédictions, *Deus abominabitur virum*. Par le châtiment jugeons du crime. Quel crime! Et comme Dieu, l'heure venue du jugement, lui est impitoyable! Peut-être l'accoutumance nous a-t-elle familiarisé avec lui, mais il n'en reste pas moins une perversité effroyable. Voici un homme, créature de Dieu, né dans son empire, nourri sous ses yeux et de sa main, un homme auquel Dieu fait cet immense honneur de se donner à connaître, à aimer, à servir, plus tard à posséder dans la plénitude de la joie et de la gloire. Dieu n'a pas attendu l'hommage de cette créature, il n'est pas resté sur son trône, comme un roi qui veut recevoir de ses sujets l'honneur qui lui est légitimement dû; non, Dieu s'est abaissé vers l'homme, il est venu à lui, s'est donné à connaître dans l'épanchement d'un entretien paternel, *il a parlé à son cœur* [3]. Il a parlé à son intelligence aussi. Tout ce que l'homme peut demander de connais-

[1] Psal. XLVIII. — [2] Psal. LII. — [3] Osée.

sance et de lumière, il l'a reçu dans la plus large mesure. Arrêtons notre regard sur l'homme de notre société moderne, dans nos pays catholiques, sur le sol de notre Europe chrétienne, l'homme qui habite nos villes, ou féconde nos campagnes, l'homme que nous rencontrons partout sur nos pas. Que lui manque-t-il pour connaître Dieu? Sa raison a-t-elle clos ses paupières? L'univers ne lui oppose-t-il pas, où qu'il aille, ses grandioses et invincibles démonstrations de l'existence et du règne de Dieu ? D'ailleurs, n'entend-il pas à satiété parler de Dieu? La grande voix de l'Église catholique ne le poursuit-elle pas, à chaque heure de son existence, de ses inévitables échos? Où qu'il aille, où qu'il s'efforce de fuir, comme un autre Caïn et comme un autre prodigue, la voix de Dieu l'atteint, la lumière de la révélation l'inonde, la vérité se dresse devant ses sentiers et s'attache à tous ses pas. Il s'est cru délivré de Dieu en fuyant ses temples, en fermant obstinément l'oreille à la prédication qui y retentit ; mais Dieu, plus persévérant à le poursuivre que l'incrédule à lui échapper, Dieu se montre sous d'autres formes et emprunte d'autres voix. Jeune encore, cet homme a subi le doux et puissant empire de la foi maternelle. Plus tard, quand le tourbillon des affaires eut effeuillé une à une les vérités saintes épanouies sur le cœur d'une mère, Dieu se montre sous une forme nouvelle, dans la vertu d'une épouse et le suave ascendant d'un cœur qui n'aime que pour sanctifier. Plus tard encore, quand, après de longues obstinations et de longs oublis, l'homme devenu le vieillard jette sur l'avenir un regard triste et inquiet, la vérité divine fait à son seuil une dernière visite sous la gracieuse et puissante image de quelque sainte enfant. Refusera-t-il? S'obstinera-t-il à écarter le Dieu

dont l'amour l'a poursuivi avec une si invincible patience? S'il en a l'effrayant courage, si jusqu'au bout il méprise, si jusqu'au pied du tribunal de Dieu et au seuil de l'éternité, il jette à la majesté divine l'insulte d'un suprême refus,—oh! alors quel sort le peut attendre ou plutôt quelle ressource lui peut encore rester? Rien ne lui reste, dit saint Paul, que « la terrible attente du jugement, les colères d'un feu jaloux qui dévorera les ennemis de Dieu[1]. » *Écoute, Israël: je suis ton Dieu*[2]. Sanglant reproche, souvenirs formidables dans ce seul mot: *ton Dieu!* J'étais le Dieu de tout l'univers puisque *tout l'univers est au Seigneur*, mais combien plus, ô créature intelligente et libre, image de ma substance, reflet de ma beauté, rayon de ma gloire, combien plus j'étais *ton Dieu!* Plus que l'univers, plus que les cieux *qui racontent ma gloire*, plus que la terre, où *mon nom est admirable partout*[3], tu m'étais cher; je voulais de toi recevoir un hommage d'autant plus noble et plus magnifique que je t'avais fait plus grand. Et si j'étais *ton Dieu* par l'empire souverain que je devais exercer sur toi et les hommages que tu devais me rendre, combien plus encore étais-je *ton Dieu* par les œuvres de ma miséricorde, les tentatives de mon amour, la merveilleuse intimité que, tendre père, je voulais entretenir avec toi? Ah! oui, j'étais *ton Dieu!* Au jour de ta création, je prononçai sur toi une grande parole qui inaugurait tes gloires avec mes bienfaits, je te fis « à mon image et à ma ressemblance[4]; » je te *couronnai de gloire et d'honneur*, je pus dire que tu étais *le Fils du Très-Haut*, je te fis entendre ces paroles les plus délicieuses qu'un être créé puisse recueillir: « Je te serai un père, et tu me seras un fils. »

[1] Hebr. — [2] Psal. XLIX. — [3] Psal. VIII. — [4] Genes.

Voilà comment j'entendais être *ton Dieu*. Je le fus plus encore peut-être au jour de ta prévarication. Quand le monde entier désespérait de toi, quand « l'univers » indigné « combattait pour moi contre les insensés, » et voulait t'écraser dans ta révolte, quand ma justice préparait ses coups terribles, quand nul être au monde ne te pouvait sauver, — moi seul fus alors *ton Dieu*, un Dieu qui secourt, qui protége, qui pardonne, qui rend la vie Je mis sur tes lèvres le grand mot qui inaugure toute résurrection à la grâce : « j'irai à mon père, » *ibo ad Patrem*[1], et toi, « qui étais si loin,» je te rapprochai « tout près » de mon cœur dans l'embrassement de la réconciliation et du pardon. Je fus *ton Dieu* à la crèche, dans les humiliations incompréhensibles d'une naissance semblable à la tienne, dans « la similitude d'une chair de péché. » Je fus *ton Dieu* dans les abaissements d'une vie pauvre et laborieuse, quand, pour mieux t'atteindre et plus sûrement te gagner, « je mis tout en commun avec toi, » je partageai ta rude et difficile existence; j'habitai ton réduit, mangeai ton pain noir, souffris tes douleurs, me brisai à tes incessants travaux. Oh! comme surtout je fus *ton Dieu*[2], quand j'apparus, dans toute ma puissance divine, appliqué à te guérir et à te sauver! quand je te fis entendre les vérités éternelles et les mystères d'en haut, quand je purifiai ton cœur par l'onction de ma grâce et l'efficacité de mes préceptes, quand, étendant ma miséricorde sur ta chair, que ton péché avait blessée à mort, je touchai tes plaies saignantes, rappelai la vie dans tes membres, et préludai, par des résurrections successives, aux splendeurs de ta future résurrection . Je fus *ton Dieu* dans ton innocence comme dans

[1] Luc. — [2] Psal. XLIX.

ta chute, dans ta primitive fortune comme dans ta ruine effroyable, au ciel comme sur la terre, sur mon calvaire comme au milieu des gloires de ma résurrection, dans le temps comme dans l'éternité, car « c'est d'un amour éternel que je t'ai aimé. » J'ai été *ton Dieu*, ton père, partout et toujours, — toi, tu n'as été mon fils nulle part et jamais ! Voilà, dès les premiers mots du Psalmiste, que Dieu a posé la plus redoutable base du jugement et de la sentence à subir par les contempteurs de son amour, les audacieux négateurs de sa puissance et surtout de ses bienfaits. Quelle sera par excellence la nature du jugement dernier, l'article formidable de la législation divine sur lequel reposera notre premier interrogatoire ? Le voici dans sa simplicité et sa force : créés pour reconnaître, aimer, servir Dieu, avons-nous connu, aimé, servi Dieu ? Oui : — Oh ! alors « venez, les bénis de mon Père[1] ! » Non : — « allez, maudits, au feu éternel ! » « La colère de Dieu se fait jour du haut du ciel contre toute l'impiété et l'injustice de ces hommes qui retiennent la vérité de Dieu dans une stérilité inique.... eux qui ayant connu Dieu ne l'ont pas voulu glorifier comme Dieu, et ne lui ont pas voulu rendre grâces[2], » insensibles à ses bontés paternelles, autant qu'ils étaient révoltés contre sa souveraine majesté. Ils sont maintenant jugés sans miséricorde pour avoir été aimés de Dieu sans mesure. « Encore qu'un Dieu irrité ne paraisse jamais aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter, non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé ou sur un tourbillon fou-

[1] Matth. — [2] Rom.

froyant, mais armé de ses bienfaits et assis sur un trône de grâce. L'amour rebuté, l'amour dédaigné, l'amour outragé par le plus injurieux mépris, l'amour épuisé par l'excès de son abondance, fait tarir la source des grâces et ouvre celle des vengeances. Rien de plus furieux qu'un amour outragé ou méprisé. Dieu a suivi, en nous bénissant, sa nature bienfaisante, mais nous l'avons contristé, mais nous avons changé la joie de bien faire en une joie de punir, et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons causée à l'Esprit de grâce, par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à punir nos ingratitudes [1]. D'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévorent les chrétiens ingrats? De ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini. C'est de là que sortira l'indignation de la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces. Car il est juste et très-juste que tout, et les grâces mêmes, tournent à mal à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées! Poids des bienfaits méprisés [2] ! »

Connaître, aimer, servir Dieu, telle est la fin de l'homme sur la terre et le centre où viennent aboutir tous ses devoirs. Mais comment honorer et servir Dieu? Dieu nous a-t-il laissés libres de déterminer nous-mêmes la forme sous laquelle nos honneurs lui seront rendus? Le culte nous appartient-il ? Y aura-t-il autant de cultes divers que de divers adorateurs ? Le monde sera-t-il un temple ouvert à toutes les religions différentes, et le

[1] Sicut lætatus est Dominus bene vobis faciens vosque multiplicans, sic lætabitur subvertens atque disperdens. (Deuter. XXVIII, 63.) — [2] Bossuet, *Sermons*.

regard du Très-Haut se reposera-t-il sur ces formes variées et discordantes avec une complaisance égale et un égal amour? Le philosophe déiste ne veut d'aucun culte extérieur : l'idolâtre multiplie les emblèmes et remplit ses temples d'idoles de toute sorte. La sauvage Germanie comme la Grèce civilisée et la Rome maîtresse du monde, font couler en l'honneur de Dieu les flots sacriléges d'un sang humain ; l'Égypte adore Dieu sous la forme de son bœuf Apis, le Gaulois le retrouve et l'honore sous le feuillage des chênes sacrés ; à notre époque, sous nos yeux, mille sectes dissidentes, une foule de cultes opposés se partagent le monde, le juif attend son Messie, le musulman implore son Prophète, le protestant renie avec les dogmes les rites et les sacrements catholiques : — Dieu se complaît-il dans ce chaos ? A-t-il pu laisser aux volontés mobiles et aux esprits extravagants des hommes le travail sacré de construire le culte, d'édifier la religion ? A défaut de la Révélation, le bon sens crierait que non. Dieu seul a pu prescrire au monde la manière dont il entendait être connu, honoré et servi. L'auteur de la religion, c'est Dieu. L'homme, usant en cela comme dans tout le reste de sa liberté, opposera à la religion divine et véritable des religions d'origine et de fabrication humaines : or il n'aboutira par ces efforts sacriléges qu'à une chose unique : démontrer invinciblement, par la persévérance et la multiplicité des contrefaçons, la réalité, l'existence, la solidité inébranlable du vrai culte donné au monde par son Dieu. Le second devoir de l'homme, après s'être incliné devant son Créateur par un premier acte de connaissance et d'adoration, sera donc de le servir dans la forme que Dieu même lui a prescrite, et, laissant là tous les cultes humains, ou abolis, toutes les religions

ou fausses ou répudiées, d'embrasser la seule religion véritable. L'ayant pu connaître, l'a-t-il méprisée et délaissée? Telle est la seconde question vaste et formidable à laquelle il doit répondre au tribunal du dernier jour. Quel est le vrai culte? Deux mots le peignent : *Immole à Dieu un sacrifice de louanges : rends tes vœux au Très-Haut*[1]. Telle est la religion véritable, tel est le culte que Dieu réclame et que l'Homme-Dieu est venu dans le monde organiser : culte spirituel, intérieur, saint et immaculé. L'idolâtre s'entoure d'impures idoles, l'homme y adore ses propres vices sous le nom sacrilégement usurpé de Dieu : le ciel et la terre ont horreur d'un pareil culte. Le juif borne toute sa religion à faire couler le sang de ses grossières victimes : là non plus n'est pas le culte véritable ni l'hommage que Dieu peut agréer. *Je ne te reprends pas pour tes holocaustes, tes victimes je les ai devant les yeux toujours. Je ne reçois pas les taureaux de ta maison ni les boucs de tes étables. A moi sont également toutes les bêtes des forêts; à moi les troupeaux qui errent sur les montagnes; je connais tous les oiseaux du ciel; la beauté des champs est en mon pouvoir. Si j'avais faim, te le dirais-je, moi qui possède l'univers et tout ce qu'il renferme? Est-ce que je mange la chair des taureaux? Est-ce que je bois le sang des boucs*[2]? Il faut donc à Dieu un culte spirituel, où l'âme ait le trône, où l'intelligence et le cœur aient la place avant la chair : *rationabile obsequium*, comme dit l'Apôtre. Sans doute, dans l'enfance de l'humanité, quand le juif grossier et enclin à l'idolâtrie ne pouvait être retenu dans le service du vrai Dieu que par les prescriptions matérielles, les cérémonies multipliées et une sorte de similitude

[1] Psal. XLIX. — [2] Psal. XLIX

avec les rites sacrificatoires des nations, Dieu organisa pour lui ce culte mosaïque où coulait en figure et à flots si intarissables le sang des animaux, — mais « la plénitude des temps » devait venir, où le monde n'allait plus servir le Dieu « qui est Esprit » « qu'en esprit et en vérité. » « Voici que vient l'heure, et elle est venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Car voilà ceux que réclame le Père pour en être adoré. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils le doivent adorer. » *Immole à Dieu un sacrifice de louange*[1]. La religion véritable est donc avant toute chose *un sacrifice*, une immolation, et par là, par cet hommage d'une suprême dépendance, elle est la reconnaissance solennelle de la suprême perfection et de la domination absolue de Dieu sur ses créatures. On demande de l'homme qu'il « immole, » *immola Deo*. Parcourez attentivement la religion dans ses parties diverses, partout vous y verrez « l'immolation, » et le sacrifice vous apparaîtra comme le résumé et le centre où toutes les prescriptions divines viennent aboutir. Saint Paul appelle la religion *l'obéissance de la raison*. C'est ici le « sacrifice » de l'intelligence. La Révélation renferme des vérités profondes, inaccessibles, des mystères insondables, des abîmes devant lesquels la raison humaine doit briser sa course, et s'arrêter en adorant. Voici, à côté de cette première « immolation, » celle de la volonté et du cœur. La même religion qui est fondée sur une révélation mystérieuse est fondée aussi sur de durs et crucifiants préceptes. Une législation étreint l'homme dans ses inexorables anneaux, comprime ses passions, arrête les saillies im-

[1] Psal. XLIX.

pétueuses de sa volonté, l'enchaîne invinciblement à la pratique de toutes les vertus : autre et douloureuse « immolation [1]. » Immolation universelle. Si l'âme de l'homme en est la première et la plus nécessaire victime, son corps ne peut échapper aux glorieuses et fécondes exigences de l'autel, où l'humanité doit se donner en holocauste à son Dieu. Le même apôtre saint Paul qui nous parle « de l'obéissance de notre raison [2], » nous parle aussi de l'immolation de nos corps. « Je vous en supplie, mes frères, par la miséricorde de Dieu, offrez vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu. » La religion immole ainsi à Dieu, en holocauste de suave odeur, l'homme tout entier, son corps comme son âme, ses opérations intimes, comme ses actes extérieurs. L'homme étant tout entier la créature de Dieu, son sujet, son serviteur, doit offrir à Dieu le double hommage de sa raison et de ses sens. Un spiritualisme absurde et contre nature voudrait bannir de la religion les pratiques extérieures, rêvant quelque vague et chimérique commerce de l'âme dégagée des sens avec une divinité aussi vague et aussi chimérique que ce culte idéal lui-même. Mais outre que la pratique du genre humain tout entier et la consécration de tous les siècles font justice de ces fantaisies, où a-t-on pris que la seule âme de l'homme doive à Dieu son hommage, et que son corps soit dégagé de tout service et libre de toute dépendance? Et si le corps, comme l'âme, doit se courber devant la Majesté divine et s'immoler en holocauste à sa gloire souveraine, quelle place laisserait à ces hommages un culte tout spirituel, sans rite sensible, sans pratique extérieure? Non, l'homme entier est étreint

[1] Psal. XLIX. — [2] Rom.

dans ce lien sacré qui le rattache à Dieu et que la langue universelle nomme si bien la *Religion*. Le fond de cette religion est le sacrifice, et ce sacrifice immole à la fois, de l'homme, l'âme et le corps : *immola Deo sacrificium laudis*[1]. Quel sera donc le crime de l'homme sans religion ? Le crime du révolté qui refuse à la suprême Autorité l'hommage de la suprême dépendance. Par l'immolation de son être, l'homme reconnaît Dieu comme Maître, comme Roi, comme Créateur, comme Dominateur absolu et universel ; par l'absence de religion, l'homme, fût-il, comme il s'en vante si complaisamment, probe, juste, honnête, irréprochable devant ses semblables, ne se constitue pas moins devant Dieu dans un état d'odieuse et permanente rébellion : *Non serviam!* C'est le cri qui s'échappe de sa vie entière. Sa grossière indifférence, son insolent mépris, cette gloire imbécile qu'il tire de son impiété même, tout le voue aux rigueurs du dernier jugement. O homme malheureux, qui cherches dans tes vertus naturelles des excuses insensées, comment ne vois-tu pas qu'autant elles ont été véritables, autant elles te condamnent ? Quoi ! tu as été bon et serviable pour tous, et pour Dieu seul tu t'es retranché dans les plus injurieux refus ! Tu as rempli tous tes devoirs d'honnête homme, et envers Dieu seul tu t'es conduit avec la plus sacrilége perversité, mauvais fils, déloyal serviteur, protégé ingrat, sujet infidèle et traître à son roi ! « C'est de ta propre bouche que je te condamne, mauvais serviteur [2]. »

Tels peuvent donc être les deux premiers grands crimes de l'homme : refuser de connaître Dieu, rejeter sa religion sainte. Mais à l'impiété il peut joindre les

[1] Psal. XLIX. — [2] Matth.

vices, ou plutôt, par une conséquence fatale, il les joindra infailliblement. Les vices jaillissent de l'impiété comme les vers de la pourriture. *L'insensé a dit dans son cœur : Dieu n'est pas. Ils sont devenus corrompus, ils se sont faits abominables dans toute leur conduite; il n'en est pas parmi eux qui fasse le bien, il n'y en a pas un seul. Tous ont dévié; les voici des êtres inutiles. Pas un qui fasse le bien, non, pas un! Leur bouche est un sépulcre ouvert, leur langue un instrument de ruse, le venin de l'aspic se cache sous leurs lèvres, leur langage est plein de malédiction et d'amertume, leurs pieds sont vites à répandre le sang. Le brisement et l'infortune couvrent leur route; le chemin de la paix, ils ne l'ont point connu. La crainte de Dieu n'est pas dans leur regard*[1]. Et ce déluge d'iniquités et de maux d'où s'est-il répandu sur ces âmes perverses et abominables ? Voici le mot révélateur, voici la source unique de tout vice et de tout crime : *ils n'ont plus invoqué Dieu.* L'Apôtre saint Paul jetant sur la société ancienne un regard d'épouvante, ne donnait pas de son effroyable malice une raison différente. Le monde ne se couvre d'iniquités et de ruines que parce que, traître à la révélation divine, il tue en lui la vérité et laisse éteindre la lumière. « Ils refusèrent de reconnaître Dieu[2] » : la suite ? « les voici remplis de toute sorte d'iniquités, de méchancetés, d'impureté, d'avarice, de malignité ; envieux, meurtriers, quérelleurs, pleins de ruses et de malice, semeurs de faux rapports, calomniateurs, ennemis de Dieu, arrogants, superbes, altiers, inventeurs de crimes, sans obéissance aux parents, sans sagesse, sans modestie, sans affection, sans bonne foi, sans pitié. » Voilà les êtres « abominables »

[1] Psal XIII. — [2] Rom.

qui paraissent maintenant devant le tribunal du souverain Juge, sont accusés par le ciel et la terre, Dieu, les hommes et leur propre conscience, de toutes les iniquités et de tous les crimes, et vont subir avant la sentence l'angoisse du formidable interrogatoire et des reproches sanglants de Dieu. Dieu les voulait « saints et immaculés » : ils lui reviennent souillés et « abominables. » Dieu « les avait appelés, non pas à l'immondicité, mais à la sainteté » : les voici couverts de toutes les fanges, hideux sous l'empreinte de toutes les corruptions. Dieu, par sa grâce et ses sacrements, avait marqué ces âmes du sceau divin, et avait fait *luire sur ces fronts l'éclat de son visage*[1] : ils n'offrent plus à son regard irrité que l'empreinte de Satan et la similitude de l'enfer. Dieu en avait fait des fils, des héritiers, des créatures célestes, des « dieux » : ils se sont faits eux-mêmes « des enfants du démon » et des émules de la bête, *jumentis comparatus est.* O renversement! O dégradation! O effroyables ruines! O trop juste indignation d'un père! O équitable sentence d'une justice sans merci! Si l'homme qui a méconnu Dieu est condamné, si condamné avec lui est l'homme déserteur de la religion véritable : l'homme qui, connaissant et servant Dieu, se donnant comme fidèle de la religion véritable, déshonore ce Dieu, souille cette religion par ses vices et ses scandales, cet homme-là sera-t-il épargné? Suffira-t-il pour éviter les rigueurs de la justice de se dire chrétien, de faire résonner bien haut son titre de catholique? A Dieu ne plaise! Ce que saint Paul disait de la religion mosaïque, est plus vrai et plus infaillible encore de la religion plus élevée et plus pure de Jésus-Christ.

[1] Psal. IV.

« Gloire et honneur à tout homme qui fait le bien [1]. » Voilà la règle suprême, voilà l'éternel et immuable décret. S'appeler chrétien, se reposer dans sa profession de foi de catholique et se mettre peu en peine d'accomplir les œuvres que la foi catholique prescrit, c'est là se jouer de Dieu. Or il est écrit : « Ne vous y trompez pas, on ne se joue pas de Dieu ! »

Achevons notre Psaume et voyons-y les condamnations certaines dont nos vices seront infailliblement frappés. *Dieu dit au pécheur : De quel droit publies-tu mes décrets? fais-tu profession de suivre mon alliance? Ma science tu l'as haïe; mes paroles tu les a rejetées loin de toi. Voyais-tu un voleur, tu courais à lui; tu vivais avec l'adultère; ta bouche fut toujours pleine de méchanceté; tes paroles n'étaient qu'un tissu de fourberies et de mensonges. Assis dans les réunions tu parlais contre tes frères, tu versais l'opprobre sur le fils de ta mère. — Tu as fait tout cela et je me suis tû, et tu as cru que moi je te ressemblerais. Mais je t'accuserai, je déroulerai tes crimes devant tes yeux* [2].

C'est là le tableau résumé des crimes de l'homme : hypocrisie, indifférence, ignorance honteuse, injustices, vols, cupidité, impuretés et adultères, vices de la langue, fourberies et mensonges, calomnies et injures : tout ce que l'homme vicieux peut commettre d'attentats contre Dieu, contre soi-même, contre ses semblables. L'hypocrisie ouvre cette hideuse et fatale série de prévarications. Cet homme du monde, peut-être ce religieux et ce prêtre, se couvre soigneusement des dehors de la piété et revêt ses vices des splendeurs de l'autel. C'est le loup dans la bergerie, « c'est le mercenaire entré

[1] Rom. — [2] Psal. XLIX.

violemment par la brèche, » c'est le « sépulcre blanchi, » c'est le cauteleux et mielleux hypocrite, « qui n'est pas le serviteur de Jésus-Christ, mais qui l'est de son ventre, et qui, avec d'onctueuses paroles et des bénédictions, séduit les cœurs innocents[1]. » Dieu est foudroyant à ces misérables qui ont abusé de la religion pour tromper les simples, et ont fait tourner au scandale des fidèles et aux dérisions des impies les choses saintes et ce que la religion a de plus vénérable et de plus sacré. « De tous les pécheurs qui se cachent aucuns ne seront découverts avec plus de honte que les faux dévots et les hypocrites. Ce sont ceux-ci qui sont les plus pernicieux ennemis de Dieu, qui combattent contre lui sous ses étendards. Nul ne ravilit davantage l'honneur de la piété que l'hypocrite, qui la fait servir d'enveloppe et de couverture à sa malice. Nul ne viole la sainte majesté de Dieu d'une manière plus sacrilége que l'hypocrite, qui s'autorisant de son nom auguste lui veut donner part à ses crimes, et le choisit pour protecteur de ses vices, lui qui en est le censeur. Nul donc ne trouvera Dieu juge plus sévère que l'hypocrite qui a entrepris de le faire en quelque façon son complice. Mais ne parlons pas toujours de ceux qui contrefont les religieux. Le monde a encore d'autres hypocrites. N'y a-t-il pas des hypocrites d'honneur, des hypocrites d'amitié, des hypocrites de probité et de bonne foi, qui en ont toujours à la bouche les saintes maximes, mais pour être seulement des lacets aux simples et des piéges aux innocents; si accommodants, si souples et si adroits, qu'on donne dans leurs filets, et ceux mêmes qui les connaissent ? Il faut qu'ils soient confondus. Venez donc,

[1] Rom. XVI

abuseurs publics, toujours contraints, toujours contrefaits, lâches et misérables captifs de ceux que vous voulez captiver; venez, qu'on lève ce masque et qu'on vous ôte ce fard; mais plutôt il faut le laisser sur votre face confuse, afin que vous paraissiez doublement horribles, comme une femme fardée et toujours plus laide, dans laquelle on ne sait ce qui déplaît davantage, ou sa laideur ou son fard. Ainsi viendront rougir devant Jésus-Christ tous ces trompeurs vainement fardés; ils viendront, dis-je, rougir non-seulement de leur crime caché, mais encore de leur honnêteté apparente. Ils viendront rougir encore une fois de ce qu'ils ont assez estimé la vertu pour la faire servir de prétexte, de montre et de parade, et ne l'ont pas toutefois assez estimée pour la faire servir de règle. *Ergo et tu confundere et porta ignominiam tuam.* Si cependant ils marchent la tête levée et jouissent apparemment d'une bonne conscience, s'ils trompent le monde, si Dieu dissimule, qu'ils ne pensent pas pour cela avoir échappé de ses mains. Il a son jour arrêté, il a son heure marquée qu'il attend avec patience [1]. » Ce jour venu, cette heure sonnée, Dieu rompt le silence, tous les voiles se déchirent, et aux yeux de l'univers apparaît l'ignominie de ces imposteurs qui parlaient de vertu quand ils étaient pleins de tous les vices, et faisaient à tout propos, pour satisfaire leurs passions, intervenir les mots sacrés de religion et de piété.

Il en est d'autres qu'atteindront et briseront les foudres des divines sentences : ce sont ceux qui *ont en aversion la doctrine et rejettent loin d'eux les paroles du Seigneur* [2]. Qui n'a rencontré de ces hommes, tels

[1] Bossuet, *Serm.* — [2] Psal. XLIX.

que les multiplie dans une proportion effrayante notre siècle d'indifférence, de matérialisme grossier et de prodigieux orgueil ? S'ils appartiennent à ce que le langage actuel nomme le *monde des affaires,* s'ils ont livré leur intelligence et leur cœur aux âpres convoitises du lucre et se laissent enporter au tourbillon des intérêts terrestres, n'attendez plus de ces esprits devenus matière la plus légère et la plus vague notion des choses supérieures, le monde surnaturel n'existe pas pour eux : Dieu, âme, destinée future, bonheur d'outre-tombe, royaume à venir..... Ces mots résonnent à leurs oreilles comme des sons inconnus, comme des bruits étrangers qui n'éveillent plus en eux la moindre idée : *Animalis homo non percipit* [1]. Étrange et douloureux mystère ! à côté de ces intelligences *animalisées,* d'autres intelligences ont noblement gardé les traditions du savoir et vaillamment parcouru toutes les voies du bien penser et du bien dire. Jetez les yeux sur cette troupe d'élite, qui fait avec la grossière insouciance de la foule un si glorieux contraste : voici des savants distingués, d'éminents jurisconsultes, des professeurs remplis d'érudition, des avocats brillants d'éloquence, tous cultivent les talents de l'esprit, tous creusent dans le sol de la science de splendides et opulents sillons... Mais quoi ! n'y a-t-il pas une science plus haute que les sciences où ils s'absorbent ? Par-dessus la terre n'y a-t-il pas le ciel, et les immensités de l'avenir ne dominent-elles pas les heures fugitives du temps ? Dieu n'est-il pas plus que l'homme, l'âme plus que le corps, la vie surnaturelle plus que la vie de la nature ? Les intérêts de l'avenir ne dominent-ils pas les intérêts éphémères d'un présent qui nous

[1] I Corinth.

échappe et se perd? Dieu a-t-il parlé à la terre? nous a-t-il fait des offres? s'est-il par amour condamné à des avances? est-il venu au milieu de nous? a-t-il vécu avec nous et comme nous? Et après nous avoir consacré sa vie nous a-t-il donné l'expiation de sa mort? Dieu est-il venu sur la terre? Dieu s'est-il fait homme? Dieu est-il mort pour nous? Et après être mort pour nous est-il ressuscité pour nous? Une immense portion de la famille humaine l'affirme : les siècles ont apporté à cette croyance leur consécration, la vaste voix catholique en porte depuis dix-huit cents ans la nouvelle aux extrémités du monde, *le jour la raconte au jour, la nuit en instruit la nuit; pas une langue, pas un idiome qui n'en ait reçu la révélation* [1]. Oui, ces choses divines se sont accomplies; oui, ces extraordinaires événements se sont déroulés à la clarté de notre soleil. *Dieu l'a fait cela et c'est admirable à nos yeux* [2]. Or chez ces intelligences dont nous parlons, *qui ont eu en aversion la science et qui ont rejeté loin d'elles les paroles du Seigneur* [3], Dieu, en accomplissant ces œuvres du plus incroyable amour, n'a obtenu que le dédain, l'ingratitude et l'oubli! Ces hommes qui savent tout ignorent la seule chose qu'il importerait de savoir, et non-seulement ils ignorent, mais ils dédaignent d'apprendre, de se renseigner sur si peu! L'Église chante, et avec l'Église les siècles et le monde : IL EST DESCENDU DES CIEUX; le monde et les siècles crient : Dieu est descendu, il est là, il habite la terre, il converse avec les hommes..... Que leur importe! Les mêmes voix, changeant en élégie sublime leur cri triomphal, continuent : ET IL A ÉTÉ CRUCIFIÉ POUR NOUS... ET IL EST MORT! Puis,

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. CXVII. — [3] Psal. XLIX.

reprenant le chant du triomphe après le gémissement de la douleur, les mêmes voix de l'univers catholique achèvent de publier la grande nouvelle: ET IL EST RESSUSCITÉ. Que saura l'homme, s'il ignore ces divines choses? qu'apprendra-t-il, s'il en néglige le sublime savoir? Ah! voilà le grand crime et la condamnation suprême de nos incroyances contemporaines. Les hommes de nos jours ne discutent plus, ne nient plus, ils dédaignent : *impius cum in profundum venerit contemnit* [1]. Cet historien infatigable fouillera les annales humaines, secouera la poussière des vieux âges; un mot qu'aura dit Alexandre ou César, un fait controversé, un détail laissé dans l'ombre, l'absorberont tout entier et le feront blanchir dans les veilles. Mais que Dieu ait parlé, ait agi, ait vécu, soit mort pour sauver le monde, soit ressuscité pour nous associer à son inénarrable triomphe : voilà qui est indigne de sa sagacité et au-dessous de ses recherches! Cet antiquaire se pâmera de plaisir devant un vase étrusque, et foulera sans la plus légère émotion les vestiges du Dieu descendu sur terre, voyageur et exilé pour nous! Ce chimiste usera sa vie devant les transfigurations de son creuset, mais que l'homme ait été par la rédemption du Verbe fait chair transfiguré en une divine créature,voilà de quoi il juge puéril de s'occuper. Ce magistrat siégera sur son tribunal et rendra ses sentences, mais que Dieu soit le juge suprême et en dernier ressort des choses humaines, *qu'il juge les justices* [2], et que tous un jour nous « devions comparaître devant le tribunal du Christ : » on le dit, on le prêche..... mais il laisse la foule s'enquérir de ces

[1] Prov. XVIII. — [2] Psal. LXXIV.

choses et trembler devant ces menaces de l'avenir. O Dieu, ils vous méprisent ! ô vérité infinie, ils se rient de vous ! N'en doutons pas, le jugement dernier sera terrible à ces superbes. Il est écrit : « Malheur à toi qui méprises, crois-tu que toi-même tu ne seras pas méprisé ? *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris*[1] ?

Un autre mépris fait l'objet des condamnations du dernier jour : le mépris des lois divines. Dieu parle encore par son Psalmiste. *Voyais-tu un voleur, tu courais à lui.* Ce voleur, cet usurier, cet industriel inique, ce marchand frauduleux, cet accapareur des fortunes d'autrui, ce spoliateur de l'orphelin et de la veuve, ce spéculateur impitoyable de la misère publique, tous ces hommes gorgés d'un or qui crie vengeance, et que la justice humaine n'a pu ni flétrir ni faire restituer, tous sont réservés à la suprême et incorruptible justice. Ils s'applaudissaient d'une habileté si victorieuse qui les avait si bien dérobés aux poursuites et jusqu'aux soupçons. Insensés ! Dieu les voyait, et maintenant il les découvre et les livre au mépris de l'univers. Quelles illusions ne se fait-on pas dans le monde sur les fortunes malhonnêtement acquises ? Mais qu'importe à une incorruptible justice les fausses maximes et les illusions ? Le mot de Dieu reste inébranlable à jamais : « Ne vous y trompez pas : ni voleurs, ni avares, ni ravisseurs ne posséderont le royaume de Dieu. »

Autres vices qui jouissent dans le monde d'une plus large et plus facile impunité : l'adultère et tous les débordements de l'impureté. Ah ! que le monde a été complaisant à ces vices ! comme il a continué à accueillir et à fêter ceux qui s'en souillaient sans

[1] Isaïe, XXXIII.

retenue ni pudeur! comme ces débauchés ont pu à l'aise, sûrs d'un pardon toujours accordé, d'une complicité toujours prête, flétrir l'innocence, ravager les familles, ruiner les intérieurs, accumuler les désastres, souiller tout de leur fange, corrompre tout de leur propre corruption. Mystère d'aveuglement et folie! Qu'entendons-nous de ces lèvres impudentes? comment ces immondes répondent-ils au cri des consciences et aux clameurs de la vertu violée? *Deus requiret ista?* Dieu s'occupe-t-il de ces choses? » Dieu est-il sévère à ces vices enchanteurs dont lui-même a mis en nous le penchant irrésistible? Dieu se charge de la réponse : *Impie, tu as cru que je te ressemblais* [1], que moi la sainteté infinie, je m'associais à tes infamies? ah! tu connaîtras enfin ce que je suis et ce que tu es! *je déroulerai tes crimes devant tes yeux* [2]. Tu passeras sous les dégoûts et les mépris du ciel et de la terre dans la nudité de tes vices et la laideur de ton infamie, « Si Dieu durant cette vie, attend ces pécheurs à pénitence; si, manque d'écouter sa voix, ils se rendent dignes qu'il les réserve à son dernier jugement, ils y boiront non-seulement le breuvage de honte éternelle qui est préparé à tous les pécheurs, mais encore « ils avaleront, dit Ezéchiel, la coupe large et profonde de dérision et de moquerie, et ils seront accablés par les insultes sanglantes de toutes les créatures. » *Calicem sororis tuæ bibes profundum et latum; eris in derisum et in subsannationem quæ est capacissima* [3]. — Ainsi, ô corrupteur, ô impudique, *ta vie s'est passée avec l'adultère*, ton éternité se passera dans l'ignominie, *notam ignomimiæ sempiternam* [4].

[1] Psal. XLIX. — [2] Psal. XLIX. — [3] Bossuet, *Sermons*, — [4] S Greg. Naz. *Orat. XV.*

Dernière et vaste matière du dernier jugement : nos méchancetés, nos haines fratricides, nos mortelles calomnies, ces flots d'amertume qui coulent incessamment de notre bouche, ces plaies cruelles dont nous couvrons nos semblables, ces meurtrissures dont à plaisir nous les ensanglantons. *Ta bouche s'est remplie de malice, ta langue a constamment tramé la fourberie ; dans les assemblées tu décriais tes frères, le fils de ta mère tu le déchirais ; tu as fait tout cela, et moi je me taisais* [1]. « Disons ce qui se voit tous les jours. Quand vous déchirez en secret celui que vous caressez en public, quand vous le percez incessamment de cent plaies par les coups mortels de votre dangereuse langue, quand vous mêlez artificieusement le vrai et le faux pour donner de la vraisemblance à vos histoires malicieuses, quand vous violez le dépôt sacré du secret qu'un ami trop simple a versé tout entier dans votre cœur, et que vous faites servir à vos intérêts sa confiance qui vous obligeait à penser aux siens, combien de précautions pour ne point paraître? combien regardez-vous à droite et à gauche? et si vous ne voyez point de témoins qui vous puisse reprocher dans le monde votre lâcheté, si vous avez tendu vos piéges si subtilement qu'ils soient imperceptibles aux regards humains, vous dites : qui nous a vus? *Narraverunt ut absconderent laqueos, dixerunt quis videbit eos* [2] ? » Vaine espérance ! Calcul insensé ! Dieu a tout vu, et Dieu révélera tout. Il vengera les victimes de la calomnie et du mensonge en dévoilant l'infamie de leurs persécuteurs. Ah ! que tout est changé ! ah ! que les rôles se renversent ! Sur la terre la langue mauvaise et toujours puissante pou-

[1] Psal. XLIX. — [2] Bossuet, *Sermons*.

vait à l'aise s'énivrer de haine, de vengeance et de sang ; ses victimes tombaient meurtries et mourantes sous ses coups terribles, le monde écoutait et applaudissait. Dans le monde, la perversité des uns, l'indifférence des autres, la lâcheté de tous laissent flageller, meurtrir et tuer les faibles et les innocents, ses faveurs sont pour les oppresseurs et les bourreaux, ses lâches blessures pour les victimes inoffensives. Mais Dieu prend maintenant en main ces causes naguère si désespérées, il défend lui-même ces victimes si délaissées et si trahies, Dieu venge tous ceux que la détraction meurtrière a immolés sans pitié. *Dieu règne éternellement. Il a préparé son trône pour y faire justice. Lui-même jugera l'univers, il jugera les peuples avec équité. Dieu s'est fait le refuge du pauvre, son appui dans ses détresses, son recours dans ses tribulations. — La langue du méchant est pleine de malédiction et d'amertume et de ruse, sous sa langue se cache le venin et la mort; il s'assied dans les assemblées opulentes, il dresse ses piéges, il cherche à immoler l'innocent, ses yeux couvent le malheureux sans défense, il s'efforce de le perdre en secret et furtivement, il est comme le lion tapi daus sa caverne ;... Seigneur Dieu, lève-toi ! étends ton bras, n'oublie pas le pauvre*[1] ! *Chacun parle pour tromper son prochain, langues fourbes, cœurs astucieux*[2]. Ah ! ces iniquités des langues perverses n'auront qu'un temps, le mensonge et la calomnie se déchireront comme le nuage se déchire et se dissipe aux rayons resplendissants du soleil. Dieu et la justice auront leur tour. *Pour venger la détresse du faible, pour secourir le gémissement du pauvre, maintenant moi je me lève, dit le Seigneur*[3] ! Terrible réveil de la justice !

[1] Psal. IX. — [2] Psal. XI. — [3] Psal. XI.

implacable vengeance de Dieu ! rien ne peut rendre les éclats de la divine colère contre les langues homicides *qui ont traversé la terre* en ravageant, en dépouillant, en mutilant, en massacrant tout sur leur passage : fléaux dévastateurs, bêtes dévorantes, que l'on pouvait suivre à la trace du sang. Or, c'est maintenant pour ces Caïns fratricides le jour terrible où il leur faut rendre compte du sang versé. « La voix du sang de ton frère crie vers moi de la terre : maintenant donc tu seras maudit ! » La victime crie à Dieu : *Seigneur, délivre mon âme des langues perverses, et des bouches perfides.* La réponse de Dieu est formidable : « Misérable, *qu'obtiendras-tu, que te reviendra-t-il des perfidies de la langue ? tu seras percé des flèches du Tout-Puissant, tu seras dévoré dans ses feux, abîmé dans ses désolations* [1], » dans ces éternels et épouvantables supplices, « où il y aura des pleurs et des grincements de dents, » et où « le ver qui ronge ne meurt pas, où la flamme qui dévore ne s'éteint pas. » Alors apparaîtra la gravité des péchés de la langue sur lesquels on se fait dans le monde, et jusque dans l'enceinte de la religion et de la piété, des idées si fausses et de si étranges illusions. Illusions vaines, puisqu'un jour doit venir qui les dissipera aux rayons d'une lumière si vive et aux feux de tonnerres si épouvantables ; illusions coupables, puisque dès maintenant Dieu par ses prophètes, son Évangile, ses Apôtres, sa Révélation entière nous a tant de fois et si fortement désabusés. « Ne vous y trompez pas, s'écriait l'Apôtre saint Paul, écho de tous ces enseignements, les détracteurs ne posséderont pas le royaume de Dieu. » « Allez, maudits [2] ! » Votre Père céleste était un Dieu de mansuétude, de clémence,

[1] Psal. CXIX. — [2] Matth.

de pardon, vous autres, « race de vipère, » vous avez été les imitateurs et les « fils » du démon « qui fut homicide dès le commencement. »

II

L'APPAREIL DU JUGEMENT

Que les cieux se réjouissent, que la terre tressaille, que l'océan s'émeuve et toutes ses immensités.... Dieu viendra juger la terre, il jugera l'univers dans la justice ; il jugera les peuples dans sa vérité [1].

Tout sera vaste et hors des proportions ordinaires dans le second Avénement et le jugement général, tout y sera immense et gigantesque. L'on aura vu des bouleversements dans la nature, des écroulements et des révolutions parmi les peuples : alors c'est l'univers entier, le ciel et la terre, toute la création, l'ensemble des choses, qui, emportés dans un tourbillon gigantesque, seront secoués, s'écrouleront, s'évanouiront pour renaître à une existence nouvelle et à un surnaturel éclat. L'œil de l'homme aura contemplé les grandioses œuvres des éléments conjurés. Des embrasements immenses auront étalé leur sinistre et formidable spectacle. Ici c'est une flamme, c'est un océan de feu, vaste comme le monde, où le monde est subitement submergé et englouti, ce sont des torrents embrasés qui du ciel à la terre roulent leurs flots impétueux, et

[1] Psal. XCXV.

emportent l'univers tout entier dans leurs tourbillons[1]. La puissance de Dieu aura parfois montré à la terre la gloire rayonnante des élus du ciel, la mort sur un commandement divin aura parfois rendu un instant quelques-unes de ses victimes : maintenant c'est le ciel entier qui s'ouvre, laissant échapper de son sein l'éblouissante multitude de ses triomphateurs; sur la terre ce sont les générations innombrables, que la tombe envahissait en silence et que la grande « voix du Fils de l'homme » vient d'éveiller et de réunir : elles se lèvent toutes, assemblée immense, mer vivante sans limite ni horizon. Des triomphes avaient déroulé leurs magnificences, des généraux avaient ramené, au milieu de l'ivresse des peuples, leurs étendards victorieux, des princes s'étaient ouvert, au travers des cités et des provinces, une marche triomphale, acclamés avec transports par les multitudes : ici c'est Dieu même qui s'avance, entouré de sa cour céleste, « au milieu des splendeurs des saints[2], » acclamé par le ciel et la terre ; c'est l'Homme-Dieu, vainqueur de tous ses ennemis qui vient jouir de ses victoires, fonder sur des bases désormais inébranlables « son immobile royaume, » refouler dans l'abîme le monde, le péché, la mort, Satan leur sinistre prince, pour jamais désarmés et vaincus.

Telle est la pompe triomphale du dernier jour, la foi nous l'annonce et, dans une certaine mesure, nous la décrit ; la raison naturelle elle-même en établit invinciblement la nécessité, et en peut pressentir les splendeurs. Dieu est venu sur la terre, il a daigné fonder au milieu de nous l'empire des âmes : que conclut la raison, sinon que ce Dieu doit régner? *Oportet Christum regnare.*

[1] II Petr. — [2] Psal. CIX.

Or en fait, dans de nombreuses portions de son empire, pour une multitude de sujets révoltés, ce Dieu ne règne point ; « nous ne voyons pas encore, dit le grand Apôtre, que tout lui soit soumis [1]. » Dieu sera-t-il vaincu ? Impossible. Renonce-t-il à sa gloire ? Moins encore. Dès lors un jour doit venir, où, Roi victorieux, triomphateur invincible, souverain acclamé de sa création tout entière, Dieu occupe dans une plénitude absolue la domination universelle, foule aux pieds pour jamais ses ennemis vaincus, et exalte avec lui dans un éternel triomphe ses sujets fidèles, qui pour lui ont lutté et souffert durant les longs jours de ses anéantissements et de son silence.

Les deux Avénements du Fils de Dieu sur la terre font également, dans l'Écriture, l'objet des plus précises et des plus nombreuses prophéties. *Dès la tête du livre il est parlé de Lui* [2], selon le mot des Psaumes. Il est parlé de ses deux venues différentes au milieu de nous : l'une dans la faiblesse et l'obscurité, au jour où il fallut expier pour une humanité coupable, la visiter dans sa détresse, la consoler dans ses douleurs, l'instruire dans ses illusions et ses ignorances ; l'autre dans la force, l'éclat, la majesté, le triomphe, quand il faudra clore le temps de l'épreuve, inaugurer l'éternité, fonder pour des siècles sans fin l'empire absolu et universel de Dieu dans l'univers, poser à toute l'œuvre divine son dernier et superbe couronnement, et « paraître admirable au milieu des élus, » « dans les splendeurs des saints. » Au plus fort de ses douleurs, au plus bas de ses ignominies, l'Homme-Dieu, saisi et foulé aux pieds par les pécheurs, terrassé par l'enfer, jugé,

[1] Hebr. II. — [2] Psal. XXXIX.

condamné, bafoué par le monde, faisait apparaître la majestueuse vision de son second avénement, déroulait dans sa plénitude le plan de l'Incarnation et l'œuvre entière du Verbe, chargé par son Père de détruire, tout le long des siècles, un à un, progressivement, lentement, les multiples adversaires armés par l'enfer, puis de les écraser tous en masse dans un dernier combat et une dernière victoire ! L'Homme-Dieu devait souffrir pour mériter, mourir pour expier, ressusciter pour refouler la mort, monter au ciel pour « nous y préparer nos places [1] » et nous y introduire, vivre dans l'Église catholique pour continuer durant le temps de l'épreuve l'œuvre de la Rédemption, puis après, à la fin des temps, il doit triompher, triompher pour la gloire de son Père, pour sa propre gloire, pour celle de ses élus, pour la confusion de ses ennemis, la défaite de l'enfer, du péché, du monde, l'entière et éternelle destruction de l'empire du mal et de la domination de la mort. Écrasé par le monde, Jésus-Christ doit écraser le monde; il le prédit, il l'annonce ; quand on le juge, il fait apparaître son jugement futur; quand on le condamne, il en appelle aux effroyables représailles de l'avenir; quand on dresse le gibet où on le cloue, il fait retentir dans le lointain de la prophétie les foudres qui, un jour, en frappant le monde, vengeront sa gloire et prépareront son règne triomphal. « Le grand prêtre l'interrogea de nouveau et lui dit : Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es le Christ, le Fils du Dieu béni ? Et Jésus lui dit : Je le suis, tu l'as dit. De plus je vous le dis, vous verrez un jour le Fils de l'homme assis à la droite de la Majesté de Dieu et venant dans les nuées du ciel [2]. » —

[1] Joan. — [2] Evangil. S. Matth.

A de nouvelles questions de l'inique tribunal, nouvelle et majestueuse réponse : « Désormais le Fils de l'homme sera assis à la droite de la Puissance de Dieu [1]. » — Après la synagogue vient l'empire, après le peuple éclairé des révélations divines, la gentilité plongée dans les ombres de l'ignorance. Après Caïphe, Pilate pose la même immense question et reçoit sur le grand et terrible événement de l'avenir la même réponse. Enfin, quand la victime brisée et sanglante s'avance, sous le fardeau de sa croix, vers le Calvaire où elle va mourir, c'est encore la vision formidable du dernier jour qui plane pour l'illuminer sur la nuit de la souffrance et de l'expiation. « ... Or Jésus était suivi d'une grande foule de peuple et de femmes qui se frappaient la poitrine et se lamentaient sur lui. Mais Jésus se tournant vers elles, dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants : car voici que viendront des jours où l'on dira : bienheureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point engendré, et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors ils commenceront à dire aux montagnes : tombez sur nous, et aux collines : couvrez-nous. Car si l'on fait ainsi au bois vert, que sera-t-il fait au bois sec [2] ? » Si le Fils de Dieu, caution pour les pécheurs, est ainsi écrasé sous les éclats de la divine vengeance, que deviendront les pécheurs eux-mêmes, qui, « ayant foulé aux pieds ce Fils de Dieu [3], » « ayant déshonoré ce sang de l'alliance [4], » n'auront plus à attendre qu'une vengeance sans merci et une perdition sans ressource ? Peu de jours avant sa passion, Jésus-Christ jetait un regard révélateur sur ces temps suprêmes de son second

[1] Matth. — [2] Evangil. — [3] Hebr. — [4] Hebr.

avénement et de son éternel triomphe. Le tableau qu'il nous trace de la grande scène est saisissant. « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles; et sur la terre, l'angoisse des nations à cause du bruit confus de la mer et des flots, les hommes séchant de frayeur dans l'attente des choses qui arriveront à tout l'univers. Le soleil sera couvert de ténèbres et la lune ne donnera plus sa clarté, les étoiles tomberont du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Et alors apparaîtra dans le ciel le signe du Fils de l'homme..... Comme l'éclair part de l'Orient et resplendit jusqu'à l'Occident, de même aussi sera l'Avénement du Fils de l'homme.... Et alors pleureront toutes les tribus de la terre, et elles verront le Fils de l'homme venant dans la nue avec une grande puissance, plein de vertu, entouré de gloire et de majesté. Et il enverra ses anges qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante, rassembleront ses élus des quatre vents, du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs..... Ne tremblez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner le royaume..... Or quand ces choses commenceront à s'accomplir, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption est proche [1]. »

Telle est la révélation de Jésus-Christ : les moments qu'il choisit pour la faire au monde, l'insistance qu'il y met, la solennité et la majesté formidables qu'il y déploie contre sa constante coutume, tout nous indique l'importance qu'il attache à cette annonce de sa seconde venue sur la terre. N'en doutons pas, ses prophètes, avant lui et par son ordre, auront décrit avec la magnificence

[1] Evangil. *Concord.*

qui leur est propre cette grande scène du dernier jour. Plus complétement que tous les autres, David en a chanté la pompe, décrit les splendeurs, prophétisé les vengeresses épouvantes. A chaque trait du texte évangélique correspond quelque brûlante révélation des Psaumes, et les cantiques du Prophète-Roi ne se revêtent jamais de plus d'éclat et ne jaillissent avec une impétuosité plus ardente, que lorsqu'ils célèbrent l'Avénement suprême de l'Homme-Dieu. Bouleversement de la création, écroulement de l'univers, tourbillons de flammes où il s'engloutit et se renouvelle, feu qui dévore le monde, le purifie, le fait jaillir neuf et étincelant du creuset divin, résurrection des morts, apparition grandiose, assemblée innombrable des générations, troupe éblouissante des élus, multitude hideuse et torturée des pécheurs, apparition dans les nuées du ciel du Christ Fils de Dieu, « rempli de puissance et de majesté, » pompe merveilleuse, char triomphal, cortége composé « de mille millions de triomphateurs dans l'ivresse de la victoire : » — tel est l'ensemble, telle est la suite des visions prophétiques du saint Psalmiste. La splendeur les revêt, la sublimité y atteint ses dernières hauteurs. Enivrons-nous de ces gloires à venir, assistons par avance à cette inénarrable pompe, retrempons dans ce spectacle, le plus beau que l'œil de l'homme contemplera jamais, la vigueur de notre foi et la force de nos espérances, comprenons en face du triomphe qui nous attend « comment servir Dieu, c'est régner. »

I. — « Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles, et sur la terre l'angoisse des nations, à

cause du bruit confus de la mer et des flots. » Tel est le premier signal de l'apparition de Jésus-Christ dans sa gloire. L'univers s'ébranle, les éléments se confondent, les cieux secouent leurs astres, la terre déchaîne ses océans, un tourbillon gigantesque emporte la création entière. « Or quand, à l'improviste, comme le voleur, le jour du Seigneur viendra, les Cieux passeront emportés dans une immense tempête, les éléments se dissoudront dans le feu, la terre et tout ce qu'elle contient sera dévorée dans la flamme[1]. » Voici la même scène, voici le même Dieu dans les Psaumes. *La terre émue a tremblé, les fondements des montagnes se sont ébranlés, les montagnes ont chancelé devant le feu de son courroux; devant son éblouissant éclat les nuages se sont évanouis... La fumée jaillissait de sa colère, le feu s'allumait devant lui, des charbons ardents tombaient embrasés par sa présence. Il a abaissé les cieux, il est descendu, un nuage était sous ses pieds. Assis sur les chérubins il a pris son essor, il a volé sur l'aile des vents*[2]. Saint Paul insiste sur un vaste signal qui sera donné du haut des cieux, sur un cri immense, une gigantesque clameur, stridente comme le bruit « de la trompette. » Telle s'annonce aussi dans les Psaumes la venue du grand Roi, juge souverain des vivants et des morts. *Du haut des cieux le Seigneur a tonné, le Très-Haut a fait retentir sa voix*[3]. C'est à ce signal que l'univers docile répond par d'effroyables ébranlements. *Dieu viendra avec éclat, notre Dieu, Dieu ne se taira pas plus longtemps. Devant lui le feu est ardent; tout autour de lui éclate une immense et irrésistible tempête.* Dans les tourbillons de cette tempête la terre avec ses océans, les cieux avec

[1] II Petr. — [2] Psal. XVII. — [3] Psal. XVII.

leurs astres, la nature tout entière avec ses éléments, passent, s'évanouissent, se liquéfient [1], se renouvellent, et deviennent « la nouvelle terre et les nouveaux cieux » annoncés par les Prophètes. Jésus-Christ dépeint l'épouvante des hommes au milieu de cet universel ébranlement, de ces bruits effroyables des océans chassés de leurs lits, et des cieux qui se désorganisent. Le Psalmiste avait par avance contemplé ces scènes gigantesques. *La terre sera ébranlée, les montagnes seront précipitées dans les flots ; les eaux émues ont élevé des bruits terribles, les montagnes ont été secouées par sa puissance... Les nations sont dans l'effroi, les empires s'écroulent : Dieu fait entendre sa voix, la terre tremble* [2]. *Dieu règne... La nue et l'obscurité l'enveloppent, la justice et le jugement sont le fondement de son trône, le feu le précède et dévore ses ennemis autour de lui. Ses éclairs éblouissent l'univers, à son aspect la terre tremble, les montagnes fondent comme la cire en présence de l'Éternel, en présence du Maître de la terre. Les cieux révèlent sa justice, tous les peuples contemplent sa gloire* [3].

II. — Dans la plupart des textes qui précèdent, nous avons pu remarquer l'insistance du Psalmiste à nous montrer le feu comme le premier des exécuteurs et des auxiliaires de Dieu dans le grand œuvre de son second Avénement. L'Homme-Dieu doit-il apparaître dans l'éclat éblouissant de sa gloire, c'est le feu qui le précède et lui fraye son royal chemin. Faut-il que l'univers disparaisse dans un nouveau déluge afin d'y purifier ses

[1] « Liquefacta est terra. » Psal. LXXIV. — [2] Psal. XLV. — [3] Psal. XCXVI.

séculaires souillures et s'offrir pur et éclatant à son Roi qui revient le visiter, c'est le feu qui se charge de cette purification formidable et de cette glorieuse transfiguration. C'est le feu qui, dans sa magnificence, sa force invincible, son irrésistible impétuosité, se fait le vengeur de Dieu sur les méchants, enveloppe l'antechrist dans ses replis brûlants, envahit l'empire du mal, engloutit les générations prévaricatrices et les roule dans ses effroyables tourbillons. Tel sera le feu du dernier jour, héraut de gloire, purificateur du monde, vengeur du Très-Haut, triomphateur du mal, espérance et sauveur des justes opprimés. Tous ces rôles lui sont tour à tour attribués par le Psalmiste.

L'univers, pour parvenir à sa transfiguration et son renouvellement, doit passer par un déluge de feu. Le Psalmiste voit la terre en ébullition, les montagnes fondues comme la cire sous la puissante étreinte d'une flamme qu'allume la puissance divine : *La terre est en fusion* [1]. Devant la face du Seigneur un feu mystérieux surgit qui enveloppe le monde et le fait fondre comme la cire : *Aux feux brûlants des éclairs qui étincellent d'une extrémité à l'autre du monde, la terre chancelle, les montagnes fondent comme la cire devant la face du Seigneur, la terre tout entière devant la face de Dieu* [2]. Comme la terre, les cieux sont renouvelés par le feu du dernier jour, ils deviennent « de nouveaux cieux, » et c'est ainsi que, par leur beauté renaissante et leur merveilleux éclat, *ils annoncent la justice* du Dieu qui ne les ébranle et ne les détruit que pour les refaire plus étincelants et plus beaux. C'est ainsi que dans toute la la vérité du mot, *Dieu*, comme le chante le Psalmiste,

[1] Psal. LXXIV. — [2] Psal. XCXVI.

fait de ses ministres un feu qui dévore ; c'est ainsi que *sa colère éclate comme une flamme ardente,* ainsi *qu'au souffle de sa bouche le brasier s'allume*, ainsi *que la flamme dévore ses ennemis.*

Car telle est la seconde mission du feu au dernier jour : en même temps qu'il renouvelle le monde physique, il châtie les pécheurs, et c'est dans ses tourbillons vengeurs que l'empire du mal, représenté alors par l'antechrist et sa suite, sera comme englouti et dévoré : *le feu les dévorera*[1]. *Comme la cire qui fond en présence du feu, ainsi périront les pécheurs.* Illuminé des révélations de son Maître, écho fidèle de sa doctrine, le sublime Apôtre nous a dépeint cette fin des pécheurs, l'embrasement effroyable qui les saisit, les enveloppe et les dévore. Jésus-Christ leur apparaît dans un éclat qui les brûle, comme une flamme qui les consume : « Quand apparaîtra le Seigneur Jésus du haut des cieux, avec les anges revêtus de sa puissance, il se vengera dans une flamme de feu de ceux qui ont refusé de connaître Dieu et d'obéir à l'Évangile de Notre Seigneur Jésus-Christ. » « En ces jours sera révélé l'inique que le Seigneur Jésus tuera d'un souffle de sa bouche, exterminera par l'éclat de son apparition. » Telle est aussi la vérité terrible révélée à David et qu'il rend dans ses cantiques avec la splendeur de la poésie et l'impétuosité du lyrisme. *Dieu fera pleuvoir sur les méchants des charbons de feu; le soufre et un vent brûlant seront la part de leur calice*[2]. Ailleurs, le Prophète contemple cet embrasement effroyable des réprouvés sous une image plus expressive encore. *Ta main, ô Dieu, a atteint tous tes ennemis, tu les as embrasés comme une fournaise*

[1] Psal. XX. — [2] Psal. X

ardente au jour de ta colère; Dieu les a secoués dans sa colère, le feu les dévorera[1]. Heure terrible! Heure dont le grand Apôtre disait « qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Heure vengeresse, dont le Psalmiste chantait dans son cantique : *Servez Dieu dans la crainte, réjouissez-vous en lui en tremblant, gardez ses préceptes, de peur qu'un jour le Seigneur ne s'irrite, que vous ne périssiez loin du droit chemin, alors qu'en un instant s'enflammera son courroux : heureux ceux qui auront en lui leur confiance*[2]*!*

Terrible aux pécheurs réprouvés qu'il torturera sans espérance ni remède, le feu du dernier jour deviendra pour les justes dont l'expiation ne sera pas complète encore, un miséricordieux et intelligent exécuteur. Il les torturera un instant sans les détruire, il les purifiera sans les désespérer, il continuera pour une dernière heure encore le feu du purgatoire, il sera le dernier creuset d'où sortiront les élus immaculés et éblouissants. *O Seigneur, nous avons passé par le feu! O Dieu comme vous nous avez éprouvés! Vous nous avez purifiés dans le feu comme on purifie l'argent*[3]. Admirable accord, harmonie merveilleuse des Écritures! L'Apôtre ne se fait pas du feu du dernier jour une autre idée, et ne lui assigne pas d'autres missions. Voici, dans ses Épitres, l'épreuve suprême de ces justes qui, surpris par le dernier jour dans l'état de la grâce mais dans les restes du péché, expient dans un feu sauveur les fautes légères et les dettes qui leur restent à payer à la divine justice. « Quiconque, sur le fondement, bâtit en or, en argent, en pierres précieuses, ou bien en bois, en foin, en paille, – pour chacun son œuvre sera manifestée, le jour du

[1] Psal. CXXXIX. — [2] Psal. II. — [3] Psal. LXV.

Seigneur l'appréciera, sa valeur sera révélée dans le feu; le feu décidera de ces œuvres quelles qu'elles soient. Si l'œuvre construite résiste, son auteur sera récompensé. Si l'œuvre, devorée par le feu, se consume, son auteur en subira le détriment, lui-même sans doute sera sauvé, mais comme en passant par le feu. » *Seigneur nous avons passé par le feu; ô Dieu, comme vous nous avez éprouvés! Vous nous avez purifiés dans le feu comme on purifie l'argent*[1].

III. — *Rassemblez-lui ses saints*[2] ! Quand le monde envahi par le feu se renouvelle et reparaît dans sa beauté printanière et son éternelle splendeur, une merveille plus éclatante encore s'accomplit dans son sein. Dieu fait sortir de leurs tombeaux séculaires toutes les générations endormies, la résurrection générale rassemble l'immense multitude des hommes qui ont parcouru l'existence et qui attendent leur solennel jugement. Toutes les paroles de l'Écriture s'accomplissent, toutes les prophéties se consomment. « Voici venir l'heure et cette heure est venue, quand les morts entendront la voix du Fils de l'homme, et ceux qui l'entendront vivront[3]. » « ... Et je prophétisai comme le Seigneur me l'avait commandé et l'âme rentra en eux et ils furent vivants; et ils se tinrent sur leurs pieds, et c'était une armée immense, innombrable. Et le Seigneur me dit : Fils de l'homme, tous ces ossements sont la maison d'Israël. Ils disent : Nos ossements sont desséchés, notre espérance a péri, nous sommes retranchés pour toujours. A cause de cela, prophétise et dis-leur : Voici

[1] Psal. LXV. — [2] Psal. XLIX. — [3] Joan. v.

ce que dit le Seigneur-Dieu : Voici que moi j'ouvrirai vos sépulcres et je vous ferai sortir de vos sépulcres, ô mon peuple! » Et où se réunissent ces innombrables générations rendues à la vie de l'immortalité ? « Tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ. » Au signal donné par Dieu, les anges se répandent dans la création, rassemblent les élus, font le discernement des masses, rangent chacun dans la place que lui font les mérites de sa vie. « Et Dieu enverra ses anges qui, au son de la trompette et d'une voix éclatante rassembleront ses élus des quatre vents; du sommet des cieux jusqu'à leurs dernières profondeurs. » *Rassemblez-lui ses saints*[1] ! Rassemblez l'humanité tout entière, tout l'ensemble des générations, toute l'innombrable multitude des hommes qui ont vécu. *Ses saints*. Oui « saints » parce qu'en Jésus-Christ tous les hommes ont été sanctifiés, la terre entière a été sacrée d'une onction divine, l'univers a été « rempli de toute la plénitude de Dieu. » Les malheureux qui ont refusé la Rédemption et dépouillé la grâce qui les revêtait d'une parure divine, n'ont pu effacer le sceau divin que Dieu avait mis sur eux, ils apportent au tribunal du dernier jour les vestiges accusateurs d'une sainteté qu'ils ont traîtreusement répudiée, ils sont encore, à travers les déformations du péché et sous « le signe de la bête, » les *saints* que Dieu appelait dans la gloire, qu'il avait auparavant plongés dans l'océan de sa grâce, qu'il avait « prédestinés, » qu'il avait « appelés, » qu'il avait « sanctifiés, » et pour lesquels il était mort ! *Rassemblez-lui ses saints*. L'ordre de Dieu est rempli, les sépulcres ont rendu leurs proies, toutes les générations sont vivantes, le

[1] Psal. XLIX.

monde entier est présent devant Dieu. *Dieu, le Seigneur des dieux a parlé et il a appelé la terre, depuis l'orient jusqu'à l'occident. C'est par Sion que commence la splendeur de sa beauté et de sa gloire. Dieu vient avec éclat, notre Dieu, et il ne garde plus le silence, en sa présence le feu s'allume, tout autour de lui une vaste tempête sévit. Il appelle les cieux, il appelle la terre, afin d'entrer en jugement avec son peuple*[1].

Quel spectacle ! Le monde entier réuni devant Dieu ! Quelle gloire des Élus ! quelle magnificence des Saints ! Quelle splendeur dans le Dieu qui les précède et les conduit au triomphe ! Mais sur la terre, parmi les réprouvés, dans la multitude de ceux qui ne viennent de ressusciter qu'à une mort éternelle et à d'éternels supplices, quel effroi ! quelle épouvante ! quelles angoisses ! quel déchirement effroyable ! quel pleur ! quelle rage ! quel grincement de dents ! quels cris de douleur ! quelle explosion de fureur et de désespoir ! Toute l'Écriture, qui nous représente la scène du dernier jour et nous dépeint cette vaste assemblée de tous les hommes, nous marque aussi la différence profonde entre les deux groupes qui forment l'immense ensemble. « Un vaste abîme, » une infranchissable distance est placée entre les Élus qui triomphent et les réprouvés qui inaugurent, dans les angoisses et la honte, la consommation éternelle de leur supplice. « Tous nous ressusciterons, mais tous nous ne serons pas transfigurés. » Les saints sont splendides sous leur parure divine et l'éclat de leur résurrection : les réprouvés sont ternes, difformes, hideux.

Les Psaumes marquent clairement ces deux spectacles si étrangement différents, ces deux scènes si

[1] Psal XLIX.

diverses du même drame : triomphe, allégresse, cris de joie, clameurs de la victoire chez les Élus, écrasement, terreur, honte, désespoir, chez les réprouvés. Pour les uns la nature est en fête, ses bouleversements mêmes, si effroyables aux pécheurs, ne leur sont que des signes d'espérance et des prémices de joie. *Le Seigneur règne que la terre tressaille de joie! Que les innombrables îles soient dans l'allégresse... O terre, éclate tout entière en transports, chante, exalte, retentis en clameurs triomphales*[1]. *Tressaillez de bonheur en présence du Seigneur. Que l'océan s'émeuve, et toute sa plénitude, l'univers tout entier avec ceux qui l'habitent! Que les fleuves battent des mains, que les montagnes bondissent devant la venue du Seigneur, parce que le Seigneur vient juger la terre*[2]! L'assemblée des justes entend ces appels à la joie et au triomphe : une indicible allégresse, un immense tressaillement de bonheur s'emparent de toutes ces âmes, font bondir tous ces cœurs, remplissent toutes ces voix de chants de victoire. La joie, une joie nouvelle, divine, inénarrable, un océan de joie passe sur cette assemblée des élus et les plonge dans ses profondeurs : *un fleuve de joie traverse en bouillonnant la cité de Dieu* [3]. O Seigneur, vous les inondez de vos joies, vous les enivrez au torrent de vos voluptés éternelles, *vous abreuvez vos élus au torrent de vos voluptés* [4]; *vous les couronnez d'honneur et de gloire* [5]. Au banquet de l'éternelle béatitude les Élus sont enfin rassasiés, ils sont remplis, ils débordent, c'est un fleuve qui les abreuve, c'est un océan où ils sont plongés ; « buvez, mangez, enivrez-vous, ô mes bien-aimés ! » *Les justes seront assis au ban-*

[1] Psal. XCVII. — [2] Psal. XCXV. — [3] Psal. XLV. — [4] Psal. XXXV. — [5] Psal. VIII.

quet, ils tressailliront d'allégresse dans la présence de Dieu, ils seront plongés dans toutes les délectations de la joie[1]. Après la joie qui fait tressaillir l'immense assemblée des justes, vient la gloire qui les élève et les fait dominer magnifiquement. Ce sont des triomphateurs, ce sont des rois, ils siégent sur le trône de leur Père, et leur Père est le Très-Haut. La pourpre des rois les recouvre, la couronne des victorieux les ceint, « un poids immense de gloire » les accable sous son illustre fardeau; les voici acclamés par l'univers entier, « la gloire des justes est exaltée, » *exaltabuntur cornna justi.* A eux la domination, à eux l'empire, ils n'ont pas en vain crié vers leur Père : « Que votre royaume nous arrive ! » Le royaume est venu, « royaume immobile, » règne éternel, empire absolu, universel, divin. « Dieu leur donne de s'asseoir sur son propre trône. » Il le leur promettait au plus fort de leurs humiliations, au milieu de l'écrasement qu'ils subissaient dans le monde : Il l'exécute à cette heure : « ne tremblez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » O retour inattendu ! ô renversement étrange ! Les voici, ces petits, ces insensés, ces méprisables, « ces balayures du monde » ces « riens », les voici proclamés rois par le monde entier, objet de la vénération et des honneurs du ciel et de la terre, et ceux qui les méprisaient, qui les foulaient, qui ne les regardaient que pour les siffler et les maudire, sont tremblants à leurs pieds, engloutis devant eux dans une poignante terreur. *Les pécheurs comme des brebis sont entassés dans le sépulcre, la mort en fait sa proie; à l'aurore les justes les dominent, leur puissance est usée, leur gloire n'est plus*[2]. Ils

[1] Psal LXVII. — [2] Psal. XLVIII

écrasaient les justes, les justes les foulent aux pieds. Confondus avec Dieu, les saints n'ont plus pour les réprouvés que les sentiments mêmes de l'éternelle justice, leur colère généreuse venge Dieu des outrages de ces blasphémateurs ; ils voient dans leur supplice l'éternel triomphe de l'innocence, la justification de la vertu, la glorification de la justice, de la sagesse, de la bonté, de la puissance de Dieu. *A l'aspect de la vengeance, le juste se réjouira, il purifiera ses mains dans le sang du pécheur. L'homme dira : oui, il y a une récompense pour le juste, oui, il y a sur la terre un Dieu qui récompense et qui punit* [1].

La situation des réprouvés est affreuse, ils souffrent et ils maudissent ; leurs tortures ne sont égalées que par leur perversité, leur impiété vomit contre le Dieu, dont la juste vengeance les atteint et les brise, les blasphèmes les plus épouvantables. « Il y a là des pleurs et des grincements de dents. » La douleur et la rage, un stérile repentir et une volonté invincible de mal faire, l'abattement et l'agitation, la stupeur et les saillies désordonnées de la frénésie et de la fureur unissent leurs supplices et mêlent leurs désespoirs. Jésus-Christ est devant eux, la victime qu'ils ont crucifiée les accable de son regard, la croix en resplendissant les aveugle de ses victorieuses clartés. « Alors pleureront toutes les tribus de la terre, et elles verront le Fils de l'homme venant dans la nue avec une grande puissance. » A cette douleur de retrouver dans leur juge et leur maître celui qu'ils ont si longtemps dédaigné, méprisé et honni, s'ajoute le supplice de la plus furieuse envie. La torture la plus cuisante du démon c'est l'envie, les

[1] Psal. LVII.

réprouvés la partagent, ils contemplent dans la gloire, ravissants de beauté, débordants d'allégresse, ceux dont ils faisaient naguère leurs victimes et leurs jouets : ce renversement de fortune les irrite, cette vue les jette dans tous les accès de la rage : *Le pécheur verra !* c'est là le supplice le plus poignant auquel le condamne la pompe du dernier jour. *Le pécheur verra et il sera irrité, il grincera des dents, il séchera de douleur : le désir du pécheur périra* [1]. Quel est ce désir du pécheur ? Le désir de l'anéantissement, l'affreuse volupté du néant. Le réprouvé voudrait tout anéantir, Dieu, son âme, son existence, le ciel et la terre, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il touche, tout ce qu'il contemple au-dessus et autour de lui. Le réprouvé ne connaît plus qu'un affreux usage de toute son âme et de tout son corps, blasphémer et souffrir. De là ce *grincement de dents,* de de là cet accablement, ce brisement absolu, cette stupeur morne et désespérée, *tabescet;* ce « dessèchement dans une douleur sans remède et une désolation sans espoir : *Peccator videbit et irascetur, dentibus suis fremet et tabescet; desiderium peccatorum peribit* [2].

« Sans lecture, sans raisonnement étudié, je demande seulement ici que l'on considère, d'un côté, la main puissante de Dieu qui pousse à bout toute la nature, les astres, les terres, les mers, et le courage de l'homme qu'il fait « sécher de frayeur ; » et de l'autre la même main qui, dans ce mouvement universel, relève de telle sorte le courage de ses enfants, que non-seulement ils ne tombent pas dans ce choc que souffre le monde, mais ils s'élèvent au-dessus de ses ruines. « Regardez [3]. » Loin de vous cacher dans cette tempête, comme un autre

[1] Psal. CXI. — [2] Psal. CXI. — [3] Matth.

Jonas, ouvrez les yeux et considérez ce tumulte avec un regard assuré ; loin de vous laisser abattre, « levez la tête au milieu des flots, tel que celui qui demeure ferme au milieu d'une maison qui tombe, ou celui qui voit d'un œil tranquille le chariot où il est, que des chevaux emportés, après avoir secoué les rênes et brisé leur mors, traînent de çà et de là : tel est le fidèle toujours immobile et inébranlable au milieu de la nature troublée et de ses mouvements déconcertés, parce que le Dieu de la nature le tient par la main [1]. » Ainsi la scène du dernier jour a comme deux aspects et se résout en deux dénouements : l'un tout d'espérance, de consolation et de joie pour les justes, l'autre tout d'effroi, de douleur, de malédiction pour les impies. Pour les uns Dieu n'a que des tendresses et une protection paternelle : « venez, les bénis ! » « venez, petit troupeau. » Pour les autres, Dieu *le juste juge* n'a que des foudres et des malédictions : « Allez maudits ! » « Il les séparera les uns des autres, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. » Jésus-Christ dit ailleurs que « les anges feront cette distinction et sépareront les justes d'avec les impies ; les uns seront à la droite, et les autres à la gauche [2]. » Que n'aura pas à craindre alors la troupe des impies ? Ce qui est cause que Dieu ne répand pas sur elle toute sa colère, c'est le mélange des bons et des mauvais, et il épargne les uns pour l'amour des autres ; après la séparation quelle vengeance ! Mais quelle horreur aura-t-on des mauvais ? Ils se cachent ici parmi la foule et se mêlent avec les bons, là que toute leur difformité paraîtra et qu'on les comparera avec les justes « plus resplendissants que le

[1] Bossuet, *Médit.*. — [2] Matth.

matin, » et avec le Fils de l'homme qui est la justice même ; qui les pourra souffrir, et qui se pourra souffrir soi-même ? « O montagnes, cahez-nous ! ô collines, tombez sur nous ! » Dans quelle compagnie es-tu, malheureux ? On a honte de se trouver avec un seul scélérat ; tu seras avec tous les méchants, et tu en augmenteras le nombre infâme : chacun portera sur le front le caractère de son péché : Oh ! comment pourra-t-on soutenir la lumière d'un si grand jour et comparaître devant le Fils de l'homme [1] ! »

IV. — Les signes ont paru, les apprêts sont terminés. *Dieu a appelé la terre* [2], elle est là qui attend son juge ; les bons avec d'inexprimables joies, les méchants avec de poignantes angoisses : « Un cri est poussé, » *clamor factus est :* « Voici Dieu ! » *la fumée de sa colère a monté, le feu s'embrase devant sa présence, un feu immense est allumé par lui. Il a incliné les cieux, il est descendu, l'obscurité est à ses pieds*, et en même temps ; « sa splendeur remplit les cieux. » Ainsi vient le juge, splendide au juste, obscur et foudroyant aux pécheurs comme un ciel d'orage. « Quand le Fils de l'homme viendra en sa majesté et tous ses anges avec lui. » Quelle majesté ! quelle suite ! que d'exécuteurs de sa justice ! Mais comment viendra-t-il ? « Dans une nuée éclatante : » du plus haut des cieux ; de la droite de son père, « avec ses anges, » il est donc le Seigneur des anges comme des hommes. « Il s'assiéra dans le siége de sa majesté et toutes les nations seront assemblées devant lui. » Quelle journée ! quelle séance ! qui ne tremblera

[1] Bossuet. — [2] Psal. XLIX.

alors « devant ce grand roi assis dans le trône de son jugement[1] ? » « Alors le ciel entier s'ouvrira, le Fils unique de Dieu descendra, non pas entouré de vingt ou trente ou cent gardes du corps, mais de mille, de dix mille millions d'anges et d'archanges ; tout est plein de stupeur, tout est dans l'effroi. La terre s'est déchirée, toute la multitude des générations depuis Adam jusqu'à cette heure a été réveillée et poussée au jugement. Le juge lui-même apparaît étincelant d'un tel éclat que les astres éclipsés se sont éteints en sa présence[2]. » « Écoutons la voix de Paul qui nous crie : » tous nous comparaîtrons devant le tribunal du Christ. Représentons-nous ce tribunal, figurons-nous que le jour est venu, qu'il nous faut rendre compte de notre vie. Allons, que chacun de nous rentre en soi-même, examine sa conscience, se présente en esprit devant le souverain juge ; le voici découvert, le voici traîné devant l'immense assemblée. C'est peu d'y être traîné, il faut être dévoilé et entièrement mis à nu. O Dieu, quelle honte! ô Dieu, quelles terreurs! et si ces grandes assises, représentées seulement en peinture et dans l'imagination, nous frappent d'une si poignante angoisse, que deviendrons-nous quand le jour en sera réellement venu, que le monde entier sera présent devant le Juge suprême; quand les anges et les archanges rassembleront les multitudes pressées, quand s'organisera l'immense armée, quand la multitude des élus prendra son essor vers les nuées, quand tout sera rempli de frémissement et de trouble, quand retentiront en se répondant les trompettes du jugement, quand ces grandes voix se

[1] Bossuet, *Médit.* — [2] Sanct. Chrysost., t. II, p. 549. Édit. Gaume.

feront entendre, que ces vastes bruits rempliront sans relâche l'immensité? N'y eût-il pas d'enfer, la seule exclusion de cette pompe triomphale, être chassé du milieu de ces splendeurs avec ignominie, quel supplice déjà, quelle inénarrable torture! Quand un roi fait son entrée dans une ville entouré de son splendide cortége, qui de nous, en abaissant les yeux sur sa pauvreté, ne conçoit une plus grande tristesse en se voyant rejeté de cette gloire, qu'il ne ressent de joie au spectacle de cette gloire même? Oh! Dieu quel avenir! Croyez-vous que ce sera alors un léger supplice que de se voir exclu de cet étincelant cortége? d'être dédaigneusement écarté de ces royales splendeurs, d'être chassé de cette assemblée brillante, de cette réunion délicieuse des justes? Les misérables réprouvés restent plongés dans les ténèbres, ils grincent des dents, d'insolubles liens les enchaînent, le ver qui ne meurt point les ronge, le feu qui ne s'éteint point les dévore, partout oppression et angoisse, la langue leur brûle comme la langue de ce mauvais riche. Hélas! nous poussons des gémissements et nul n'y prend garde, nous éclatons en sanglots, l'âpreté de nos douleurs nous arrache des rugissements et nul n'en a souci [1]; nous jetons de tous côtés nos regards suppliants, personne pour nous consoler et compatir à nos maux. O Dieu! où en sont les misérables réprouvés? qu'y a-t-il de comparable à cette calamité? que dire de cette épouvantable infortune? Si, entrés dans une prison, nous apercevons les malheureux condamnés couverts de pourriture, chargés de chaînes, mourant de faim, plongés dans les ténèbres, notre âme est profondément remuée, un frisson nous

[1] Luc.

saisit, nous sommes prêts à tout pour éviter l'horreur de ces cachots. Et que deviendrons-nous donc quand il nous faudra subir les tortures de l'éternelle géhenne? Là, les chaînes ne sont pas de fer, des liens de feu y retiennent éternellement les captifs ; nos bourreaux n'y seront pas, comme ici-bas, nos semblables, que bien souvent il est possible d'adoucir, ce sont les anges, qu'aucun regard ne peut fléchir, tant est implacable l'indignation que nos outrages envers leur Maître ont soulevée en eux. Dans les cachots éternels aucune pitié ne pénètre, pas de bienfaiteur qui secoure, pas de visiteur qui console, pas d'ami qui encourage ; c'est là une expiation sans merci [1]. » Élevons nos âmes jusqu'à ces spectacles de l'avenir, assistons souvent par la pensée à ce dénouement formidable des choses humaines aucune méditation plus fortifiante, aucun regard plus sage, aucune pensée plus féconde. A tout instant l'Écriture nous y convie en nous faisant apparaître dans le lointain de la prophétie le Juge « qui doit venir. » L'Église sans cesse nous met sur les lèvres le chant de la foi, et nous acclamons « le Juge souverain des vivants et des morts [2]. » « Notre conversation est au ciel, s'écrie le sublime Apôtre, d'où aussi nous attendons Notre Seigneur Jésus-Christ . » « Et l'esprit et l'épouse disent : venez ! et que celui qui écoute, dise : venez !... Venez, ô Seigneur Jésus [3] ! »

[1] Sanct. Chrysost. *in II ad Tim.* — [2] Symbol. — [3] Apoc.

III

LES SENTENCES DU JUGEMENT

Dans le Psaume LXIV, le reste du grand drame nous est magnifiquement représenté. Le Psalmiste inspiré, complétant ses révélations précédentes, ouvre son cantique au début même du jugement général. Du sein des vastes ruines de l'univers et de ses rénovations splendides, du milieu des grandes voix qui en remplissent les immensités, s'élève le chant triomphal des justes délivrés. Jésus-Christ nous annonçait plus haut cette attitude de ses enfants si longtemps opprimés, si constamment réduits au silence par des tyrannies victorieuses, écrasés sous la main brutale de la force, vaincus timides et désarmés parmi d'insolents vainqueurs. Oh! le jour des enfants de Dieu est venu! Les rôles changent : « Les nations sèchent de frayeur, » *les pécheurs voient et entrent en fureur*, *ils grincent des dents, ils se dessèchent de rage, les désirs des pécheurs périssent* dans une suprême impuissance et s'évanouissent étouffés sous d'universels dédains. Et les justes, à ce moment terrible de l'écroulement du monde et des gigantesques bouleversements où périt l'univers? Les justes chantent: ils entonnent le cantique de la délivrance, ils acclament leur Sauveur, qui les vient prendre; ils célèbrent le Dieu puissant qui pousse à bout la nature et dont la voix brise les dominations et les grandeurs. *Nous te louerons*,

[1] Psal. LXXIV.

ô Dieu, nous te louerons! Nous invoquerons ton nom, nous raconterons tes merveilles[1]. Et quelles merveilles de Dieu chantent à ce moment les Élus? Quelles, sinon celles qui ont rempli les siècles, se sont déroulées tout le long des âges, pour ne former, dans leurs développements successifs, qu'une seule œuvre de miséricorde et d'amour. *Dieu a tant aimé le monde!* Voilà l'objet des chants de la dernière heure, comme ce fut l'objet de la jubilation et des cantiques du premier moment. Quand Dieu, en créant l'univers, préparait la royale demeure de l'homme, son favori, son bien-aimé, son fils, le prince héritier de sa couronne, quand il remplissait les espaces célestes de l'harmonieuse armée des étoiles, quand il étendait le firmament et fondait la terre, il est dit que *les astres chantaient des louanges, et que tous les fils de Dieu éclataient en transports de jubilation*[2]. A l'autre extrémité des choses, quand l'œuvre des temps s'achève et que se consomment au seuil de l'éternité les destinées divines de cette humanité, objet de tant de sollicitudes et de tant d'amour, les mêmes *fils de Dieu* redisent les mêmes louanges, le commencement et la fin des siècles sont salués par les mêmes cantiques. *O Dieu! nous chanterons vos louanges, nous exalterons votre gloire, nous invoquerons votre nom*[3]. Et comment s'est rempli ce vaste intervalle de la création du monde à sa rénovation au dernier jour? *Nous raconterons vos merveilles*[4]. L'histoire de l'humanité, c'est l'histoire « des merveilles » de Dieu. Quand Dieu sort, pour créer, de son repos auguste, il peuple les cieux des multitudes angéliques, il se complaît en elles, il fait de ces esprits sublimes ses

[1] Psal. LXXIV. — [2] Job. XXXVIII. — [3] Psal. LXXIV. — [4] Psal. LXXIV.

suréminentes images, il les crée libres, il les soumet à l'épreuve, il exalte sa sagesse dans leur tentation, sa bonté dans leur récompense, sa puissance et sa justice dans leur châtiment. Dans ces âges reculés, dans ces siècles muets et silencieux pour l'homme, mais durant lesquels Dieu est absorbé déjà dans le grand œuvre de l'Incarnation de son Verbe, il présente ce Verbe incarné aux hommes et aux adorations des Anges [1], et fait dès lors, pour toute créature intelligente, de l'acceptation de ce sublime mystère, l'essentielle condition du salut. *O Dieu, nous raconterons vos merveilles.* « Au commencement, Dieu créa le ciel, » la nature angélique avec ses sublimités et ses puissances, puis « il créa la terre, » l'univers, cité royale de l'homme, puis l'homme, habitant et roi de cette splendide cité. Dans l'univers que de merveilles ! Où se tourner, que contempler, que parcourir, sans à chaque pas s'arrêter aux divines merveilles ? Dans l'homme, quel résumé, quel monde, quel océan infini de merveilles ! Dans ce corps pétri des mains divines, dans cette âme, reflet et splendeur de Dieu ! Et qu'est l'histoire entière de l'homme sinon l'histoire des *merveilles* de Dieu ? Tantôt merveilles de bonté, tantôt merveilles de justice, toujours merveilles de sollicitude et d'amour. L'Éden fut l'heureux témoin

[1] Sans être en aucune manière un dogme de foi, cette affirmation a l'appui de nos plus grands théologiens. A leur tête, saint Thomas d'Aquin ne fait aucune difficulté d'enseigner que le plan de l'Incarnation fut proposé aux intelligences angéliques, et que le Verbe fait chair leur fut montré et donné à connaître, à servir, à adorer. Quand, aux jours de la création de notre univers, Dieu montra aux anges son Homme-Dieu, il le faisait « pour la seconde fois, » *iterum.* (Hebr. I, 6.)

des merveilles de condescendance et de paternelle tendresse du Très-Haut pour l'homme qu'il venait de créer et qu'il nommait son fils. La *vallée des larmes* qui se creusa sous les magnificences de l'Éden évanoui, contempla, dans les rigueurs de la justice, les ineffables espérances et les merveilles de grâces tenues en réserve pour « la plénitude des temps. » *O Dieu, nous raconterons vos merveilles* [1] ! Elles sont gravées sur la terre entière, le tissu de l'histoire humaine en est formé, elles remplissent tous nos siècles, elles marquent toutes nos péripéties. Quand du milieu de la corruption naissante, vous faisiez jaillir la race de vos saints, quand Abel représentait votre Église, quand Noé voguait sur les grandes eaux, quand vos patriarches échappaient aux flammes de Sodome et aux oppressions de l'Égypte, quand Moïse traversait les eaux miraculeuses et les merveilles plus éclatantes encore du désert, et établissait dans un repos figuratif votre figurative Église, quand de cette terre de Judée vous faisiez le centre du monde, et de votre peuple élu le pivot de l'histoire humaine, quand vous y concentriez toutes vos splendeurs et y accumuliez tous vos prodiges, quand pour Israël *vous frappiez les rois,* vous bouleversiez les empires, vous présidiez à leurs vicissitudes, et vous ordonniez « en vue de vos Élus » leur élévation ou leur décadence, leurs irrésistibles développements ou leur amoindrissement misérable, quand, en un mot, vous disposiez selon vos vues profondes et pour « l'œuvre de votre droite » de tous les événements humains, — que faisiez-vous, ô Dieu très-puissant, très-bon et très-sage, que faisiez-vous qu'amonceler vos *merveilles,* rendre *votre nom ad-*

[1] Psal, LXXIV.

mirable par toute la terre[1], et provoquer « à la jubilation » et aux éternels accents de la louange « tous les enfants de Dieu ? » *O Dieu, nous raconterons donc vos merveilles.* Mais quelle est la merveille des merveilles de Dieu? Le centre, le résumé, la raison d'être de toutes ses autres merveilles? Quelle est l'œuvre divine qui remplit d'un bout à l'autre toute l'éternité de Dieu? *O Dieu, nous raconterons vos merveilles...* « Il a été vu sur la terre, conversant au milieu des hommes. » « Et nous avons vu sa gloire, gloire comme la gloire du Fils unique de Dieu, venu du sein du Père, plein de grâce et de vérité[2]. » *Vidimus*, « nous avons vu! » O Dieu, quelles merveilles nous avons contemplées, quelles œuvres se sont déroulées à nos regards! Nous vîmes passer sous nos yeux ce Dieu fait Homme, cette Majesté anéantie, ce Verbe silencieux, cette sainteté expiatrice, cette innocence « faite péché, » « devenue malédiction! » Puis une croix s'est dressée, un calvaire s'est teint d'un sang divin, un cri déchirant, une clameur à la fois sinistre et douce a été poussée, qui a traversé le ciel et la terre, le temps et l'éternité : DIEU EST MORT! Puis le Calvaire est devenu la résurrection et la vie, l'ignominie s'est vêtue de gloire, « ce qui a été faible en Dieu s'est rendu plus fort que toute la force de l'homme, ce qui en Dieu a été folie a triomphé de toute la sagesse des sages[3]. » La voix du Dieu ressuscité a ébranlé le monde, l'a renversé, l'a transformé, l'a rebâti. L'Église du Dieu ressuscité a surgi, a lutté, a vaincu, a subjugué, a régné; l'enfer a été écrasé dans un suprême combat et une suprême défaite, les siècles ont été remplis des prodiges de la divine Rédemption, les âmes ont

[1] Psal. VIII. — [2] Joan. — [3] — I Corinth

été recueillies et sauvées, le ciel s'est peuplé d'élus, la terre s'est purifiée de ses souillures, une immense famille d'hommes a traversé les temps, défiant toutes les forces du mal, triomphant de toutes les puissances du monde, glorifiant Dieu, combattant pour la vérité et la vertu, et conquérant avec une magnanimité sans égale ses éternelles destinées. Voilà ce qu'ont vu les siècles, voilà les œuvres qui se sont déroulées durant le temps : il est juste qu'à la consommation des choses, avant son entrée dans la demeure et la gloire éternelles, l'humanité sauvée les chante dans un cantique de jubilation. Quand un Roi apparaît devant ses peuples, après quelque immense bienfait ou quelque illustre victoire, tout éclate en jubilation, tout célèbre les royales louanges : ainsi fait, à la venue de son Roi et de son Sauveur, l'humanité rachetée. *O Dieu, nous chanterons vos louanges, nous exalterons votre gloire; nous invoquerons votre nom, nous raconterons vos merveilles* [1].

Tel est le chant du dernier jour, il est entonné du sein des bouleversements et du milieu des ruines, les Saints en font leur chant triomphal en même temps que le tribut de leur reconnaissance. C'est ici comme le début sublime du drame, où l'Homme-Dieu vient lui-même remplir le rôle le plus magnifique.

Interrompant le cantique des saints de la terre, Dieu apparaît et parle. *Quand j'aurai pris mon temps je jugerai la justice.* Superbe parole ! Parole de souveraine puissance, de souveraine sagesse, de souveraine bonté. *Quand j'aurai pris mon temps* [2]. Tel est Dieu et Dieu seul. A Dieu seul de *prendre son temps.* Pour toute puissance autre que la sienne, le temps jamais ne se laisse

[1] Psal. LXXIV. — [2] Psal. LXXIV.

prendre, lui-même au contraire prend les plus redoutables et les vastes dominations dans les piéges, les abîmes, les catastrophes, les subits renversements, les ruines inattendues dont son cours est bordé. Lui seul prend tout sans être pris jamais. L'Éternel « qui a fait les siècles, » qui en dispose la suite, qui en marque la naissance et la consommation, Dieu, à qui seul le temps obéit en esclave, peut dire : *quand j'aurai pris mon temps*[1]. Oh ! la lumineuse parole ! Comme elle nous éclaircit bien l'un des plus obscurs mystères du gouvernement divin ! Dans l'exécution de ses arrêts, dans la répression des coupables, dans l'accomplissement de ses justices, voyez comme Dieu prend son temps. Que de temps un impie l'outrage ! Que de siècles une nation prévaricatrice fait à sa vérité et à son Église une sanglante guerre ! Que d'années un persécuteur puissant peut à l'aise écraser les faibles, défier en l'opprimant la conscience publique, corrompre le peuple et le déchaîner contre Dieu et contre son Christ ! Dieu a le temps. Ce persécuteur tombera, cette nation ennemie ou reviendra à la vérité ou sera brisée, l'Église de Jésus-Christ sera délivrée et triomphera, mais Dieu a le temps, les années se prolongeront, l'apparente immobilité de la justice mesurera la longueur des siècles, *Dieu prendra son temps*[2]. Et pourquoi la justice divine se presserait-elle ? La justice humaine doit être vive, alerte, rapide ; son regard doit saisir une trace qui ne s'imprime qu'un moment, un écho qui meurt, un vestige fugitif qui disparaît et s'évanouit ; un roi doit montrer dans la recherche et la répression des complots qui se trament contre sa couronne une fermeté rapide,

[1] Psal. LXXIV. — [2] Psal. LXXIV.

une promptitude de coup de main qui déconcerte les coupables et brise prématurément dans leurs mains le fil de leurs criminels projets. Pourquoi? parce que la puissance humaine est bornée, et que toute heure perdue pour la justice est gagnée pour le crime; parce que le coupable est d'autant plus sûr de l'impunité et du triomphe que plus de temps enveloppe ses trames, fortifie son bras, et fait grandir son entreprise. Mais qui peut prévaloir jamais contre l'infinie puissance divine? *Quis resistet tibi*[1]? Qui peut s'envelopper assez pour déconcerter son regard? Qui sait assez se fortifier pour arrêter l'efficacité infinie de sa puissance? Quand un coupable s'enfuirait jusque dans le lointain des siècles et cacherait, dans les derniers confins des temps, sa démarche, son impunité et ses crimes?... Qu'importe à Celui qui a nom l'Éternel, et devant qui tous les siècles se déroulent avant même qu'ils nous soient donnés? Assuré de sa puissance, Dieu nous laisse parcourir notre carrière entière de vertus ou de crimes, d'obéissance filiale ou d'impie rébellion. Quelle qu'ait été notre course, toujours faudra-t-il nous rendre un jour, tomber entre les mains de la divine justice, et « comparaître devant le tribunal du Christ. » *Quand j'aurai pris mon temps, je jugerai les justices*[2]. Ce délai de la justice divine n'est pas seulement un délai de puissance, c'est aussi un délai de sagesse. Quelle perturbation dans le monde si chaque outrage à la loi de Dieu amenait une répression immédiate! Si l'ivraie était arrachée à mesure, quel déchirement dans le bon grain qui y confine et lui est si intimement mêlé! Puis encore quelle liberté resterait à l'homme, si la redoutable vision de la justice et du

[1] Psal. LXXV. — [2] Psal. LXXIV.

châtiment planait sans une heure de relâche sur tous les actes de toute sa vie ? Qu'aurait ce Père, au lieu d'enfants délicats et magnanimes, que des mercenaires égoïstes et des esclaves terrorisés? Non, Dieu nous place « dans la main de notre conseil, » il se dérobe, il nous laisse librement agir, il enveloppe d'ombre et de silence une justice qui doit tout voir et tout inscrire, mais ne gêner en rien le libre développement du vice et de la vertu. Enfin si dans le délai du jugement la puissance et la sagesse de Dieu éclatent, sa bonté y domine magnifiquement. *Quand j'aurai pris mon temps* [1]. Quel temps? Oh ! le temps de beaucoup aimer, de beaucoup sourire, de beaucoup se dévouer. Le *temps* de Dieu, c'est le temps de la crèche et du calvaire, le temps de venir à l'homme son prodigue resté cher à son cœur, le temps de s'asseoir à son foyer ou plutôt à sa couche de misère et de douleur, le temps de toucher toutes ses plaies, de sécher toutes ses larmes, d'effacer toutes ses souillures, de pardonner toutes ses fautes, de guérir tous ses maux. C'est le temps de s'arrêter au bord du puits solitaire et d'y convertir la pécheresse de Samarie, le temps d'arrêter le cercueil que suit la veuve de Naïm, le temps d'accueillir les larmes de Madeleine, le temps de dire à la pauvre adultère : « Allez et ne péchez plus, » et au Lazare déjà pourri dans son sépulcre : « Lazare, viens dehors [2], » viens à la vie, viens à la résurrection à l'immortalité ! Voilà le *temps* de Dieu, et l'un des plus beaux sens de cet ineffable mot : *Quand j'aurai pris mon temps.* « O homme, méprises-tu donc les trésors de sa bonté, et de sa patience, et de sa longanimité? Ignores-tu que c'est à la pénitence que te mène la bont

[1] Psal. LXXIV. — [2] Joan.

de Dieu ? » Ce *temps* de Dieu, acheté si cher par Jésus-Christ, payé « à si grand prix, » tu le jettes à tous les vents de l'ingratitude et de l'oubli, tu te livres à tes dissolutions et à tes crimes, tu dépenses ce patrimoine de ton Père, cette éternelle « substance, en vivant dans le luxe [1] » et la débauche : » Ah ! prends garde ! « Suivant ton insensibilité et l'impénitence de ton cœur, tu t'amasses un trésor de colère pour le jour de la colère, le jour où est révélé le juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres. A ceux qui par la patience des bonnes œuvres recherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité, il donnera la vie éternelle ; pour ceux qui sont de l'opposition, qui n'obéissent pas à la vérité, mais qui ont foi dans le mensonge, il n'aura que colère et indignation [2]. »

Quand j'aurai pris mon temps je jugerai, sûrement, infailliblement, selon les règles de la plus rigoureuse et de la plus infaillible justice : *justitias judicabo* [3]. L'ignorance peut égarer les sentences humaines, mon infini regard assure aux miennes la plus exacte équité. La faveur fait parfois pencher injustement la balance : qu'est la grandeur devant moi ? La puissance et la tyrannie pèsent parfois sur la conscience humaine et la font fléchir : quelle puissance me peut arrêter, quelle domination me peut atteindre, quel orgueil ne brise à mon tribunal ses flots impuissants ? Qui me pourra résister quand l'univers entier s'ébranle, se renverse, s'anéantit à

[1] Luc. — [2] Rom. I. — « Magnæ gratiæ agendæ sunt Deo, quod non statim post peccatum judicat, sed expectat homines ad pœnitentiam, interim exhortari et invitare non cessans multis et variis modis donec statuta dies et hora adveniant. » (Sanct. Augustin.) — [3] Psal. LXXIV.

ma voix? *La terre est en fusion*[1], un feu s'allume au souffle de ma colère, dévore pour le purifier le monde que les prévarications de l'homme ont souillé et flétri. D'un mot je pousse à bout la nature, et je fais « sécher les nations de frayeur. » Mais j'ai frappé pour guérir, j'ai brisé le monde pour le refaire, « le délivrer de sa corruption, » le rendre digne du grand jour où « se révèle l'adoption des enfants de Dieu. » *C'est moi qui affermirai ses bases.* Après mon jugement, les méchants seront engloutis dans l'abîme, mes justes régneront avec moi dans la gloire, l'univers transfiguré sera l'étincelant domaine de mes élus, *c'est moi qui affermirai ses bases.*

II. — *Quand j'aurai pris mon temps je jugerai*[2]. O Dieu, l'heure est venue, *venit finis*, *venit finis*, *fac consummationem !* Et quelle est cette *consommation* suprême de toutes choses, ce dénouement final du grand drame humain, cette conclusion définitive et éternelle de toutes nos destinées? La sentence divine. *Je jugerai.* O moment formidable ! heure d'inexprimable angoisse ! Dieu va parler ; Dieu parle ; de sa parole va dépendre notre sort pour l'éternité !

Sentence de Dieu, sentence absolument juste : sentence absolument inévitable : sentence ou absolument délicieuse, ou rigoureuse et terrible absolument.

1. *Écoute, ô mon peuple, j'entrerai en discussion avec toi*[3]. Dieu, qui daigna, avec une si merveilleuse patience, attendre le retour du prodigue, *prendre son temps*, faire

[1] Psal. LXXIV. — [2] Psal. LXXIV. — [3] Psal. LXXX.

mille efforts durant ces jours de miséricordieux délai pour « amener à la pénitence » ses fils révoltés et endurcis, Dieu daigne encore, au moment où il frappe des criminels impénitents, discuter avec eux l'équité de ses sentences. Que n'a pas fait Dieu pour le salut du monde ? « Dieu a tant aimé le monde ! » « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a livré pour lui son Fils unique [1]. » « Maintenant donc, habitants de Jérusalem, hommes de Juda, jugez entre moi et ma vigne. Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne et que je n'aie fait déjà [2] ? » « La doctrine catholique nous apprend que toute créature qui dédaigne absolument d'arriver à sa fin n'y arrivera pas, et telle est la sanction du gouvernement de Dieu. Le but vous est proposé, il est tout en votre faveur, il surpasse ce que vous pourriez par l'imagination du désir souhaiter de plus grand : c'est à vous de voir. Si vous voulez, entrez. Si vous ne voulez pas, demeurez : sachez seulement que l'heure de la liberté passée, votre choix sera fait pour l'éternité, et que vous serez à jamais ce que vous aurez voulu être au dernier moment de votre vie, uni à Dieu ou séparé de lui. Mais vous sentez bien qu'on n'échappe pas à sa destinée, et à une destinée telle que la perfection et la béatitude dans le sein de Dieu, sans qu'il en résulte une douleur, et cette douleur aussi durable que sa cause, sera par conséquent éternelle, éternelle dans l'âme, éternelle dans le corps. C'est la menace de l'Écriture, la foi de l'Église, et, dans les incroyants, l'objet d'une terreur qui trouble leur pensée, et à laquelle ils opposent pour la conjurer toutes les ressources du raisonnement. L'incroyance se rejette sur la bonté de Dieu. Dieu est bon, dit-elle, c'est son premier attribut,

[1] Joan. — [2] Isaï v.

celui qui recouvre en quelque sorte les autres, et l'Écriture elle-même a dit : « Le Seigneur est doux envers toutes choses, et ses miséricordes sont le vêtement de toutes ses œuvres : » *Suavis Dominus universis et miserationes ejus super omnia opera ejus*[1]. Or comment brillerait la bonté, s'il n'y avait aucune rémission pour les pécheurs, si, après des siècles écoulés sur leur châtiment, Dieu demeurait insensible à cette épouvantable infortune?... Vous invoquez la bonté : savez-vous bien ce que c'est ? Savez-vous que c'est la bonté qui met le sceau à la réprobation des pécheurs ? Dieu vous a prévenu d'affection de toute éternité. Vous n'étiez rien pour lui, rien pour l'univers, rien pour vous-même : il vous a choisi avant que vous fussiez. Ce corps dont vous profanez la grâce, c'est lui qui vous l'a donné comme un vase antique sorti tout pur de la main du statuaire ; il a ouvert vos yeux pour que vous le vissiez dans le monde avant de le voir dans sa substance ; il a creusé vos oreilles pour que vous entendissiez sa voix, et dessiné vos lèvres pour que vous lui répondissiez. Au-dedans de ce chef-d'œuvre sorti de ses amoureuses mains, il a mis une lumière vivante qui se luit à elle-même et dont les rayons ont une affinité avec sa propre lumière, afin que l'une et l'autre se recherchassent pour s'unir un jour dans l'extase d'une même flamme et d'une même éternité. Mais vous, fils ingrat d'une piété si gratuite, vous avez fui l'amour qui ne vous demandait que l'amour. Vous avez ramené sur vous l'adoration que vous lui deviez, vous avez fermé vos yeux pour ne pas le voir, vos oreilles pour ne pas l'entendre, vos lèvres pour ne pas lui répondre, et, perdu dans la débauche d'un lâche

[1] Psal. CXLII.

égoïsme, vous avez préféré vivre souillé et malheureux loin de lui que d'attendre en une paix sans reproche l'heure de sa dernière révélation. Dieu s'en est affligé ; il a craint d'avoir trop peu fait pour vous, et, descendant des ombres qu'il avait laissées sur lui, il est venu placer devant vous sa Personne, sa voix, ses actes, sa vie, et de peur que cè ne fût pas encore assez, il est mort sous vos yeux, crucifié de vos mains. Cela fait pour tous, il s'en est armé contre chacun, il poursuit l'humanité âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais... Si ce n'était que la justice qui eût creusé l'abîme, il y aurait du remède, mais c'est l'amour aussi : voilà ce qui ôte toute espérance. Quand on est condamné par la justice, on peut recourir à l'amour ; mais quand on est condamné par l'amour, à qui recourra-t-on ? Tel est le sort des damnés. L'amour qui a donné son sang pour eux, cet amour-là même, c'est celui qui les maudit. Eh quoi ! un Dieu sera venu ici-bas pour vous, il aura pris votre nature, parlé votre langue, touché votre main, guéri vos blessures, ressuscité vos morts ; que dis-je ? un Dieu se sera livré pour vous aux liens et aux injures de la trahison, il se sera laissé mettre nu sur une place publique, attacher à un poteau, déchirer de verges, couronner d'épines ; il sera mort enfin pour vous sur une croix ! Et, après cela, vous pensez qu'il vous sera permis de blasphémer et de rire, et d'aller sans crainte aux noces de toutes vos voluptés ? Oh ! non, détrompez-vous, l'amour n'est pas un jeu ; on n'est pas impunément aimé jusqu'au gibet. Ce n'est pas la justice qui est sans miséricorde, c'est l'amour. L'amour, nous l'avons trop éprouvé, c'est la vie ou la mort, et s'il

s'agit de l'amour d'un Dieu, c'est l'éternelle vie ou l'éternelle mort[1]. »

Quelle poignante émotion et quel formidable reproche dans cette parole de l'Homme-Dieu : « Si je n'étais pas venu à eux et si je ne leur avais pas parlé !... » Mais je suis venu ! je me suis placé au milieu d'eux, je leur ai fait entendre de divines paroles, je leur ai fait voir de divines œuvres, je les ai pressés sur mon cœur, j'ai fait sur mon cœur reposer leur tête flétrie, je me suis mis à genoux devant eux, j'ai lavé leurs pieds, j'ai mouillé de mes larmes ces enfants prodigues, je les ai suppliés avec des sanglots et des cris ardents, *cum clamore valido*[2], de m'accueillir, de me reconnaître, de m'aimer. Je leur disais dans l'effusion de l'amour : « venez tous à moi ! » je m'efforçais d'arrêter leur course fugitive par l'attrait de l'espérance et du mystère. « Oh ! si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est Celui qui vous parle[3] !... » Et quand la foule passait sans entendre, moi je pleurais. *Flevit super illam*, « Jérusalem, Jérusalem, que de fois j'ai voulu réunir tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Et comme mes bienfaits laissaient les hommes insensibles, j'ai demandé à la douleur et à la mort des secours et des auxiliaires contre la dureté de leur cœur. Je me suis placé devant tous les regards, déchiré de coups, couvert de blessures, ruisselant de sang !... « Qu'ai-je pu faire de plus[4] ? » Cette parole restera durant l'éternité entière l'immobile et inébranlable explication des suprêmes rigueurs de la justice divine contre les pécheurs impénitents. Et non seulement l'homme a reçu en Jésus-Christ toute la bonté, toute la tendresse, tout le dévouement

[1] Lacordaire, *Conf.* — [2] Hebr. — [3] Joan. — [4] Isai.

de son Dieu, mais, dans le même Verbe fait chair, il a été illuminé de toutes les clartés de Dieu. *Si je n'étais pas venu, et si je n'avais pas parlé, ils seraient sans péché ; mais maintenant leur péché est sans excuse* [1]. Dieu a parlé. Dieu n'a pas cessé de faire retentir sa vérité dans le monde ; tous les siècles ont entendu sa voix, toutes les générations ont vu sa lumière, il a « éclairé tout homme venant en ce monde » et il n'y a pas jusqu'à la plus sombre nuit du paganisme qu'il n'ait illuminée des mystérieuses et secrètes lueurs de ses inspirations, comme des secours extérieurs et publics de sa grâce, *cum cognovissent Deum*..... Et quand un Dieu parle, qu'il éclaire, qu'il avertit, qu'il offre, qu'il presse, qu'il menace, l'homme aura le droit de branler la tête et de rire ? L'homme pourra traiter cette révélation de fable, ces promesses de chimères, et ces menaces d'épouvantails de bonnes femmes ? « Sachez-le, mes frères, et ne vous y trompez pas, on ne se moque pas impunément de Dieu [2] ! »

Ces graves enseignements sont ceux du Psaume que nous commentons. C'est l'Homme-Dieu que, au moment de la suprême sentence, le Psalmiste fait parler ; c'est Jésus-Christ qui d'un mot perce à jour les prétextes, détruit les excuses, met à nu la perversité des rebelles impénitents que sa justice va enfin frapper. *J'ai dit aux pécheurs : gardez-vous de faire le mal ; à ceux qui commettaient l'iniquité : ne levez pas la tête, ne marchez pas le front haut ; cessez ces orgueilleux discours contre Dieu* [3]. Que nous a laissé ignorer Jésus-Christ ? Qu'a-t-il tu ? Quelles ombres n'a-t-il pas dissipées, lui qui « illumina notre vie, » nous révéla notre origine

[1] Joan. xv. — [2] Galat, vi. — [3] Psal. LXXIV.

comme notre fin dernière, nous apprit tous nos devoirs, nous fortifia contre toute erreur décevante, et, par l'onction de sa grâce, nous arma contre tous nos ennemis ? O Dieu, quelle excuse nous reste ? Sous quelles raisons nous abriter ? « Pensez ici ce que vous pourrez répondre ; pensez-y pendant qu'il est temps et que la pensée en peut être utile. N'alléguez plus vos faiblesses, ne mettez plus votre appui en votre fragilité. La nature était faible, la grâce était forte. Vous aviez une chair qui convoitait contre l'esprit ; vous aviez un esprit qui convoitait contre la chair [1]. Vous aviez des maladies, vous aviez aussi des remèdes dans les sacrements. Vous aviez un tentateur, mais vous aviez un Sauveur. Les tentations étaient fréquentes, les inspirations ne l'étaient pas moins ; les objets étaient toujours présents, et la grâce était toujours prête, et vous pouviez du moins fuir ce que vous ne pouviez pas vaincre. Enfin, de quelque côté que vous vous tourniez, il ne vous reste plus aucune défaite, aucun subterfuge, ni aucun moyen d'évader ; vous êtes pris et convaincu. C'est pourquoi le prophète Jérémie dit que les pécheurs seront en ce jour comme ceux qui sont surpris en flagrant délit : *quomodo confunditur fur, quando deprehenditur.* Il ne peut pas nier le fait, il ne peut pas l'excuser ; il ne peut ni se défendre par la raison ni s'échapper par la fuite [2]. »

2. Car la sentence, en même temps qu'elle sera infiniment juste, sera absolument inévitable : la raison qu'en donne le Psalmiste clôt toute discussion et rend impossible et absurde tout doute. Le juge est l'intelligence, la science, le regard, la pénétration infinis ; *le juge*

[1] B. Paul. — [2] Bossuet.

c'est le Seigneur[1]. Devant le Seigneur « tout est à nu ; » c'est le Seigneur « qui met au grand jour les obscurités les plus impénétrables, *revelabit condensa*, c'est le Seigneur « qui pénètre le secret des cœurs. » Où fuir ? Comment échapper, s'écrie le Psalmiste, « c'est un Dieu qui juge ! » Non, non, *il ne viendra du secours ni de l'orient ni de l'occident, ni du désert des montagnes, parce que le juge, c'est Dieu*[2]. Dieu ! Puissance infinie que rien ne fait faiblir ; Science infinie que rien ne trompe ; Droiture infinie que rien ne fait incliner. Nul n'échappera cette honte. Car écoutez le prophète : tous, dit-il, seront confus, « eux et leurs rois et leurs princes et leurs prêtres et leurs prophètes ; *ipsi et reges eorum, principes et sacerdotes et prophetæ eorum.* Leurs rois, car ils trouveront un plus grand roi et une plus haute majesté ; leurs princes, car ils perdront leur rang dans cette assemblée et ils seront pêle-mêle avec le peuple ; leurs prêtres, car leur sacré caractère et leur sainte onction les condamnera ; leurs prophètes, leurs prédicateurs, ceux qui leur ont porté les divins oracles, car la parole qu'ils ont annoncée sera en témoignage contre eux. « L'homme paraîtra, dit Tertullien, devant le trône de Dieu, n'ayant rien à dire, *et stabit ante aulas Dei nihil habens dicere*[3]. » Ainsi, témoignages écrasants, excuses impossibles, secours à espérer de nulle part, *ni de l'orient, ni de l'occident, ni du désert des montagnes,* que reste-t-il ? qu'espérer ? qu'attendre ? Attendre ce que Dieu n'a cessé d'annoncer au monde, ce que ses prophètes ont fait entrevoir, ce que son Fils Incarné est venu lui-même en personne décrire avec une précision suprême, ce qu'après Lui, en son nom, sur son

[1] Psal. LXXIV. — [2] Psal. LXXIV — [3] Bossuet.

ordre, ses apôtres ont prêché aux nations avec une invincible énergie, ce qu'à travers tous les siècles l'Eglise catholique n'a cessé de répéter dans le symbole de sa foi : ... « Et il reviendra de nouveau pour juger les vivants et les morts. » Le voici donc « ce juge des vivants et des morts, » le voici prêt, comme l'avait annoncé l'Apôtre, « à rendre à chacun suivant ses œuvres ; » prêt, comme le disait durant sa vie mortelle ce Fils du Dieu vivant, à prononcer sur chacun la sentence méritée par les œuvres de toute la vie. « VENEZ, LES BÉNIS ! » — « ALLEZ, LES MAUDITS[1] ! » Dernière conclusion, parole suprême qui ferme le temps et jette dans l'éternité tout entière ses immuables échos : « — VENEZ ! » — « ALLEZ ! » Le Psalmiste dans le lointain de la prophétie a entendu l'éclat de cette voix formidable, il a vu l'accueil des élus et la répulsion effroyable des pécheurs, il a vu Dieu attirer à lui dans la gloire ses fils bien-aimés, il a vu le même Dieu rejeter sans miséricorde « dans les ténèbres extérieures » les ennemis frémissant de rage et outrés de leurs inexpiables fureurs. *Dieu abaisse celui-ci, il élève celui-là. Une coupe est dans la main du Seigneur, coupe d'un vin fort, d'un vin mêlé. Et Dieu verse tantôt ici, tantôt là, sa lie ne s'épuise pas, ils en boiront tous, les pécheurs de la terre*[2] ! Voilà les pécheurs, appelés, jugés, convaincus, foudroyés par la divine sentence, ivres d'une malédiction éternelle. Et les justes ? Les justes chantent ; Dieu les appelle : « venez, ô les bénis ! » ils entrent dans la gloire qui termine leurs souffrances et inaugure leur éternel triomphe. *Pour moi, éternellement j'annoncerai ces merveilles, je chanterai à la louange*

[1] Matth. xxv. — [2] Psal LXXIV.

du Dieu de Jaçob. Dieu achève : *Et moi, je briserai toute la force des pécheurs, et j'exalterai mes justes*[1]. C'est toujours la parole du Christ Jésus, toujours sa prophétie formidable.

3. « Alors le Roi dira à ceux qui sont à la droite : venez ! » Aux autres : allez ! — A ceux-ci : venez ; vous êtes déjà avec les justes : venez avec moi ; « venez à mon trône, dans lequel vous serez assis avec moi : » car je l'ai promis. O paroles qu'on ne peut assez méditer ! « Venez ; allez » taisons-nous : tais-toi, ma langue : tes expressions sont trop faibles, pèse ces mots qui comprennent tout le bonheur et tout le malheur, et toute l'idée de l'un et de l'autre. « Venez ; allez : » venez à moi, où est tout le bien ! Allez loin de moi, où est tout le mal.

« Venez les bénis, les bien-aimés de mon Père[2] : » autrefois maudits et haïs des hommes, mais dès lors bénis de mon Père, dont la bénédiction se déclare en ce jour. « Venez posséder le royaume qui vous était préparé ; » venez, « petit troupeau, ne craignez plus rien, puisqu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume : » venez, venez, venez : « entrez dans la joie de votre Seigneur, jouissez de son royaume éternel. »

« Venez les bénis de mon Père allez, maudits ! » « Venez, » parole d'amour et d'union, parole de l'époux : venez, mon épouse, ma bien-aimée[3] : » venez dans ma couche nuptiale ; venez à la jouissance de mes immortelles beautés : car tout cela, sous une autre figure, c'est le royaume qui vous a été préparé ; c'est un trône pour signifier la magnificence et la gloire, c'est la

[1] Psal. LXXIV. — [2] Matth. — [3] Cantiq.

couche nuptiale pour signifier l'abondance de la joie et l'accomplissement de l'amour divin en faisant avec Dieu un même esprit. A ce « venez » de l'Époux céleste, l'épouse de son côté doit un autre « venez : venez, mon bien-aimé [1]. » C'est ce qu'il faut dire en foi, en espérance, en amour, dans l'esprit et avec les sentiments d'une épouse ardente et fidèle. « Et l'esprit et l'épouse disent : venez : que celui qui entend, dise : venez [2]; » qu'il appelle à chaque moment et du fond du cœur l'Époux céleste : « que votre règne arrive : que celui qui a soif vienne, » qu'il vienne celui qui a faim et qui a soif de la justice, « qu'il reçoive gratuitement l'eau vive que je lui prépare gratuitement, par pur amour, par pure miséricorde ; car encore que je récompense les œuvres, c'est, dans les œuvres, mes dons que je récompense : c'est, à remonter à l'origine, ma grâce que je couronne : c'est moi qui préviens : c'est moi qui attire : c'est moi qui donne le premier ; il faut donc venir, et en venant m'inviter à venir moi-même et à dire ce dernier « venez » qui consomme la félicité et l'œuvre de la rédemption. « Oui, je viens bientôt ; il est ainsi, *amen* [3]. » Je scelle cette vérité dans les cœurs ; « venez, Seigneur Jésus, venez ! » c'est par où finit l'Écriture. C'est le dernier avertissement qu'elle nous donne, comme celui qu'elle veut laisser le plus vivement empreint dans nos cœurs.

« Venez les bénis, les chéris de Dieu. » O mon Sauveur, que j'entende le mystère de cette secrète bénédiction par laquelle vous nous avez bénis avant l'établissement du monde en nous préparant votre royaume ! Mais qu'est-ce ? ô Seigneur, votre royaume ? sinon votre

[1] Apoc. — [2] Apoc. — [3] Apoc.

justice, votre vérité régnante sur les esprits, pour en animer tous les mouvements? « Lorsque Jésus-Christ mettra à vos pieds tout le peuple racheté, se l'assujettissant totalement par l'opération de sa toute-puissance [1], » en sorte qu'il n'y paraisse que « Lui, et que Dieu soit tout en tous, et nous avec lui un même esprit » par l'effusion de sa gloire et la parfaite conformité de notre volonté avec la sienne. Ainsi, ce qui fera notre règne, c'est le règne de Dieu sur nous. Lorsque tout lui sera assujetti, tout ira selon le mouvement de son esprit. Maintenant il y a en nous quelque chose de sujet, et aussi quelque chose de rebelle ; mais alors tout sera sujet ; et cette sujétion bienheureuse qui est notre parfaite félicité, étant accomplie dans le chef et dans les membres, « l'œuvre de Jésus-Christ sera parfaite. » Venez donc, ô bénis de Dieu ! Venez à ce bienheureux royaume : entrez dans la joie de votre Seigneur. »

« Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel [2]. » Au lieu de ce « venez, » si ravissant, plein d'une admirable douceur, qui satisferait le cœur de l'homme sans lui laisser à désirer, les méchants, les impénitents, entendront cet impitoyable « allez, retirez-vous. » Et où iront-ils, les malheureux ! où, en s'éloignant du souverain bien, sinon au souverain mal ? Où, en s'éloignant de la lumière éternelle, sinon à ces ténèbres extérieures, ténèbres affreuses, plus palpables que celles de l'Égypte ? Où, en perdant la joie éternelle, si ce n'est aux pleurs, au désespoir, à la rage, au grincement de dents, à l'éternelle fureur ! « Allez, retirez-vous, ouvriers d'ini-

[1] I Cor, xv. — [2] Matth.

quité. Retirez-vous, je ne vous connais pas. » Ma marque n'est point en vous, « je ne vous ai jamais connus. » Vos œuvres ont été trompeuses, défectueuses, passagères en tout cas et destituées de persévérance : vous n'êtes point de ceux sur lesquels est ce sceau de Dieu : « le Seigneur connaît ceux qui sont à lui. » « Allez, maudits ! « « Vous avez aimé la malédiction et elle viendra sur vous : elle vous est attachée comme votre habit, comme la ceinture qui vous environne ; elle a pénétré la moelle de vos os [1]. » « Allez au feu, » arbre infructueux qui n'êtes plus bon qu'à brûler : « Allez au feu éternel : » nulle goutte de rosée, nul rafraîchissement ne viendra jamais sur vous : « Allez à ce feu qui est préparé au diable : » à celui qui dès le commencement n'ayant pas voulu « demeurer dans la vérité, est menteur et accusateur des saints ; d'où vient toute iniquité : allez en sa détestable compagnie ; imitateurs de son orgueil et de son impénitence, participez à ses peines ; qu'il soit votre tyran, votre bourreau. Puisque vous avez voulu vous mettre dans son esclavage, portez éternellement ce joug de fer, vous qui avez refusé le doux joug de Notre-Seigneur.

Mais voici le comble des maux : Dieu contre vous avec toute sa justice et toute sa puissance. Écoutez tremblez, c'est lui qui parle : « Si vous ne m'écoutez point ; si vous méprisez mes commandements, je mettrai ma face contre vous : j'écraserai votre dureté et votre orgueil ; je multiplierai vos plaies : comme vous marchez contre moi, je marcherai contre vous avec un cœur d'ennemi [2]. Vous serez frappés » tout ensemble dans le corps « de pauvreté, de peste, de

[1] Psal. CVIII. — [2] Levit.

froid et de chaud : dans l'esprit de folie, d'aveuglement et de fureur, le ciel sera de fer sur vos têtes, et la terre d'airain sous vos pieds; votre rosée sera la poussière, » vous ne porterez jamais de fruit « parce que vous n'aurez pas voulu servir le Seigneur dans la joie et dans l'abondance de toute sorte de biens, vous serez mis dans l'esclavage de votre ennemi, dans la faim, dans la soif, dans la nudité, dans l'indigence de tout ; il mettra sur vos épaules un joug de fer : outre toutes ces plaies que vous entendez, « Dieu vous en enverra » de plus terribles « qui ne sont point écrites dans ce livre » et qui passent tout ce qu'on peut exprimer par le langage humain : « et comme le Seigneur s'est réjoui en vous faisant du bien, il prendra plaisir maintenant à vous perdre, à vous renverser [1]. » Vous serez à jamais sous cette impitoyable verge, sous cette « verge veillante » qu'a vue le prophète, car le Seigneur veillera éternellement sur votre iniquité, et « ne cessera de vous briser, de vous mettre en pièces. Pourquoi criez-vous inutilement ? Votre plaie est incurable; je l'ai faite à cause de votre iniquité et de votre malice, dit le Seigneur par la bouche de Jérémie, votre endurcissement a causé le mien ; vous m'avez rendu inexorable, impitoyable, inflexible. » « Allez. » « Et ils iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle [2]. »

« Allez, maudits ! » *Il n'y a de secours à espérer ni de l'Orient, ni de l'Occident, ni des montagnes désertes, parce que celui qui juge est un Dieu. Il abaisse l'un, il exalte l'autre ; la coupe est dans la main du Seigneur, coupe remplie d'un vin fort, d'un vin mélangé. Dieu verse tantôt*

[1] Deuter. — [2] Matth.

ici tantôt là ; jamais la lie ne s'épuise ; ils boiront tous les pécheurs de la terre[1] *!*

« Venez, les bénis ! » *Pour moi, éternellement j'annoncerai ses louanges, je chanterai au Dieu de Jacob.*

Moi, je briserai toute la puissance des pécheurs, j'exalterai toute la puissance des justes[2].

[1] Psal. LXXIV. — [2] Psal. LXXIV.

CHAPITRE QUATRIEME

LES DÉLIVRANCES DIVINES

Parler des « délivrances divines, » dire que Dieu est le « libérateur » de l'humanité, c'est dire que sans Dieu l'homme est esclave, et que Dieu seul le peut délivrer. Ah! sans doute notre siècle ne comprend pas cette affirmation. N'a-t-il pas inscrit en tête de toutes ses chartes comme au frontispice de tous ses monuments ce mot magique de *liberté?* N'a-t-il pas émancipé les générations contemporaines? Avons-nous encore des maîtres, et devons-nous encore courber le front?... Un dialogue s'engagea un jour entre l'humanité orgueilleuse et Celui qui se donnait à elle comme Libérateur. « Or Jésus leur disait: si vous demeurez fidèles à ma parole, vous serez vraiment mes disciples, et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. Ils lui répondirent: nous sommes la postérité d'Abraham, jamais nous n'avons servi qui que ce soit, comment donc dites-vous: vous deviendrez libres? Jésus leur répondit: En vérité, en vérité, je vous le dis, tout

[1] Psal. CVI.

homme qui commet le péché est l'esclave du péché... Si le Fils vous délivre, vous jouirez de la liberté véritable [1]. »

En dehors du christianisme et de ses divines délivrances, les âmes peuvent se donner des semblants de liberté : en réalité, elles sont esclaves ; elles peuvent briser des barrières, lacérer des codes, renverser des pouvoirs, crier dans l'illusion qui les fascine qu'elles sont libres et affranchies ; en réalité, c'est sous le fouet qu'elles courent ainsi par les chemins de leur liberté, c'est au fond de prisons étroites qu'elles poussent leurs cris insensés d'émancipation et d'affranchissement. La parole divine reste inébranlable, la sentence divine garde, au milieu de nos folies révolutionnaires, son implacable vérité : l'homme est l'esclave du mal, *venundatus sub peccato* [2], *servus peccati*. Pourtant l'ère et le pays de la liberté existent, la conquête de l'affranchissement est une réalité, beaucoup réussissent à la faire. Comment ? par Jésus-Christ : *si Filius liberaverit*. la marche des âmes vers leurs destinées éternelles s'accomplit, comme celle du peuple figuratif, au sein des obstacles, du milieu des tyrannies et des servitudes ; les âmes ont, comme les antiques Hébreux, des pharaons à vaincre, des fers à rompre, des flots courroucés à franchir, des solitudes meurtrières à traverser, des combats à soutenir, des maux de toute sorte, des épreuves de tout nom à supporter avec une invincible patience. Le grand mot de la situation de l'humanité voyageuse et militante reste toujours, au milieu des péripéties de ce rude et sanglant pèlerinage, ce mot des Psaumes : *Clamaverunt ad Dominum cum tribula-*

[1] Joan. v. — [2] Rom.

rentur [1], « ils criaient au Seigneur dans leur détresse. » Ce cri fait le fond de la religion sur la terre : tout, à y bien regarder, y est clameur de détresse et cri d'angoisse. Dans tous ses rites, du sein de toutes ses cérémonies, l'Église chrétienne pousse au ciel ses cris désespérés, le Calvaire a retenti du cri de la suprême angoisse, *cum clamore valido,* l'autel catholique, mystiquement rougi du sang de la divine victime, élève « une voix plus éloquente et plus forte que la voix du sang d'Abel. » A ces cris, Dieu se fait propice, le secours suit la demande, la délivrance, comme une douce et bienfaisante aurore, succède aux ténébreuses angoisses de l'asservissement, *erumpet quasi manè. Parce qu'il a mis en moi son espérance, je le délivrerai : je le protégerai puisqu'il a reconnu mon nom. Il a crié vers moi, et moi je l'exaucerai ; je suis avec lui dans la tribulation, je l'en arracherai, je le glorifierai, je le remplirai de jours sans fin, je lui ferai connaître mon salut* [2]. Et l'heureux délivré, l'affranchi de Dieu, chante à son tour : *Si Dieu n'eût été avec nous, qu'Israël le dise maintenant, si Dieu n'eût été avec nous, à cette heure où les hommes se ruaient sur nous, quand leur fureur éclatait contre nous, ah ! vraiment oui, le torrent nous eût engloutis ! Mais notre âme a passé ce torrent, elle eût passé les eaux les plus infranchissables ! Béni soit Dieu qui ne nous a pas livrés en proie aux dents de la bête féroce ! Notre âme, comme le passereau, s'est échappée du filet de l'oiseleur ; le filet s'est rompu et nous avons été délivrés. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre* [3].

Dialogue sublime, chant délicieux ! dans lesquels se résume toute l'histoire de l'humanité, de son berceau à

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. XC. — [3] Psal. CXXIII.

sa tombe, en passant par les désastres de l'Éden, les ruines sinistres du péché, les sanglantes réparations du Calvaire, toutes les œuvres parallèles de l'homme et de Dieu. Les âmes, avons-nous dit, ne vont au ciel qu'en passant par une suite non interrompue de délivrances divines : ces délivrances quelles sont-elles ? de quoi les âmes sont-elles les captives éplorées et impuissantes ? L'Apôtre, au nom d'elles toutes crie à travers tous les siècles : « *Homme infortuné que je suis, qui me délivrera* [1] ? Quelle est cette captivité ? Ces chaînes quelles sont-elles? Premièrement, les liens du monde, tyran aussi dangereux qu'il est fort : *totus in maligno positus.* Or les âmes habitent le monde ; elles l'habitent forcément, forcément elles en subissent le contact et en touchent la corruption. Elles ont beau réclamer des ailes : *qui me donnera les ailes de la colombe et je m'envolerai*? Elles ont beau gémir sur la longueur de leur exil en pays ennemi : *hélas ! que mon exil est long ! j'habite au milieu des peuples de Cédar*, des peuples hostiles, incroyants, corrompus: il y faut rester, il y faut combattre, il y faut souffrir, c'est l'ordre immuable de la destinée et l'exigence absolue de l'épreuve. Et le monde les enlace bien plus encore dans ses liens de rose qu'il ne les meurtrit dans ses chaînes de fer. C'est la première et terrible captivité des âmes. La vue continuelle de ces incroyances les dessèche et les déchristianise, les faux biens qu'elles goûtent les altèrent et les affament, la solitude du cœur les torture, et l'oubli de Dieu fait de cette solitude un exil et comme un tombeau sans espoir. C'est *du fond de cet abîme* qu'elles doivent *crier au Seigneur* [2], et c'est de cette première captivité que le Seigneur

[1] Rom. — [2] Psal. CVI.

les délivrera. Au sortir de cette Égypte oppressive et impie, les âmes, comme les Israélites au désert, se trouvent en face d'elles-mêmes et tombent entre les mains de leur propre perversité. Notre nature est une nature déchue, « la chair combat contre l'esprit, l'esprit contre la chair, » nos passions nous sont des tyrans implacables, notre volonté succombe comme écrasée sous un joug étranger et une pression ignominieuse, « nous gémissons en nous-mêmes, » enfermés dans notre propre nature comme « en corps de mort, » comme en une prison « de terre et de boue, qui se dissout » chaque jour, et nous étouffe sous ses fangeuses ruines. Nous combattre nous-mêmes devient ainsi pour nous le plus impérieux de nos devoirs, et la seconde de nos tyrannies est celle dont nous sommes à la fois le coupable et la victime, c'est contre nous-mêmes que nous devons réclamer le secours de Dieu et appeler en gémissant la divine délivrance : *quis me liberabit a corpore mortis hujus? Gratia per Jesum Christum*[1]. La troisième délivrance est celle qui nous fait échapper aux mortelles désolations de la douleur. Nous cheminons par un désert aride, *par une terre inhabitée, sans chemin, sans eau,* brûlée par le soleil meurtrier de l'épreuve, infestée de souffrances sans nombre, exposée à tous les orages et à toutes les dévastations de la douleur. Peu à peu les forces tombent, le cœur défaut, l'espérance s'affaisse, le courage fuit, le découragement envahit toute l'âme, nous tombons épuisés sur une couche de maladie et de mort. Heure terrible! Combien d'âmes qui, remplies de ferveur au début de leur course, ont à la fin succombé à la fatigue, au

[1] Rom.

découragement et au dégoût ! Combien « qui ayant commencé par l'esprit ont fini par la chair ! » Combien qui « ayant mis la main à la charrue ont tourné la tête en arrière ! » Combien qui, après avoir donné leur foi à Jésus-Christ, « sont ensuite retournés en arrière et revenus à Satan ! » c'est donc du sein de nos douleurs intimes qu'il nous faut *crier au Seigneur* pour la troisième fois, et, pour la troisième fois, le Seigneur nous délivrera de nos propres désolations. « Ma chair ne connaissait plus le repos, je souffrais toute sorte d'angoisses : au dehors des attaques furieuses, au dedans des terreurs poignantes, mais Celui qui console les humbles, Dieu, m'a daigné consoler [1]. » Enfin la lutte s'élargit et prend parfois des proportions gigantesques ; Dieu, après avoir laissé les siens en proie au monde, à leur corruption native, aux mille assauts de la douleur, semble conjurer contre eux la terre entière. « Les grandes eaux, » « qui sont tous les peuples, » frémissent, se soulèvent, menacent d'engloutir l'Église. L'Église, barque frêle et désemparée, est horriblement secouée dans ces flots, elle est jetée contre tous les écueils, elle descend aux abîmes, on la croit perdue, elle va périr... moment de tentation effroyable pour les âmes ! heure de scandale et de défection, durant laquelle, « s'il était possible, les élus eux-mêmes seraient séduits ! « Mais, si cette heure « est l'heure de la puissance des ténèbres, » c'est aussi et avant tout l'heure « de la droite de Dieu. » Quand les fils de l'Église épouvantés ont crié à Dieu : *salva nos, perimus* [2] : quand, trouvant Dieu endormi dans la barque, ils lui ont fait ce tendre et pressant reproche : *levez-vous, pourquoi,*

[1] II Corinth. — [2] Matth.

ô Dieu, vous êtes-vous endormi? levez-vous, ne nous repoussez pas à jamais; pourquoi détournez-vous votre face? pourquoi nous oubliez-vous dans notre détresse et nos tribulations [1] ? Dieu entend la voix de ses fils, Dieu sort de son silence et de son mystérieux sommeil: *Maintenant je me lève, dit le Seigneur :* Il se lève, il commande à la tempête, il gourmande les flots; les flots s'apaisent, l'Église est délivrée, les âmes affranchies de leurs terreurs et sauvées de leur scandale, bénissent le Dieu libérateur qui les a arrachées au danger et tirées du milieu de leur ennemis.

Ces quatre délivrances successives, d'où dépend tout le salut des âmes, le Psalmiste en fait, dans son cantique cent sixième, quatre ravissants tableaux [2]. Nous suivrons son texte pas à pas, contemplant tour à tour les détresses des âmes à l'heure de la tentation et de l'épreuve, puis leur délivrance et les joies ineffables de leur salut. *Chantez à la gloire du Seigneur! Car le Seigneur est bon, éternelle est sa miséricorde. Ils crièrent à Dieu dans leur détresse, et de cette détresse Dieu les arracha.*

I. — *Chantez au Seigneur, parce que le Seigneur est bon : éternelle est sa miséricorde* [3].

Voici les premières œuvres de cette miséricorde sans

[1] Psal. XLIII. — [2] « Istos versus, quantum advertere potui, quod potestis et vos, quater repetit, in quo numero quantum, Domino adjuvante, scrutari valuimus, significat nobis quatuor quasdam tentationes, ex quibus nos liberat cui confitentur suæ miserationes. » (Sanct. Augustin. *Expositio. in Psalm. CVI.*) — [3] Psal. CVI.

limite, les premières délivrances de cette bonté sans terme et sans fin. *Qu'ils le publient ceux qui ont été rachetés par le Seigneur : ceux qu'il a rachetés de la main de l'ennemi : qu'il a rassemblés des régions lointaines : depuis l'orient jusqu'à l'occident, depuis l'aquilon jusqu'à la mer. Ils erraient dans la solitude, dans le désert sans eau : la route d'une cité habitable ils ne la trouvaient point : la faim et la soif les dévoraient : leur âme défaillait au-dedans d'eux-mêmes* [1].

1. Affreuse situation de ces égarés ! Sans patrie, sans asile, sans secours, sans route ni issue, sans terme possible de leur marche douloureuse en même temps que stérile : rien autour d'eux que la désolation et le trépas: rien au loin qu'une solitude brûlante, rien auprès que la faim, la soif, la détresse, la défaillance, la mort. Quand le sublime apôtre veut dépeindre l'état des âmes égarées dans le monde, perdues dans les fallacieux détours d'une existence sans Dieu, privées d'espérance, dévorées de faim, mordues des passions, fatiguées, abattues, mourantes, il nous trace un tableau parallèle, et semble emprunter au Psalmiste les sombres couleurs de de son pinceau. « En ce temps-là vous étiez sans Christ, étrangers à la vie d'Israël, en dehors des Testaments, sans espérance d'aucune promesse, et vous viviez sans Dieu dans ce monde. Vous étiez loin [2], » loin de toute patrie, loin de tout asile, loin de la foi qui est toute lumière, de l'espérance qui est toute richesse et toute joie, loin de la charité qui est toute béatitude et tout trésor. « Vous étiez loin, » dans la solitude perdue du désert, et, dans ce désert d'une existence sans Dieu, vous

[1] Psal. CVI. — [2] Ephes. II.

mouriez de misère, « vous étiez morts dans vos prévarications et vos péchés [1]. » Ainsi, à entendre l'Apôtre comme le Psalmiste, cette vie sans religion au milieu d'un monde pervers n'est plus que la marche désespérée au travers de contrées lointaines et inhospitalières, au sein de dangers de toute sorte, en face de détresses sans nombre et d'une mort assurée. Le Psalmiste relève quatre traits de ce sombre tableau ; sous quatre aspects différents la situation de ces âmes est affreuse, le monde et la vie sans religion dans le monde tuent les âmes de quatre manières. Ces malheureuses habitent d'abord un pays ennemi : *de manu inimici* [2]. Tout y est embûches dressées contre leur vertu, tout y est guerre implacable et attaque sans trêve ni merci ; le mal les circonvient de toutes parts, la corruption les enveloppe, l'incrédulité les dessèche, les fausses maximes les déforment, les mauvais exemples les entraînent, la dissipation les fait tournoyer comme la paille légère dans de stériles tourbillons, tous les vices les rongent, toutes les passions les exténuent : quel état! Naguère, au commencement de cette excursion insensée du prodigue dans ces régions ennemies, l'accueil paraissait bienveillant, les manières semblaient aimables, le monde cachait sous des dehors charmants sa meurtrière perversité : c'était l'heure des fêtes enivrantes, des plaisirs enchanteurs. « Il partit pour une contrée lointaine, et là il dissipa tout son bien en vivant splendidement dans le luxe et les plaisirs. » Puis après, quand ses malheureuses victimes lui ont tout prodigué, quand elles sont dépouillées, nues, affamées, mourantes, » le monde se découvre tel qu'il est, égoïste, méchant, trompeur. Il

[1] Ephes. II. — [2] Psal. CVI.

avait promis le bonheur, il se rit des ruines qu'il a faites et des douleurs qu'il a amassées : *quid ad nos? tu videris*. S'il faut quelque emploi de mercenaire à cette détresse affamée, voici des troupeaux d'animaux immondes à garder ! si la faim sévit et torture, voici les glands des pourceaux ! s'il faut un abri et un asile, voici quelque fumier pour y pourrir [1] ! Oh ! qui dira cette amertume ? Qui découvrira la profondeur de cette blessure ? Qui racontera les drames sinistres, les sanglantes issues, où mènent les déceptions dernières, les révélations suprêmes des perversités et des trahisons du monde ? Combien d'âmes vierges et candides qui vinrent à lui, se fièrent à ses promesses, saisirent sa coupe croyant y boire le bonheur et la vie, puis déçues, blessées, épuisées, flétries, ou se jetèrent avec désespoir sur des pâtures innomées, ou lasses de vivre et de souffrir demandèrent au plus lâche des crimes la fuite d'une région haïe ?

2. Le Psalmiste ajoute un second trait : *Erraverunt in solitudine, in inaquoso, viam civitatis habitaculi non invenerunt*, « ils errèrent dans la solitude, dans un désert sans eau, la route de la cité à habiter ils ne la trouvèrent pas. » Tout est à peser dans ces mots du Psaume. Ils *errent :* c'est le premier malheur ; le catholique croyant et pratiquant n'*erre* pas, il est fixé, il a jeté l'ancre dans « l'immobile royaume [2] » de la vérité, il ne cherche plus, il a trouvé ; il ne court plus le danger de se perdre, il est chez lui, et son magnifique *chez lui*

[1] « Et abiit et adhæsit uni civium regionis illius. Et misit illum in villam suam ut pasceret porcos. Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat. » (Luc. xv.) — [2] Hebr.

n'est autre que la possession et la jouissance de Dieu. Son intelligence est fixe dans le symbole de la vérité divine, son cœur est fixe dans les éternelles espérances, toute sa vie est comme éternisée dans l'assurance de mériter le bonheur sans limite et sans fin. Les autres, les malheureux, flottent incertains et mobiles au sein de toutes les incohérences et de toutes les contradictions : « ils flottent à tout vent de doctrine. » S'ils pensent, leur vie intellectuelle au milieu de tant d'affirmations et de négations contraires leur est un indicible martyre; s'ils ne pensent plus, mais si, *descendus au niveau des bêtes sans raison et devenus leurs semblables*, ils suivent sans préoccupation l'imbécile chemin de la boucherie, quel sort est le leur, combien tout ensemble misérable et honteux ! Les intelligences d'élite ne pouvant, après les mille efforts de leur pensée, que se heurter au doute, y demeurent comme une barque désemparée que les flots poussent en tous sens sur un océan sans issue; les *hommes animaux* [1], s'ils échappent à cette torture, tombent dans le bas et dégradant martyre de se sentir broyés sous la douleur, et dévorés par la mort sans savoir pourquoi. *Erraverunt*, et le Psalmiste ajoute : *in solitudine*, « dans la solitude. » Quelle solitude où Dieu n'est pas ! Dieu, ses lumières, ses espérances, ses joies, son éternité, n'est-ce pas le véritable horizon de l'âme humaine ? Mais Dieu absent, que reste-t-il sinon une vie sans aucun sens, une tombe sans nulle révélation ? Qu'est-ce que l'erreur sinon le chemin maudit à travers la solitude ? Qu'est-ce que le doute sinon la privation douloureuse de tout bien solide et assuré ? Qu'est-ce que la négation sinon le morne et silencieux

[1] I Corinth.

désert où l'âme épouvantée ne voit, n'entend, n'espère, ne possède plus rien? *Erraverunt in solitudine*[1]. Mais errer n'est encore que le premier degré du mal : le second est de se tromper. Non-seulement la vie « sans Dieu » au milieu du monde est une vie d'incertitude et de doute, c'est aussi et surtout une vie d'ignorance, d'illusion grossière, de lamentable erreur. Ces infortunés ignorent tout et se trompent sur tout. Qu'importe-t-il à l'homme de savoir? Sans doute son origine, sa destinée, sa fin dernière, les moyens d'y atteindre, ses devoirs, le genre de vie qu'il lui faut adopter, le chemin qu'il lui faut suivre, les dangers qui l'entourent et qu'il lui faut à tout prix éviter : telle est la science, la seule indispensable, la seule où l'ignorance soit mortelle, l'erreur désastreuse. C'est la seule aussi dont l'homme du monde n'a pas de souci, bien plus, qu'il méprise, et dont il fait l'objet de ses sarcasmes et de son bel esprit! Il traverse la vie sans savoir, ni même se demander à lui-même, d'où il vient, où il va, ce qu'il doit faire, ce qui l'attend par-delà le sépulcre, s'il s'y engloutit dans le néant, s'il y rencontre une nouvelle et interminable existence, s'il y trouve le repos de la mort, où s'il y tombe, « ce qui est horrible, entre les mains d'un Dieu[2] » irrité et d'un juge vengeur. Ce qu'est la vie, ce qu'est la mort, ce qu'est le devoir, ce qu'est la religion, et s'il y en a une, et si elle est obligatoire, et si son mépris, qui est le mépris de Dieu même, entraîne une pénalité rigoureuse, ce qu'est son âme et l'immortelle destinée de cette âme, ce qu'est Dieu, s'il est Créateur, s'il est Maître, s'il est Juge... Questions ridicules, absurde mysticisme, préoccupations de cerveaux malades et de

[1] Psal. CVI. — [2] Hebr.

rêveurs abusés! Pour lui il naît, vit, meurt, souffre, jouit, rit et pleure, sans attacher à rien une signification quelconque, sans rien connaître, sans rien se rappeler, sans rien prévoir, insecte qui rampe un instant sur le brin d'herbe et qui l'instant d'après va mourir. Cette ignorance de sa destinée est une angoisse effroyable : elle est sa joie, son repos, l'objet de son rire, l'occasion de ses plaisanteries et la matière de son orgueil. Pascal n'avait pas de terme pour qualifier « une si extravagante créature ! » Et ignorer n'est pas tout encore, l'homme du monde sans religion se trompe sur les plus essentielles notions, tombe, par rapport aux objets qui l'entourent, en de déplorables erreurs. Dès qu'un rayon de foi tombe sur l'existence et en déchire l'obscurité l'homme se rend de tout un compte exact, assigne a chaque objet son rang et son degré d'importance, connaît ses amis et ses ennemis, distingue nettement ce qui lui est bon de ce qui lui nuit, ce qui l'enrichit de ce qui le ruine, ce qui le sauve de ce qui le tue : *spiritualis omnia judicat* [1]. Le mondain incrédule tâtonne dans la nuit noire, se heurte à tous les écueils, se méprend ridiculement sur tous les objets, tremble aux bruits les plus insignifiants, s'écarte du droit chemin comme d'un précipice, et pose sur l'abîme un pied confiant et sûr. Est-ce la mort qu'il faut craindre ou le tribunal qui la suit? Eux reculent épouvantés devant la première qui n'est qu'un affranchissement, en même temps qu'ils se rient des effroyables sentences du second qui décide nos destinées. *La crainte de Dieu n'est plus devant leur regard;* — puis, *ils tremblent là où il n'y a rien à redouter* [2]. Le plaisir tue : ils l'appellent de leurs vœux

[1] I Corinth. — [2] Psal. XIII.

les plus ardents; la douleur sauve en expiant et en purifiant, ils la repoussent et la maudissent. La fortune nous est désastreuse en nous fixant dans l'exil et en nous détachant des cieux, ils la courtisent avec passion; le dénûment nous donne vers la patrie une aile rapide et sûre, ils le couvrent de leur mépris. Ils passent devant Dieu sans le saluer ni même le reconnaître, ils raillent ceux de leurs semblables qu'ils entendent dire à ce Dieu dans l'épanchement d'un filial amour : « Notre Père qui êtes dans les cieux... » Eux, vivant « sans Christ, sans Dieu en ce monde, » n'ayant d'autre issue à leur existence que le dénoûment lugubre de la tombe, sont réduits à « dire à la pourriture : tu es mon père [1] ! » Ils s'en réjouissent et s'en glorifient! Ainsi tout leur devient illusion et erreur, tout les trompe, tout les éloigne du seul bien véritable, tout les précipite, d'égarement en égarement, d'abîme en abîme, dans d'irrémédiables malheurs. C'est le dernier pas vers la ruine. Ayant douté de tout, s'étant mépris sur tout, ils s'égarent et se perdent pour jamais. Malheureux! Ils étaient faits pour le bonheur, ils aboutissent à des tortures et à des désolations infinies; créés pour une éternelle vie, ils tombent dans les horreurs « de la seconde mort, » la mort de l'âme, la vivante mort du supplice éternel; destinés à la lumière, ils entrent « dans ces régions couvertes des ombres de la mort, » ils sont jetés dans l'horreur « des ténèbres extérieures; » « fils du jour » par leur vocation à la grâce et à la gloire, les voici devenus « les fils » de l'éternelle « nuit; » citoyens, par l'élection de Dieu, de la Jérusalem céleste, « la cité du grand Roi, » éternellement chassés du ciel, *ils erreront dans*

[1] Job.

les ténèbres du soir autour de la cité[1] des Élus. C'est le dernier mot du Psalmiste : *viam civitatis habitaculi non invenerunt;* « ils n'ont pas trouvé le chemin de la cité qu'il leur fallait habiter : » Exilés maudits, Caïns fugitifs, ils erreront éternellement dans les brûlantes solitudes de l'expiation, emportés sans repos dans « les tourbillons ténébreux d'une éternelle tempête[2]. »

3. *Ils mouraient de faim et de soif.* C'est la suite logique des longues marches à travers « la solitude aride et sans eau. » Quand l'âme humaine faite pour la vérité a longtemps été victime de mirages décevants, quand à ses besoins infinis les malsaines et courtes pâtures de la terre ont été longtemps offertes, il se passe au-dedans d'elle-même un effrayant mystère. L'âme a faim. Elle remplit le ciel et la terre des cris de sa détresse : *fame pereo !* Mais rien ne répond à ses demandes éplorées, rien n'est là pour assouvir cette faim qui la torture : rien : et pourquoi? Parce que l'âme, créée primitivement pour les divines et éternelles choses, faite pour la possession de l'infini, ne peut se nourrir de ce qui est terrestre et grossier. « Les glands des pourceaux[3] » peuvent tromper un instant sa faim délirante, mais bientôt cet aliment contre nature lui fait bondir le cœur et la laisse en proie à un malaise affreux. Telle est l'invariable histoire des âmes mondaines. Dans les pre-

[1] Psal. LVIII. — [2] Jud. — « Fac hominem primo nihil quærentem, secundum vitam veterem seductoria securitate viventem, nihil putantem aliud esse post vitam quandoque finiendam, negligentem et socordem, obrutum cor habentem illecebris mundi et mortiferis delectationibus consopitum. » (Sanct. Augustin. *Expl. mad. in Psalm. CVI.*) — [3] Luc. xv.

miers moments de leur vie sans Dieu, alors que le monde a conservé pour elles son prestige, que leurs fêtes sont enivrantes encore, que le tumulte et l'agitation les emportent, les âmes sentent moins la faim qui les dévore sourdement; il leur semble qu'il est simple de se passer de Dieu. Qu'importe Dieu dans leur riant voyage, quand toutes les fleurs brillent et que tous les fruits sont savoureux! Mais bientôt la scène change, le paysage s'assombrit, *præterit figura hujus mundi* [1], les années s'amoncellent, le soleil pâlit, les joies effeuillées jonchent un sol devenu triste, les ruines s'ajoutent aux ruines, de l'existence dévastée un cri suprême jaillit, qui clôt fatalement tôt ou tard les plus radieuses prémices : « tout est vanité, et rien que vanité ! » C'est alors que l'âme a faim. Elle devait se nourrir de vérité: le doute et la négation l'affament. Elle était faite pour s'enivrer d'amour : le monde ne lui a porté aux lèvres que l'amertume de son fiel. Elle aspirait à se remplir d'espérance : un désenchantement douloureux, un désespoir morne, s'offrent seuls à un cœur qui, après avoir peu à peu tout perdu, en est fatalement arrivé à ne plus croire à rien. Heureuses les âmes qui ont entendu la voix de Dieu : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive! » La Révélation, avec ses espérances enchanteresses et ses immuables garanties, est pour l'âme humaine brûlée d'insatiables désirs « cette eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, » cette eau limpide et intarissable qui apaise tous les besoins, rafraîchit toutes les ardeurs, guérit toutes les tortures. De là cette quiétude si douce, ce calme si absolu de l'âme chrétienne, qui, voulant Dieu, trouvant Dieu, se repo-

[1] Cor. VII.

sant pour jamais en Dieu, n'a plus sur les lèvres que le cantique de la reconnaissance et de l'amour : *O Dieu, mon âme est comme pleine, comme engraissée de vous*[1]!... *Ils seront enivrés dans l'abondance de votre maison, ô Dieu, vous les enivrez au torrent de vos voluptés*[2]! Nous croirions entendre le prodigue de l'Évangile : « Combien de mercenaires qui, dans la maison de mon père, mangent du pain à satiété, et moi je meurs de faim ! »

4. « Mourir de faim, » voilà bien le sort des âmes dans le monde : elles défaillent et elles meurent : *anima eorum in ipsis defecit*[3]. Voyez cet exténué, ce mourant. Il lève à peine un œil languissant et creux sur les objets qui l'entourent, *la lumière même n'est plus dans son regard.* Sa main défaillante ne peut plus rien retenir, la parole expire inanimée sur ses lèvres, les sentiments se glacent plus encore au fond de son cœur : plus de mouvement, plus de vigueur, plus de vie, tout est tombé,tout est évanoui de ce corps qui chancelle et de cette âme qui s'endort. Ne demandez plus à ce mourant de résistance, sa faiblesse le livre aux attaques de tous ses ennemis : ils le frapperont, ils le meurtriront, ils achèveront de le faire mourir, lui ne peut plus opposer ni un geste ni même un faible cri au dernier coup qui lui sera porté. État affreux ! C'est l'état final des âmes dans le monde, quand leurs longues erreurs les ont épuisées, et quand de continuelles chutes les ont brisées. Le sang s'échappe par toutes leurs blessures, leur dernière bonne volonté s'affaisse peu à peu; aux agitations, aux remords, aux regrets vivifiants que leur causait d'abord l'état du péché, ont succédé un

[1] Psal. LXII. — [2] Psal. XXXV. — [3] Psal. CVI.

calme funeste, une immobilité tranquille, signes presque assurés de la dernière réprobation. « Ah ! quel état ! on ne résiste plus aux tentations, le péché emporte tout : c'est la faiblesse de l'âme à qui tout échappe et qui s'échappe à elle-même ; les chutes sont continuelles et irréparables ; on ne peut plus se relever. » Ainsi s'est consommée cette perte des âmes infidèles au milieu du monde. Elles se sont tout d'abord séparées de Dieu qui était leur asile, leur protecteur, leur père, leur béatitude suprême et infinie. Si Jésus-Christ « est la voie, » en dehors de lui il n'y a plus qu'égarement, marche incertaine et à l'aventure, par ces chemins inconnus. Si Dieu est la « lumière qui éclaire tout homme, « *Dominus illuminatio mea,* il n'y a plus, hors de lui, que ténèbres et nuit profonde : c'est donc au *milieu des ombres mortelles* [1] que ces malheureux ont erré. Si Dieu est pour l'homme « tout en toutes choses, » si en lui seul sont « tous les trésors, » s'il est pour nous « la cité fortifiée, » « la montagne fertile, » l'amas de tous les biens, que reste-t-il, loin de lui, que le désert aride, la solitude inculte et désolée ? Et errer ainsi, dans cette solitude, par des chemins dangereux, au milieu des précipices, exposés aux dents des bêtes féroces, exténués de fatigue, dévorés de faim et de soif, qu'est-ce sinon rencontrer infailliblement la mort ? C'est la suite, l'enchaînement de cette grande infortune : *Ils erraient dans la solitude, dans le désert sans eau : le chemin de la cité à habiter, ils ne le trouvaient plus : la faim et la soif les dévoraient : au-dedans d'eux-mêmes leur âme était défaillante* [2].

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI.

II. — C'est au fond de cet abîme que la divine miséricorde vient les prendre pour les recueillir et les sauver. *Qu'ils le publient maintenant ceux qu'a rachetés le Seigneur qu'il a sauvés des mains de leurs ennemis, qu'il a recueillis des régions lointaines, de l'orient et de l'occident, de l'aquilon et de la mer. Ils crièrent au Seigneur, du sein de leur détresse, et de cette détresse le Seigneur les arracha. Il les remit dans la voie droite, afin qu'ils pussent parvenir à la cité qu'ils doivent habiter. Qu'ils célèbrent ces miséricordes à la gloire du Seigneur, qu'ils racontent les merveilles opérées par Dieu chez les enfants des hommes*[1].

Les voies de la grâce sont admirables sur ces âmes perdues dans leur vie d'incrédulité, de péché et de mort. *Publions ces œuvres,* et publions-les en les scrutant, en les étudiant, en les parcourant dans leur suite et leurs détours merveilleux. L'œuvre entière de la conversion d'une âme comprend quatre parties, Dieu la ramène, de l'abîme jusqu'à la splendeur de la vie sainte, en lui faisant parcourir quatre voies diverses de miséricorde et de grâce. Voici la première.

Ils crièrent au Seigneur[2]. Ne nous imaginons pas que ce soit une chose simple et naturelle pour l'âme perdue dans la région lointaine de l'incrédulité et du vice de *crier au Seigneur*. Ce cri marque toute une immense et divine révolution. Quand *Dieu n'est plus devant son regard*, quand, par son athéisme pratique, *Dieu a cessé d'exister* pour l'homme, comment l'homme « crierait-il vers lui? L'homme dans la détresse criera vers tous les secours humains; si ces secours lui manquent, il « criera »

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI

vers la tombe, il invoquera le désespoir, il maudira la vie, il rugira contre sa *fatalité*, mais l'idée de « crier vers le Seigneur, » ne lui viendra pas, ou, si elle lui vient, et surtout si on la lui suggère, il la repoussera avec un blasphème ou un rire de dérision et de mépris. Oh non ! ne retourne pas qui veut au Seigneur, ne se convertit pas qui veut! La conversion est l'effet d'une grâce divine, l'homme ne va pas vers elle de ses propres forces, c'est elle bien plutôt qui vient à l'homme, le réveille, le soulève, le met en marche, le conduit par les routes de la pénitence et de la prière, et le jette enfin dans les bras de Dieu. Quand le prodigue a jeté le cri décisif, qui d'un coup termine ses misères et inaugure les gloires de sa réhabilitation : « je me lèverai et j'irai à mon père [1] ! » c'est le souffle de la grâce qui le soulève, c'est la miséricorde de son pere qui le remue. Oh! qui déchirerait le voile des choses surnaturelles, qui verrait les chemins inconnus, les marches mystérieuses de la grâce à travers le monde des âmes, qui embrasserait du regard l'économie divine d'une conversion, quel spectacle aurait celui-là ! Quelles visions délicieuses passeraient sous son regard ! Dieu est admirable dans la germination d'un grain de blé, lorsque, dès les glaces et les tempêtes de l'hiver, jour par jour, heure par heure, à travers les péripéties des saisons, dans le passage divers de la sérénité et de l'orage, du grand soleil et des nues sombres, de la sécheresse et de la pluie, il prépare peu à peu le fragile et imperceptible germe, le fait croître, le fait grandir, le soulève de terre, l'élance vers le ciel, le nourrit de rosée et de lumière, jusqu'au jour de son plein épanouissement et de sa dernière maturité : Com-

[1] Luc.

bien Dieu est plus admirable encore, lorsque de bien loin, du milieu des glaces et des tempêtes de l'incrédulité et des passions, il dispose, par des voies secrètes et de mystérieuses influences, la conversion et le salut futurs d'une âme qu'il veut à lui! Sans ce fil conducteur, telle existence n'offrira dans son histoire qu'incohérence et bizarrerie; aucune des péripéties qui la composent ne paraîtra explicable, tout y semblera amoncelé au hasard : en réalité, un travail secret n'a cessé de s'opérer, auquel une volonté inconnue à fait tout concourir. Dieu, qui ne se révélait pas encore, voulait amener dans ce cœur et sur ces lèvres le « cri » suprême de la conversion et du repentir : *Clamaverunt ad Dominum* [1]. Dieu travaillera durant de longs jours, appellera à son aide les auxiliaires les plus différents, fera jouer mille ressorts, fera naître mille circonstances. Au dehors rien ne paraît, l'âme, qui mûrit pour le salut, n'en a pas même conscience, elle est encore dans la région de ses vices, dans les blasphèmes de son incrédulité : mais le travail s'opère, par des fissures cachées la grâce pénètre et s'introduit, les glaces se fondent, l'obscurité s'éclaircit, le cœur se fait docile, la volonté brise ses résistances, Augustin n'est plus le rhéteur superbe et l'adolescent ivre de débauches, un je ne sais quoi s'est montré à son âme, un malaise poignant a arrêté subitement l'essor de ses joyeuses et insouciantes voluptés, la coupe du plaisir s'est trouvée brisée dans ses mains, et des larmes ont monté à son cœur. Et le converti est là, baigné de pleurs qu'il ignore, en proie à des émotions demi-poignantes, demi-délicieuses qu'il ne soupçonnait pas. Un voile s'est déchiré, des horizons se montrent, la terre s'efface et disparaît,

[1] Psal. CVI.

un monde surnaturel se découvre, l'homme n'est plus, voici Dieu! Le Dieu si obstinément méconnu rentre en roi dans ce cœur, le possède, le régit, l'entraîne; des aspirations inconnues se font jour, des désirs divins s'élèvent de l'âme, les pensées se transforment, la volonté se plie à tout ce que veut et ordonne un impérieux et tout-puissant conquérant. Comment Dieu a-t-il vaincu? Comment la grâce a-t-elle ramené le prodigue[1]? Si l'œil remonte le cours de cette existence et en étudie de près le tissu, le mystère déroulera ses trésors de sagesse, de puissance et d'amour. L'auxiliaire, l'introducteur de Dieu dans cette âme rebelle et ce cœur fermé fut une prospérité ou une infortune, un cri de joie ou un sanglot d'angoisse et de douleur. Le monde qui disparut dans son égoïsme fit place à Dieu, une ruine soudaine dessilla les regards et les leva plus haut que les biens périssables, Une pieuse épouse, quelque angélique enfant intercepta la route de l'impie: moins que cela, un mot jeté au hasard tomba dans son âme, une pensée, une illumination traversa comme un éclair son intelligence, une rêverie mystérieuse s'imposa invinciblement à son cœur; au détour du chemin, sans qu'il le veuille, sans même qu'il y songe, Dieu se montre, ouvre ses bras paternels, murmure quelque douce parole, dit au pécheur: « mon fils! » et le pécheur vaincu et baigné de délicieuses larmes répond: « mon Père! » *Abba, Pater! Consummatum est*, « c'est fait[2]! »

[1] Luc. — [2] « Fac hominem primo nihil quærentem, secundumvitam veterem seductoria securitate viventem, nihil putantem aliud esse post hanc vitam quandoque finiendam, negligentem et socordem, obrutum cor habentem illecebris mundi, et mortiferis delectationibus consopitum, ut excitetur

Sans doute quand l'homme « a crié à Dieu » sa conversion est accomplie et le grand coup est porté. Pourtant qu'il reste de choses encore à faire à la grâce! Quelle œuvre reste à Dieu! En une parole le Psalmiste en laisse pressentir la difficulté: *Dieu les ramène dans la voie droite:* parole simple, œuvre immense ! Pour l'accomplir, il faut détruire tout l'homme et le refaire tout entier, intelligence, cœur, volonté, œuvres, manières d'être, habitudes, tout ce qui est nous, tout ce qui tient à nous plus que nous-mêmes. Refaire ses idées: abandonner cette liberté si séduisante de croire et de nier à sa guise, de ne reconnaître d'autre symbole que sa propre pensée, de n'accepter d'autre tribunal en matière de croyance que son propre jugement, renoncer à cette volupté d'indépendance et d'orgueil qui brise toute tutelle et défie toute dictature : voilà qui est infiniment pénible à notre intelligence. Or la foi est, non pas certes l'abdication de la raison, puisque la révélation l'exalte et la grandit, mais la soumission humble et docile de la raison; Dieu nous veut illuminer de ses propres splendeurs, pour notre gloire d'abord, pour notre mérite ensuite ; la foi qui nous fait accepter Dieu nous prive d'une partie de nous-mêmes; nous n'allons à Dieu qu'en

iste ad quærendam gratiam Dei, ut fiat sollicitus, et tanquam de somno evigilet, nonne manus Dei excitat eum? Sed tamen a quo sit excitatus ignorat. Incipit autem esse jam Dei, et ejus suavitatem gustare, cum cognoverit veritatis fidem. Sed antequam cognoscat, dolet et delet errorem suum. Invenit enim se in errore, vult cognoscere veritatem, pulsat ubi potest, tentat quod potest, tamen etiam patitur ipsius veritatis. Ubi exclamaverit ad Deum perducitur ad viam fidei, unde incipiat pergere ad civitatem quietis. Perducitur ergo ad Christum, qui dixit : « Ego sum via. » (Sanct. Augustin., *Explanat. in Psalm. CVI.*)

nous quittant: c'est là l'épreuve décisive et la matière de notre plus difficile sacrifice. Un second sacrifice regarde le cœur. Comme cet évêque des Gaules au premier de nos rois, la conversion dit à notre cœur : « Brûle ce que tu as adoré ; adore ce que tu as brûlé. » Que d'idoles à jeter au feu ! quelle adoration à accorder aux plus effroyables choses ! Une croix, et sur cette croix un Dieu qui expire et qui en expirant lègue à ses disciples son gibet sanglant et sa mort de supplicié ! « Quiconque m'aime, qu'il prenne sa croix et me suive[1]. » Où ? A toutes les abnégations, à tous les sacrifices, à tous les martyres. Cette route chrétienne, que le Psalmiste nomme *la voie droite*, le Christ l'appelait « la voie étroite, » opposée à « la voie large » et commode que la foule remplit de ses flots pressés, et qu'elle parcourt en folâtrant. Ce changement de voie est terrible au cœur ! Or c'est là essentiellement l'œuvre de Dieu dans la conversion. *Dieu les ramène dans la voie droite*, la voie où les préceptes gênent et crucifient la nature, la voie où chacune de nos passions a son entrave propre, la voie où nous passons sous les fouets qui ensanglantèrent « l'homme de douleur. »

N'assombrissons pourtant pas outre mesure le tableau : la conversion qui est une œuvre douloureuse est aussi et surtout une œuvre d'inénarrables consolations et de toutes divines joies. Cette route si rude *conduit à la cité, la cité à habiter*. Hors de Dieu et de la religion, ni l'intelligence ni le cœur de l'homme n'a *de cité à habiter*[2]. Rien n'est fixe ni assuré. Nous l'avons dit, après de grands efforts l'incrédule ne peut parvenir

[1] Matth. — [2] Psal. CVI.

qu'au doute, cette terre mouvante où rien ne se bâtit. L'homme « sans Dieu en ce monde, » « sans l'espérance d'aucun testament, » d'aucun éternel héritage, sans « ancre pour se retenir, au-delà du voile, » à un sol éternel et divin, se voit fatalement emporté à tous les caprices d'un océan sans repos, demeure perpétuellement la proie de la caducité humaine, devient le triste jouet et la déplorable victime du tyran qui le pousse et l'exténue en des courses stériles, de son berceau à sa tombe, du néant de sa naissance au néant de sa mort. Ne pouvant rien retenir, il ne possède en réalité aucun de ces biens, où il se complaît un instant. Tout le trompe, tout le quitte, tout disparaît et s'évanouit; *ils n'ont plus rien trouvé dans leurs mains ces hommes de si grandes richesses.* Durant leur vie d'ici-bas ils erraient sans repos, d'illusions en illusions, de désirs en désirs, de mécomptes en mécomptes: dans l'éternité ils erreront dans l'angoisse effroyable d'une patrie à jamais absente, d'une cité à jamais perdue :

Qu'ils pleurent, ô mon Dieu, qu'ils frémissent de crainte,
Ces malheureux qui de ta cité sainte
Ne verront point l'éternelle splendeur !

Le Psalmiste a, pour peindre la situation de ces exilés et de ces fugitifs éternels, une image de la plus sombre énergie. *Dans l'ombre du soir ils erreront comme des chiens que la faim torture, ils erreront autour de la cité.* Cette cité, les convertis et les justes qu'y a conduits la main divine, l'habiteront dans la joie et la gloire, et la feront retentir des cris d'allégresse et des clameurs du triomphe. *Je me suis souvenu de ces choses et mon cœur s'est comme fondu en moi: j'irai dans l'enceinte du tabernacle admirable*

j'irai jusque dans la maison de Dieu, là s'entendront les chants d'allégresse, les cantiques de la jubilation, les joyeuses clameurs du festin.[1]

Commencée dans l'exil et les douleurs de l'épreuve, la conversion se consomme dans les inénarrables délices de l'éternité. *Qu'ils le publient ceux qu'a rachetés le Seigneur, qu'il a ramenés dans la voie droite, afin qu'ils aillent dans la cité du séjour*[2] éternel.

II

La première des délivrances divines affranchit l'homme de sa vie d'incrédule et d'impratiquant au milieu du monde : la seconde le délivre de lui-même et de sa propre nature, en le rendant fort contre le travail de concupiscence et de péché qui s'opère sourdement en lui. *Qu'ils publient les miséricordes du Seigneur, qu'ils chantent ses merveilles opérées parmi les enfants des hommes. Il a rassasié l'âme affamée, il a comblé de biens l'âme dénuée de tout. Ils étaient assis dans les ténèbres, au sein des ombres de la mort, ils étaient chargés de chaînes: sous le poids du dénûment et des fers. Car ils s'étaient mis en révolte contre la parole divine, ils avaient renversé le dessein du Très-Haut. Et leur cœur fut humilié dans les travaux, leur force tomba épuisée... et personne qui les secourût*[3].

Tel est l'homme du péché originel et de la déchéance, le voilà tel que l'a fait, pour tout le cours des siècles, la prévarication de l'Eden. Ainsi s'offrit-il à la création désolée, au premier jour de sa chute et de sa ruine ;

[1] Psal. XLI. — [2] Psal. CVI. — [3] Psal. CVI.

ainsi, après tant de siècles, s'offre-t-il encore à notre regard. Pour des raisons que nous pouvons scruter et qu'il nous sera facile de comprendre, Dieu, en effaçant sa souillure, en levant sa peine, en lui rendant les douceurs de son amour et les richesses de son héritage, Dieu lui laisse cette antique blessure, et, au travers des splendeurs de la rédemption qui le déifie, lui fait lire dans de honteux stigmates sa prévarication d'autrefois. Connaissons l'homme déchu, étudions-le dans ce passage du Psalmiste : nulle part ailleurs peut-être l'Écriture ne nous en offre un aussi complet et un aussi vivant tableau[1].

Mais d'abord pourquoi cette lamentable ruine ? L'homme était sorti si entier, si immaculé, si noble, si puissant, si beau des mains du Créateur : pourquoi ne nous apparaît-il que mutilé et souillé ? qui a ruiné cet édifice ? qui a lacéré cette divine image ? qui a enlevé à l'homme si splendidement créé ses forces et ses beautés premières ? Le Psaume répond : *il s'est mis en révolte contre la parole divine, il a renversé le dessein du Très-Haut*. Quelle fut cette parole ? Quel était ce dessein ? Dieu avait dit à l'homme, ancêtre du genre humain et maître de ses destinées : « du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal tu ne mangeras pas : du jour où tu en auras mangé tu mourras de mort. » Dieu voulait faire passer l'homme, créature intelligente et libre, par l'honneur de l'épreuve ; il l'avait fait trop grand pour se contenter d'un hommage inconscient et d'une adoration imbécile, il voulait de lui l'acte suprême d'un acquies-

[1] « Secunda spiritualis miseria est concupiscentia quæ instar catenæ et vinculorum ac compedum hominem constringit. » (S. Aug. *Exp. in Psal.*)

cement libre et d'un amour spontané. *Mais l'homme, alors qu'il était comblé d'honneur, ne le voulut pas comprendre*, il fut ingrat jusqu'au mépris de son bienfaiteur, il fut sensuel jusqu'à l'appétit de la bête, et en même temps ambitieux et superbe jusqu'à la revendication des pouvoirs et de l'indépendance mêmes de Dieu. Dieu, dans une parole souveraine, le voulait amener à une obéissance nécessaire en même temps que magnifiquement couronnée ; *l'homme se mit en révolte contre la parole divine*. Dieu, après ce moment d'épreuve, le voulait amener avec lui dans la gloire : par sa révolte impie et sa sensualité basse, l'homme se rendit absolument indigne de cette communauté de vie avec Dieu ; *il renversa le dessein du Très-Haut*[1]. Appelé à la vie, il aima mieux la mort; invité au ciel, il préféra la terre ; *il ne voulut pas de la bénédiction et elle se retira, il aima la malédiction et elle lui vint.* Elle fut terrible comme la prévarication avait été profonde de malice et de perversité. Un mot de la Genèse rend avec une simplicité sublime l'état de l'homme après son péché et sa déchéance : *il vit qu'il était nu.* Dépouillement de ses plus divines prérogatives, mystère honteux d'une nature entraînée au mal, malaise intérieur, lutte intestine, impuissance, aveuglement, faiblesse : telles sont la suite et la conséquence de cette *nudité* d'une créature naguère si splendidement vêtue des prérogatives et des excellences d'une nature parfaite et d'un être divin. Scrutons dans notre Psaume les tristes caractères de la déchéance humaine, comptons sur notre être dégénéré les profondes blessures que nous y avons primitivement reçues. Le Psalmiste nous parle d'abord « d'une âme

[1] Psal. CVI.

vide » et d'un « cœur affamé: » *animam inanem, animam esurientem* [1]. C'est la mystérieuse « nudité» de la Genèse. Nous naissons sans la grâce, sans Dieu, sans Christ, sans promesse, sans droit à aucune faveur divine, à aucun héritage céleste. Nous abordons à la vie comme ces naufragés qu'a dépouillés la tempête, et qu'un flot plutôt encore impitoyable que miséricordieux pousse meurtris et inanimés à une rive inhospitalière. Notre premier cri en touchant au rivage de l'existence est un cri de détresse : *Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité, et c'est dans le crime que m'a enfanté ma mère !* Ne maudissons pas l'existence pourtant! tout à l'heure nous en verrons les gloires et les suavités, quand la Rédemption nous déroulera « les richesses du Christ, » et nous montrera comment « Dieu a illuminé la vie, » et comment, « où avait abondé le péché, la grâce a surabondé ! » Mais en attendant, parcourons des ruines et comptons des blessures.

Ils gisaient dans les ténèbres, au sein des ombres de la mort [2]. Le Psalmiste pousse autre part ce cri d'un étonnement douloureux : *La lumière même de mes yeux, voici qu'elle n'est plus en moi.* C'est le premier des grands désordres du péché : l'ignorance, la faiblesse de l'entendement. Nous n'y voyons presque plus, nous suivons un chemin inconnu par une nuit sombre, les objets ne s'offrent plus à nous que confusément et sans précision. Que de choses l'homme aurait besoin de savoir, et que de choses ses ténèbres lui voilent et son intelligence affaiblie ne peut plus pénétrer ! Sans doute, si dans l'ordre surnaturel le péché nous a fait tout perdre, dans l'ordre de la nature nous conservons encore de nous-

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI.

mêmes de nobles ruines et de puissants débris, la lumière n'est pas encore éteinte, notre raison n'est pas morte : mais quelles obscurités la recouvrent ! quelles ignorances en paralysent tous les essors ! A peine, après de longs travaux, l'homme peut-il soulever un coin de l'immense voile qui lui cache la réalité des choses, et de ces choses, les plus essentielles, les plus nobles et les plus divines, sont celles précisément qu'il ignore le plus et sur lesquelles il se trompe plus grossièrement. Dieu, son âme, son origine, sa fin, sa destinée dernière, tout ce qui le touche de plus près et plus essentiellement, c'est sur quoi sa vue ne peut s'étendre, alors même que la perversité de son cœur le laisse s'en préoccuper. Et remarquons ces expressions du Psalmiste: *au sein des ombres de la mort*[1]. Ces ignorances sont mortelles à l'homme. Dans cette nuit obscure, l'homme qui a perdu « le chemin de la vie » marche droit à la mort. Tout ce qui le tue l'enchante, tout ce qui lui donnerait la vie véritable n'excite que ses dédains et ses dégoûts. Nul précipice où il ne se jette, nulle bête malfaisante dont il ne devienne, au milieu de cette nuit sombre, la triste proie. Le Psalmiste remarque encore que l'homme *est assis* au milieu des ténèbres. « Marchez, disait le Sauveur, tant que vous avez la lumière : vient la nuit durant laquelle on ne peut rien faire. » *Quand le soleil s'est levé, l'homme se rend à ses travaux jusqu'au soir ;* quand la nuit l'enveloppe, *l'homme est assis au milieu des ténèbres*[2], immobile, impuissant, infructueux. Voilà l'homme de la déchéance : aveugle, inactif, incapable de quoi que ce soit dans l'ordre surnaturel, faible et maladroit dans l'ordre naturel comme celui qui tâtonne dans l'obscurité.

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI.

Non-seulement l'homme déchu « gît dans la nuit sombre, » mais encore il y est enchaîné, *chargé de chaînes, sous le poids du dénûment et des fers.* L'âme enfermée dans « un corps de mort, » y est devenue comme prisonnière, de reine qu'elle y était. Le mot le plus étrange et le plus vrai de notre situation actuelle est ce mot de saint Paul: JE NE FAIS PAS CE QUE JE VEUX [1]. Parfois, souvent même, si l'on veut, nous ressentons de nobles vouloirs, de grandes et généreuses inspirations ; le bon, le beau, le vrai, la vertu, le sacrifice, l'héroïsme nous émeuvent et nous enchantent.... Qu'arrive-t-il ? L'égoïsme nous retient, le vice nous emporte, nos aspirations pures et grandes sont suivies de la plus basse et de la plus lâche conduite, nous voulions le bien, nous avons fait le mal. O suite, ô châtiment terrible de notre révolte orgueilleuse ! Nous voici esclaves, nous voici enchaînés, prisonniers de nous-mêmes, esclaves « du péché qui est en nous, » « de la loi contraire qui est dans nos membres, » du tyran qui nous domine et nous tient sous les fers: *in mendicitate et ferro.* Assez abattus pour nous plier à ses volontés impies ou immondes, pas assez brisés ni assez anéantis pour ne sentir point ce que notre esclavage renferme de hontes et de douleurs, et ne point essayer parfois des résistances et des tentatives d'affranchissement.

Dès lors un troisième caractère de notre déchéance se fait jour : la lutte qui s'engage au-dedans de nous-mêmes entre « l'esprit et la chair, » la raison et l'appétit, la région supérieure de notre âme et la tourbe grossière de nos passions et de nos sens. Nous sommes à la fois ange et bête, nous touchons au ciel par les sublimités

[1] Rom.

de notre être, nous descendons au niveau de la brute par les convoitises de nos sens et par leurs effroyables excès,qui parfois même nous placent au-dessous d'elles. Au jour de sa création, l'homme offrait au ciel et à la terre le spectacle de la plus divine harmonie. « En paix avec Dieu, » il l'était avec lui-même, et pour prix de sa dépendance à son Créateur et à son Maître, il avait reçu le sceptre de la plus magnifique domination. Toute la nature inférieure lui obéissait comme à son roi. *O Dieu, vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, vous avez tout mis à ses pieds*[1]. Pas un cri discordant ne troublait cette belle harmonie, dont les plus nobles accents jaillissaient du cœur même de l'homme. Quelle paix! quel ordre! quelle admirable pondération des forces et des pouvoirs! L'intelligence soumise à Dieu dominait elle-même tout le reste, tout la reconnaissait pour reine et se pliait à ses volontés. Les sens la servaient comme des serviteurs fidèles et dévoués, les passions n'élevaient que sur son ordre leurs émotions toujours réglées et toujours légitimes et salutaires, la chair ne connaissait que les tressaillements immaculés, tout était paisible et soumis dans ce bel empire, parce que le Dieu qui en était le premier suzerain y maintenait tout dans la sujétion et l'harmonie. En péchant, l'homme se révolte contre son Dieu; à l'instant, par une logique implacable, tout se révolte contre lui. La nature inférieure secoue le joug et devient hostile, les passions frémissantes ne reconnaissent plus l'empire de la raison; les sens, bien loin d'obéir à l'âme,la circonviennent, l'assaillent,l'accablent, la tiennent enchaînée au milieu de leur troupe immonde, et la poussent, elle qui les devait retenir et

[1] Psal. VIII.

dompter, aux gémonies du vice et aux abîmes de toutes les dégradations [1]. Nous en sommes là ! Entraînés au mal dont souvent nous avons le dégoût et l'horreur, incapables du bien dont nous avons conçu les plus nobles et les plus ardents désirs. « Ce que je fais, je ne le puis comprendre : ce n'est pas le bien voulu par moi que j'opère; ce que j'opère, c'est le mal dont je ne veux pas. Si donc c'est ce que je ne veux pas faire que je fais, je rends témoignage et j'acquiesce à la loi qui est bonne; aussi n'est-ce pas moi qui agis, mais bien le péché qui habite en moi. Car, je le sais, ce qui habite en moi, je veux dire en ma chair, ce n'est pas le bien ; car vouloir est encore en ma puissance, mais accomplir le bien voulu, je n'en trouve plus le pouvoir, puisque ce n'est pas le bien que je veux que j'accomplis; ce que j'accomplis, c'est le mal dont je ne veux pas. Or, si ce que j'accomplis c'est le mal dont je ne veux pas, ce n'est donc pas moi qui agis, mais bien le péché qui habite en moi. Selon l'homme intérieur, je me complais dans la loi de Dieu, mais je vois dans mes membres un autre empire en guerre avec l'empire de l'âme et qui me retient captif sous les lois du péché qui habite mes sens. Homme infortuné que je suis ! qui me délivrera de tout ce corps de mort [2] ? » Jamais plus profonde philosophie n'a scruté le terrible problème de notre être, et déchiffré avec plus de clarté et de précision la désespérante énigme de notre état intérieur. En réalité il y a deux hommes en nous : l'un venu de Dieu, et gardant jusque dans les dégradations les plus profondes la noblesse de sa création primitive; l'autre né de la révolte, et gardant au milieu des plus divins

[1] Rom. — [2] Rom.

souvenirs la terrible puissance d'opprimer l'âme, de charger de fer la volonté, de ruiner les désirs du bien et de tout entraîner vers les pentes du mal. Sans doute le bien n'est pas tué en nous, mais il est furieusement attaqué; le mal n'y est pas exclusif, mais il y trouve de trop faibles résistances, il est en face d'un trône ébranlé, d'une autorité qui chancelle, et dont les bons instincts sont perdus par l'incertitude qui préside à ses conseils et la pusillanimité qui accompagne tous ses desseins.

Toutes les mauvaises dispositions de la chair l'ont fait appeler par saint Paul la chair du péché. « Dieu, dit-il, a envoyé son Fils dans la ressemblance de la chair de péché[1]. » « Remarquez donc en Jésus-Christ, non pas la ressemblance de la chair absolument, mais la ressemblance de la chair du péché. En nous se trouve la chair du péché dans les impressions du péché que nous portons dans notre chair et dans la pente qu'elle nous inspire au péché par l'attache aux sens.... Le corps cessa d'être soumis dès que l'esprit fut désobéissant : l'homme ne fut plus maître de ses mouvements, et la révolte des sens fit connaître à l'homme sa nudité. Depuis ce temps les passions de la chair sont devenues victorieuses et tyranniques : l'homme a été plongé dans le plaisir des sens; « au lieu, dit saint Augustin, que par son immortalité et la parfaite soumission du corps à l'esprit il devait être spirituel même dans sa chair, il est devenu charnel même dans l'esprit : *qui futurus erat etiam carne spiritalis factus est etiam mente carnalis.* Ce désordre a commencé dans nos premiers parents: nous en naissons, et cette ardeur démesurée est devenue le principe de notre naissance et de notre corruption

[1] Rom.

tout ensemble. Par elle nous sommes unis à Adam rebelle, à Adam pécheur : nous sommes souillés en celui en qui nous étions tous comme dans la source de notre être [1]. » Ainsi passons-nous notre vie entière en une lutte aussi humiliante qu'elle est douloureuse, aux prises avec une corruption qui constamment nous entraîne à de basses et grossières choses, et ne cesse de nous jeter ce mot de toute ignominie et de toute honte : *mitte te deorsum*, « jette-toi en bas ! » Si nous voulons rester immaculés, rester, comme le dit saint Paul, « sains et entiers de corps et d'âme, » nous n'achetons cette gloire qu'au prix d'un travail et d'un combat qui ne cesseront qu'avec la vie : *leur cœur fut condamné aux plus humiliants travaux* [2].

Un nouveau trait de la déchéance est aperçu et marqué par le Psalmiste. *Ils sont devenus faibles et malades.* C'est en une seule parole, la définition la plus complète de l'état déchu : la faiblesse, la maladie. L'hérésie, pour mieux établir son fatalisme, a prétendu que la suite du péché d'origine a été, non point la *maladie*, mais la *mort ;* non point l'affaiblissement, mais l'anéantissement universel et absolu. Erreur désastreuse qui, sous prétexte d'exalter la grâce, lui enlève dans la nature son support nécessaire. La vérité sur cette question capitale est dans le mot du Psalmiste : *infirmati sunt.* Tout en l'homme est affaibli, tout est malade, tout a contracté, suivant l'admirable expression de saint Paul, « la maladie de la chair, » *infirmabatur per carnem* [3]. La chair a tout envahi ; l'homme déchu « est charnel jusque dans son âme. » Les sens se mettent comme un voile devant l'intelligence pour l'empêcher de rien per-

[1] Bossuet, *Traité de la Concupisc.* — [2] Psal. CVI. — [3] Rom.

cevoir avec précision et clarté. Les sens enveloppent la volonté de tant de liens qu'ils en compriment les libres et puissants essors. Les sens règnent en dominateurs tout-puissants dans les régions inférieures de notre être. Là une démocratie turbulente et insensée gêne tous les mouvements du pouvoir, fait avorter ses entreprises les mieux conçues, l'entraîne lui-même, de compromis en compromis et de faiblesse en faiblesse, jusqu'à l'abîme où tout se brise et se perd.

Abîme désespéré pour toute autre puissance que la puissance de Dieu. Il y a dix-huit cents ans saint Paul constatait la complète insuffisance des forces humaines devant les terribles entraînements de la chair. « Homme infortuné que je suis ! qui me délivrera ? » Avant lui, depuis bien des siècles, David reconnaissait la même impuissance et poussait le même cri : « Personne qui me puisse délivrer [1] ! » *Nec fuit qui adjuvaret.* Non, personne, non rien au monde ne peut sauver l'homme de sa propre nature. La science n'y peut suffire, l'honneur est trahi, la conscience n'est pas écoutée, la morale humaine succombe à la tâche. — En dehors de Dieu pas un sauveur efficace ne se présentera jamais à l'homme déchu. *Quis me liberabit* [2]? « qui me délivrera ? » *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum*, « la grâce de Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Et tel est ce besoin de la grâce, que le premier cri par lequel l'homme déchu l'implore est une première et indispensable grâce, sans laquelle aucune des autres ne pourrait suivre. *Et ils crièrent au Seigneur dans leur détresse et de cette détresse le Seigneur les délivrera.* Dieu laisse à l'homme la concupiscence comme un mémorial

[1] Psal. CVI. — [2] Rom.

nécessaire à son orgueil, une lutte indispensable à son éternel triomphe, mais il lui donne en même temps tous les secours qui la lui font vaincre et refouler sous les pieds. Ce que Dieu promettait à Caïn dès le berceau du monde, il ne cesse de le promettre et de l'exécuter pour tous les hommes qui traversent les temps. « Sous ton empire sera placée la concupiscence, et tu la domineras [1]. » Quels secours nous assurent cette domination et affermissent entre nos mains cet empire? Continuons à méditer notre Psaume.

II. — *Dieu les fit sortir de leur nuit ténébreuse et du milieu des ombres de la mort.* Comment? « L'Orient les a visités d'en haut. » *La lumière s'est levée du milieu des ténèbres pour les cœurs droits* [2]. Tous ceux qui ont le cœur droit, qui ne sont pas orgueilleusement infatués de leurs propres lumières, qui « ne résistent pas à la vérité, » qui ont « l'âme docile » et « le cœur pur, » tous ceux-là « verront Dieu, » et en Dieu « connaîtront toute vérité. » De même que le premier mal de la déchéance est l'obscurcissement de l'intelligence et l'épaisseur des ténèbres, de même le premier secours de Dieu est celui de la lumière. Et de même encore que nos ténèbres revêtent mille formes et s'insinuent de mille manières, de même aussi la lumière divine s'accommode à toutes nos positions et chasse nos ignorances de la manière et au degré qui conviennent à chacun. Trois ignorances se partagent les âmes : celle de l'enfance, celle du pauvre peuple, celle des savants. Hélas! nous naissons plus impuissants encore d'âme

[1] Genes. — [2] Psal XXXVII.

que de corps, les langes qui recouvrent nos faibles membres ne sont que la trop fidèle image d'autres langes plus honteux, d'autres faiblesses plus déplorables. Comment à cette raison si frêle la lumière pourra-t-elle venir ? Sous quelle forme adoucie et pourtant puissante, amoindrie et pourtant entière, entrera-t-elle dans une raison d'enfant ? La vérité de Dieu est une, et une aussi l'âme, à quelque âge qu'elle soit : ce que la lumière divine révélera à l'enfant dans sa faiblesse sera donc la même vérité dont elle étonnera l'intelligence blanchie dans les veilles de la science. Mais encore un coup, comment cette vérité viendra-t-elle à l'enfant ? Dieu députera à cette frêle enfance des lèvres atténuées, des enseignements adoucis qui, tout en conservant la valeur et le poids de l'Église catholique tout entière, sauront se faire comprendre et goûter. Une mère pieuse, organe de la vérité pour l'enfance, aura cette habileté mystérieuse d'illuminer sans fatigue des yeux que le grand soleil aveuglerait. Ce qu'est l'enfant dans la famille, le pauvre peuple l'est dans la société. L'instruire n'est pas tout, souvent même, en dépit de nos absurdités révolutionnaires, une science indiscrètement dispensée l'inquiète, l'aigrit et le tue. Il lui faut la vérité dans la mesure et sous la forme que sa situation besoigneuse sait comporter. Chez lui la déchéance a accumulé plus d'ignorances que d'orgueils. La simple affirmation d'une vérité loyale et désintéressée parle mieux à son cœur et éclaire plus puissamment son intelligence que les longs raisonnements et les déductions profondes. Au peuple il faut parler de confiance et d'autorité, il faut le tirer doucement et comme par la main des ténèbres de son ignorance aux splendeurs de la vérité. C'est ce que fait admirablement l'Église catho-

lique, c'est ce que s'efforcent en vain de contrefaire nos docteurs de révolution. Ils abrutissent le peuple, ils le font cupide et méchant, ils ne lui dispensent pas la lumière, ils épaississent ses ténèbres et le plongent dans une nuit sombre et désespérée. A l'ignorance des savants Dieu donne un remède savamment approprié. Le grand mal de la science est d'être pleine d'orgueil et de présomption : la lumière dispensée par Dieu éclaire assez d'abîmes pour briser les plus véhémentes prétentions de l'orgueil, manifeste dans la science elle-même assez de faiblesse et d'impuissance pour guérir sa plus incurable présomption. Mais en même temps cette lumière possède un si merveilleux éclat, que le savant qui étudie et raisonne a devant lui des horizons sans limites, des immensités que ses puissantes investigations n'épuiseront jamais. La même doctrine, qui donne à l'ignorant tout le trésor de vérité qu'il peut ambitionner, accable le savant de tant de richesses, que son intelligence étonnée et vaincue n'en peut même essayer le splendide inventaire. On peut dire du Verbe vérité ce que l'Église chante du Verbe Eucharistie :

Fracto demum Sacramento,
Ne vacilles, sed memento
Tantum esse sub fragmento
Quantum toto tegitur [1]

A l'obscurcissement de l'intelligence s'ajoute, dans l'homme déchu, l'affaiblissement de la volonté, et comme son emprisonnement sous l'empire victorieux des sens. La même grâce, qui *nous tire du milieu de nos ténèbres*,

[1] Off. SS. Sacrament.

et nous sauve de nos ignorances, *rompt* aussi *nos chaînes, brise les portes d'airain et met en pièces les verrous de fer* [1]. La Rédemption nous a laissé nos ennemis, nous a conservé nos luttes intestines, mais elle en a complétement changé les conditions et les chances. Sans la grâce, la lutte est impossible et son issue toujours fatale; avec elle, nos forces divinement accrues soutiennent et écrasent les forces de l'ennemi. Si nous y regardons de près le christianisme, dans sa plénitude, dans ses préceptes, dans ses secours, dans ses sacrements, est ordonné en vue d'une gigantesque lutte. Tout y retentit des bruits de guerre, tout y porte la physionomie du combat. Quel est ce combat? Le combat contre nous-mêmes et notre concupiscence. *Qui non odit animam suam...* « Se haïr, » « sortir de son corps afin d'être présent au Seigneur, » c'est toute la destinée de l'homme sur la terre et le résumé de tous ses devoirs. Il ne sert Dieu, ne se purifie, ne se divinise que par cette lutte quotidienne contre sa concupiscence. *Béni soit le Seigneur mon Dieu qui forme mon bras à la lutte et ma main à tenir l'épée* [2]. Considérez les préceptes évangéliques, ils s'occupent moins encore des délits extérieurs et consommés qu'ils ne compriment dans l'intime même de l'âme les premières révoltes de la concupiscence. C'est la pensée et le désir impurs que la loi divine refoule et étreint; c'est le sentiment de la haine, c'est le désir secret de la vengeance, c'est la première cupidité, c'est la première convoitise que l'Évangile étouffe sous sa victorieuse pression. Voyez encore toute la suite des protections et des défenses dont le christianisme entoure l'âme qu'opprime la concupis-

[1] Psal. CVI. — [2] Psal, XVII.

cence. Trois choses sont mises par Dieu dans cette âme : des forces divines, un sceau divin, un dominateur et un conquérant qui n'est autre que le Verbe incarné lui-même. Dans les sacrements tout est force divine. Quand l'homme naît à la concupiscence en même temps qu'à la vie, le premier des sacrements dépose dans son âme ces aptitudes mystérieuses, ces forces surnaturelles que la théologie catholique a nommées *vertus infuses, dons du Saint-Esprit, fruits du Saint-Esprit.* Quand avec l'enfant la concupiscence a grandi, et la lutte avec la concupiscence, un autre sacrement, celui de la confirmation, communique à l'âme des forces nouvelles, et porte à la concupiscence des coups nouveaux. A mesure que les flots dévastateurs du mal envahissent la barque, à mesure aussi la pénitence les refoule. Et si ces flots réunissent leurs fureurs les plus irrésistibles sur le mystère même de notre génération, une grâce puissante vient, dans le sacrement du mariage, leur intimer un ordre tout-puissant : « Vous irez jusque-là, et vous n'irez pas plus loin, et là se briseront vos orgueilleuses saillies. » Quand l'homme, comme un athlète blessé, se couche, meurtri et sanglant sous l'étreinte de sa maladie dernière, quand la concupiscence ne trouve plus, pour résister à ses attaques, qu'une volonté endolorie dans un corps brisé, une onction mystérieuse redonne au combattant sa vigueur première à l'heure de sa suprême agonie [1]. Ainsi, du berceau à la tombe, la concupiscence trouve dans la grâce un adversaire toujours armé et toujours vigilant. Pénétrons plus avant dans ce beau sujet. Aux forces qui soutiennent, Dieu a ajouté dans l'âme chrétienne un sceau mysté-

[1] Jac.

rieux qui la rend sacrée et comme inviolable à ses plus puissants ennemis. Rompre un sceau royal est un crime que ne tolère pas la majesté du trône. Comment Dieu le tolérerait-il ? L'homme sans doute reste toujours libre, même au milieu des forces dont l'entoure la Rédemption ; mais, en dehors d'une abdication ou plutôt d'une trahison positive de l'homme lui-même, aucun de ses ennemis ne pourra jamais briser en lui le sceau que Dieu y a apposé. Saint Paul nous montre dans ce sceau divin le principe de notre immortalité, la mort étant forcée de respecter une chair que l'onction de la grâce a sacrée. « Si l'Esprit du Père qui a ressuscité Jésus d'entre les morts réside en vous, le Père qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels, *à cause de l'esprit qui habite en vous* [1]. » Et si la mort doit respecter ce sceau royal, comment le démon le pourrait-il violer ? Comment la concupiscence, son auxiliaire et son ministre, aurait-elle la permission de le rompre ? Non, le démon fuit terrifié devant ces vestiges de Dieu, la mort à leur vue abandonne ses victimes, le péché sent devant eux ses forces défaillir. Admirable bonté divine ! Dieu a fait mille fois plus encore qu'insinuer des forces et apposer un sceau, lui-même en personne s'est rendu au milieu de l'âme, en plein cœur du pays révolté, *de peccato damnavit peccatum*. Dans le plus auguste comme le plus merveilleux des sacrements, Jésus-Christ descend dans l'âme que la concupiscence dévaste et désole, lui, le dominateur des mondes, le guerrier invincible, le conquérant devant lequel tout recule, tout cède, « tout plie le genou, au ciel, sur la terre, dans les enfers. »

[1] Rom. VIII.

Dieu est pour nous, qui sera contre [1] ? Ah! souvenons-nous des marches triomphales, des courses victorieuses de ce Tout-Puissant. Est-ce que sous ses pieds les flots les plus frémissants ne se courbaient pas silencieux et dociles? Est-ce que la tempête à sa parole ne brisait pas ses fureurs? Devant lui les démons prenaient la fuite, incapables de supporter sa présence et la terreur de ses commandements. A son aspect, la mort perdait ses droits, les maladies leur désastreuse puissance; « il sortait de lui des forces qui guérissaient toute infirmité. » C'est le même Sauveur que le sacrement fait pénétrer en nous; les mêmes œuvres s'opèrent, les mêmes délivrances sont accomplies, les mêmes ennemis disparaissent, les mêmes miraculeuses guérisons sont obtenues. *Ils crièrent au Seigneur dans leur détresse, et de cette détresse le Seigneur les délivra. Il les ramena du milieu des ténèbres, du sein des ombres de la nuit, il rompit leurs chaînes. Qu'ils publient ces miséricordes à la gloire du Seigneur; qu'ils racontent ces merveilles parmi les enfants des hommes. Le Seigneur a rompu leurs chaînes, il a brisé les portes d'airain; il a mis en pièces les verrous de fer. Il les recueillit de la voie de leur iniquité. C'est à cause de leur prévarication qu'ils ont été humiliés* [2].

III

Sauvé des perversités du monde, rendu fort contre sa propre nature, le chrétien marche avec vigueur et courage dans la voie de la perfection, *ibunt de virtute in virtutem* [3]; il triomphe, il règne, il s'avance de conquête

[1] Rom, VIII. — [2] Psal. CVI. — [3] Psal. LXXXIII.

en conquête dans les vastes régions de la vérité et de la vertu. Est-il désormais à l'abri de toute captivité nouvelle? Aucun ennemi n'aura-t-il plus prise sur lui? Est-ce qu'aucune autre épreuve ne lui reste? Ah! vraiment oui, une épreuve lui reste! la plus douloureuse sinon la plus terrible de toutes : *l'abattement.* Sous quelque cause que ce poignant phénomène de la vie chrétienne se produise, vient une heure, même pour les plus héroïques et les plus saints, où l'âme s'assombrit, s'abat, se décourage : Paul déconcerté s'interroge et n'obtient plus de lui-même « que des réponses de mort. » Il n'écrit plus à ses enfants spirituels « que du sein d'une tristesse immense, avec des torrents de larmes, » et la vie même « ne lui est plus qu'un insupportable fardeau [1]. » Ah! voici plus que Paul! voici le Verbe incarné, voici le Dieu fait homme, devenu « notre semblable en tout, » « dans la similitude de la chair de péché, » « objet » comme nous « de toutes les épreuves et de toutes les tentations, » le voici aux prises avec ce mystérieux et terrible adversaire. Il chemine dans la nuit sombre, « son âme est triste jusqu'à en mourir, » un abattement profond, une tristesse immense, un malaise indéfinissable se sont emparés de lui, « il tremble, » il est inquiet, il a peur, l'épouvante le gagne en même temps que le « dégoût de toutes choses » l'envahit. Figure auguste, personnification divine de la troisième épreuve par laquelle passent les âmes : le brisement des forces, l'abattement de la volonté, l'atonie complète, l'accablement. Tous les ressorts de l'âme semblent brisés, tout mouvement cesse, toute énergie est suspendue, on s'arrête, on reste dans

[1] II Corinth.

une inaction désespérée, on gémit, on pleure, la vie est à charge, on veut mourir : *tædet etiam vivere.* Au livre des Rois, l'Écriture nous montre dans le prophète Élie fatigué de douleurs et brisé de persécutions l'image de cette prostration universelle d'une âme. « Et le prophète s'en allait par le désert, la longueur d'une journée de chemin, et s'asseyant sous un genévrier il souhaita à son âme de mourir, et il dit : Assez, ô mon Dieu ! prenez mon âme parce que je ne suis pas meilleur que mes pères. Puis il se laissa tomber sur la terre et il s'endormit [1]. » Voilà l'âme dans l'épreuve dont nous parlons, découragée, arrêtée, tombée par terre, endormie [2].

[1] III Reg. XIX. — [2] « Post has duas tentationes, primam erroris et inopiæ veritatis, secundam difficultatis bene operandi, tertia tentatio excipit hominem; ei loquor qui jam transit has duas. Nam istæ duæ multis fateor notæ sunt. Quis enim nescit se ab ignorantia venisse ad veritatem, ab errore ad viam, a fame sapientiæ ad verbum fidei ? Deinde multi luctantur cum difficultatibus vitiorum suorum, et adhuc consuetudine colligati gemunt tanquam in clausura et compedibus. Agnoscunt et istam tentationem quamvis jam dicant, si forte dicunt : « Infelix ego homo quis me liberabit a corpore mortis hujus ? » Nam vide arctissima vincula : « Caro, inquit, concupiscit adversus spiritum, et spiritus adversus carnem, ut non ea quæ vultis ista faciatis. » Proinde qui jam est adjutus spiritu, ut quemadmodum noluit esse adulter, non sit; quomodo noluit esse fur, non sit et cætera illa omnia quæ volunt homines vincere et sæpe inflexi superantur : ut exclament ad Deum ut de necessitatibus eorum eruat eos, et de hac liberati confiteantur Domino miserationes ejus.

« Quisquis ergo talis est, et vicit illas difficultates et probabiliter jam conversatur inter homines sine querela malorum morum, excipietur tertia tentatione tædii cujusdam in moram hujus vitæ, ita ut aliquando eum nec legere nec orare delectet. » (Sanct. Augustin. *Exp. in Psalm. CVI.*)

Or, quelles sont les causes diverses de cet *abattement* de l'âme et de son sommeil dans une inertie douloureuse? Quatre causes différentes peuvent être assignées. Parfois c'est un châtiment, parfois une épreuve, parfois un magnanime et tout céleste martyre : souvent enfin, le contre-coup nécessaire des misères humaines et de la persécution des méchants.

I. — Par suite de ses infidélités continues, l'âme peut tomber dans une sorte de torpeur et d'insensibilité spirituelles : c'est même la plus ordinaire comme la plus dangereuse des maladies des âmes pieuses et dévouées au service de Dieu. Le péché mortel tue les âmes, fait d'elles des cadavres en putréfaction dans un tombeau : la faute vénielle, volontaire, opiniâtre, sans amendement ni correction, ne tue pas l'âme, mais elle l'épuise, l'exténue, lui enlève toutes ses forces vives et la jette peu à peu dans une maladie de langueur. Dans cet état, l'âme est sans force et sans énergie, son action est paresseuse, ses sentiments sont engourdis, sa foi n'a plus aucune vivacité, ni son espérance aucun essor, ni son amour aucune flamme. Elle vit sans doute, mais d'une vie mourante, qui ne luttera pas longtemps contre les assauts du mal dont elle est poursuivie. Ouvrons notre Psaume. L'état de cette âme y est dépeint avec une merveilleuse vérité. *Elle avait le dégoût de toute nourriture*[1]. C'est par excellence le trait qui caractérise l'âme languissante et tiède : la prière est pour elle sans attrait, la communion sans goût, le tabernacle ne dit plus rien à son cœur. Ne parlez plus des

[1] Psal. CVI.

choses saintes à cette malheureuse épuisée : ces accents trop généreux, ces voix trop vibrantes fatiguent et achèvent d'énerver une constitution sans ressorts, une vie sans vie. Sans doute, comme l'impie, elle « n'a pas dit dans son cœur : *Dieu n'est pas !* mais du moins *Dieu n'est plus devant son regard*, Dieu est devenu pour elle *un étranger* ou plutôt, hélas ! un importun. Sans foi et sans amour, sans prière, sans Eucharistie, de plus sans vigilance et sans courage, ne luttant presque plus contre les efforts toujours croissants du mal qui l'envahit tout entière, que deviendra cette malheureuse âme ? Le Psalmiste achève de nous révéler le danger terrible d'une situation qu'elle ignore et méconnait. *Elle s'approche des portes de la mort*[1]. Voilà la formidable conséquence de la tiédeur. Toute la vie de l'âme tiède n'est plus qu'un acheminement fatal vers la mort. Quelle est la vie d'une âme ? Dieu. Elle vit presque entièrement sans Dieu ; elle est dissipée, elle est mondaine, elle est légère, elle est engagée sans retenue dans le tumulte des choses terrestres, elle est de feu pour le monde, de glace pour son Dieu et sa destinée éternelle : elle n'a donc presque plus de vie en elle, puisque Dieu ne lui est presque plus de rien. Des pécheurs et des réprouvés cette effrayante parole est écrite : *Ceux qui s'éloignent de vous périront.* Or elle, l'infortunée, s'éloigne tous les jours de Dieu de plus en plus, *elle s'approche* donc de plus en plus *des portes de la mort*[2]. Quelle est la vie d'une âme ? La grâce. Or la grâce, dans une âme négligente et tiède, va toujours s'amoindrissant et se diminuant. Comme un vase ouvert, elle laisse s'échapper le parfum céleste ; comme une citerne per-

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI.

cée, elle laisse s'écouler toute son eau. Elle même alors devient desséchée et aride; « après avoir longtemps bu la pluie.... ne produisant plus à la fin que ronces et épines, elle devient réprouvée et proche de la malédiction. » Qu'est-ce encore que la vie d'une âme? Elle réside tout entière dans la nourriture qui l'alimente et la répare, dans les œuvres qui la fécondent, dans la vigilance qui la défend. A ce prix, comment l'âme tiède vivrait-elle? Comment *n'approcherait-elle point des portes de la mort?* Le Psalmiste s'écriait douloureusement: *Mes jours se sont évanouis comme la fumée, je ressemble à l'herbe fauchée, mon cœur est aride, parce que j'ai oublié de manger mon pain*[1]. Telle est la raison du dépérissement mortel de cette âme: *elle a oublié de manger son pain*, et son oubli est si complet, son incurie si profonde, elle a désormais si peu souci de la vie, qu'elle ne songe même plus à demander le pain qui l'empêcherait de mourir, elle ne prie plus, elle ne dit plus à Dieu : *Donnez-nous notre pain!* Quand, par un excès incompréhensible de miséricorde, le Pain vient à elle, « le vrai Pain de vie, le Pain descendu du ciel, » quand la table est dressée, que le Pain s'y dépose, que les anges servent au banquet de la vie les heureux convives, elle s'éloigne. Ou bien, tout absorbée dans les soins et les dissipations du monde, *elle oublie de manger son pain;* ou bien le dégoût la gagne, et elle n'a plus, en face de la divine nourriture, que le mot du peuple prévaricateur : *Notre âme est dégoûtée de ce pain si léger.* Elle mourra, cette âme, elle mourra de la « famine du pain : » Dieu, par châtiment, lui enlèvera ce pain qu'elle méprise et dont elle a refusé

[1] Psal. CI.

de se nourrir. Quand le pain a alimenté et réparé la vie, les œuvres la remplissent et la fécondent. Si la vie s'entretient par la nourriture, elle s'épanouit et se développe dans le travail : vivre, c'est agir. Par contre, n'agir plus, c'est donc commencer à mourir. « Viendra l'heure, disait Jésus-Christ, où vous ne pourrez rien faire. » Cette heure est venue pour l'âme tiède. Moins fidèle que les ouvriers de l'Évangile, après que Dieu lui a dit : « Pourquoi demeurer ainsi tout le jour sans rien faire? » elle reste immobile, oisive, infructueuse. Les jours et les mois se passent, les années s'évanouissent, la vie s'écoulera tout entière, sans qu'elle songe à « rassembler son trésor dans le ciel[1]. » Enfin la vie divine ne se conserve que par la vigilance et le combat; trop de dangers la circonviennent, trop d'ennemis l'assaillent pour que nous puissions espérer la sauver, sans de sanglantes luttes, des mains d'adversaires aussi puissants qu'acharnés. Or l'âme tiède est précisément l'âme qui ne veille et ne combat jamais. Rien ne l'inquiète, ni péchés accumulés, ni tentations dangereuses, ni désastreuses occasions de chute, ni menaces redoutables, ni prédictions terribles; elle marche selon le mot de saint Bernard, « intrépide en avant des dangers, » *impavidum ad pericula*[2]. Et comme elle ne prend garde à aucun des ennemis qui s'approchent d'elle furtivement et dans l'ombre, elle n'a plus le courage, ni la force, ni l'adresse de les terrasser quand elle s'en voit assaillie. Elle capitule. Comme l'histoire des peuples en décadence, son histoire est pleine de ces traités déshonorants, de ces paix désastreuses qui ne continuent un instant la vie que pour rendre bientôt

[1] Matth. — [2] S. Bernard. *Epist. de consideratione.*

la mort plus assurée et plus affreuse. Ainsi cette âme *s'approche des portes de la mort.* Malheureuse, avant que ces portes, avant que *l'abîme ouvre sur toi ses gouffres béants,* crie à Dieu, du sein de ta misère, demande-lui qu'*il rappelle ton âme des confins de l'enfer ;* fais comme ces malades dont parle le Psaume : *ils crièrent à Dieu, du sein de leur détresse, et de cette détresse Dieu les délivra*[1].

Comment la grâce divine délivre-t-elle les âmes de leur mortelle langueur ? « Dieu envoie sa parole, » *misit verbum suum.* Dans un autre cantique, le Psalmiste décrit ainsi les merveilleux effets de cette parole de Dieu. Au moment où la nature, saisie du froid, demeure inerte et stérile, quand les eaux durcies refusent d'arroser la terre et d'y porter la fécondité, « Dieu envoie sa parole ; » à son ordre les glaces se fondent, la terre se fait cultivable, la vie et le mouvement renaissent dans la nature, l'activité est rendue à l'homme, tout travaille et se meut. *Il enverra son Verbe et les glaces fondront; au souffle de sa bouche les eaux deviendront limpides*[2]. Tel est le Verbe de Dieu dans l'âme glacée et engourdie par le froid de l'indévotion et de l'insensibilité. Le Verbe y ramène la douce et féconde chaleur de la piété, les glaces fondent, les germes se développent dans une terre réchauffée, « l'hiver est passé, les fleurs apparaissent dans notre terre, » la terre bénie d'une âme redevenue fructueuse. Mais ce premier travail de la grâce, tout précieux qu'il soit, ne saurait suffire : Dieu doit plus faire que réveiller des inerties, il lui faut guérir des maux vieillis et des plaies envenimées : *sanavit eos,* « il les guérit. »

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CXLVII.

Comme ces atonies funestes qui rongent profondément la constitution et dévorent les forces vives, la tiédeur ruine l'âme chrétienne en y introduisant dans tous les organes de la vie spirituelle des affaiblissements et des désordres. Quand saint Paul nous veut faire comprendre le mystère de la vie surnaturelle en nous, il nous parle d'une grâce « circulant dans toutes les liaisons et les jointures, répandant en chacun des membres des influences actives, faisant croître et grandir tout le corps dans la charité. » La tiédeur opère ainsi, mais dans le sens de la mort. Elle s'insinue dans toutes les régions de l'âme, se répand dans toutes ses parties vitales pour y insinuer la maladie, l'affaiblissement, la mort. C'est là le mal terrible que Dieu doit guérir : *et sanavit eos*. Sous l'empire de cette grâce de guérison, l'âme abattue se relève, ses forces renaissent, et avec ses forces, sa santé, son activité et ses joies ; elle ne se traîne plus, fantôme de vie, dans des voies de mort, elle court, elle vole dans les chemins de la vie, elle dit avec l'épouse des cantiques : « Courons ! » Elle dit avec le Psalmiste : *Je prendrai mes ailes et je m'envolerai.* Elle est fervente, elle est heureuse, elle est à Dieu : *Dieu envoya sa parole et il les guérit, et il les arracha de leurs maladies de mort*[1].

II. — Mais l'abattement de l'âme et les douloureuses langueurs qui l'enchaînent ne sont pas toujours la conséquence et le châtiment du péché. Parfois, chez les âmes les plus généreuses et les plus saintes, cet abattement est causé par la seule fatigue du pèlerinage de

[1] Psal. CVI.

la vie. Hélas! telle est notre nature depuis sa chute : si faible, si inconstante, que le temps seul suffit à en détendre tous les ressorts. Durant de longs jours, nous avons « intrépidement fourni la carrière [1], » nous avons prié, fréquenté l'Église et ses ineffables Sacrements, pratiqué toutes les vertus, accompli toutes les bonnes œuvres, fui tout danger, rompu avec toutes les occasions coupables et les plaisirs mauvais; « le monde n'a plus été digne de nous [2], » « les choses terrestres ne nous ont plus été que fumier et ordure, » « nous avons préféré l'ignominie du Christ à tous les biens de l'Égypte [3], » « nous sommes sortis du camp, » des tentes et des pavillons des pécheurs, du provisoire, du passager, de l'éphémère, « portant sur nos épaules la croix de Jésus-Christ, » et nous rendant à « la cité permanente » par le rude et sanglant chemin de la perfection évangélique. Puis nos forces se sont lassées, notre constance s'est affaiblie, nos pas sont devenus moins rapides et plus nonchalants; quelques regards imprudents jetés en arrière, quelques retours dangereux sur notre vie mondaine d'autrefois ont achevé de déconcerter notre vaillance : bref, nous nous sommes arrêtés. Est-ce une heure coupable dans la vie d'une âme? Non, mais c'est une heure dangereuse. Le péché n'a point profité encore de ce brisement passager de nos forces pour faire irruption et nous envahir, mais il veille, il s'apprête, déjà il nous gagne, c'en est fait si Dieu ne nous réveille et ne nous soutient. Tout à coup, par un changement que notre inexpérience n'eût jamais soupçonné, les plus savoureuses nourritures, la manne du ciel, l'exquise Eucharistie,

[1] Galat. — [2] Hebr. — [3] Hebr.

la suave prière ne nous inspirent plus qu'éloignement et dégoût. Où d'autres âmes trouvent une paix céleste, nous sommes secoués par la tempête; où elles se reposent délicieusement, nous ne ressentons plus que tristesses poignantes, troubles profonds. Sans force pour aller à Dieu, sans volonté pour retourner au monde, nous flottons incertains comme ces barques désemparées qui tournent sur elles-mêmes sans pouvoir ni gagner le port ni s'étendre en haute mer, tristes jouets des flots qui les poussent et les repoussent sans repos et sans fin. Pauvres âmes, c'est l'heure de l'accablement, mais prenez courage! Jésus vous y a précédé. Comme lui, vous recevrez bientôt la visite de l'ange qui ranimera votre vigueur et raffermira vos pas ; bientôt, comme le Jésus de Gethsémani, vous vous relèverez, et, reprenant intrépidement votre course, vous direz le grand mot de la sanctification et du salut : *eamus*, « allons [1] ! »

III. — Pour une troisième sorte d'âmes, l'*accablement* vient d'une autre source encore, source toute divine et qui fait de lui le plus magnanime et le plus beau martyre. C'est Dieu même qui, pour l'éprouver, accable cette âme, Dieu qui l'associe magnifiquement au délaissement et aux angoisses du Verbe incarné. N'expliquons pas nous-mêmes ce délicat et difficile mystère de la vie des saints, notre parole succomberait à la tâche : il faut une plume toute séraphique pour exprimer ces séraphiques choses, voici venir à notre secours l'admirable auteur de l'*Imitation*. « Seigneur, mon Dieu, Père

[1] Matth.

saint, soyez béni maintenant et dans toute l'éternité, parce qu'il a été fait comme vous l'avez voulu. »

Je suis pauvre et dans le travail dès mon enfance[1]. Quelquefois mon âme est triste jusqu'aux larmes et quelquefois elle se trouble en elle-même à cause des passions qui la pressent.

Je désire la joie de la paix, j'aspire à la paix de vos enfants que vous nourrissez dans vos lumières et vos consolations.

Si vous me donnez la paix, si vous versez en moi votre joie sainte, l'âme de votre serviteur sera comme remplie d'une douce mélodie, et, ravi d'amour, il chantera vos louanges.

Mais si vous vous retirez, comme vous le faites souvent, il ne pourra « courir dans la voie de vos commandements. » Alors il ne lui reste qu'à tomber à genoux et se frapper la poitrine, parce qu'il n'en est plus pour lui comme auparavant, lorsque *votre lumière resplendissait sur sa tête*[2], et qu'*à l'ombre de vos ailes, il trouvait un abri contre les tentations*[3].

Père juste et toujours digne de louange, l'heure est venue où votre serviteur doit être éprouvé. Père aimable, il est juste que votre serviteur souffre maintenant quelque chose pour vous.

Père à jamais adorable, l'heure que vous avez prévue de toute éternité est venue, où il faut que votre serviteur succombe pour un peu de temps au dehors sans cesser de vivre toujours intérieurement en vous.

Il faut que pour un peu de temps il soit abaissé, humilié, anéanti devant les hommes, brisé de souffrances, accablé de langueurs, afin de se relever avec

[1] Psal. LXXXVII. — [2] Psal. VI. — [3] Psal. XVI.

vous à l'aurore d'un jour nouveau, et d'être environn de splendeurs dans le ciel. Car c'est la grâce que vous faites à ceux que vous aimez, de souffrir en ce monde pour votre amour, et d'être affligés autant de fois et par qui que ce soit que vous le permettiez.

Père uniquement aimé, voilà que je suis entre vos mains, je m'incline sous la verge qui me corrige, frappez, frappez encore afin que je réforme selon votre gré tout ce qu'il y a d'imparfait en moi [1]. »

IV. — La douleur : voilà bien la plus active des causes de fatigue et d'accablement pour l'âme. Ah ! sans doute elle est grande et belle, elle est juste et parfaitement vraie la thèse qui établit les inestimables biens de la douleur, qui montre comment de la douleur comme d'une source opulente jaillissent à la fois les puissances, les splendeurs, les richesses de l'âme ; comment la douleur enfante le pénitent, forme l'athlète, arme le soldat, sacre le conquérant, couronne le victorieux ; comment elle donne au ciel ses plus grandioses spectacles et à la terre ses plus célestes grandeurs ; comment elle projette sur l'existence humaine les reflets du calvaire, et la grandit jusqu'aux immensités de la divine expiation ; comment enfin elle devient la plus sage conseillère de l'homme dans l'exil, son éducatrice la plus habile, son soutien le plus puissant. Certes oui ! toutes ces idées sont fortes et justes, elles montrent par son côté splendide ce fantôme étrange et si horrible aux yeux des hommes sans intelligence et sans foi. Pourtant, ne l'oublions pas, comme la nuée qui planait sur Israël en marche dans

[1] Imit.

le désert vers ses destinées futures, la nuée de douleurs qui nous recouvre, et sous laquelle nous cheminons vers notre Patrie éternelle, si d'un côté elle est lumineuse, de l'autre elle est sombre. Si la douleur nous exalte, elle peut nous briser aussi ; si elle nous guide, elle peut nous égarer; si elle nous purifie, elle peut ajouter son poids de prévarications; si elle nous sauve, elle aurait pu nous perdre. L' « Homme de douleur [1], » Celui qui, à fond et dans ses derniers secrets, « connaissait l'infirmité, » jeta un jour un mot révélateur : « Père, sauvez-moi de cette heure ! » Si cette heure, l'heure de la tribulation et de la souffrance, est une heure de gloire et de conquête, c'est donc aussi une heure de danger, car c'est nous qu'atteint la parole du Christ, c'est pour nous et en notre nom qu'il s'écrie douloureusement : « Père, sauvez-moi de cette heure, » *Pater, salvifica me ex hac hora* [2] !

Et en quoi cette heure est-elle si formidable ? Si la grâce divine ne s'y attache pour la vivifier, si une divine délivrance ne nous sauve pas de ses dangers, elle ravage et dévaste l'âme entière et y accumule les ruines ; elle passe sur l'âme comme ces tempêtes dévastatrices qui jettent par terre les plus beaux édifices, et désolent les plus fertiles moissons. La douleur, si nous n'y prenons garde, nous frappe dans ce que notre âme a de plus précieux et de plus divin. Quand des yeux rougis de larmes ne savent plus se lever vers le ciel, ni percer par un victorieux regard la nuée épaisse de la douleur, ni s'attacher intrépidement aux mystères d'une Providence, qui ne cesse d'être maternelle alors même qu'elle paraît rigoureuse, la foi s'ébranle et chancelle, des doutes ter-

[1] Isaï. — [2] Joan.

ribles montent à la pensée en même temps que des irritations formidables envahissent le cœur. Oui, la douleur, comme l'épouse de Job, peut souffler à l'âme les défiances les plus mortelles et y faire naître les premiers germes d'une désastreuse apostasie. « Et la femme de Job lui dit : « Quoi! tu demeures encore dans ta simplicité! Maudis Dieu et meurs [1]! » Avec la foi l'espérance croule sous le même effort. La douleur détourne si violemment le cœur de toute idée de bonté, de récompense, de protection, elle plonge si obstinément son regard dans un gouffre noir et morne, sans rayon ni issue, que l'âme, cessant de voir Dieu, perd l'espérance, et se plonge dans un désespoir sombre et silencieux. Comment subsisterait l'amour quand ces deux fondements ne sont plus que des ruines? Qui n'a entendu des âmes faibles et ignorantes au milieu du monde de tristes expressions comme celles-ci : « Ah! si Dieu m'aimait, me traiterait-il ainsi ? » « Ah ! qu'ai-je donc fait à Dieu pour qu'il me témoigne si peu d'amour?... » Qu'une âme est malade, que la charité court en elle de terribles risques lorsque, dans le Dieu qui éprouve, elle ne sait plus voir un père, ni dans la main qui tient pour un instant la verge de la correction la main éternellement bienfaisante qui déposera sur le front de ses fils des lauriers sans fin ! Le Docteur angélique établit quelque part que [2] la joie entre comme élément essentiel dans la sanctification et le salut d'une âme : quelle joie est possible, en dehors de Dieu, au milieu des douleurs qui brisent et des désolations qui exténuent? Il est une joie mystérieuse, qui, sans passer par aucune des issues ordinaires, s'insinue dans une âme en deuil par des voies

[1] Job. I. — [2] D. Thom. *in B. Paul.*

que Dieu seul connaît; il est des tressaillements célestes, des émotions étrangères, des élans inconnus, que la grâce produit et qui font s'écrier : « Je surabonde de joie au milieu de toutes mes tribulations. » Mais quand la douleur n'est pas ointe de cette huile divine, ni réchauffée sur le cœur de Dieu, il ne lui reste plus que des rigidités et des glaces sans espoir. Elle devient un supplice sans élévation, elle n'est plus que la flagellation d'un esclave qui rugit et blasphème, elle écrase sans relever, elle anéantit sans faire renaître, elle déshonore sans grandir.

Voyez dans notre Psaume l'état de la douleur sans Dieu. Comme le corps malade, l'âme malade « a toute nourriture en horreur[1], » *omnem escam abominata est.* L'infortunée! que lui faut-il sinon Dieu, sinon « le Christ de Dieu, » « l'Homme de douleur, » qui « sait compatir, » « ayant lui-même tout éprouvé ? » Que réclame son délaissement sinon la présence « du Père de toute consolation ? » Qu'exigent ses détresses sinon l'appui du Dieu « riche en miséricorde? » Or le seul dont elle refuse l'intervention et le soutien, c'est lui ! *Elle a toute nourriture en horreur*, la prière comme la communion, le pain de la foi comme celui de l'espérance; tout entière à la douleur qui l'écrase, elle n'a plus un regard, ni une pensée, ni un mouvement du cœur vers le Dieu qui seul console, et qui si tendrement appelle à lui tous les cœurs meurtris et toutes les âmes brisées : « Venez à moi, vous tous que la douleur flagelle et que les fardeaux accablent, et je vous soulagerai. » Elle lutte seule contre un ennemi trop puissant, rien ne pare les coups ni n'atténue les mortelles blessures. Ah!

[1] Psal. CVI.

oui, mortelles ! La douleur seule suffit à tuer une âme. Quand cette douleur n'est pas chrétienne, elle renferme plus de haine, plus de désespoir, plus d'insensibilité, plus de torpeur qu'il n'en faut pour amener la maladie qui fait mourir : *ils se sont approchés jusqu'aux portes de la mort*[1].

C'est là que « le Dieu bon » les trouve et de là qu'il les retire. Oh ! que Dieu est tendre aux âmes qui souffrent et qui crient à lui du sein de leurs douleurs! Quels baumes cachés, quelles suavités inconnues il tient en réserve pour les cœurs que la souffrance a brisés! Ames douloureuses, âmes désespérées, laissez vos consolateurs ridicules, quittez vos mornes et solitaires désespoirs, *criez à Dieu du sein de votre détresse*[2], Dieu viendra, ou plutôt, non, il est là déjà, tout proche, tout prêt à vous soulager. *Avec elle je suis dans la tribulation*[3], dit-il ; *parce qu'en moi elle a mis son espoir, je la délivrerai ; je la couvrirai de ma protection puisqu'elle a connu mon nom. Elle criera vers moi et moi je l'exaucerai; je suis avec elle dans la tribulation, je l'en arracherai et je l'exalterai*[4]. O bonne Providence qui « illumine la nuit » de la douleur, et change les plus amères larmes en douces et paisibles joies du cœur ! *Leur âme prenait en horreur toute nourriture, ils approchaient des portes de la mort. Et ils crièrent à Dieu dans leur détresse, et de cette détresse Dieu les délivra. Il envoya sa parole et il les guérit, et il les arracha des maladies qui les faisaient mourir.*

Qu'ils publient ces miséricordes à la louange du Seigneur ! qu'ils annoncent ces merveilles parmi les enfants des hommes! Qu'ils offrent un sacrifice de louange! Qu'ils

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI. — [3] Psal. XCX. — [4] Psal. XCX.

racontent les œuvres du Seigneur dans l'allégresse et le tressaillement [1]

IV

A ces trois luttes particulières, en succède une quatrième, vaste comme le monde, étendue comme les siècles, lutte gigantesque entre l'empire du mal et l'empire du bien, le monde et l'Église, Dieu et Satan. *Ils ont vu les œuvres du Seigneur, ils ont connu ses merveilles sur l'abîme, ceux qui sur des vaisseaux traversent les mers, trafiquant sur les grandes eaux. Il a dit, et l'esprit de la tempête s'est tenu prêt, et les flots de l'Océan se sont soulevés. Ils montaient jusques aux cieux, ils descendaient jusqu'au fond du gouffre : les âmes étaient glacées d'épouvante. Plein d'angoisse, ils chancelaient comme l'homme ivre, toute leur science était dévorée.*

Aucun autre plus terrifiant et plus mystérieux spectacle n'est donné à la terre que celui-là. Dieu vient dans le monde, il y forme une société divine, il la pénètre de son esprit, il la remplit de sa présence, il l'inspire de sa parole, il la soutient et l'exalte « de toute la force de son bras, » il fait de cette Église son organe, il la rend majestueuse de toute sa majesté, sage de toute sa sagesse, forte de toute sa puissance. Qu'attendons-nous?

[1] Psal. CVI. — « Non est ista levis tentatio. Agnosce te in illa et exclama ad Dominum, ut de necessitatibus tuis etiam hic liberet te; et de hac tentatione liberatus cum fueris, confiteantur illi miserationes ejus. Liberatus autem ab errore, liberatus a difficultate bene operandi, liberatus a tædio fastidioque Dei » (S. Augustin. *Enarr. in Psalm. CVI.*) — [2] Psal. CVI.

Sous quelle image nous représenterons-nous l'Église traversant les siècles pour y sauver toutes les générations? Arche victorieuse, navire grandiose, voguant sur la vaste mer, par un ciel pur, sous un vent favorable, et déployant vers l'éternité ses ailes immaculées? Non, le spectacle est tout autre : tempête effroyable, flots soulevés, vents furieux, barque envahie et couverte, cris d'angoisse, clameurs désespérées de l'équipage, scène de désolation et de mort : telle est l'Église au milieu du monde. Quel est le dessein de Dieu? Nous avons bien souvent eu occasion d'établir d'après l'Écriture cette volonté absolue de Dieu de sauver l'homme par la lutte, de couronner des fils victorieux, de ceindre d'immortelles couronnes des fronts qui auront su sans pâlir affronter tous les dangers et s'opposer à tous les adversaires. Rien au monde n'a jamais modifié cette loi de la victoire : *non coronabitur nisi qui legitime certaverit* [1], « nul autre ne sera couronné que celui qui aura vaillamment combattu. » L'Ange a combattu dans le ciel, l'homme sur la terre, plus que tous le Dieu des anges et des hommes, le Verbe incarné a combattu, lui qui n'a pu *entrer dans sa gloire* qu'en traversant tous les champs de bataille de la douleur. N'insistons pas, mais embrassons de suite du regard l'immensité du plan divin. Chaque homme a sa lutte propre, ses combats particuliers ; toute âme qui va à Dieu n'y va qu'au travers d'épreuves, de tentations, de difficultés sans nombre. Ces batailles isolées, ces efforts solitaires, ne suffisent ni à la gloire et à la puissance du Très-Haut, ni à l'exaltation de la nature humaine, ni à l'humiliation et à l'écrasement de l'enfer. Dieu médite une bataille géné-

[1] II Tim. II.

BIBLIOTHÈQUE PROV. TORONTINE ÉTUDENDAT

rale, une mêlée immense, où paraîtront et se mesureront dans tout le cours des siècles ses forces et celles de son ennemi. Alors, dans l'éternel triomphe des siens, dans l'éternelle défaite de ses adversaires, brilleront d'une clarté merveilleuse, la force, la sagesse, la majesté du « Tout-Puissant. » Cette lutte séculaire c'est la lutte de l'Église contre les forces réunies du monde et des puissances infernales. Or, remarquons-le, plus l'Église sera faible, plus Dieu paraîtra fort : *virtus in infirmitate perficitur* [1]. Plus l'Église sera destituée de secours humains, plus elle sera écrasée par des ennemis victorieux, plus elle sera opprimée et impuissante, plus aussi se montrera divine sa délivrance, surhumains ses triomphes, absolument providentielle la défaite de ses ennemis. Ne cherchons pas ailleurs la raison des étranges luttes que ne cesse de traverser l'Église. Rien de semblable ne se voit jamais ni ailleurs. Aucune société n'est comme elle en butte à d'universelles et implacables hostilités, aucune n'est aussi dénuée, aucune aussi inoffensive et abandonnée; jamais barque plus engagée dans les immensités de la haute mer, ni plus battue des vents, ni plus secouée par les flots. Tous, la voyant comme engloutie, crient au naufrage, les uns avec terreur, les autres avec une infernale joie: cette heure est par excellence l'heure du triomphe de Dieu. *Ils ont vu les œuvres du Seigneur, ils ont connu ses merveilles sur l'abîme, ceux qui sur des vaisseaux traversent l'étendue des mers, trafiquant sur les grandes eaux* [2]. Qui ne se souvient de l'Évangile en lisant ce Psaume? Ce que Jésus-Christ dramatisait dans la scène de la tempête, David l'a dépeint d'avance dans sa prophétie. « Or la

[1] II Corinth — [2] Psal. CVI.

barque, au milieu de la mer, était secouée par les flots. » « Et voici qu'une immense tempête s'abattit sur les flots, à ce point que les vagues couvraient la barque. Or Jésus dormait [1]. » Le Psalmiste complète l'Évangile et nous peint, avec les violences de la tempête, la détresse des disciples. Leur position est affreuse, désespérée: *foris pugnæ, intus timores,* comme disait le grand Apôtre, « au dehors des combats, au dedans des frayeurs. » Le péril de l'Église est double, il vient des fureurs homicides du dehors, de l'extrême violence des adversaires acharnés à la perdre; il vient aussi de la faiblesse et de l'impuissance de ceux qui remplissent la barque. Les excès des premiers sont inouïs, leur audace sans limite, leurs attaques d'une inexprimable vigueur. Nous sommes en plein océan, aucun port ne se laisse entrevoir, aucun secours ne se montre : la persécution est universelle, tous les peuples en sont, toutes les classes s'y enrôlent, tous les moyens y sont employés. Et quels moyens ! La brutalité de la force au service de l'iniquité la plus flagrante. Les flots poussent les flots, les abîmes succèdent aux abîmes, l'Église tient au milieu de cette mer en furie un impossible chemin, *les flots montent jusques aux cieux, ils descendent jusqu'aux abîmes* [2]. Étrange mystère ! Il est dit que tout manquera à l'Église, que tout la trahira, jusqu'à ses propres enfants. Que faudrait-il aux jours où les passions révolutionnaires se ruent contre l'Église de toute la force d'une haine sans merci ? Sans doute que tous ceux que le langage vulgaire désigne sous le nom de parti des *bons*, que les gens honnêtes, intelligents, soucieux de la dignité humaine et de la prospérité de la patrie, que les

[1] Matth. — [2] Psal. CVI.

gouvernements, que les pouvoirs, que les forces vives de l'État, comprissent que tuer l'Église et chasser Dieu, c'est tuer la conscience et exiler d'une société désormais maudite et vouée à la ruine, tout ce qui fait son honneur et sa vitalité. Puis, sur cette donnée si simple et si sûre, il faut que tous déclarent aux passions brutales de la foule une guerre sérieuse et intrépide, et vouent à la religion l'appui le plus loyal et le plus actif..... Point. Aux jours des plus furieuses tempêtes, Dieu, qui veut agir seul, enlève à l'Église ce secours sur lequel elle devait le plus compter. Lisez le Psaume, et, détachant un instant votre regard de la page sainte, reportez-le sur le monde, contemplez l'ensemble des hommes d'État, des princes, des gouvernements. *Ils se troublent, ils chancellent, ils sont comme l'homme ivre, toute leur science est dévorée* [1]. Oh! le merveilleux tableau! Voyez-les ces habiles : voyez comme *ils se troublent;* dans le calme, ils faisaient figure et pouvaient dérober au vulgaire leur honnête médiocrité. Mais quand *s'est levé l'esprit de la tempête* [2], quand Dieu a laissé les passions se ruer contre la religion et l'Église, et que la tempête est devenue furieuse, menaçant d'engloutir non-seulement la société religieuse, mais, après elle, la société civile, l'ordre social tout entier, alors *ils se sont troublés* [3]; il eût fallu un coup d'œil sûr et une main ferme : *ils se sont troublés.* Puis, comme l'ajoute le texte : *ils ont chancelé;* le bruit des flots, les hurlements de la foule, les menaces de la rue, les trouvent hésitants et chancelants, Pilate sait le Christ innocent ; mais, pour satisfaire une plèbe en délire, il le laisse bafouer et couvrir d'indicibles hontes, puis, même, il le fait passer par le sanglant outrage du

[1] Psal. CVI. — [2] Psal. CVI. — [3] Psal. CVI.

fouet! Voilà en quoi *toute leur science a été dévorée* [1] : hommes imbéciles qui n'ont pas vu que, renversant le fondement, l'édifice croulerait, et que, laissant la barque devenir la proie des flots, eux-mêmes, qu'elle porte encore et qu'elle porte seule, périraient dans son naufrage, et mourraient de sa mort. Mais non, telle n'est pas l'issue divine de ces drames : eux périssent tous, l'Église seule est sauvée. Instrument de Dieu, ils ont amoncelé les flots et soufflé la tempête. Que l'Église périsse, peu leur importe! *Quid ad nos? tu videris* [2]. Or *Dieu s'est ri* de ces sages *du haut des cieux*. La tempête les a trouvés sans défense dans leur sécurité niaise, et, au moment où les flots respectaient l'Église, ces mêmes flots les ont submergés. C'est une histoire vieille de dix-huit siècles : l'heure présente écrit la même page que chaque siècle a écrite en passant.

Et le Seigneur fit tourner la tempête en une brise douce et légère, et les flots se turent, et les nautoniers voyant qu'ils se taisaient furent dans la joie. Et Dieu les conduisit au port qu'ils désiraient atteindre. Qu'ils publient ces miséricordes à la louange du Seigneur! Qu'ils racontent ces merveilles parmi les enfants des hommes : qu'ils exaltent leur Dieu dans l'Assemblée du peuple, que ses louanges retentissent dans la chaire où siégent les vieillards [3] *!*

Béni soit Dieu dans chacun de nos jours! Celui qui nous ouvrira un chemin prospère, c'est le Dieu de toutes nos délivrances, notre Dieu, le Dieu dont le propre est de sauver, le Seigneur Dieu qui ramène des portes de la mort [4].

[1] Psal. CVI. — [2] Matth. XXVII. — [3] Psal. CVI. — [4] Psal. CVI. — « Quarta illa restat, in qua omnes periclitamur Omnes enim

in navi sumus. Alii operantur, alii portantur : simul tamen omnes et in tempestate periclitantur, et in portu salvantur. Post hæc enim omnia sequitur : « qui descendunt mare in navibus, facientes operationem in aquis multis. » Id est, in populis multis. Aquas enim sæpe pro populis poni testis est Apocalypsis Joannis, ubi interrogans Joannes quid illæ aquæ essent : responsum est ei : « populi sunt. » Qui ergo faciunt operationem in aquis multis « ipsi viderunt opera Domini, et mirabilia ejus in profundo. » Quid enim profundius cordibus humanis ? Inde plerumque venti erumpunt, tempestates seditionum et dissensionum navem perturbant. Et quid agitur in his ? Volens Deus ut ad eum clamarent et hi qui gubernant, et hi qui portantur : « Dixit et stetit spiritus procellæ. » Quid est, stetit ? Permansit, perduravit. Adhuc turbat, diu jactat, sævit, et non transit. « Dixit enim, et stetit spiritus procellæ » Et quid est iste spiritus procellæ ? Et exaltati sunt fluctus ejus. « Ascendunt usque ad cœlos. » Audendo. Descendunt usque in abyssos. Timendo. Ascendunt usque in cœlos, descendunt usque in abyssos : « foris pugnæ, intus timores. » « Anima eorum in malis tabescebat. » Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius. Qui sedent in gubernacula, et qui fideliter navim amant, sentiunt quod dico : « Turbati sunt, et moti sunt sicut ebrius. » Certe quando loquuntur, quando legunt, quando tractant, sapientes apparent. Heu proh dolor! A tempestate « omnis, inquit, sapientia eorum absorpta est. » Aliquando deliciunt omnia humana concilia. Quacumque se quisque converterit, fluctus fremunt, tempestas sævit, brachia deliciunt. Quo prora impingatur, cui fluctui latus nudetur, quo navis impulsa dimittatur, a quibus saxis, ne pereat, refrænetur, omnino a rectoribus non videtur. Et quid restat, nisi quod sequitur ? « Et clamaverunt ad Dominum cum tribularentur et de necessitatibus eorum eduxit eos. » « Et imperavit procellæ, et stetit in auram. » Non stetit in tempestatem, sed in auram. Et siluerunt fluctus ejus. Audite de hac revocem cujusdam gubernatoris periclitati humiliati, liberati. « Nolo, inquit, vos ignorare fratres, de pressura nostra quæ facta est in Asia, quia supra vires gravati sumus et supra mo-

dum. » Video omnem sapientiam ejus absorptam, ita ut tæderet nos, inquit, etiam vivere. Et quid ille ? Ita deficientes desereret? Aut non propterea illi defecerunt, ut ille apud eos gloriam reperiret ? Denique quid sequitur ? Sed ipsi in nobismetipsis responsum mortis habuimus, ut non fidentes in nobis simus, sed in Deo, qui suscitat mortuos. Et imperavit procellæ, et stetit in auram. Jam illi de se apud se responsum mortis habuerant, quorum omnis sapientia absorpta erat. Et siluerunt fluctus ejus. « Et jucundati sunt quia siluerunt, et deduxit eos in portum voluntatis eorum. Confiteantur Domino miserationes ejus. Ubique omnino ubique confiteantur Domino, non merita nostra, sed miserationes ejus. Ille ametur in omni nostra liberatione, qui est invocatus in omni nostra tribulatione. » (S. Augus. *Expos. in Psalm. CVI.*)

LE FILS DE DIEU

LE FILS DE DIEU

Parler du Verbe Fils de Dieu, devenu pour nous « le Christ, Fils du Dieu vivant, » c'est désormais rappeler dans un seul mot toute notre histoire, résumer toutes nos destinées, embrasser toutes nos infortunes et prophétiser toutes nos gloires : *In ipso omnia constant*[1]. Que Dieu ait « tant aimé le monde, qu'il lui ait envoyé son Fils unique, » que le Fils soit descendu du ciel, qu'il « ait conversé au milieu des hommes, » qu'on ait « vu sa gloire, la gloire même du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité : » voilà bien assurément l'événement par excellence, auquel, d'une extrémité à l'autre des temps, tout doit aboutir. Et si le fait de la venue au milieu de nous du Fils du Dieu est par lui-même si vaste, si immense, si divin, la cause, les circonstances, les résultats de cette venue atteignent aux mêmes proportions et reflètent les mêmes splendeurs. Quel chant que ce chant de l'univers catholique ! « Pour nous, hommes, et pour notre salut, il est descendu des cieux, et il s'est incarné par l'opération du Saint-Esprit, du sein de la Vierge Marie, ET IL S'EST FAIT HOMME. Et, crucifié aussi pour nous sous Ponce-Pilate, il a souffert et il a

[1] Galat.

été enseveli. Et il est ressuscité le troisième jour, suivant les Écritures, il est monté au ciel. » Encore un coup, quel chant ! quel fait ! quelle histoire ! ou plutôt quel monde de divines et incompréhensibles merveilles ! Une humanité qui pèche, se souille, se brise dans la plus effroyable chute, pousse du fond d'un abîme désespéré des plaintes déchirantes. Et, du fond de cet abîme, le Fils de Dieu, écoutant cette voix d'une créature blessée et mourante, recueillant ses cris d'angoisses, s'émouvant de pitié sur son infortune, et prenant à la stupéfaction du ciel tout entier, la résolution de descendre jusqu'à elle pour la guérir ! Deux mots, deux cris renferment toute l'histoire humaine : l'un de détresse, poussé vers Dieu par une humanité coupable et souffrante ; l'autre d'amour, poussé du haut du ciel par le Fils de Dieu vers les hommes qu'il nomme ses frères et qu'il vient sauver.

Ces deux paroles qui remplissent le temps et l'éternité, le Psalmiste nous les fait largement entendre. Dans une vaste scène, dans un drame sublime, il nous déroule en son entier cette merveilleuse histoire. Devenons attentifs : « Ouvrons, comme parle l'Apôtre, les yeux du cœur, » afin de pouvoir comprendre ces ineffables œuvres de la miséricorde et de la puissance de Dieu.

La race humaine a péché et « elle gît dans un sépulcre comme ces morts dont on n'a plus même le souvenir. » Qui la sauvera ? Le peut-elle être ? La malédiction qui la couvre lui sera-t-elle enlevée ? Ou bien, puisque aucune créature ne peut entreprendre une œuvre aussi disproportionnée et aussi impossible, est-elle condamnée sans rémission ni espérance à périr ? Question terrible ! effroyable problème ! A vrai dire, la terre n'a

jamais plus fait, depuis sa chute, que poser cette question et agiter ce problème. De la nature inférieure partent des voix, inconscientes sans doute, mais pourtant aussi pleines de vérité que d'énergie, voix dont le grand Apôtre nous laisse entendre les échos prolongés. « Toute la création pousse des gémissements, et est dans l'attente [1]. » L'histoire de la gentilité entière n'est que l'histoire d'une longue douleur et d'une mystérieuse espérance. Dans le peuple élu, où toutes les lumières sont vives et toutes les vérités précisées, des plaintes amères s'échappent sans interruption de toutes les âmes, depuis l'Éden jusqu'à la crèche, du « premier Adam » qui précipite tout dans la ruine, jusqu'au « second Adam » qui vient tout sauver. Écoutons donc l'universelle et déchirante voix du monde coupable, condamné à périr et qui réclame un sauveur.

Au jour de ma tribulation j'ai cherché le Seigneur. Durant la nuit mes mains sont étendues : mon âme ne connaît plus le repos ; mon âme refuse la consolation : au souvenir de Dieu elle se trouble [2]. Je m'entretenais au-dedans de moi, et mon âme était défaillante, j'étais exténué d'angoisse. Mes yeux s'ouvrent dans mes incessantes veilles, l'anxiété me saisit, je demeure dans le silence. J'ai repassé dans ma mémoire les jours anciens, j'ai songé

[1] Rom. VIII. — [2] Sentiment profond de la nature humaine. Depuis sa prévarication, l'idée de Dieu trouble l'homme, l'homme a peur de Dieu. Dès le premier moment de sa chute Adam cherche, pour s'y cacher de Dieu, l'épaisseur du feuillage. L'humanité entière n'a plus cessé d'obéir au même sentiment de mystérieuse terreur. La rédemption pouvait seule nous mettre sur les lèvres ces ineffables paroles : « Notre Père, qui êtes aux cieux... »

aux années éternelles, je méditais durant toute ma nuit, je songeais dans mon angoisse, je me posais ces questions : Est-ce donc pour jamais que nous a rejetés le Seigneur ? Ne viendra-t-il jamais un jour où sa colère s'apaisera ? Ou bien est-ce sans fin que sa miséricorde s'est éloignée, éternellement de génération en génération ? Dieu a-t-il oublié sa bonté ? Dans sa colère a-t-il tari la source de ses miséricordes ?

Ainsi l'humanité médite, cherche un sauveur, mais, hélas ! ne le trouve pas. Où est-il ? où est-il ? L'homme peut-il se racheter lui-même ? L'ange, plus parfait que l'homme et demeuré innocent, au défaut de l'homme, le peut-il ? Non, un vague pressentiment, ou plutôt une persuasion invincible, dit à l'homme que son Sauveur ne peut être qu'un Dieu.

Et j'ai dit : ma blessure ne peut être guérie que par la main du Tout-Puissant [1]. — *Le frère ne peut racheter son frère, ni payer à Dieu le prix de sa rançon. Le rachat de son âme est d'un prix trop élevé ; il sera dans le malheur toujours.* Toujours la terre restera impuissante à apaiser le ciel justement irrité : toujours l'homme sera incapable de se racheter de son crime, de briser ses fers, de chasser le tyran qui l'opprime et auquel il s'est vendu. La parole du Psalmiste demeurera l'éternelle expression de cette vérité formidable.

Et j'ai dit : ma blessure ne peut être guérie que par la main du Très-Haut. L'humanité peut gémir ; elle peut se plaindre sous l'étreinte de son séculaire martyre : elle ne se

[1] Nous suivons pour ce texte comme pour plusieurs autres la version sur l'hébreu, qui donne un sens souvent meilleur, plus clair, plus profond, plus riche.

peut et ne se pourra jamais racheter. Ses voix sont des voix souillées, ses victimes d'expiation des victimes impuissantes, son intervention une intervention rejetée et maudite parce qu'il est écrit : *que sa prière même lui devienne un péché!* Non, *ma blessure* a de telles profondeurs et de telles corruptions, qu'elle défie tous les remèdes de la terre : *Elle ne peut être guérie que par la main du Très-Haut* [1].

Or une voix suave et profonde répondit à la voix de la terre en détresse : J'IRAI ET JE LA GUÉRIRAI. C'est la voix du Verbe Fils de Dieu. Il aime cette créature humaine qu'il avait faite si belle ; il s'émeut de pitié pour son infortune, il viendra, il descendra, il s'anéantira, il se fera « péché, » il se fera « malédiction, » il s'identifiera avec la nature humaine, il la prendra « dans la similitude de sa chute, » il en fera une victime de rédemption, un holocauste « de suave odeur. » Par son immolation il rachètera le monde, en rendant à son Père infiniment plus d'honneurs que n'a pu lui en ravir le péché. Après qu' « il aura pris la forme de l'esclave, » et se « sera anéanti, » « à cause de cela, Dieu lui donnera un nom qui est au-dessus de tout nom ; » Dieu en fera « le dominateur des siècles, » « le chef de l'Église, » « le juge des vivants et des morts. »

Tel est le résumé de tous les mystères du Christ. Le Christ est Dieu ; il est homme ; il s'est offert en oblation et en victime ; il a sauvé le monde ; il a exalté Dieu infiniment ; il a reçu lui-même des honneurs infinis, des pouvoirs sans limite, une domination qui embrasse tout, « sauf le Dieu qui lui a soumis toutes choses, »

[1] Psal. LXVIII.

un empire qui traversera tous les temps et remplira l'éternité.

Le sacrifice et l'oblation, vous n'en avez pas voulu, mais vous m'avez formé un corps ; l'holocauste et l'hostie pour le péché, vous n'en avez que faire.

Alors j'ai dit : ME VOICI [1].

« Et il est descendu du ciel, et il s'est incarné. » Abaissement prodigieux ! anéantissement incompréhensible ! Se faire homme, était déjà pour un Dieu une démarche étonnamment au-dessous de sa majesté, puisque c'était revêtir « les livrées du serviteur et de l'esclave. » Mais le Verbe descend encore bien plus bas, il descend jusqu'au dernier degré possible de l'anéantissement et de l'humiliation, *descendit in inferiores partes*, puisque c'est notre nature déchue dont « il adopte la ressemblance, » notre péché dont il prend la dette, nos malédictions dont il supporte l'épouvantable fardeau. C'est dans une vie d'expiation qu'il entre, c'est *un chemin de brisement, de malheur*, qu'il poursuit. Étudier l'incarnation, en même temps que c'est étudier d'incomparables gloires, c'est aussi pénétrer en d'inénarrables douleurs. Le même Psaume où se trouve écrit le grand mot de la Rédemption du monde : *Alors j'ai dit : me voici*, — renferme le terrible exposé des expiations de « l'Homme de douleur. » *Des maux sans nombre m'ont environné, mes iniquités m'accablent, je n'en puis soutenir la vue, mes péchés surpassent le nombre des cheveux de ma tête, ma force m'abandonne.* Tel est le Christ expiateur. Mais bientôt l'aspect change, la lumière perce la nuit, le triomphe succède à la défaite. L'Apôtre nous disait plus haut : « A cause de

[1] Psal. XXXIX.

cela, » à cause des humiliations et des souffrances, « Dieu l'a exalté [1] : » les mêmes Psaumes qui nous montrent le Verbe incarné, brisé sous le fardeau de l'expiation, nous le montrent aussi ressuscité, glorieux, plein de force, plein de vie, fondateur d'un immense et éternel empire, roi du monde, dominateur magnifique, maître invincible de la terre et des cieux. *O mon Dieu, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous lui avez donné l'empire sur toutes les œuvres de vos mains* [2]. — *J'ai mis ma force dans le Puissant, j'ai exalté mon Élu du milieu de la multitude. Ses ennemis ne pourront rien contre lui, les fils de l'iniquité ne sauront lui nuire. Je briserai ses adversaires sous ses yeux, je mettrai en fuite ceux qui le haïssent, et ma vérité et ma miséricorde seront en lui. J'exalterai sa gloire en mon nom ; j'étendrai sa puissance sur les mers ; il posera sa main sur les fleuves. Il me dira : tu es mon Père, mon Dieu, le fondement de mon salut ; et moi je ferai de ce Premier-Né le plus puissant des rois de la terre. Je prolongerai sa race à jamais, et son trône comme les jours des cieux* [3].

Trois affirmations ressortent de ces textes. Le Verbe incarné nous y apparaît dans sa double nature, couronné d'une double splendeur, ceint de l'auréole d'une gloire à la fois divine et humaine, prévenu des plus riches bénédictions du Très-Haut, rempli des dons les plus éminents, doté des plus divines excellences. Le Verbe incarné n'atteint à ces splendeurs qu'en parcourant la sanglante carrière de l'expiation. Le Verbe incarné *est constitué par Dieu le plus puissant des rois de la terre*, il est « roi, » il fonde un empire, il y est

[1] Philipp. — [2] Psal. VIII. — [3] Psal. LXXXVIII.

dominateur, il y est conquérant, il y règne sur tous les peuples du monde. Ainsi : — Gloires et excellences du Verbe incarné ; abaissements du Verbe incarné ; royauté du Verbe incarné : tel est, dans les Psaumes, « le Christ, Fils du Dieu vivant. »

CHAPITRE PREMIER

LES EXCELLENCES DE L'HOMME-DIEU

Le Psalmiste a tout vu et prophétise tout des excellences et des splendeurs de l'Incarnation. Comme Jean, « l'aigle » de la science divine, comme Paul, l'hôte du troisième ciel, David a été ravi jusqu'à la contemplation des plus hauts mystères. Il lui a été donné, dans la plus sublime des visions, d'apercevoir l'éternelle génération du Fils, son union à la chair de l'homme, les magnificences de l'Incarnation, les sanglantes péripéties de la rédemption du monde, par l'expiation de l'Homme-Dieu [1]. Après cette vue d'ensemble jetée sur tout le grand mystère, le même Psalmiste a contemplé dans le détail les *dons* et les prérogatives de l'Homme-Dieu. Il a connu sa mission au milieu des hommes et les pouvoirs absolus que lui conférait cette mission. Sa domination souveraine « au ciel, sur la terre et dans les enfers » lui a apparu dans sa force et sa gloire. Venant sur la terre, le Fils de Dieu n'y pouvait venir qu'en dominateur et en roi. Les Psaumes sont remplis des chants de louanges à cette domination souveraine, et des descriptions de cette universelle et invincible royauté [2].

[1] Psal. *passim*. — [2] Psal. *passim*.

I

LE DIEU FAIT HOMME [1]

Il est bien peu de Psaumes qui ne projettent sur la divine physionomie du Verbe incarné quelques rayons de leur prophétique lumière, un assez grand nombre répandent cette lumière à torrents, mais de celui que nous commentons, du Psaume CIX, nous pouvons bien dire qu'il est comme la lumière même, l'astre dans sa plénitude, le soleil dans son complet rayonnement. Aucun autre Psaume n'est aussi profond dans ses sens, aussi vaste dans ses révélations, aussi plein dans les notions qu'il nous donne de ce qu'est éternellement et de ce que sera dans le temps l'Homme-Dieu Notre-Seigneur. Dans ce Psaume David a scruté le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption dans ses dernières profondeurs.

Il a vu le Verbe dans le sein du Père, « Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. » Jésus-Christ est Dieu, il est le Fils éternel et consubstantiel du Père. Lui-même, durant les jours de sa vie mortelle, en appela à ce Psaume pour établir sa divinité [2], montrant comment Dieu et avec lui la terre et le ciel y affirment à l'envi qu'il était plus qu'un homme, qu'il était le Fils de Dieu et le Dieu des hommes. David reconnaît son empire en l'appelant son Seigneur : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur* [1]. Dieu l'appelle « son Fils » *engendré*

[1] Psal. CIX. — [2] Matth. XXII.

avant l'aurore de son sein. C'est là, dès les premiers mots et en germe, le mystère de l'Incarnation.

Mais une nouvelle révélation se fait jour dans la suite du Psaume. Cet Homme-Dieu est prêtre, le seul vrai et unique Prêtre, le Prêtre « pour l'éternité. » Sa vie entière est l'accomplissement d'un sublime sacerdoce; sa mort, l'oblation d'un holocauste divin ; son éternité, le prolongement et la perpétuité de ses fonctions sacerdotales, et parmi ces fonctions, de celle qui surpasse toutes les autres: l'offrande du sacrifice. *Vous êtes prêtre.* « Cet empire de Jésus-Christ est sacré, c'est un sacerdoce. Le sacerdoce de Jésus-Christ est éternel [1]. Il y aura sous vous des sacrificateurs et des prêtres, mais qui seront vos vicaires et non point vos successeurs. Vous célébrez pour nous un office et une fête éternellement, à la droite de votre Père; vous lui montrez sans cesse les cicatrices des plaies qui l'apaisent et nous sauvent ; vous lui offrez nos prières; vous intercédez pour nos fautes; vous nous bénissez ; vous nous consacrez ; du plus haut des cieux vous baptisez vos enfants ; vous changez des dons terrestres en votre corps et en votre sang; vous remettez les péchés; vous envoyez votre Saint-Esprit ; vous consacrez vos ministres; vous faites tout ce qu'ils font en votre nom; quand nous naissons, vous nous lavez d'une eau céleste; quand nous mourons, vous nous soutenez par votre onction confortative ; nos maux deviennent des remèdes et notre mort un passage à la véritable vie. O Dieu! ô Roi! ô Pontife ! je m'unis à vous en toutes ces augustes qualités; je me soumets à votre divinité, à votre empire, à votre sacerdoce que j'honorerai humblement et avec foi dans la personne

[1] Epist. ad Hebr.

de ceux par qui il vous plaît de l'exercer sur la terre [1]. »

A son sacerdoce, Jésus-Christ joint la royauté, c'est un Pontife-Roi. Le Psalmiste ne sépare point ces deux qualités du Verbe incarné sur la terre et résidant au milieu des hommes. Ayant dit: *Vous êtes Prêtre*, il le place sur un trône à côté de Dieu : *Sede a dextris meis* [2]. « Il est Roi : je le vois en esprit assis dans un trône. Où est ce trône ? A la droite de Dieu. Le pouvait-on placer en plus haut lieu ? Tout relève de ce trône: tout ce qui relève de Dieu et de l'empire du ciel y est soumis : voilà son empire. »

Or cette puissance royale en renferme une autre aussi nécessaire, aussi inviolable, aussi sacrée, la puissance judiciaire: *Il sera juge parmi les nations* [3]. « C'est précisément ce que nous disons tous les jours dans le Symbole: il est assis à la droite de Dieu, d'où il viendra juger les vivants et les morts. » Alors donc il en sortira pour les venir juger. En attendant, il ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre : il brisera la tête des rois. Tremblez donc, ô rois ennemis de son Église! Mais vous, « petit troupeau, ne craignez rien : » votre Roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois »

Jésus-Christ est donc Dieu, il est Pontife, il est Roi, il est Juge, il est environné de toutes les puissances et couronné de toutes les splendeurs. Mais est-ce tout ? Est-ce bien là la physionomie du Verbe incarné au milieu de nous ? Non, toute autre est cette physionomie. *Il est pauvre et dans le travail dès les jours de sa jeunesse* [4];

[1] Bossuet, *Médit.* — [2] Psal. CIX. — [3] Psal. CIX. — [4] Psal. LXXXVII.

les douleurs l'accablent de toutes parts [1]. *C'est un ver de terre et ce n'est plus un homme* [2]. *le voilà chassé jusque dans la poussière de la mort* [3]. Tel est le Christ, c'est l'« Homme de douleur, » « connaissant l'infirmité ; » l'homme « éprouvé en toutes sortes d'épreuves. » Il est donc comme nous voyageur dans la « vallée des larmes, » il boit comme nous, durant le chemin, à l'amer torrent des infortunes humaines. C'est aussi ce qu'a vu le Psalmiste, il contemple cet Homme-Dieu, *buvant en chemin de l'eau du torrent* [4], abreuvé d'amertumes, rassasié d'opprobres, assailli et submergé dans les eaux de la douleur. Mais, suivant le profond conseil de son Père, c'est du sein même de ces eaux où il a été englouti qu'il surgira plein de gloire et de force : son anéantissement l'exalte, sa défaite assure son triomphe, sa mort est pleine de vie et d'immortalité. *Il boira en chemin de l'eau du torrent et voilà pourquoi il lèvera la tête* [5].

Tel est, en résumé et sans entrer encore dans aucun détail, ce magnifique Psaume CIX. C'est Dieu même qui y parle et nous instruit du grand mystère ; la scène se passe dans les cieux : tout y est céleste et divin.

I. — Le ciel se découvre à nous, au moment où le Verbe incarné y fait son entrée et en conquiert la royauté et les gloires. Tout l'y montre Dieu : le langage tenu, la place occupée, la révélation divine : trois magnifiques et irréfragables preuves. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur* [6]. C'est un Dieu qui parle à un Dieu. Quel est ce Seigneur de David ? On savait que de David

[1] Psal. XVII. — [2] Psal. XXI. — [3] Psal. XXI. — [4] Psal. CIX. — [5] Psal. CIX. — [6] Psal. CIX.

naîtrait un fils à qui appartiendrait le règne promis par Dieu, dans lequel se concentreraient toutes les bénédictions promises aux patriarches et se réaliseraient toutes les prophéties et les figures, dans lequel encore « toutes les nations seraient bénies » et qui deviendrait lui-même la bénédiction commune de tous les siècles et de tous les peuples. On attendait « un fils de David ». Or voici plus qu'un fils, voici un « Seigneur ». David s'incline, David adore. Devant qui s'incliner sinon devant plus grand que soi ? Qui adorer sinon son « Seigneur, » un Seigneur plus élevé que toutes les majestés de la terre, un Seigneur plus grand que les cieux? Si le Christ n'est qu'un homme, le simple fils de David, comment David l'appelle-t-il *son Seigneur ?* « Que vous semble-t-il qu'est le Christ ? De qui est-il fils? Les Juifs répondirent: De David. Jésus leur dit: Comment alors David, sous l'inspiration du Saint-Esprit l'appelle-t-il Seigneur, disant : *le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que de vos ennemis je fasse l'escabeau de vos pieds* [1]. Si David l'appelle *son Seigneur*, comment peut-il être son fils? — Et personne ne pouvait lui répondre un mot. » — Quelle est la réponse que ne trouvaient pas ou plutôt ne voulaient pas trouver les Juifs, et que tous les siècles catholiques saluent des acclamations de leur foi et de leur amour? « C'est ce que Dieu avais promis depuis les siècles par ses prophètes, dans les Écritures, touchant *son Fils qui a été fait du sang de David selon la chair ; qui est montré* aussi *fils de Dieu* [2]. » Voilà le nœud du mystère, voilà l'explication du Psaume qui confond l'impudence judaïque et exalte la foi chrétienne. Le Christ est de deux natures : homme

[1] Psal. CIX. — [2] Rom. I.

parfait ; Dieu parfait: fils de David selon sa nature humaine et sa naissance terrestre, fils de Dieu et *Seigneur* de David et du monde par sa génération éternelle du Père et sa Divinité [1]. Ainsi, dès les premiers mots du Psaume, il nous est aisé de conclure à la divinité du Christ Médiateur et Rédempteur. Il est *Seigneur*, il est plus grand que toutes les grandeurs humaines, même les plus hautes et les plus excellentes ; il domine les saints, il est le maître des rois ; les plus sublimes personnages de l'Ancienne Alliance, un Abraham, un Moïse, un David, s'inclinent devant lui et l'appellent *leur Seigneur;* toute la terre, par ses mandataires et ses représentants, lui voue ses hommages, reconnaît son règne et adore sa majesté [2].

Poursuivons : le texte s'élève, la révélation de la divinité du Christ devient plus manifeste encore. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur: siégez à ma droite* [3]. Qui des êtres créés siége à la droite de Dieu ? qui se place à ses côtés sur son trône ? La plus parfaite et la plus belle des créatures, celle en laquelle Dieu s'était peint de la manière la plus excellente, conçut un jour ce dessein de s'élever jusqu'au trône du Très-Haut, et porta ses prétentions

[1] « Quia didicimus, dicimus : « In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum : omnia per ipsum facta sunt. » Ecce Dominus David. Sed nos propter infirmitatem nostram quia caro desperata jacebamus, « Verbum caro factus es, ut habitares in nobis. » Ecce filius David. Certe tu « cum in forma Dei esses, non rapinam arbitratus es esse æqualis Deo ; » ideo Dominus David. Sed « temetipsum exinanisti formam servi accipiens. » Inde filius David.... « Quomodo Christus et filius sit David, et Dominus sit David, Psalmista iste intimabit. » (S. Augustin. *Expositio in Psalm. CIX.*) — [2] Vid. Hebr., cap. III, 1-7. — [3] Psal. CIX.

insensées autant que sacriléges jusqu'à siéger « à la droite de la Majesté dans les cieux. » Qu'arriva-t-il? Dieu l'arracha de cette place usurpée, la foudroya, et d'un coup de son tonnerre la précipita dans un abîme éternel. « Ton orgueil a été traîné jusqu'aux enfers. Ton cadavre est tombé, les vers te serviront de lit, l'infection sera ta couverture. Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer? Toi, si brillant dès le point du jour? Comment as-tu été renversé sur la terre ? Toi qui frappais les multitudes, toi qui disais dans ton cœur : Je m'élèverai dans les cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu : je siégerai sur la montagne du Testament, aux côtés de l'aquilon, je m'élèverai par-dessus la hauteur des nuées, je deviendrai l'égal du Très-Haut. Et tu as été précipité dans l'enfer, tu es tombé jusqu'au fond de l'abîme [1]. » Tel est l'effroyable sort d'une créature qui voulut, dans un jour d'orgueil, usurper le trône de Dieu. Dieu s'irrite : Dieu parle. « Ma gloire, je ne la donnerai pas à un autre! » « Et quand tu te serais élevé comme l'aigle, et quand tu aurais placé ton nid parmi les astres, je t'arracherais de là, dit le Seigneur [2] ! » — Maintenant regardez le Christ, et voyez ce que Dieu fait pour lui. Lui-même l'appelle à lui, le fait monter jusqu'à son trône, lui parle comme à un « Seigneur : » *le Seigneur a dit à mon Seigneur: siégez à ma droite* [3]. Voilà le Christ dépassant, à des distances infinies, les places marquées dans l'économie divine et le gouvernement des mondes pour tous les êtres créés, pénétrant dans le ciel des cieux, laissant infiniment derrière lui les plus sublimes et les plus parfaites des créatures, et ne s'arrêtant dans cet essor unique que parvenu au trône même de la Divinité.

[1] Isai XIV. — [2] Abdiæ. — [3] Psal. CIX.

« Voici ce qu'a opéré dans le Christ la force de la puissance divine, quand Dieu l'a ressuscité d'entre les morts et l'a constitué à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute Principauté et de toute Puissance et de toute Vertu et de toute Domination et de tout nom qui est nommé non-seulement dans ce temps actuel, mais encore dans le temps à venir. Et il a tout mis sous ses pieds. » « Tout lui a été soumis, ajoute l'Apôtre dans un autre endroit, tout, sauf Dieu même qui lui a donné cette plénitude de domination. » Cette place unique, cette distinction absolument refusée à toute pure créature tranche invinciblement la grande question de la divinité de Jésus-Christ [1]. Le même sublime apôtre poursuit ainsi la chaîne de sa victorieuse argumentation : « Auquel des anges Dieu a-t-il jamais dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui ? Et encore : Je lui serai un père, et il me sera un fils ? Et quand de nouveau il montre son Fils unique à l'univers, il dit : Que tous les anges de Dieu l'adorent. Des anges il est dit : Dieu fait de ses anges des souffles impétueux, de ses ministres il fait des flammes ardentes. Mais à son Fils Dieu tient ce langage : ton trône, ô Dieu, est au siècle des siècles ; le sceptre de l'équité sera le sceptre de ton règne.... Auquel des anges Dieu a-t-il dit jamais : Sieds-toi à ma droite jus-

[1] « Dixit Dominus Domino meo. » Vidisti æqualitatem honoris ? Ubi est thronus, ibi est signum regni : ubi autem thronus unus, est ejusdem regni honoris æqualitas. Quocirca Paulus quoque dicebat : « Ad Filium autem : thronus tuus, Deus, in sæculum sæculi. » Ita etiam Daniel videt universam creaturam assistentem et Angelos et Archangelos, Filium autem hominis venientem in nubibus et pervenientem usque ad Antiquum dierum. » (S. Chrysost. *Exposit. in Psal. CIX.*)

qu'à ce que de tes ennemis je fasse l'escabeau de tes pieds?» Donc, conclut l'Apôtre, cette différence si absolue de nom, de lieu, de procédé, de langage, d'investiture et d'honneurs, sépare Jésus-Christ du plus élevé des anges de toute la distance de la terre aux cieux. « Jésus-Christ est autant plus élevé que les anges que le nom dont il a hérité l'emporte sur le nom dont les anges sont dotés. » Si, en plein cœur de la cité éternelle, au milieu des splendeurs angéliques, Jésus-Christ domine et dépasse de sa divine hauteur les élévations les plus sublimes, combien plus dominera-t-il toutes les grandeurs de la terre, et sa divine figure se détachera-t-elle de tout ce que la terre peut montrer. Qu'il en est bien ainsi ! Un prophète a dit une grande parole sur cette question qui nous occupe. Parlant du Christ qui devait être donné à la terre : « La mort, dit-il, sera chassée devant lui. Il s'est tenu debout, il a mesuré la terre, il a regardé et il a dissous les peuples, les montagnes du siècle ont été broyées, les collines se sont inclinées sous le char de son éternité. » Ces magnifiques expressions reviennent toutes à l'affirmation suivante : Tout meurt, sauf Jésus-Christ. Et comme la perpétuité, l'éternité de la vie n'est l'apanage de nul autre que de Dieu, dire de Jésus-Christ « qu'il est vivant toujours, *semper vivens* [1], c'est affirmer, sans autre besoin de preuves, qu'il est Dieu. Ce classement entre ce qui meurt et qui est créature, et ce qui toujours vit « et qui est Dieu, est sans réplique possible, sans ombre, sans incertitude, sans hésitation. Tu meurs, donc tu n'es pas Dieu. David place Jésus-Christ sur le trône de Dieu. Assurément c'est que Jésus-Christ est Dieu. Il ajoute : *ton trône, ô Dieu, est au siècle des siè-*

[1] Hebr.

cles, permanent, impérissable, éternel! O Christ « toujours vivant, » donc tu es Dieu ! *Eux périront : toi tu demeures le même toujours* [1]. Le sépulcre est le sceau le plus vrai, la plus infaillible marque, pour discerner l'humain du divin. Sans doute il y a de la divinité de Jésus-Christ mille autres preuves : celle-ci a une telle force et est en même temps si accessible à toutes sortes de regards, qu'il nous faut la garder et la scruter précieusement. *Ipsi peribunt : tu autem permanebis.* Embrassons d'un coup d'œil le cours entier des siècles : des élévations s'y montrent, des grandeurs s'y dressent superbement. Voici de vastes puissances, de merveilleux génies, des hommes qui ont suspendu des multitudes à leurs lèvres d'or, qui ont rempli leur siècle du bruit de leur gloire, dont le souvenir a traversé les âges et dont les œuvres nous imposent encore le tribut de l'admiration. Tous ces grands hommes vivent-ils ? Un Platon, un Socrate, un Alexandre, un Scipion, un César, vivent-ils ? Non. Leur souvenir erre dans les horizons de notre mémoire comme un fantôme vide ; leur gloire n'a plus dans la suite des générations que des échos perdus, *leur nom est inscrit sur la terre*, mais c'est un nom sans chaleur et sans vie. A ce nom, quand il est prononcé, rien ne vibre, rien ne se remue. Parmi les mille millions d'hommes qui peuplent la terre, y a-t-il un seul cœur qui batte d'amour pour Alexandre ou César ? Ces illustrations suscitent-elles jamais un dévouement ? Qui se ferait tuer pour l'amour de Platon ou de Socrate ? Non, tous ces grands hommes sont morts : *ipsi peribunt* [2], et leur souvenir n'est plus que la lettre froide et morne sur la pierre d'un tombeau. A côté d'eux, voyez Jésus-Christ. Après

[1] Psal. CI. — [2] Psal. CI.

dix-huit siècles, Jésus-Christ est plus vivant mille fois qu'aux jours de son existence mortelle. Sa vie est plus étendue, plus puissante, plus féconde. Cette vie remue plus le monde, remplit plus efficacement les âmes, fonde plus d'œuvres, suscite plus de dévouements, entraîne à plus de martyres. Et, à l'heure qu'il est, dans ce dix-neuvième siècle qui devait si bien assister aux funérailles de l'Homme-Dieu et l'ensevelir pour toujours dans le linceul de l'oubli, à l'heure qu'il est Jésus-Christ est vivant comme il ne l'a jamais été. Tous les bruits qu'élève le monde le regardent, tous les efforts l'ont pour objet, tous les blasphèmes l'atteignent, tous les cris d'amour sont à lui : ennemis comme amis, adversaires furieux comme défenseurs enflammés, tous étreignent le Christ, soit dans la haine, soit dans l'amour. Prodigieuse chose ! Les vastes ébranlements des peuples, les guerres qui se montrent à l'horizon, les effroyables chocs qui se préparent, n'ont plus d'autre but que la destruction ou la conquête du Christ. Non-seulement Jésus-Christ, vivant au milieu de chaque nation de l'Europe, y règne, y domine, y plie les âmes à ses volontés souveraines, y captive les intelligences, y entraîne les cœurs, y dévoue les existences, y crée à profusion les œuvres les plus puissantes, y fonde les plus vastes institutions, mais dans l'ensemble même des peuples, de l'occident à l'orient, c'est lui qui est l'enjeu d'une lutte gigantesque, lui que des millions d'hommes ou combattent ou défendent, ou veulent renverser ou gardent d'une volonté invincible et au prix des plus sanglants héroïsmes. Il y a entre Jésus-Christ et les grands hommes toute la différence qui sépare la vie de la mort, une éternelle vie d'une éternelle et définitive mort : eux meurent, lui est toujours et invinciblement

vivant : *ipsi peribunt, tu autem permanes* [1], SEMPER VIVENS [2]. Or où est l'éternelle vie, là est plus que l'homme, là est Dieu. « Notre âge s'ouvrit par un homme qui surpassa tous ses contemporains, et que nous, venus après, nous n'avons point égalé. Conquérant, législateur, fondateur d'empire, il eut un nom et une pensée qui sont encore présents partout. Après avoir accompli l'œuvre de Dieu sans y croire, il disparut, cette œuvre achevée, et se coucha comme un astre éteint dans les eaux profondes de l'océan Atlantique. Là, sur un rocher, il aimait à ramener devant lui-même sa propre vie, et de lui remontant à d'autres auxquels il avait le droit de se comparer, il ne put éviter, sur ce théâtre illustre dont il faisait partie, d'entrevoir une figure plus grande que la sienne. Il la regarda souvent : le malheur ouvre l'âme à des lumières que la prospérité ne discerne pas. La figure revenait toujours ; il fallut la juger. Un des soirs de ce long exil qui expiait les fautes du passé et éclairait la route de l'avenir, le conquérant tombé s'enquit d'un des rares compagnons de sa captivité, s'il pourrait bien lui dire ce que c'était que Jésus-Christ. Le soldat s'excusa ; il avait eu trop à faire depuis qu'il était au monde pour s'occuper de cette question. « Quoi ! reprit douloureusement l'interlocuteur, tu as été baptisé dans l'Église catholique, et tu ne peux pas me dire, à moi, sur ce rocher qui nous dévore, ce que c'était que Jésus-Christ ! Eh bien ! c'est moi qui vais te le dire. » Et alors, ouvrant l'Évangile, non pas de la main, mais d'un cœur qui en était rempli, il se mit à comparer Jésus-Christ avec lui-même et tous les plus grands hommes de l'histoire ; il releva les différences

[1] Psal. CI. — [2] Hebr.

caractéristiques qui mettent Jésus-Christ à part de toute l'humanité, et, après un torrent d'éloquence qu'aucun Père de l'Église n'aurait désavouée, il termina par ce mot : « Enfin je me connais en homme et je te dis que Jésus-Christ n'était pas un homme [1] ! »

Ces premiers mots du Psaume : *Siége à ma droite*, adressés par Dieu à Jésus-Christ, ce trône partagé, cette place identique, cette élévation par-dessus les cieux, *excelsior cœlis factus*, marquent déjà invinciblement la divinité de Jésus-Christ. Mais cette révélation atteint dans un verset qui suit ses sublimités dernières. C'est toujours Dieu qui parle, s'adressant toujours à Jésus-Christ. *De mon sein, dès avant l'aurore, je t'ai engendré* [2]. Ces paroles qui formulent la génération éternelle du Verbe, sa consubstantialité, son éternité, sa perfection, par suite son égalité absolue avec le Dieu qui l'engendre, ces paroles ineffables établissent plus magnifiquement encore que toutes les autres la divinité de Jésus-Christ. Quand Dieu créa le monde, il le fit d'un geste et d'un mot : *il a dit et tout a été fait; les cieux sont l'œuvre de sa main.* Quand Dieu crée une âme, le mystère se fait plus profond, la création plus intime, l'être tiré du néant touche à Dieu de plus près. L'âme est le souffle de sa bouche, elle est comme sa respiration, elle sort de lui-même comme l'air qui s'échappe de nos poitrines, elle jaillit toute chaude des ardeurs de sa dilection, elle se rapproche de lui autant que le peut faire l'être créé, mais elle n'est point lui, elle a pu toucher sa substance, elle ne la partage point, elle n'en est point une émanation et un prolongement. Elle est par Lui, mais elle n'est point de Lui. Jésus-Christ seul,

[1] Lacordaire, *Confér.* — [2] Psal. CIX.

comme Dieu et dans sa génération éternelle, est de Dieu, de la substance de son Père, *engendré du sein de ce Père dès avant l'aurore,* éternellement[1]. « Tout ce que

[1] « Quod Patres omnes, nullo penitus excepto, de Christo ejusque divino atque immortali ortu prædicant, et ad convincendos non solum Judæos verum etiam hæreticos afferunt, id novitii interpretes sic exponunt, sic vertunt, et latine et vernaculo, ut non modo in expositione, verum etiam in versione ipsa, nec Christus appareat, nec quidquam Christo congruum. Quod autem Hebræum sic statuunt, tanquam a christiana interpretatione diversum, falsum id quidem est. Primum enim illud *ex utero,* ex vulva, *ante luciferum,* sive ab aurora (condita) habent non modo Septuaginta, sed etiam Aquila, Symmachus, alii apud Epiphanium et cæteros, certa est interpretatio : tum in Hebræo *tal* id est *ros,* ipso fatente Grotio, eleganti translatione, *semen* significat : ea similitudine, qua etiam per aquam designatur : Prov. v, 16 : « Deriventur fontes tui foras, et in plateis aquas tuas divide. » Quo etiam spectat illud Isa. xxvi, 19 : « Ros lucis » (sive vitæ), ros tuus. » Hebr. « Ros olerum, ros tuus, » nos secundum semen tuum, atque olerum rore infuso succrescentium esse solet : qua phrasi Propheta significat incrementa antea extenuatæ gentis, tunc autem uberrime succrescentis ac velut reviviscentis, ut ipse contextus docet. Ros ergo facile ad fecunditatem refertur seminis ; præsertim cum accedunt eodem trahentes, velut cogeratæ voces, ut in nostro versiculo, illud *ex utero,* ac postea ros *nativitatis tuæ.* Nam illud *jaldutecha* quod tam varie vertunt, cum optimis interpretibus nativo sensu vertas : *nativitatis tuæ* ducta origine ab « Jalad, » quod est « genuit ; » unde « Jullad, » natus est, Isa. ix, 6, loco notissimo : « parvulus natus est nobis. » Ex qua versione in sensus existat *ex utero* (ab intimis) *ante luciferum* (ante sæcula, ante creaturam omnem) seu mavis : a (creato) lucifero, a (condita) aurora, tibi ros nativitatis tuæ : hoc est tibi (progerando) ortum est, effusum semen ex quo es natus. Quod cum esset obscurius, ut solent prophetica, Septuaginta in id ierunt, ut vulgata ac nota

nous devons à Jésus-Christ nous est montré dans ce Psaume. Nous le voyons premièrement comme Dieu, et nous disons : « C'est ici notre Dieu et il n'y en a

voce *gignendi* uterentur, Deumque ipsum toto Psalmo loquentem ad Christum, hic quoque inducerunt : *ante luciferum ego te genui*, quo significaretur Christum non esse recens aliquid, aut noviter ortum, vel genitum; sed quemadmodum Michæas quoque prodidit, egressnm ejus esse « ab initio, a diebus æternitatis. » (Mich. v, 2.)

« Cum ergo et Patres consentiant, et Hebræus, si verborum vim, ac spiritum penitus assequere, cum Vulgata in eumdem sensum tam facile coalescat, mirum est Christianos nunc omnia malle involvere, quam eo ire quo verba ipsa ferrent, et quo Septuaginta Interpretes longe ante Christum natum, non contentionis studio, cujus causæ longe aberant, sed nativo sensu deducti sunt.

« Id autem eo magis fieri debuisse dixerim quod aliæ interpretationes, vel in nostram incidant, vel nihil habeant sani sensus. Certe quod Hieronymus ex Hebræo vertit : *quasi de vulva orietur tibi ros adolescentiæ tuæ*, jam diximus eo redigi, ut ros adolescentiæ sit idem quod ros nativitatis, ex quo adultus natusve sit filius; ex paterno semine, non decisa substantia, sed tota, ut modo retulimus; quare ipse Hieronymus, haud minus quam cæteri Patres, ex hoc loco infert æternam ex paterna substantia Filii nativitatem. Neque multum ab Hieronymi interpretatione deflectit Aquila, cum, teste Epiphanio, Hær. LXV, vertit : *a vulva, ex aurora, tibi ros pueritiæ tuæ :* nullo sensu, nisi eo quo in pueritia indicari solet ipse ortus, ipsa nativitas, veluti recens editæ sobolis, cujus significationis exempla passim invenias : tanquam diceret : « ab ipsa aurora condita, o puer a Deo nate, effuso ab interioribus semine ortus es ; » quo vera generatio designatur.

« Huc accedit quod eam interpretationum omnes Patres, universaque Ecclesia christiana est amplexa, penes quam ut veræ fidei de Christo ita verarum interpretationem atque expositionum de vaticiniis Christum spectantibus, repositum est promptuarium; nec fas ab eo sensu aberrare quemquam qui sacrum illud depositum custoditum velit. » (Bossuet, *Exposit. in Psalm. CIX.*)

point d'autre. » Car s'il est engendré, il est Fils; s'il est Fils, il est de même nature que son Père; s'il est de même nature, il est Dieu, et un seul Dieu avec son Père, car rien n'est plus de la nature de Dieu que son unité. » — Ainsi Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble. En lui Dieu et l'homme s'unissent sans se confondre, se mêlent sans s'anéantir, forment sans division une seule et unique Personne divine, un seul et même Jésus-Christ, « fils de l'homme, » « fils de Dieu, » fils de David selon la chair, et « montré aussi fils de Dieu. » Car, « alors qu'il était dans la forme d'un Dieu.... il prit la forme de l'esclave. » Et comment ce grand et ineffable mystère s'est-il accompli ? « Le Verbe a été fait chair. » La Divinité s'est répandue sur la nature humaine, l'a pénétrée, l'a embaumée, l'a transfigurée, lui a transmis toutes les puissances de l'Être divin, l'a faite Personne divine : union ineffable, mélange si parfait, transformation si complète, qu'en face de la Personne sacrée de Jésus-Christ, nous disons tout ensemble : « Dieu s'est fait homme, » « l'homme a été fait Dieu, » et,tombant aux pieds de « cet Homme, » « où la plénitude de la Divinité habite corporellement, » nous lui adressons ces mots d'un apôtre : *Mon Seigneur et mon Dieu* [1] ! Encore un coup, comment cela s'est-il fait? David chante : O Christ Jésus, *la grâce a été répandue sur vos lèvres... Dieu vous a oint d'une huile de joie par-dessus tous vos semblables* [2]. Les autres hommes recevront quelques gouttes, et ces gouttes leur couleront « de votre plénitude, » ils auront de vous la grâce « de participer à la nature divine ; » vous, ô Christ Jésus, vous serez cette nature même, vous serez Dieu, toute

[1] Joan XX. — [2] Psal. XLIV.

l'huile de la Divinité s'épanchera en votre humanité pour la diviniser tout entière. Les autres hommes seront faits *divins* : vous êtes *Dieu*.

II. — Vous êtes donc Roi, le seul, l'unique, le vrai Roi du monde, dont tous les autres ne sont que les ministres et les représentants, « ministres de Dieu pour notre bien, » comme dit l'Apôtre. A eux la délégation du pouvoir : à Vous le pouvoir dans sa source, sa substance, sa plénitude. La même parole qui en Jésus-Christ nous révèle un Dieu, nous montre un roi : *Siége à ma droite*[1], dit Dieu à son Fils : de cette parole ce divin Fils conclut : *Moi* donc *j'ai été constitué Roi*[2]. Qui n'a pas entendu cette parole, qui ne connaît pas ce mystère de la royauté du Christ Fils de Dieu dans le monde, celui-là ne peut plus jeter sur la trame de l'histoire un œil intelligent ; les événements dont le monde entier est depuis dix-huit cents ans le théâtre demeurent pour lui de désespérantes énigmes, les faits prennent pour lui les formes du chaos, et sa logique se brise à des obstacles invincibles autant qu'inattendus. A l'aspect de l'immense révolution chrétienne qui changea d'un coup la physionomie du monde, déconcerta toute la suite logique des faits, interrompit brusquement le cours des siècles, et fit prendre tout à coup à l'humanité une nouvelle et inconcevable direction, à la vue de l'Homme qui maniait ainsi l'univers comme l'enfant manie une flexible verge, l'humanité dut bien s'approcher, considérer, s'expliquer ces prodiges, *veniam et videbo visionem hanc magnam;* elle posa donc à Jésus-

[1] Psal. CIX. — [2] Psal. II.

Christ, elle lui pose tous les jours encore sa grande question, à laquelle Jésus-Christ répond toujours: TU ES DONC ROI? — TU L'AS DIT: JE SUIS ROI[1].

Quelle est cette royauté de Jésus-Christ? Scrutons les paroles du Psaume, une vaste réponse en jaillit. *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : sieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que de tes ennemis je te fasse un marchepied*[2]. Voici deux époques clairement insinuées, et le même règne de Jésus-Christ doit successivement parcourir deux phases, l'une d'ébauche et de préparation, l'autre d'achèvement et de perfection. La première se développe dans le temps, la seconde inaugure et remplit l'éternité. Dès sa première venue dans le monde, Jésus-Christ est roi. Il le déclare au plus fort de ses humiliations et de ses souffrances, il l'affirme devant le délégué de la superbe Rome, en face de la croix où il va mourir, au milieu d'une populace en délire qui hurle : *Nolumus hunc regnare super nos!* Un mot du Christ tranche la question : « Tu l'as dit, oui, JE SUIS ROI[3]. » Quand il ajoute : « Mon royaume n'est pas de ce monde, » il n'anéantit pas son affirmation précédente, il ne brise pas le sceptre dominateur qu'il tient de l'expresse volonté de son Père, il entend seulement que cette suzeraineté ne détruira pas la puissance civile, que cette royauté a une origine, des moyens, des effets, des œuvres spéciales, surnaturelles, divines, hors de la portée des oppositions et des oppressions terrestres. Loin de nier sa royauté sur le monde, durant le cours des siècles, Jésus-Christ en montre là, au contraire, l'efficacité absolue, la vigueur invincible, en en mon-

[1] Joan. XVIII, 37. — [2] Psal. CIX. — [3] Joan.

trant la divine naissance et la source infinie. Mais bien que, durant le temps, Jésus-Christ « régisse les peuples[1], » et, du haut du ciel, où « il siége à la droite » du Père, « il fasse la loi aux rois et leur donne, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons, » néanmoins ce n'est qu'au dernier jour, lors de son second avénement, que son règne doit acquérir une entière plénitude, ses conquêtes leur dernière étendue, et ses victoires leur suprême puissance. Jésus-Christ aura donc comme deux règnes différents, l'un incomplet, durant le cours des siècles, l'autre parfait et absolu, dans son second Avénement[2].

1. Quel est ce règne de Jésus-Christ durant le cours des âges[3]? Où réside sa puissance ? Dans quel milieu s'exerce-t-elle ? Quelle est-elle?

Où elle réside? Dans une société spirituelle, dans un empire des âmes, dans une Église, où il vit, où il s'incarne, pour ainsi parler, depuis la naissance des siècles, où il ne cessera d'agir, de triompher, de régner jusqu'à leur dernière consommation. *C'est du milieu de Sion que le Seigneur fera jaillir le sceptre de votre puis-*

[1] Psal. II. — [2] Vid. I Corinth., II Thessal. — [3] « Hunc versum non recte intelligimus, si non fieri jam videmus. Sede ergo a dextris Dei, donec impleantur tempora gentium. Modo, « in medio inimicorum tuorum, » nunc in isto transitu sæculorum, in ista propagatione et successione mortalitatis humanæ, nunc dum torrens temporum præterlabitur, ad hoc directa est virga virtutis ex Sion, ut domineris in medio inimicorum tuorum. Dominare in medio paganorum, judæorum, hæreticorum, falsorum fratrum... Dicta est virtus ejus qua subjecit gentes ugo suo, qua stravit populos, non ferro sed ligno, etsi in carne, etsi in humilitate. » (S. Augustin. *Expositio in Psalm. CIX.*)

sance. Ne demandons pas comme ces incrédules, ces insensés et ces aveugles : « Et où donc est-il votre Dieu ? » Il est dans la vraie Église, ce Dieu caché en sa personne, manifeste et étincelant dans ses œuvres et les effets quotidiens de sa puissance. Comme sa puissance elle-même, son Église s'est accrue, développée, étendue, perfectionnée. Longtemps elle fut *Sion*, l'Église dans sa forme figurative et provisoire; maintenant, depuis « la plénitude des temps [1] » et la venue sur la terre du désiré des nations, la *Sion* véritable, c'est l'Église catholique. C'est là que l'Homme-Dieu a renfermé ses pouvoirs, et qu'il continue les œuvres de son apostolat divin et de sa royauté éternelle. C'est là qu'il parle, qu'il enseigne, qu'il purifie, qu'il guérit, qu'il transfigure les âmes et les divinise. C'est de là qu'il fait sentir au monde des influences qui l'épurent et le vivifient, et aussi parfois que jaillissent des tonnerres formidables qui l'épouvantent et le brisent.

Qui n'a pas compris qu'un *sceptre* divin, une miraculeuse et surhumaine puissance est cachée dans l'Église, ne peut plus rien s'expliquer de son existence et de ses œuvres, et, faute d'accepter une vérité grandiose, la raison humaine doit accepter une série d'énigmes sans solution et d'absurdités désespérantes. Le divin déborde de l'Église catholique, toute son existence contredit les lois ordinaires et remonte le courant des choses : elle vit sans que rien la fasse vivre et quand tout l'oblige à mourir ; elle triomphe quand tout triomphe d'elle; elle écrase ses ennemis au moment même où elle en est écrasée ; elle fait des conquêtes quand la force humaine l'a tout entière envahie et

[1] Galat.

dépouillée. Là où les plus imposantes forces humaines échouent, elle, non-seulement sans ces forces, mais enveloppée de toutes les faiblesses et de tous les néants, triomphe, impose des volontés absolues, brise les plus impérieuses résistances, reste maîtresse et dresse le trône le plus haut et le plus ferme que les siècles aient jamais vu. L'Église ne vit que par Jésus-Christ, « le Fils du Dieu vivant, » « vivant lui-même toujours [1], » cause de toute vie, principe de toute force, source intarissable d'immortalité. Aussi l'Apôtre, parlant au nom de cette Église, disait-il : « A Dieu ne plaise que nous parlions d'œuvres que n'aurait pas opérées en nous le Christ Jésus. » Et encore : « Cherchez-vous à expérimenter la force du Christ qui parle en nous, de ce Christ qui n'est pas faible, mais qui au contraire est tout-puissant au milieu de vous ? Car encore qu'il ait été crucifié dans la faiblesse, il vit de toute la force d'un Dieu : nous de même, nous sommes en lui pleins de faiblesse, et avec lui nous vivons de toute la puissance de Dieu au milieu de vous [2]. » Voilà le *sceptre* de Dieu *en Sion*. Or comme ce « sceptre, » cette force royale, cette divine domination se dissimule sous d'apparentes faiblesses, l'Église aussi cache obstinément sa force, l'Église ne cesse pas depuis dix-huit siècles d'apparaître au monde, comme son chef, la couronne d'épines sur le front, la pourpre ensanglantée sur l'épaule; la scène du prétoire est une scène éternelle, chaque pouvoir persécuteur qui se lève, se saisit de l'Église, la fait fouetter, lui met à la main un roseau dérisoire, la jette en pâture aux sifflets et aux haines de la foule : « Voilà l'homme ! » Il se dit Dieu, elle se

[1] Hebr. — [2] II Corinth.

prétend divine, mais « je vais la faire fouetter. » Et les soldats la meurtrissent et le prétoire est plein de son sang. Puis le prétoire croule, Pilate disparaît, Rome elle-même s'évanouit, l'Église est reine, le monde ne reconnaît plus qu'un sceptre, *le sceptre qui sort de Sion.*

Les mots qui suivent dans le Psaume achèvent de nous révéler ce divin phénomène de la puissance et de la vie miraculeuses de l'Église et de Jésus-Christ dans l'Église. Dieu dit encore à son Verbe incarné : *Règne au milieu même de tes ennemis.* Le miracle atteint ici sa dernière puissance. Que Dieu ait fait de son Église une barque désemparée, sans force, sans résistance, sans voiles, ni mâts, ni gouvernail; qu'il y ait fait monter ses fils et ait lancé cette suprême faiblesse dans l'immensité d'un océan; que cette barque ainsi impuissante traverse cette immensité, franchisse cet océan des temps et des choses, vogue sans danger vers l'éternel rivage : voilà déjà l'œuvre d'un Dieu, *a Domino factum est istud.* Mais que de perpétuelles tempêtes surgissent ; que des flots gigantesques s'amoncellent ; que l'océan tout entier se rue contre l'esquif, le recouvre, l'accable, le brise.... et que l'océan soit vaincu : voilà le triomphe le plus extraordinaire du Fils de Dieu ; voilà par excellence l'œuvre « de la droite du Tout-Puissant. » *Dominare in medio inimicorum tuorum*[1]. Dieu pouvait séparer son Église, lui tracer une inviolable enceinte, écarter d'elle les flots menaçants de ses ennemis. Tout au contraire, il la mêle à leurs bandes furieuses, il la laisse en plein cœur d'une épouvantable mêlée. Dans chaque cité, dans chaque royaume, les enfants de Dieu formeront « un petit troupeau, » n'of-

[1] Psal. CIX.

friront que l'aspect d'une « brebis » inoffensive; les fureurs « des loups » les environneront, les oppressions tyranniques, les ruses et les perfidies, parfois les agressions sauvages feront de leur vie entière un perpétuel martyre. Dans chaque mauvais instinct, dans chaque passion, dans chaque orgueil de la nature humaine, dans les calculs de l'intérêt, dans les rêves de l'ambition, dans les ivresses du pouvoir souverain, Jésus-Christ trouvera des ennemis implacables, mais toujours *au milieu de ses ennemis il dominera*[1]. Saint Jean Chrysostome nous arrête sur ce mot *dominare*, « domine. » Là se cache un nouveau prodige de la puissance du Christ dans l'Église. Dieu ne dit pas même à son Fils : Résiste, combats, taille en pièces tes ennemis, scrute leurs voies, étudie leur trame, saisis leurs complots, disperse leurs bandes : il dit de suite, sans acheminement, sans gradation, le mot suprême : *Domine au milieu de tes ennemis*[2].

Et en effet, aucune parole ne peint mieux l'exercice du pouvoir souverain de Jésus-Christ au milieu du monde. La puissance humaine pour réduire des oppositions, assurer son empire au milieu d'un pays ennemi et soulevé, déploie d'imposantes forces ou bien use de toute la puissance d'une diplomatie raffinée. Jésus-Christ, sans effort, sans préparation, sans moyens

[1] « Ita enim plantatæ sunt Ecclesiæ in mediis urbibus; ita vicerunt et superiores evaserunt. Hoc est præclaræ victoriæ argumentum, quod in mediis hostibus altaria erexerint: quod tanquam oves essent in medio ferarum, et agni in medio luporum... Et non dixit : « vince » in medio inimicorum, sed *dominare*, ut ostenderet non in se habentes, omnia facientes tanquam ex imperio. » (S. Chrysost. *Exposit. in Psal. CIX.*) — [2] Psal. CIX.

d'aucune sorte, *domine*, il impose au cœur sa volonté. il captive l'intelligence, il manie l'âme et la façonne à son gré, il choisit ses disciples, il fixe ses conquêtes, il place là où il lui plaît le sceau et l'étendard de sa domination ; une conversion s'opère, une œuvre chrétienne s'organise, une nation défend sa cause, une autre acharnée à perdre son Église voit échouer ses entreprises; tous ces effets s'opèrent sans cause visible, sans force apparente, c'est toujours la même parole créatrice, qui a retenti à la naissance des choses, et dont l'écho se prolonge tout le long des temps. *Il dit et tout est fait, il donne ses ordres et tout s'exécute*[1]. Ainsi Jésus-Christ *domine au milieu de ses ennemis*. Si les gouvernements et les hommes d'État avaient bien médité ce mot révélateur, ils s'épargneraient bien des faux pas et souvent bien des chutes, des brisements et des ruines. Ils n'en arriveraient pas si souvent, pour avoir méconnu cette inévitable et invincible *domination* de Dieu dans son Église, à se voir foudroyés par cette autre parole : *alors Dieu leur parlera dans sa colère, et dans sa fureur il les livrera aux bouleversements*[2]. Une autre expression du Psaume que nous commentons achève de nous dépeindre la puissance de Jésus-Christ. *Tecum principium*, dit encore Dieu à son Fils, « la domination est en toi. » La source de ton pouvoir, c'est toi-même, ta force, ta victoire, ta royauté, c'est toi. Quant aux puissances de ce monde, elles sont tributaires de mille secours extérieurs : ce n'est pas *en elles* que résident la force et la vie, elles les empruntent aux circonstances du dehors, aux agents étrangers ; si cette source, qui ne jaillit pas d'elles-mêmes et dont elles ne sont jamais les maîtresses assurées,

[1] Psal. XXXII. — [2] Psal. II.

leur fait défaut, leur trône chancelle, leur pourpre se déchire et leur sceptre vole en éclats. Les péripéties de l'histoire ont rendu célèbre ce proverbe des cours : « il n'y a pas loin du Capitole à la roche Tarpéienne. » Et pourquoi n'y a-t-il pas loin ? Pourquoi le même prince, qu'hier la foule portait au Capitole, sera-t-il demain traîné aux gémonies ? Parce que pour gravir les marches du Capitole il eut besoin d'une force qui n'était pas lui. Les pouvoirs humains sont à la merci de tous les événements qui ondulent si capricieusement la surface de l'histoire. Des secours étrangers les élèvent et les maintiennent un instant, un souffle venu on ne sait d'où, des circonstances inattendues, des changements bizarres les renversent : dans aucun de ces deux cas, la vie n'était en *eux-mêmes*[1] ; leur fortune était d'emprunt ; la même main qui l'avait prêtée la reprend. Un conquérant s'élève, grandit, triomphe ; tout lui cède, tout recule, tout s'évanouit devant sa terrible épée. Qui l'a fait naître et qui le maintient ? Un ensemble de circonstances étrangères dont son génie a su profiter, mais qui ne sont pas à lui et dont il n'est pas le maître. Ébloui par son propre éclat, trompé par une trop longue fortune, il crie : *non movebor !* il a foi en un lendemain éternel... Un lendemain !

Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau ;
C'est notre vieille garde au loin jonchant la plaine.
Demain, c'est Waterloo ! demain, c'est Sainte-Hélène !
Demain, c'est le tombeau !

Pour Jésus-Christ seul il n'y a point de demain, car pour régner, pour s'assurer une domination qu'aucune

[1] Psal. CIX.

borne n'arrête et que les siècles ne font qu'affermir, Jésus-Christ ne demande à la terre quoi que ce soit ; bien plus, son intention est manifeste de renvoyer tous les auxiliaires, d'écarter tous les secours, de répudier toutes les forces, et de prendre au contraire pour appui tout ce qui est faiblesse, mépris, dérision, néant. Saint Paul montrait ces néants pour faire briller davantage la puissance tout intime de Jésus-Christ et de son Église : « Voyez, mes frères, la réunion de ceux qui ont été appelés : peu de sages selon la chair, peu de puissants, peu de nobles; mais ce qui est insensé aux yeux du monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; ce qui est faible selon le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les forts; ce qui est méprisé du monde, objet des dédains du monde, Dieu l'a choisi, il a choisi le néant pour détruire ce qui est[1]. » Et comment avec « le néant » Jésus-Christ renverse-t-il les colossales forces de « ce qui est », c'est-à-dire les forces de tout un monde? C'est qu'en Jésus-Christ est une puissance supérieure qui ne tient rien de la terre et émane tout entière de lui. « *Tecum principatus*. Son règne ne repose pas sur des appuis étrangers, ce règne est en lui, il lui est essentiel, il est inaliénable, inamissible, éternel. Les princes de ce monde perdent souvent leur trône; en tout cas, la mort les en précipite. Bien plus, même au temps de leur grandeur le règne ne leur appartient pas, il est tributaire des armées, du budget, des sentinelles qui veillent, des gardes qui environnent, des forteresses qui abritent. En Dieu, le règne c'est lui-même ; la puissance, c'est son être même, éternelle, inébranlable comme lui. Il lui est aussi impossible d'être privé de son règne,

[1] I Corinth.

que de perdre sa substance. *Le règne est en toi au jour de ta puissance*[1]. « Jésus-Christ a deux jours « de sa puissance, » le jour actuel, le jour futur. Dans chacun d'eux éclate une merveilleuse force. Quelle force quand par la mort la mort était vaincue et anéantie, les « portes d'airain brisées, » le péché détruit, la malédiction enlevée de dessus le monde, tous les antiques désastres réparés, tous les biens nouveaux obtenus! Quelle puissance comparer à cette puissance, soit que l'on considère les miracles, soit que l'on considère les œuvres opérées? Les morts étaient rappelés à la vie, les lépreux à la santé, les démons étaient mis en fuite, l'océan refrénait ses fureurs, les péchés étaient remis, les paralytiques reprenaient leur vigueur, le paradis s'ouvrait à l'homme, les rochers se brisaient, le voile du temple se déchirait de part en part, le soleil détournait sa lumière, et l'obscurité pesait sur le monde, les corps des saints endormis sortaient de leurs sépulcres, le larron retrouvait sa patrie perdue, les profondeurs du ciel s'ouvraient à la nature humaine, et cette nature humaine, broyée sous toutes les douleurs, prenait son essor et traversait le ciel des cieux, et, ce qui dépasse tout le reste, prenait place sur un trône, où les anges et les autres princes de la céleste cour la servaient. En même temps, tous les vices étaient chassés, les vertus de nouveau introduites, la grâce de l'Esprit-Saint répandue; des pêcheurs, des publicains, des faiseurs de tentes fermaient la bouche aux sages, désespéraient l'éloquence des orateurs, renversaient toute la puissance de l'enfer; dans le monde entier, les autels païens, les temples, les fêtes, les assemblées publiques, les sacrifices avec leur

[1] Psal. CIX.

fumée immonde et leurs jeux sacriléges, les devins, les magiciens, les augures, toutes les inventions, toutes les œuvres de l'enfer disparaissent d'un coup. Sur toute la surface de la terre les Églises germaient, les vierges se réunissaient en chastes troupes, avec les ordres variés des religieux et des moines; le désert comme la cité se remplissaient des fleurs et des parfums de la vie pieuse, les voix de la terre répondaient aux concerts célestes, les chœurs des saints alternaient avec les chœurs des anges, partout surgissaient les armées de martyrs, les troupes des confesseurs, les vertus croissaient avec une force et une facilité merveilleuses, les peuples barbares s'élevaient aux sublimités de la foi, ces hommes, dont la férocité dépassait celle de la bête fauve, luttaient de sainteté avec les anges; autant le soleil éclaire de contrées diverses, autant, après la mort du Christ et sa résurrection, la foi chrétienne illumina de régions et de peuples. Voilà l'immensité des œuvres divines qu'envisageait le Psalmiste quand il chantait : *A toi le règne au jour de ta puissance* [1]. »

2. « Voulez-vous aussi vous rendre compte du *jour* futur de la puissance du Christ, et comment aussi ce jour manifestera sa force toute divine? Contemplez en vous-même ce grand spectacle : le ciel emporté dans un immense tourbillon, toute la nature gâtée par la déchéance qui ressuscite à sa vie d'immortalité, toutes les générations qui, à un signe, se présentent devant le Christ, les démons chargés d'ignominies et de hontes, dans l'attitude de la frayeur et du désespoir, les justes dans l'ivresse du triomphe, tous les hommes rendant

[1] S. Chrysost. *Expositio in Psal. CIX.*

compte des actes de leur vie entière, ou bien condamnés pour leurs crimes, ou bien couronnés pour leurs vertus. Le temps a cessé, l'éternité commence, plus de morts, plus de maladie, plus d'impuissantes vieillesses, plus de pauvreté, plus de ruines, plus d'attaques ni d'embûches, plus de demeures ni de cités, plus rien de ce qui constitue notre besogneuse existence, ni métiers, ni arts, ni navigations lointaines, ni vivres et vêtements, lits de repos et vacillantes lumières[1]... » Tout est splendide, tout est immortel, tout est divin ; le ciel étend à l'infini devant les élus ses splendeurs et ses richesses, l'abîme a pour jamais refermé sur les réprouvés ses gouffres sans fond. Désormais les misérables ennemis du Christ, réduits à une éternelle obéissance, écrasés sous une inexpiable défaite, *lui servent de marchepied*, Dieu seul est roi dans un empire que ne trouble plus la révolte, où ne s'entendent plus « ni cris de douleurs » ni cris séditieux. Les bons jouissent d'un triomphe sans mélange, les méchants, enfermés dans les cachots de la justice, réduits à une éternelle impuissance, n'entreprennent plus rien ni contre Dieu, ni contre son Christ, et l'Église, dans sa cité triomphale, est pour jamais à l'abri de leurs coups. La parole divine est accomplie tout entière, le règne du Verbe incarné est complet, son œuvre est parfaite, le Christ est dominateur, il est vainqueur, il est Roi. « Au Roi immortel et invisible des siècles, au seul vrai Dieu, honneur et gloire dans toute la suite de l'éternité : Amen[2]. »

III. — *Le Seigneur en a fait le serment, jamais il ne s'en repentira : tu es Prêtre selon l'ordre de Melchisédech.*

[1] S. Chrysost. *Exposit. in Psal. CIX*. — [2] Rom.

Quel texte à la fois grandiose, profond, mystérieux ! Un Dieu qui affirme avec serment, qui jure pour l'éternité, qui constitue un suprême et définitif sacerdoce, un Dieu qui sacre Prêtre éternel un Dieu ! *Jamais il ne s'en repentira* [1]. Dieu s'est donc parfois repenti? C'est-à-dire, car l'Esprit-Saint s'accommode ici manifestement à nos manières d'exprimer, il imite les vicissitudes de notre nature mobile et changeante, c'est-à-dire que plusieurs institutions précédentes trop imparfaites pour remplir l'infini des désirs et des volontés de Dieu n'ont pu exciter en lui que le dégoût et provoquer le repentir. Il est écrit de l'homme prévaricateur que Dieu « se repentit de l'avoir créé. » Plus tard, quand, pour arrêter l'humanité sur sa pente de dégradation et de ruine, Dieu lui donne une loi figurative qui le devait éclairer et retenir, cette loi par la malice du péché « tourne à la mort, faite qu'elle était pour la vie » et le salut. Dieu eut à se repentir encore. Quand à la loi de Moïse Dieu ajoute le sacerdoce d'Aaron, de ces holocaustes grossiers, quels honneurs dignes de sa majesté pure lui pouvaient revenir? Quels sentiments provoquaient-ils en lui que le mépris et le dégoût? *Les holocaustes pour le péché n'ont pu vous plaire* [2]. Rien de terrestre, rien de fini, rien surtout de souillé n'est digne de Dieu, ne peut approcher de son trône, monter à son autel, faire l'objet de son culte, lui rendre les honneurs que réclame sa majesté infinie. Dieu rejettera donc l'homme comme son prêtre : pour prêtre il ne lui faut rien moins qu'un Dieu. De tout ce qu'il lui a fallu constituer de terrestre et de provisoire, en attendant « la plénitude des temps, » Dieu se repentira : mais dès que, pour Prêtre éternel il

[1] Psal. CIX. — [2] Psal. XXXIX.

aura constitué son Verbe incarné, dès qu'il aura dit à ce Fils : *tu es Prêtre pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédech*, les exigences infinies de sa gloire seront infiniment remplies, le Psalmiste pourra l'affirmer sans crainte : *Il ne se repentira pas à jamais*[1].

L'apparition dans le lointain des âges de ce sacerdoce du Fils de Dieu emprunte de l'Écriture une merveilleuse grandeur. *Tu es Prêtre selon l'ordre de Melchisédech.* Ce Melchisédech apparaît une fois dans l'Écriture. D'où il vient, quelle est sa généalogie, quels sont ses ancêtres, nul n'en sait rien. Quand disparaît-il? Même silence de l'Écriture. Melchisédech semble n'emprunter à la terre que le lieu où il offre son mystérieux sacrifice et cette vie visible qui lui permet de l'offrir parmi les hommes : du reste on le dirait un Pontife éternel, « sans commencement comme sans fin à ses jours. » Dès qu'il se montre, tout ce que la terre compte d'illustre et de vénérable s'incline et reconnaît son pouvoir. Il bénit, il consacre une grande victoire, il offre le sacrifice tout nouveau et tout spécial à lui d'un peu de pain et d'un peu de vin. Qui ne reconnait dans le Melchisédech des anciens âges le Pontife-Dieu auquel il est dit dès les siècles de l'éternité : *le Seigneur en a fait serment, il ne s'en repentira pas : tu es Prêtre selon l'ordre de Melchisédech*[2]. Ce que l'Écriture insinue en figure

[1] « Reprobatio quidem fit præcedentis mandati propter infirmitatem ejus et inutilitatem; nihil enim ad perfectum adduxit lex : introduciio vero melioris spei, per quam proximamus ad Deum..... Et alii quidem plures facti sunt sacerdotes, idcirco quod morte prohiberentur permanere : Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium » (Hebr. VII.) — [2] Psal. CIX.

Jésus-Christ l'accomplit dans la plus divine vérité. Pontife éternel, il n'apparaît qu'une fois au milieu des temps, il n'offre qu'un seul sacrifice, il bénit des vainqueurs, il se charge des tributs de la terre et des dépouilles de l'ennemi. Nul ne connaît sa génération : *generationem ejus quis enarrabit ?* il n'y a « ni commencement ni fin à ses jours. » Quel est son sacrifice? « Or Jésus prit du pain et le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Et prenant le calice, il rendit grâces, et le leur donna en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang du Testament nouveau qui sera versé pour un grand nombre en rémission des péchés [1]. » Tel est l'ordre de Melchisédech : du pain, du vin offerts à Dieu et constituant le grand et unique sacrifice, celui qui remplace les grossières victimes et les holocaustes répudiés, et qui, éternel comme le Pontife qui l'offre, sauve « en une seule fois » l'humanité pécheresse, donne à Dieu une gloire infinie, remplit le ciel et la terre, résume et consomme toutes les œuvres divines, remplit le temps et l'éternité de son unité mystérieuse [2] : *una oblatione consummavit in sempiternum* [3].

Tout ne nous est pas dit encore des mystères « de l'ordre de Melchisédech. » Le sublime Apôtre nous en complète ainsi la révélation : « Ce Melchisédech, roi de

[1] « Hic unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dextera Dei ; de cætero expectans donec ponantur inimici ejus scabellum pedum ejus. Una oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos. » (Hebr. x.) — [2] Pour pénétrer dans toute la sublimité de ces mystères, il est indispensable d'étudier à fond l'Epître aux Hébreux, en s'appesantissant sur les chapitres VII, VIII, IX, X. — [3] Hebr., x, 14.

Jérusalem, prêtre du Dieu Très-Haut, que nous voyons venir au-devant d'Abraham de retour de la défaite et du carnage des rois, ce pontife qui bénit Abraham et auquel Abraham distribue la dîme de toutes ses dépouilles, est une figure dont voici l'explication. Son nom signifie « roi de justice; puis ensuite il est roi de Jérusalem, c'est-à-dire « roi de paix; » sans père, sans mère, sans commencement, sans fin à ses jours : figure du Fils de Dieu, il est prêtre pour l'éternité. » En Melchisédech tout était figuratif; en Jésus-Christ tout est réalité. Jésus-Christ « est Prêtre du Dieu Très-Haut. » « Il offre le pain et le vin. » Il bénit de son sublime autel l'illustre victoire du bien sur le péché et l'enfer. La terre entière lui apporte l'hommage de son adoration et les prémices de tous ses biens. Jésus-Christ est le « Roi de justice, » c'est de lui que la justice émane, de lui que jaillit la grâce, de lui que les vertus s'échappent dans le monde comme de vivifiants parfums, *bonus odor Christi*[1]. C'est Jésus-Christ encore qui est « Roi de Jérusalem, » de la Jérusalem terrestre qui est l'Église, de l'éternelle Jérusalem qui est le ciel. « Roi de paix. » « Lui-même est notre Paix, » lui « qui a tout pacifié par l'effusion de son sang, » qui a réconcilié le ciel à la terre, les hommes à Dieu, « qui a fait cesser toute division, » « qui a renversé le mur qui nous séparait. » Pontife éternel dont la prière en apaisant le ciel ne cesse d'entretenir cette céleste paix, « vivant toujours pour toujours intercéder. » Approchons donc, conclut l'Apôtre, du trône de miséricorde, pour obtenir les secours au temps où nous en avons besoin »

[1] II Corinth.

IV. — Vient une heure où il est trop tard. Jésus-Christ, Pontife de bénédiction *pour ceux qui aiment la bénédiction*, est aussi, quand la mesure est comble et le crime obstiné, un Juge sans miséricorde et un vengeur sans merci. Le Psaume s'assombrit, les révélations deviennent formidables, un dernier jour nous apparaît dans le lointain de l'avenir, jour terrible, où le Crucifié d'hier devient le Triomphateur d'aujourd'hui. « Jour de colère ce jour-là! » *le Seigneur est à votre droite, au jour de sa colère il brise les rois. Il jugera les nations ; il remplira tout de ruines ; il brisera sur la terre la tête d'un grand nombre d'ennemis* [1]. Ce n'est plus alors « l'Agneau de Dieu, » « la brebis muette devant ceux qui la tondent, » le tendre et compatissant Sauveur supportant les outrages pour mieux attendre et mieux provoquer le repentir, c'est la Justice outrée, c'est la Majesté vengeresse, c'est l'Amour exaspéré et implacable : *Il remplira tout de ruines*, car c'est alors *le jour de son courroux* [2].

Sans doute ce « jour » de la suprême colère et de l'implacable vengeance est le jour du jugement dernier; néanmoins Jésus-Christ prélude pendant le temps à ces effroyables représailles de l'éternité. Que de fois, dans le cours des âges, *Jésus-Christ a son jour!* Que de fois *au jour de sa colère il brise les rois et remplit tout de ruines* [3]! « Quand l'empereur Julien s'attaquait au christianisme par cette ruse de guerre et de violence qui porte son nom, et qu'absent de l'empire il était allé chercher dans les batailles la consécration d'un pouvoir et d'une popularité qui devaient, dans sa pensée, achever la ruine de Jésus-Christ, un de ses familiers, le rhéteur Libanius,

[1] Psal. CIX. — [2] Psal. CIX. — [3] Psal. CIX.

rencontrant un chrétien, lui demanda, par dérision et avec l'insulte d'un succès déjà sûr, ce que faisait le Galiléen; le chrétien répondit : « Il fait un cercueil. » Quelque temps après, Libanius prononçait l'oraison funèbre de Julien devant son corps meurtri et sa puissance évanouie. Ce que faisait le Galiléen, il le fait toujours, quels que soient l'arme et l'orgueil qu'on oppose à sa croix. Il serait long d'en déduire tous les fameux exemples; mais nous en avons qui nous touchent de près, et par où Jésus-Christ, à l'extrémité des âges, nous a confirmé le néant de ses ennemis. Ainsi, quand Voltaire se frottait de joie les mains, vers la fin de sa vie en disant à ses fidèles : « Dans vingt ans Dieu verra beau jeu, » le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de la monarchie française. Ainsi, quand une puissance d'un autre ordre, mais issue de la sienne à quelque degré, tenait le souverain Pontife dans une captivité qui présageait la chute au moins territoriale du Vicaire de Jésus-Christ, le Galiléen faisait un cercueil : c'était le cercueil de Sainte-Hélène. Et aujourd'hui, en regardant l'Allemagne agitée par les convulsions d'une science qui n'a plus de rives et dont vous venez de voir un si lamentable travail, nous pouvons dire avec autant de certitude que d'espérance : le Galiléen fait un cercueil, et c'est le cercueil du rationalisme. Et vous tous, enfants de ce siècle, mal instruits par les misères des erreurs passées, et qui cherchez hors de Jésus-Christ la voie, la vérité, la vie, le Galiléen fait un cercueil contre vous, et c'est le cercueil de toutes vos conceptions les plus chères. Et toujours en sera-t-il ainsi, le Galiléen ne faisant jamais que deux choses : vivre de sa personne, puis, soit avec du sang, soit avec

de l'oubli, soit avec de la honte, mettre au tombeau tout ce qui n'est pas lui[1]. »

V. — Depuis dix-huit siècles Jésus-Christ toujours faible, toujours vaincu, toujours mis en croix et bafoué par des ennemis victorieux, a mis néanmoins au tombeau tout ce qui lui a résisté et l'a combattu. Et, chose étrange ! jamais cet enseignement séculaire n'a dessillé les yeux des puissants. Tous les gouvernements persécuteurs qui se sont succédé depuis dix-huit cents ans, tous les princes de la science, tous les dictateurs de génie, tous les rois de l'éloquence, ont cru chose facile et rapide de jeter bas le calvaire et de faire crouler l'autel. A mesure que les uns succombaient à la besogne, les autres reprenaient la pioche, pour tomber et périr à leur tour. D'où vient cette aberration étonnante des ennemis du Christ à travers tous les âges ? De leur ignorance du grand mystère d'un Dieu descendu dans la chair de l'homme, d'un Dieu « anéanti ; » devenu « Homme de douleurs, » « dissimulé sous la forme de l'esclave[2]. » Le monde ne voit en Jésus-Christ qu'infirmité et impuissance, il n'aperçoit que la moitié du mystère, il ne sait pas, ou plutôt il ne veut pas savoir « que si le Christ a été crucifié dans la faiblesse, il vit dans toute la force d'un Dieu[3]. »

Le Psalmiste termine son cantique par cette grande révélation. A sa prophétique lumière Jésus-Christ apparaît fort parce qu'il a été faible, victorieux et invincible parce qu'il a paru succomber, immortel et impérissable parce qu'il est mort. *Il boira en chemin de*

[1] Lacordaire, *Confér.* — [2] Philipp. — [3] II Corinth.

l'eau du torrent, et voilà pourquoi il relèvera sa tête[1]. Ce fut là le grand et mystérieux dessein de Dieu, enfermer, pour ainsi parler, la divinité du Verbe dans l'étroite enceinte de la chair de l'homme, faire, par le plus étonnant prodige, qu'un Dieu pût descendre, pût s'humilier, pût s'anéantir, qu'un Dieu pût pleurer, pût prier, pût souffrir, pût mourir ; que la même personne fût homme pour agir, Dieu pour donner à toutes ses actions une valeur infinie, homme pour expier, Dieu pour que cette expiation revêtît une valeur sans limite, homme pour mourir, Dieu pour ressusciter, en un mot, selon l'expression même du Psalmiste, homme pour *boire en chemin au torrent* des infortunes humaines, Dieu pour *relever après* magnifiquement *la tête*[2].

[1] Psal. CIX. — [2] Nous ne résistons pas au plaisir de citer la belle et profonde exposition que, dans un autre Psaume, saint Augustin fait de cette doctrine, qui est la doctrine de notre Rédemption. « *Accedet Homo ad cor altum, et exaltabitur Deus.* Accessit Homo ad ipsa consilia, passus est se teneri ut Homo. Non enim teneretur nisi homo, aut videretur nisi homo, aut cæderetur nisi homo, aut crucifigeretur, aut moreretur nisi homo. Accessit ergo homo ad illas omnes passiones, quæ in illo nihil valerint nisi esset homo. Sed si ille non esset homo, non liberaretur homo. *Accessit homo ad cor altum*, id est cor secretum ; objiciens aspectibus humanis hominem, servans intus Deum ; celans formam Dei, in qua æqualis est Patri, et offerens formam servi qua minor est Patre. Occiditur homo, et exaltatur Deus. Quod enim occisus est ex infirmitate humana fuit : quod resurrexit et ascendit ex potestate divina. *Accessit homo.* Et quia Deus erat, et quia passurus erat volens, et quia præbiturus exemplum infirmis, et quia nihil ei facturi erant qui sæviebant tanquam passuro Deo sed in homine, sed in carne, quid sequitur ? *sagittæ infantium factæ sunt plagæ eorum.* » (S. August. *Exposit. in Psal. LXIII.*)

« Si Jésus-Christ n'était pas homme, l'homme ne serait pas racheté. » Parole de l'admirable saint Augustin et qui reste le plus juste est le plus profond commentaire du dernier verset de notre Psaume : *Il boira en chemin de l'eau du torrent, et à cause de cela il relèvera la tête.* « Relever la tête » est ici ce que dans le Psaume LXIII David exprime par cette autre formule : *Dieu sera exalté.* Exalté, glorifié dans toutes ses perfections, exalté dans les honneurs infinis que lui rend la rédemption, exalté dans le salut du monde que cette rédemption opère si magnifiquement. Grâce au torrent d'amertume où le rédempteur s'abreuve en passant, tout *relève la tête*, tout *est exalté,* Dieu, l'homme, Jésus-Christ ; « le grand mystère de la réconciliation s'opère, l'humanité coupable est tirée de son abîme, « de son sépulcre, » Dieu, en goûtant au calice de notre mort, » nous mérite les gloires et les joies de l'immortalité. Tel est l'ensemble de ce dogme merveilleux de la résurrection du monde dans la mort du Fils de Dieu. Les détails sont aussi beaux que magnifique est cet ensemble.

Le monde coupable a besoin d'une rédemption triple : rédemption de sa faute, de ses douleurs, de ses impuissances. Le monde est à la fois abîmé dans ses crimes, dans ses misères, dans son néant. Le Fils de Dieu vient le sauver. Comment ? En expiant son péché, en partageant ses souffrances, en se faisant, durant le chemin de la vie, son modèle et son appui. Voilà comment *il a bu en chemin l'eau du torrent.* Eau amère ! flots effroyables du crime et de la malédiction *qui passaient sur lui* en l'ensevelissant et en l'écrasant ! Quand l'Homme-Dieu dut *boire à ce torrent*[1], il permit à sa

[1] Psal. CIX.

sainte âme un instant d'épouvante, de dégoût, d'horreur, il jeta un grand cri, « il versa des torrents de larmes, » « une sueur de sang » inonda sur ses membres brisés : « Père ! faites que ce calice séloigne de moi ! » — Mais il savait que pour sauver le monde, il faliait vider ce calice et *boire à ce torrent*, il but cette épouvantable amertume, il épuisa la malédiction prononcée contre les pécheurs ; *ils boiront tous, les pécheurs de la terre !* il épuisa la coupe des divines vengeances et nous fûmes sauvés. Mais expier n'était pas toute l'œuvre du Verbe Incarné : il avait résolu de rester auprès de l'homme malade et attristé, victime meurtrie de tous les chocs des choses humaines, écrasée sous le fardeau de sa mortalité, en proie à toutes les détresses et à tous les besoins. Après s'être fait rédempteur, le « Dieu bon » voulait être consolateur et ami, et devenir pour l'homme « un Pontife compatissant, » « apte à consoler » la souffrance et à soutenir ceux « qu'il ne rougit pas de nommer ses frères[1] » dans leurs innombrables extrémités. Et comment se rendra-t-il « apte à nous consoler ? » En partageant avec nous nos douleurs, en nous montrant des larmes dans ses yeux, des tristesses et des désolations dans son cœur, des plaies sur sa chair, des trous sanglants à ses pieds et à ses mains, en nous faisant entendre sur ses lèvres divines nos propres gémissements, et en nous faisant contempler dans toute sa personne sacrée la représentation vive de toutes nos douleurs réunies : *tentatum per omnia.* On voit une tendre mère à la couche de son fils malade essayer elle-même des potions rebutantes afin de vaincre les dégoûts et les résistances de l'enfant : ainsi fit pour nous Celui qui

[1] Hebr.

nous fut la plus tendre des mères, *il but sur le chemin de l'eau du torrent*[1]. Enfin l'Homme-Dieu rédempteur et consolateur devait se faire notre guide et notre exemple. Cet exemple devait être extraordinaire pour vaincre à la fois la force de notre orgueil, la ténacité de nos convoitises, l'enchantement de nos voluptés, l'ivresse de nos plaisirs, notre dissipation éternelle, notre incurable légèreté. Un spectacle inouï, une vision saisissante devait se dresser devant l'humanité affairée et fugitive, arrêter ses pas, forcer son attention, captiver son regard : *vacate et videte !* Ce spectacle, un Dieu le donne au bord du torrent. Il est étranger, il est voyageur, il est pauvre, il se hâte, *vado ad Patrem*, dit-il, « Il n'a pas où reposer sa tête, » il « n'est pas de ce monde, » et pourtant il est « la vie de ce monde, « car il en est » la lumière,» « il est la voie, la vérité et la vie. » *Il boit en chemin de l'eau du torrent*, l'eau de l'humilité, de la pauvreté, de la souffrance, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes, de tous les martyres. Ainsi est-il notre modèle, et « illumine-t-il notre vie. » Puis, nous ayant montré comment il nous faut « boire au torrent » des vertus amères et douloureuses, il nous enseigne en sa personne comment ce torrent d'amertume, qu'on boit « dans le chemin » devient dans la patrie *le torrent des voluptés,* « l'eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle[2]. » *A cause de cela,* parce qu'il a bu intrépidement *de l'eau du torrent, il relève la tête.* Après « s'être anéanti. » Après s'être « rendu obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, à cause de cela Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, de sorte qu'à ce nom de Jésus tout fléchit le genou au ciel, sur

[1] Psal. CIX — [2] Joan.

la terre et dans les enfers. » Nous de même. « si nous souffrons avec Jésus, avec Jésus nous serons glorifiés[1]. »

II

LES DONS DE L'HOMME-DIEU

Sous ce titre nous entendons, non pas les grâces qui jaillissent sur nous de la personne de l'Homme-Dieu, mais les dons ineffables dont a été comblée elle-même l'Humanité sainte du Verbe Incarné : ce sont là « les inscrutables richesses du Christ » dont le Psaume XX nous fait la splendide énumération.

O Dieu le Roi met sa joie dans l'œuvre de ta puissance. Il éclate en transports devant ton salut. Le désir de son cœur tu l'as comblé : la prière de ses lèvres, tu ne l'as point déçue[3]. Le Psalmiste, en nous introduisant dans le mystérieux sanctuaire de l'âme de Jésus-Christ, nous y fait remarquer à la fois des tressaillements de joie et d'ardentes prières. C'est la prophétie : en voici dans l'Évangile et dans saint Paul la réalité. Plusieurs fois durant son rude pèlerinage à travers l'exil, Jésus-Christ laissa éclater cette joie immense qui remplissait son âme comme un océan. A la veille de sa passion, quand tout déjà s'assombrissait autour de lui et se revêtait des teintes sanglantes du Golgotha, tout à coup un rayon de joie divine traverse ces ombres, trois paroles s'échappent de ses lèvres qui traduisent les divines émotions de son âme. La première regarde la gloire dont il plaît à son Père de le combler : « c'est maintenant que

[1] Rom — [2] Psal XX. — [3] Psal. XX

le Fils de l'homme est glorifié. » La seconde marque clairement d'où jaillit cette gloire qui inonde sur le Fils de l'homme, et l'œuvre éminente qui la lui vaut : « Si Dieu est glorifié en lui, Dieu à son tour le glorifiera. » Enfin quel est le complément de cette gloire, dont Dieu, en retour des honneurs que lui rend l'Humanité sainte du Verbe, remplit lui-même cette humanité : la défaite de l'empire du mal, la fondation sur ses ruines du royaume de la vérité et de la sainteté : « c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors [1]. » Telles sont les révélations de l'Évangile : L'humanité sainte est doublement glorifiée par son Père : Elle l'est en elle-même, dans la suréminence des dons et la plénitude de la grâce dont elle est comblée ; elle l'est dans la destruction du mal et la complète ruine de ses ennemis. Voilà aussi le Psaume XX dans son entier. David commence par contempler en elle-même la sainte Humanité, pour y découvrir toutes les splendeurs des dons divins ; puis, se tournant vers les ennemis du Christ, il en voit et en décrit l'effroyable défaite. « c'est maintenant que le Fils de l'homme va être glorifié : » « c'est maintenant que le prince de ce monde va être chassé dehors. » La pensée de cette double glorification faisait tressaillir durant les tristesses de l'exil l'âme du Verbe Incarné : *ayant sans cesse cette joie devant les yeux, il soutint la croix et méprisa l'ignominie.* Le Psalmiste a connu le grand et ineffable mystère de cette joie du Christ, de ces émotions véhémentes de sa sainte âme : *O Seigneur, le roi met sa joie dans l'œuvre de ta puissance, il éclate en transports en face de ton salut* [2]. Il a connu encore le secret de sa prière. « Aux

[1] Joan. — [2] Psal. XX.

jours de sa vie mortelle, dit saint Paul, le Christ offrait à Dieu des supplications et des prières avec un grand cri et des torrents de larmes. » « Que demandait-il, avec de si ardents désirs et des « cris » si suppliants? L'Apôtre ajoute : « Il offrait ses supplications et ses prières au Dieu qui le pouvait tirer de la mort. » Ne l'oublions pas, ce n'est pas comme Dieu que Jésus-Christ priait ainsi, c'est comme « Fils de l'homme, » comme notre semblable et notre frère, « comme Premier-né de toute créature, » comme représentant et mandataire d'une humanité coupable, devenue « malédiction » parce qu'elle était devenue « péché, » toute retentissante encore des échos de la foudre qui l'avait meurtrie : « tu mourras de mort ! » C'est ainsi que Jésus-Christ « offre à Dieu des supplications et des prières avec de grands cris et des torrents de larmes. » Et pourquoi? Pour que ce Dieu, apaisé et réconcilié, ne laisse pas l'homme dans le gouffre béant du sépulcre, dans l'abîme d'une expiation éternelle, mais qu'il le retire, qu'il le relève, qu'il l'exalte, qu'il lui rende « la lumière de son salut » et la splendeur de la gloire divine pour laquelle il l'avait primitivement créé. *Qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque ad eum qui possit illum salvum facere a morte*[1]. Saint Paul nous illumine ainsi admirablement le commencement du Psaume XX ; nous comprenons les tressaillements de joie de l'âme bienheureuse du Christ, nous entendons le mystère de « la supplication de ses lèvres : » *O Seigneur, le roi se réjouira dans l'œuvre de votre puissance*[2] ! Quelle est cette œuvre? L'œuvre par excellence « de la droite de Dieu, » qu'il n'a pu exécuter qu'en dépensant toute la

[1] Hebr — [2] Psal. XX.

force « d'un bras déployé et roidi ; » « œuvre de puissance que Dieu a accomplie dans le Christ ; » œuvre de l'incarnation par laquelle Dieu, unissant ensemble deux termes si infiniment éloignés, Dieu et l'homme, trouve ainsi l'ineffable moyen de glorifier sa propre majesté au degré et dans la proportion de l'infini, et en même temps de combler l'homme sans mesure. *In virtute tua lætabitur rex : super salutare tuum exultabit vehementer.* Et comme cette œuvre provoquait l'immense joie de l'âme du Christ, elle faisait l'objet de ses incessantes prières. Nous venons de le voir, Jésus-Christ priait, afin d'obtenir pour l'humanité qu'il s'était unie et dont il s'était fait « les prémices « et le « chef, » les gloires de la résurrection, au lieu des ignominies du sépulcre. Or, dit saint Paul, « il fut exaucé, » *exauditus est :* exaucé dans une plénitude et une profusion incompréhensibles. Son sépulcre « est un sépulcre glorieux, » et Dieu *ne laisse pas son Saint devenir la proie de la tombe* [1], Jésus-Christ ressuscite et le genre humain avec lui. Il le demandait dans sa prière, son Père l'exauce avec une magnificence sans égale : *La prière de ses lèvres, ô Dieu, vous ne l'avez pas déçue* [2]. Et en même temps que le Christ triomphe, ses ennemis sont confondus : ce sont là les deux parties de la gloire de l'humanité sainte ; ce sont aussi les deux objets du Psaume que David consacre à chanter cette divine splendeur.

I. — Notre chemin est tout tracé, nous suivrons pas à pas le Psalmiste, nous arrêtant devant chaque

[1] Psal. XX. — [2] Psal. XX.

splendeur, recueillant chacune « des inscrutables richesses de Jésus-Christ. »

Mais nous nous engageons en des abîmes, nous « scrutons des mystères, et serons écrasés par la gloire ! » Pourtant elle est du Psalmiste, par conséquent de l'Esprit-Saint, cette parole : *j'entrerai dans les puissances du Seigneur*. Entrons-y donc, nous le pouvons, l'Esprit, « qui scrute tout jusqu'aux profondeurs mêmes de Dieu, » nous conduira dans cette marche au travers des divines merveilles, mais entrons, demeurons, scrutons, avec la docilité de la foi, l'adoration du respect, l'ardeur de l'amour. *O Dieu, vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur* [1]. Dans la langue sainte et le Livre des révélations de Dieu, il n'est pas rare qu'une seule expression soit un abîme, qu'un seul mot renferme les immensités d'un océan. Tel est ici ce mot BÉNÉDICTIONS. Appliqué au Verbe incarné, ce mot marque la plénitude des grâces, des dons, des excellences, des gloires, dont Dieu a rempli si magnifiquement la sainte Humanité. Et quels sont ces dons ? Comment analyser ces grâces ? Comment rendre compte de ces excellences ? La divinité entre dans l'humanité sainte, l'illumine, la transfigure, la déifie ; l'humanité se fait divine, l'homme se fait Dieu. Dès lors que lui refuser ? Quelle limite prescrire ? Quel rivage tracer à cet océan qui déborde, à ces flots qui jaillissent des immensités mêmes de Dieu ? Voici l'âme de Jésus-Christ, et dans cette âme, voici son intelligence et sa volonté : tout est « plein » et dans cette intelligence et dans cette volonté « de toute la plénitude de Dieu. » Voici son corps : quelle perfection revêtira-t-il ? Quelle sainteté

[1] Psal. XX.

toute extraordinaire l'enveloppera, pour ainsi parler, de la plus royale des pourpres, de la plus riche des parures? Deux raisons émeuvent nos théologiens dans cette thèse de la perfection suréminente de l'âme de Jésus-Christ: D'abord cette âme était destinée au plus ineffable contact avec la divinité, elle était comme le premier vase où devait être versée « l'huile de la joie, » l'huile mystérieuse de la divinité. Quelle perfection n'exigeait pas un semblable usage et une aussi sublime mission? De plus, la très-sainte âme de Jésus-Christ était *chef* de l'humanité nouvelle, l'humanité élevée par Dieu à des destinées plus riches, à des honneurs plus magnifiques, à des vertus plus parfaites, à des devoirs plus divins. Cette âme, chargée d'une mission plus haute que celle d'Adam innocent, devait donc aussi revêtir une plus sublime perfection; rien ne lui pouvait manquer ni dans l'ordre de la science ni dans celui de la vertu. La science de Jésus-Christ, considéré comme homme, fut une science pleine, parfaite, universelle, absolue, infaillible, sans ombre, sans voile, sans incertitude, sans aucun danger possible d'erreur. Jésus-Christ, comme homme, connaissait toutes choses, embrassait à la fois, dans un regard tout-puissant, le passé, le présent, l'avenir, tous les êtres réalisés, toutes leurs actions, toutes leurs pensées, tous leurs vouloirs, leurs destinées futures, l'ordre entier des siècles, la série des choses, la trame des événements. Si cette science de Jésus-Christ, comme homme, n'atteignait pas les limites de l'infini et ne perçait pas dans « l'inaccessible lumière » que Dieu « seul habite », si elle ne pénétrait pas jusqu'à la connaissance de tous les *possibles*, tels qu'ils se dressent devant le regard même du Très-Haut, elle ne s'arrêtait néanmoins, dans la perception

des choses, que là où doit s'arrêter une créature quelque divine qu'elle soit, au domaine réservé, inaliénable, infini de Dieu. Parfaite dans les dons de la science, l'âme du Christ devait l'être dans ceux de la vertu. Jésus-Christ, comme homme, fut absolument impeccable. « Le démon n'eut jamais rien en lui, » et devant le monde entier, seul de la création tout entière, il put jeter ce cri victorieux : *quis ex vobis arguet me de peccato*, « qui de vous me reprendra d'un péché ? » L'homme a le péché pour berceau, ce qui le fait naître le tue, et son premier cri, en apparaissant à la vie, est un cri de coupable et de suppliant : *Ecce in iniquitatibus conceptus sum* [1] ! Mais comment la très-sainte Humanité eût-elle contracté cette souillure, elle qui sortait des mains virginales de l'Esprit-Saint ? Et si le péché originel dut briser à ce « roc » inébranlable des flots devenus impuissants, comment le péché actuel eût-il eu prise sur Celui qui était la sainteté ? « Quel rapport possible, dit saint Paul, entre le Christ et Bélial, la lumière et les ténèbres ? » Arrière donc à jamais le blasphème qui attribuerait à l'humanité sainte du Verbe incarné, non pas le moindre péché, mais la plus légère ombre du péché, l'imperfection la plus imperceptible. Si ce blasphème était jeté, l'union hypostatique des deux natures en une seule Personne divine ferait peser sur Dieu même le fardeau immonde qu'une créature seule peut porter. Mais nous sommes loin encore de la perfection de la sainte humanité. Non-seulement l'ombre même du péché ne pouvait passer à ses horizons limpides et immaculés, mais elle ne pouvait être comme nous tributaire des émotions, des désordres, des laideurs d'une concupiscence venue

[1] Psal. L.

originairement du péché, et conservant, jusque dans ses innocences, les stigmates de sa honteuse genèse. Jamais donc en Jésus-Christ de ces mouvements indélibérés, de ces émotions, de ces troubles, de ces tempêtes qui précèdent la volonté, oppriment la raison, font peser sur la conscience elle-même de si douloureuses et de si humiliantes tyrannies. Jésus-Christ réalisait, dans une perfection incomparable, le type de la première création. Le « second Adam [1] » redonnait au ciel et à la terre, avec une splendeur et une beauté sans égales, le spectacle qu'avait offert, aux jours de son innocence, le premier Adam. L'âme était soumise à Dieu, le corps était soumis à l'âme, tout était ordre, paix, harmonie. Les mouvements désordonnés des sens ne troublaient pas la chaste majesté de cet empire intime, les passions n'y étaient que comme des serviteurs toujours dociles, des ministres toujours intelligents et dévoués. Quant à cette sainteté que les théologiens appellent *positive,* qui la pourra jamais, en Jésus-Christ, comprendre et exprimer? L'union hypostatique répandait à ce point sur l'humanité sainte du Verbe les flots infinis de la sainteté substantielle, la divinité pénétrait si intimement, s'unissait si absolument la nature humaine, que de cette union, de ce mystérieux creuset ne sortait plus qu'une seule divine personne. Jésus-Christ comme homme était donc saint, pour ainsi parler, de toute la sainteté de Dieu. Qu'était d'ailleurs cette divine personne sinon le Fils propre et naturel de Dieu, Celui qui dans le ciel reçoit avec le Père et le Saint-Esprit l'hommage du cantique des anges: « Il est saint! Il est saint! Il est saint! » Qu'était Jésus-

[1] I Corinth.

Christ, sinon ce « Pontife, saint, innocent, séparé des pécheurs, et devenu plus haut que les cieux [1] ? » N'était-ce pas encore ce Fils « dans lequel son Père mettait toutes ses complaisances ? » Combien donc est-il saint ? Combien agréable à Dieu ? Combien plus saint, plus agréable à Dieu que toute créature réalisée ou possible ? Voilà comment, *ô Seigneur, vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur* [2]. Nouveau et plus vaste, et plus profond mystère sous ces dernières paroles : *bénédictions de votre douceur*. Quelle est cette DOUCEUR ? C'est ce qu'ailleurs le Psalmiste nomme l'*huile de joie*, c'est la divinité unie à l'humanité, c'est Dieu remplissant l'âme du Christ des torrents de ses joies, de l'océan entier de ses consolations et de ses inénarrables ivresses. Jésus-Christ ne cessa jamais d'avoir la vue intuitive de Dieu. « Sans doute, par une opération secrète et des effets mystérieux de la puissance divine, le Christ ne cessa jamais non plus de vivre de notre vie d'exilés et de *voyageurs ;* parfois il dut refouler l'océan de sa joie entre des rives inconnues de nous, afin de laisser les amertumes de l'expiation pénétrer toute son âme, mais, même alors, même à cette heure ténébreuse où il disait douloureusement : « mon âme est triste jusqu'à en mourir, » il ne fut point privé de la vue béatifique de Dieu. Dieu inondait dans son âme en torrents de lumière, de gloire et de joie.

Nous avons à dessein, pour plus de clarté, négligé un mot du Psalmiste qui recouvre lui aussi un nouvel abîme. *O Dieu, vous l'avez* PRÉVENU *des bénédictions de votre douceur* [3]. C'est dès le premier moment de sa conception que Jésus-Christ fut rempli de la plénitude des

[1] Hebr. — [2] Psal. XX. — [3] Psal. XX.

dons de Dieu. Aucun instant d'imperfection et d'impuissance ne peut être supposé sans blasphème et folie dans la Personne du Verbe incarné. Dès que le Soleil de justice entra dans « son pavillon, » dès que « Dieu étincela » dans la chair, tout dut s'illuminer splendidement, nulle ombre ne pouvait tenir devant un pareil éclat, aucun nuage ne pouvait intercepter une si victorieuse lumière, Jésus-Christ ne pouvait connaître l'infirmité et les progrès misérables des naissances vulgaires. Il plaisait à Dieu « que toute plénitude habitât en lui, » cette plénitude de grâces et de dons ne pouvait se verser goutte à goutte, l'océan tout entier devait d'un coup et dès le premier instant envahir l'humanité sainte et la submerger [1].

Telle fut la bienheureuse âme de l'Homme-Dieu, chef-d'œuvre de la puissance divine, vase d'élection rempli, dans une mesure inconnue à tout être créé, de tous les dons, de toutes les grâces, de toutes les *bénédictions* du Très-Haut. Or, de même que cette âme fut ainsi sanctifiée parce que le Verbe se l'unissait hypostatiquement, le corps que cette même âme déifiée devait s'unir à son tour ne pouvait rester en dehors de cette effusion tout extraordinaire de la grâce. Lui aussi fut élevé à un état de suprême perfection, lui aussi mérite l'hommage que le Psaume rend à l'âme : *O Dieu, vous l'avez prévenu des bénédictions de votre douceur* [2]. Ce corps, destiné à de si grandes et de si divines missions, était en même temps le chef-d'œuvre du Saint-Esprit, com-

[1] « Prævenisti eum, » id est Christum tempore ; quia a principio conceptionis fuit plenus omni gratia : quia quam cito conceptus, fuit unitus divinæ naturæ, et tam cito fuit plenus gratia. » (D. Thom. *Exposit., in Psal. XX.*) — [2] Psal. XX.

ment concevoir en lui quelque imperfection ? Il était passible et mortel sans doute, le plan de la rédemption l'exigeait, mais ; tout en retenant le commun apanage de nos douleurs, il ne pouvait recevoir la flétrissure de nos difformités. Il devait souffrir, mais noblement, grandement, divinement. C'était un holocauste livré aux saintes tortures de l'immolation, ce ne pouvait être la vulgaire victime des désordres et des laideurs introduites dans notre chair par nos passions et nos péchés. Il est bien dit que le Verbe incarné vint « dans la similitude de la chair du péché [1], » mais cette exigence du plan divin n'entraînait pas, comme nous l'explique saint Thomas d'Aquin, les douleurs et les infirmités spéciales dont nos vices creusent en nous les honteux sillons. Dans un autre Psaume, David appelle Jésus-Christ *le plus beau des enfants des hommes* [2]. Assurément le corps de l'Homme-Dieu prend sa part des gloires de ce texte Ce corps, même à travers le voile de la mortalité, rayonnait d'une beauté merveilleuse : Comment supposer qu'un défaut de proportion et d'harmonie, une difformité quelconque, la plus légère tache ait pu flétrir et défigurer Celui qui devait faire les délices du ciel et de la terre, et que l'univers tout entier proclame *le plus beau des enfants des hommes ?* Cette affirmation de la beauté, même physique, de l'Homme-Dieu n'est pas une opinion hasardée, nos plus grands docteurs l'ont soutenue.

2. — La puissance divine avait fait de l'Humanité sainte un chef-d'œuvre de perfection et de grâce, elle en fit un prodige à jamais incompréhensible d'élévation et de gloire. *Vous avez posé sur sa tête une couronne de*

[1] Rom. VIII. — [2] Psal. XLIV

de diamants : grande est sa gloire dans votre salut ; vous l'avez surchargé de gloire, vous l'avez couvert d'immenses honneurs [1]. Si, en parlant du simple élu, saint Paul tombe dans le ravissement en face de sa prodigieuse splendeur, s'il n'a plus de mots pour peindre une telle gloire, s'il accumule les expressions toujours trop faibles à son gré, s'il nous parle « de trésors de gloire, » « d'une suréminente grandeur de puissance, » « d'un poids éternel de gloire » qui charge l'élu et l'écrase, pour ainsi parler, sous le fardeau des splendeurs divines, que dire du Roi, du chef de tous les élus ? Si le rayon jette un tel éclat, que dire de l'astre ? Si la simple goutte devient si vaste, que dire de l'océan ? Si la frêle créature est à ce point *couronnée de gloire et d'honneur* [2], que dire de l'humanité sainte, hypostatiquement unie au Verbe, et ne faisant plus avec Dieu qu'une même Personne divine ? Quelle gloire couronne Jésus-Christ, après que son Père prononça sur lui cette parole qui est le serment de sa justice et de son amour : « je le glorifierai [3] ! » Dès l'éternité Dieu travaille à la glorification de son Verbe fait chair, dès « les siècles silencieux » et cachés, Dieu contemple l'humanité sainte, la bénit, l'exalte, en fait l'objet de ses complaisances, et la propose aux adorations de la création entière. Pas un monde n'est créé qu'il ne le soit pour la glorification du Verbe fait chair ; pas une intelligence ne jaillit des trésors de Dieu, pas un cœur n'est formé, pas une volonté ne naît à la vie de la liberté et de l'activité, que ce ne soit pour payer à l'Incarnation son tribut de foi, d'espérance et d'amour ; pas une génération ne passe

[1] Psal. XX. — [2] Psal. VIII. — [3] « Venit ergo vox de cœlo : Et clarificavi, et iterum clarificabo ! » (Joan. XII. 28.)

que Dieu n'exige d'elle la génuflexion du respect, la confession de la croyance et les héroïsmes du dévouement, « et quiconque n'aime pas Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème et condamnation ! » L'Incarnation n'existait encore que dans la pensée divine et à l'état de lointaine résolution que déjà le ciel en était rempli tout entier, Dieu faisait déjà de ce dogme l'expresse condition du salut, et le principal objet de l'épreuve [1], déjà la grande loi du salut avait toute sa force : « Voici la vie éternelle : qu'on te reconnaisse, ô Dieu, toi et Celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. » Dès l'éternité repousser ou accueillir le Verbe incarné décidait seul de la réprobation et du salut. « Dieu dit : que tous les anges de Dieu l'adorent ! » Les anges incrédules, envieux, superbes tombèrent dans la plus effroyable ruine pour avoir outragé « le grand sacrement de la piété [2], » et « foulé aux pieds le Fils de Dieu [3]; les bons anges, dans ces siècles où notre monde n'était pas encore, saluèrent de leurs acclamations, appelèrent de leurs désirs, glorifièrent de leurs adorations et de leur amour, le Dieu-Homme « qui allait venir, » *apparui Angelis* [4]. » Quand les anges chantaient à la crèche le cantique du Dieu Nouveau-Né, ils ne faisaient que redire à la terre un chant qui depuis bien longtemps avait retenti dans les cieux. Et si, dès avant la réalisation du mystère, Jésus-Christ régnait ainsi dans le ciel sur les intelligences et sur les cœurs, si l'Humanité sainte avait, dans sa mystérieuse préexistence, recueilli tant d'hommages, et s'était vue couverte de tant et de si sublimes honneurs, quelle fut sa gloire, quand, pour la première fois, elle

[1] C'est l'opinion formelle de nos plus grands théologiens. — [2] I Tim. — [3] Hebr. — [4] I Tim.

fit, après les grandes œuvres du temps, son entrée solennelle dans l'éternité ! Quand Dieu la fit asseoir sur son propre trône, l'associa à ses gloires, lui donna l'investiture de tous ses pouvoirs : *assieds-toi à ma droite* [1] ! Quelle splendeur ! quel éclat ! quelle incomparable majesté ! quelle indescriptible pompe ! quand, au milieu des acclamations des anges et de la cour céleste tout entière, la sainte Humanité traversa, *couronnée de gloire et d'honneur* [2], sous sa pourpre divine, sous son *diadème de diamants*, chargée de *dignité et de grandeur* [3], accablée de triomphe, le ciel des cieux, les chœurs angéliques, « toute puissance, toute domination, toute vertu, » pour aller prendre place « à côté de la Majesté » infinie, et se confondre, pour ainsi parler, avec Dieu même, dans une même royauté, une même domination et de mêmes honneurs ! Un prophète avait chanté : « sa gloire couvrira les cieux ; » saint Jean dans son Apocalypse remarque que la cité n'a besoin ni d'astres ni de flambeau : « son flambeau, » son astre, son éblouissante et indéfectible lumière, « c'est l'Agneau, » l'Homme-Dieu, l'humanité sainte hypostatiquement unie au Verbe Fils de Dieu. Sous cette image un grand dogme est renfermé. Jésus-Christ n'est pas seulement Rédempteur et chef de l'homme, il est chef et médiateur de l'ange ; l'ange, comme l'homme, reçoit tout de lui. Dans l'ordre du salut, c'est de l'Homme-Dieu que l'ange a reçu tous les biens et tous les secours qui lui ont été nécessaires [4]. « Pas un ange comme pas un homme, a écrit saint Grégoire pape, n'a été saint, si ce n'est par Jésus-Christ. » Et l'admirable Bossuet : « tous

[1] Psal. CIX. — [2] Psal. VIII. — [3] Psal. XX. — [4] C'est l'opinion regardée comme la plus probable par les théologiens.

ceux qui invoquent Dieu comme il faut, l'invoquent au nom de ce grand Pontife, que Tertullien appelle fort bien *catholicum Patris Sacerdotem*, « le Pontife universel établi de Dieu pour offrir les vœux de toutes les créatures. » Non, ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les séraphins même, tous brillants d'intelligence, tous brûlants d'amour, ni la Reine de tous les esprits bienheureux ne peuvent aborder du trône de Dieu, si Jésus ne les introduit [1]. » C'est par Jésus-Christ que les anges sont illuminés et sanctifiés, par lui qu'ils jouissent de leur béatitude, par lui qu'outre le fond et la substance de leur gloire ils ont obtenu des splendeurs accessoires et des accroissements particuliers de bonheur.

Si le Verbe incarné est la joie et la gloire de la cité sainte, assurément il l'est aussi de la terre. Si dans le ciel tout lui est soumis, « excepté Celui qui lui a soumis toutes choses, » tout sur la terre « doit être mis sous ses pieds. » C'est l'œuvre de Jésus-Christ, c'est son triomphe, c'est sa gloire que le Psalmiste avait en vue quand il s'écriait : *Seigneur, notre Dieu, qu'admirable est votre nom par toute la terre !* Ne prenons pas garde aux ennemis du Christ Jésus, à ses blasphémateurs, aux furieux qui le veulent anéantir, aux superbes qui le prétendent dominer : qu'est-ce que cette foule, quelque innombrable qu'elle puisse être ? C'est là, dit le Psalmiste, *une poussière que le vent soulève de terre et disperse devant lui* [2]. C'est de la poussière, c'est du néant devant Dieu : toute cette foule ne compte pas devant son regard et demeure inconnue à son cœur : *non novi vos*. Qu'importe à un artiste et à un connaisseur mille

[1] Bossuet. — [2] Psal. I.

toiles grossières au prix d'un seul Rubens ? Que lui sont des ébauches grimaçantes et grotesques devant ce seul chef-d'œuvre, où il jette toutes ses complaisances et tout son cœur ? Le Rubens, le chef-d'œuvre, pour le regard et le cœur de Dieu, c'est son élu. N'y en eût-il qu'un seul sur toute la surface de la terre, encore cet unique élu serait-il pour Dieu son grand triomphe, et, le montrant avec orgueil au ciel et à la terre, Dieu dirait-il : *Numquid vidisti servum meum*[1], « avez-vous vu mon serviteur ? » Le saint est sur la terre, après Jésus-Christ, ou plutôt avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, le plus grand œuvre du Très-Haut. A côté de lui la splendeur des mondes disparaît, l'harmonie des cieux « qui chantent la gloire divine, » s'affaiblit et s'éteint. D'une part le saint est « la gloire de Dieu » comme ouvrage de Dieu : *vir imago et gloria Dei est*[2] ; il est, d'autre part, la « gloire de Dieu » comme glorificateur de Dieu : *dans gloriam Deo*[3]. Par un flux et un reflux magnifiques de ses propres dons, qui jaillissent de lui au saint et du saint jusqu'à lui, Dieu est également glorifié et dans ce qu'il opère en ses justes et dans ce que ses justes lui rendent d'hommages, de dévouement et d'amour. La couronne lui est posée deux fois, la gloire jaillit sur lui d'une double source : *magna est gloria ejus in salutari*[4]. N'y eût-il qu'un juste sur la

[1] Job. — [2] Ephes. VI. — [3] Rom. — [4] Psal. XX : « Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso. » Apoc. VI : « Data est ei corona. » Sunt apostoli qui dicuntur lapides pretiosi propter pretiositatem doctrinæ. Unde cœtus Apostolorum est quasi corona Christi. — Vel *posuisti in capite ejus coronam*, id est Ecclesiam. — Vel potest dici hoc de quolibet sancto : quia corona sive merces est ipse Deus. » (Div. Thom. Aquinat. *Exposit. in Psal. XX.*)

terre, disions-nous plus haut, ce grand chef-d'œuvre procurerait à Dieu mille fois plus de gloire que les magnificences réunies de tout l'univers, lui rendrait plus d'honneurs que toute la multitude des pécheurs ne s'efforce de lui en ravir. C'est que Dieu même, Dieu dans sa sainteté, dans sa puissance, dans ses perfections ineffables, se retrouve dans le juste. Par Jésus-Christ Dieu le pénètre et le fait resplendir, Dieu le transfigure, lui donne l'aspect et le son divins, lui imprime des reflets si merveilleux de sa gloire, une si prodigieuse ressemblance de sa beauté, que si un juste nous pouvait apparaître dans son être surnaturel, nous tomberions à ses pieds comme devant la vision même de Dieu. Le Psalmiste chante : *O Dieu, votre gloire est grande dans votre salut*, c'est-à-dire dans l'œuvre de justification et de glorification que vous opérez dans vos justes. Et pourquoi ? L'Apôtre répond : c'est que l'homme touché de la grâce de Jésus-Christ, oint de son onction, se fait « l'image et la gloire de Dieu, « *imago et gloria.* Son intelligence, « devenue un même esprit avec Dieu » prend des essors sublimes au travers de profondeurs sans limite, *scrutatur etiam profunda Dei.* » Son cœur, en aimant « la beauté invisible, » en poussant ce cri divin : « qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ ? » plane à d'incommensurables hauteurs par-delà toutes les choses terrestres et tous les charmes créés. Ses œuvres deviennent des œuvres divines, tout son être rend des sons divins. Magnifique créature « dont le monde n'est plus digne, » et que peuvent seules recueillir et couronner « les splendeurs des saints ! » Dieu se complaît dans cette œuvre, il y pose avec orgueil son regard satisfait, il y place son cœur, il y attache tout son amour, car il s'y reconnaît, *vir*

imago et gloria Dei est[1]. N'y eût-il que ce point de vue, il serait déjà splendide, et nous ferait comprendre comment la gloire de Jésus-Christ sur la terre, sa couronne, sa victoire, son triomphe, ce sont ses justes qu'il a fait naître de sa grâce et surgir immaculés et étincelants de sa rédemption. Mais le point de vue est double. Si Dieu tire sa gloire de ses saints en les glorifiant, il la recueille aussi dans les hommages que ces saints ne cessent de lui rendre sur toute la surface du monde. Quel nombre ! quelle multitude ! *O Dieu qu'ils se multiplient vos justes, et qu'il me devient impossible de les compter !* Et dans cette multitude, quels honneurs rendus à Dieu ! Quelles œuvres accomplies ! quelles vertus pratiquées ! quels héroïsmes ! quels combats ! quels martyres ! Chaque mot de Dieu remue ces masses profondes ; chaque sourire de Dieu fait tressaillir tous ces cœurs. Depuis dix-huit siècles Jésus-Christ ne donne pas un ordre, ne manifeste pas un désir que des milliers de disciples ne volent à leur accomplissement. O Dieu ! que Jésus-Christ est cru ! qu'il est aimé ! qu'il est servi ! Il a dit au monde des choses sublimes, mais il a dit aussi des choses terribles : *durus sermo et quis potest eum audire*[2]. Sa langue divine distillait le miel, mais elle éclatait aussi en dictames écrasants, en révélations effroyables. A la frêle intelligence de l'homme il apportait des vérités d'une effrayante profondeur, et si l'aigle vacillait dans cette immensité, devant cet éblouissant soleil, loin d'y mettre quelque voile Jésus-Christ rendait l'éclat plus insupportable : *qui habet aures audiendi audiat !* Il a montré un homme meurtri et sanglant, et il a dit au monde : Celui-là est votre

[1] Ephes. — [2] Joan.

Dieu. Il a fait dresser une croix, le dernier des gibets, la plus infâme des potences de criminels, effroyable réunion de tous les dégoûts, de toutes les hontes, de toutes les terreurs, il s'y est fait suspendre, il s'y est fait percer de coups, il y est mort, et, mourant du supplice des esclaves, il a affirmé qu'il mourait en Dieu, parce qu'il était Dieu ! Il a pris du pain et, prononçant sur ce pain des paroles mystérieuses, il a dit : ceci est mon corps ! On voudrait en faire un philosophe, un sage, un Platon à la bouche d'or, un Socrate émerveillant et captivant les intelligences par le charme de sa belle doctrine : la vérité, c'est que dans ses révélations et ses affirmations souveraines il pesait sur l'intelligence de tout le poids « d'une folie, » *verbum crucis pereuntibus quidem stultitia est*[1]. Or Jésus-Christ est-il cru ? Sa parole est-elle debout ? Après dix-huit siècles gouverne-t-elle les intelligences ? Embrassez du regard l'immense univers catholique : remontez le cours des âges, et comptez, s'il vous est possible, toutes les générations croyantes qui les ont traversés. Toutes ces multitudes d'intelligences, dont un si grand nombre ont touché les dernières profondeurs du savoir : toutes ont cru ; cru jusqu'à la confession publique, éclatante, intrépide; cru jusqu'au sang, jusqu'au martyre, jusqu'à la mort ; cru sans démentir une fois, sans hésiter un instant, sans se repentir un jour. Quelle couronne, quel cortége autour de l'Homme-Dieu ! Quelle *couronne de diamants*[2] à sa tête ! Quelle *splendeur* autour de sa royauté ! être cru de la sorte est un premier et inimitable prodige : être aimé en est un second plus merveilleux encore s'il est possible. Être aimé ! Qui conserve longtemps fraîche

[1] I Corinth. — [2] Psal. XX.

et printanière cette couronne de l'amour? Qui même réussit à la poser solidement, ne fût-ce qu'une fois, sur sa tête? L'amour comme ces fruits rares et délicats, comme ces plantes fragiles, s'épanouit à peine par un soleil toujours chaud, sous un climat toujours pur : mais la moindre intempérie, la plus légère secousse, un vent trop refroidi, une nuit trop glacée, qui passent, flétrissent la fleur et la dessèchent pour jamais. Oh! que de diverses choses passent sur l'amour en le dévastant! Que d'égoïsmes le rongent! Quelle mobilité et quels caprices le trahissent à chaque instant! Quels retours l'empoisonnent! Quelles lassitudes et quels dégoûts le découragent et l'éloignent! Que nous sommes peu aimés dans la vie! Et si l'amour nous trahit et nous échappe, alors même que nous sommes là pour raviver ses défaillances et provoquer sa fidélité, que devient-il, lorsqu'il ne plane plus que sur une tombe froide et des restes desséchés? Si nous sommes incapables de retenir l'amour durant la vie, que pouvons-nous sur lui dans la mort? Un orateur, après avoir peint au vif ces impuissances de l'amour, conclut ainsi : « Poursuivant l'amour toute notre vie, nous ne l'obtenons jamais que d'une manière imparfaite, qui fait saigner notre cœur. Et l'eussions-nous obtenu vivants, que nous en reste-t-il après la mort? Je le veux, une prière amie nous suit au-delà de ce monde, un souvenir pieux prononce encore notre nom; mais bientôt le ciel et la terre ont fait un pas, l'oubli descend, le silence nous couvre, aucun rivage n'envoie plus sur notre tombe la brise éthérée de l'amour. C'est fini, c'est à jamais fini, et telle est l'histoire de l'homme dans l'amour. » Oui, de l'homme, mais pas de Dieu! Plus que toutes choses au monde Jésus-Christ est aimé :

des milliers de cœurs s'attachent à lui, se vouent à lui, s'immolent pour lui. Dans le silence des cloîtres et aussi dans le tumulte des cités, dans la vie religieuse et aussi dans la vie du monde, Jésus-Christ est, pour une multitude d'âmes, l'objet unique du plus véhément et du plus impérissable amour. L'amour du Christ est un amour à part, plus tendre que toute tendresse maternelle, plus généreux, plus fort, plus passionné que n'importe quel autre amour. Qui est aimé comme Jésus-Christ est aimé ? Qui peut l'être ? Qui l'osa seulement espérer ? Depuis dix-huit siècles, Jésus-Christ, mort, supplicié, disparu, anéanti, attire, passionne, sacrifie les cœurs, immole les existences, voue une multitude de vies aux sanglants héroïsmes de tous les dévouements et de toutes les vertus. Et il le voulait, et il l'annonçait au monde ! il annonçait qu'il serait aimé, qu'il le serait dans toute la suite des siècles, qu'il le serait par des multitudes mille fois plus nombreuses que celles que, durant sa vie mortelle, il attirait à sa suite, suspendait à ses lèvres et attachait à tous ses pas. Et quel amour il exigeait ! Quel amour il prophétisait qu'on lui vouerait ! Il voulait être aimé, plus qu'un père, plus qu'une mère, plus qu'une épouse ; les liens de la famille devaient, en face de lui, se relâcher et se dissoudre. Il voulait cela, il annonçait qu'il obtiendrait cela : depuis dix-huit siècles il l'obtient ! Il est au fond du cœur de l'homme, un sentiment à la fois tendre et violent, doux comme le rayon du miel, indomptable comme la mer en furie ; ce sentiment est le plus impérieux besoin de l'homme, et il en devient souvent le tyran le plus impitoyable, le bourreau le plus cruel. Un éclat de beauté, une grâce charmante, une splendeur fragile le font naître, et lui-même noue des liens que

nulle puissance au monde ne saura plus briser. Quand l'Écriture veut peindre la force invincible de ce sentiment, la véhémence de cette flamme, l'étendue de cette domination, elle recourt aux plus vastes images et fait appel aux expressions les plus fortes. « L'amour, dit-elle, est plus puissant que la mort, il est dur comme l'enfer, ses ardeurs sont les ardeurs de la flamme la plus violente, l'Océan passe sur lui sans l'éteindre, les fleuves ne réussissent pas à le submerger. » Il fallait Dieu pour se saisir de ce terrible adversaire, le vaincre et le terrasser. Il fallait que la Beauté incréée descendît dans la chair, que le *plus beau des enfants des hommes* [1] montrât au monde ses charmes victorieux, pour que tout amour fût vaincu par son amour, tous charmes effacés par ses charmes, tous cœurs conquis par son cœur : *amabilis super amorem mulierum.* C'est là le suprême triomphe du Fils de Dieu. Notre Psaume nous le montre « ceint d'une couronne de diamants, » *posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso;* l'amour immuable, universel, prodigieux, dont il est ceint dans l'univers catholique, est bien son dernier diadème et son triomphe le plus précieux : *amabilis super amorem mulierum* [2]. Aimé avec cette force, avec cette passion, assurément Jésus-Christ sera servi comme jamais maître ne le fut. Ah ! vraiment, où donc sont ceux qui dénient au christianisme la divinité ? La divinité n'en déborde-t-elle pas de toutes parts ? Nous est-il possible d'en considérer un point, d'en scruter un détail, d'en admirer un chef-d'œuvre, que le divin ne jaillisse, ne se dresse devant nous, ne s'impose invinciblement à notre raison autant qu'à notre foi ? Nous disons que Jésus-

[1] Psal. XLIV. — [2] III Reg.

Christ est servi, et habitués que nous sommes au monde de merveilles au milieu duquel nous nous mouvons, nous prononçons avec une sorte de nonchalance sublime cette phrase prodigieuse qui saisirait jusqu'à l'extase une intelligence étrangère à nos dogmes et à nos événements chrétiens. Jésus-Christ est servi : il l'est par des milliers de disciples, il l'est sur toute l'étendue de l'Église catholique, c'est-à-dire dans toute l'étendue du monde, il l'est par toutes les conditions, par toutes les fortunes, par tous les âges, il l'est jusqu'au dévouement le plus absolu, il l'est jusqu'à la mort, il l'est jusqu'au martyre. Rien n'égale l'élan de ces dévouements extraordinaires, si ce n'est leur extraordinaire difficulté. Dans son service, Jésus-Christ impose tous les sacrifices, défend toutes les convoitises, met à la porte toutes les passions. Jésus donne à ses serviteurs les livrées sanglantes de son propre supplice, il les perce de sa couronne d'épines, il les courbe sous sa croix, il leur ordonne de haïr jusqu'à leur propre vie, de couper la main qui scandalise, d'arracher l'œil devenu dangereux et provocateur. Il faut « porter sa croix, » « il faut haïr son âme[1], » il faut « le suivre, » et jusqu'où? jusqu'au complet dépouillement de soi, jusqu'à l'entière répudiation de ce que le cœur aime, de ce que les désirs recherchent, de ce que caressent les sens, de ce qui semble faire, non-seulement le charme, mais constituer le nécessaire de la vie. Voilà ce que Jésus-Christ commande et voilà ce qu'il obtient. De qui l'obtient-il? D'innombrables multitudes disséminées sous toutes les latitudes. Depuis quand l'obtient-il? Depuis dix-huit siècles. Or, qu'est-ce que Jésus-

[1] Matth.

Christ? Qu'est-il aux yeux? Quelle histoire est la sienne? Sous quels traits nous le donne-t-on à contempler? L'Église catholique chante de lui ces trois paroles plus inexplicables, plus inouïes que tout le reste : *Crucifixus, passus, sepultus :* « Il a été crucifié, il est mort dans les tortures, il a été jeté au fond d'un tombeau. » Et c'est lui que le monde a détaché de la croix; lui dont il baise depuis dix-huit cents ans les plaies saignantes; lui dont il repasse les douleurs dans une mémoire émue et un brûlant souvenir; lui dont il suit pas à pas la douloureuse carrière; lui enfin sur lequel il pleure « comme on pleure sur la mort d'un fils unique[1]. » C'est sa voix qu'il écoute, ses volontés qu'il exécute, sa loi dont il remplit avec une intrépidité invincible les prescriptions les plus austères, les ordres les plus impérieux. Quel règne est comparable à ce règne ? Quelle couronne vaut cette couronne ? Quelle gloire de la terre peut soutenir le parallèle et braver la comparaison ? *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso... magna est gloria ejus in salutari tuo, gloriam et magnum decorem impones super eum*[2].

Nous avons plusieurs fois, dans ce qui précède, insinué une nouvelle merveille du triomphe de Jésus-Christ : nous y revenons avec le Psalmiste, et nous le mettons comme lui en relief. *Vitam petiit a te et tribuisti ei longitudinem dierum, in sæculum et in sæculum sæculi*, « il vous demandait la vie, et vous la lui avez accordée vous lui avez donné la longueur des jours, vous prolongez son existence d'un siècle à l'autre, et dans l'éternité. » Tel est l'apanage propre et unique de Jésus-Christ : LA LONGUEUR DES JOURS[3], une vie

[1] Zachar. — [2] Psal. XX. — [3] Psal. XX.

immense, universelle, enveloppant tous les siècles, s'étendant dans tous les âges comme dans son propre domaine, unissant le passé à l'avenir, étant de toujours comme elle est de partout. Saint Paul a magnifiquement formulé cette puissance de vitalité dans le Christ: *Christus heri et hodie ipse et in sæcula,* « Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et lui-même sera dans les siècles des siècles. » La vie de l'homme n'a ni passé ni avenir, quoi! elle n'a pas même de présent, elle consiste dans une imperceptible succession d'instants ajoutés si rapidement les uns aux autres, qu'au moment même où nous nommons le « présent, » le présent n'est déjà plus qu'un passé évanoui. Tel est l'homme. Jésus-Christ remplit tous les siècles de son impérissable vie. Sa vie remplit le passé; dès l'éternité il vit dans la pensée de Dieu et l'adoration des mondes; chaque siècle le trouve présent; pour chaque génération qui s'élève, Jésus-Christ est « la voie, la vérité et la vie; » « rien de ce qui se fait, ne se fait sans lui; » tout « reçoit de sa plénitude; » tout est, par lui, « rempli de toute la plénitude de Dieu. » Et ce qu'il a été dans le passé, ce qu'il est sous nos yeux dans le présent, il le sera dans l'avenir. Tout périra, lui régnera sur les ruines de ses ennemis abattus : *ipse et in sæcula* [1]. Dans notre génération ardente à la lutte contre le Christ éternel, en ce siècle d'agitation et de tumulte, où les événements se sont écoulés si rapides, où les plus vastes bouleversements se sont accomplis en si peu d'années, comptons les ennemis du Christ disparus de la scène pour jamais, suivons le chemin que bordent toutes ces tombes silencieuses, et rappelons le souvenir des grands hommes

[1] Hebr.

qui prédisaient la chute du Christ, en décrétant leur propre immortalité ! Ils sont morts : le Christ vit, et parcourt dans un triomphe à peine interrompu la *longueur de ses jours*. Toutes les illustrations du génie, tous les favoris de la fortune, tous les puissants du glaive, tous les potentats de ce monde, demandent la vie, réclament *la longueur des jours* [1] : à tous Dieu répond par l'inexorable loi de la mort : *morte morieris !* A son Fils tout seul il a accordé « la vie, » la vie pleine, entière, interminable, la *vie vivante*, tandis qu'il ne concède aux choses terrestres, en apparence les plus fortes et les mieux assises, qu'une puissance pleine de faiblesse, qu'une vie remplie de mort. *Il vous a demandé la vie et vous la lui avez accordée; vous lui avez donné la longueur des jours, jusqu'aux siècles des siècles, jusqu'à l'éternité* [2]. — ET IL VIVRA [3] ! Seul il dominera les ruines de toutes les choses terrestres écroulées. Sur ces ruines son empire s'affermira, et cet empire traversera tous les siècles comme il couvrira toute la terre.

3. Quand saint Paul nous parle de la perpétuité de la vie de Jésus-Christ, il nous rappelle que cette gloire du Fils de Dieu fait homme nous devient à nous une faveur nouvelle et une suprême bénédiction : *semper vivens ad interpellandum*, « le Christ vit toujours pour toujours intercéder. » Et encore : « béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur Jésus-Christ qui nous a bénis de toutes sortes de bénédictions spirituelles, dans l'ordre divin, dans le Christ : suivant qu'il nous avait choisis en Jésus-Christ, avant même la constitution du monde, pour devenir saints et immaculés en sa présence par la cha-

[1] Psal. XX. — [2] Psal. XX. — [3] Psal. LXXI.

rité. Dieu nous a prédestinés en Jésus-Christ à devenir ses enfants d'adoption, selon le décret de sa volonté, pour l'exaltation de sa gloire, dans les biens dont il nous a comblés par Jésus-Christ son Fils bien-aimé : dans lequel nous avons obtenu notre rédemption par l'effusion de son sang, la rémission de nos péchés, suivant les trésors de sa grâce qui a surabondé en nous en toutes sortes d'œuvres de sagesse et de prudence. » Cette doctrine qui renferme les principaux effets de l'Incarnation et de la Rédemption est tout entière en germe dans la parole du Psalmiste : *O Dieu, vous le donnerez au monde comme une bénédiction, pour les siècles des siècles.* Tel est Jésus-Christ : tel il nous a été donné par l' « excessive bonté de Dieu, » tel il reste dans le monde, universelle BÉNÉDICTION [1] du monde, *omni benedictione*, comme dit l'Apôtre, centre, résumé, de toutes les bénédictions divines à la fois, *in omni benedictione spirituali in cœlestibus* [2]. Il était annoncé à sa venue que « toute montagne serait abaissée, que toute vallée serait comblée, que toute tortuosité de nos chemins serait redressée : » telle est l'œuvre de Jésus-Christ, telle est la « bénédiction » qu'il apporte au monde. Qu'était le monde, et quelle bénédiction lui fallait-il apporter? L'humanité gémissait sous une condamnation antique dont aucune puissance au monde ne la pouvait retirer. La première bénédiction qu'il lui fallait était donc celle d'un libérateur. Mais la loi de la justice était inexorable, *sine sanguine non fit remissio*, sans « l'effusion du sang aucun pardon n'est possible : » la seconde bénédiction fut donc la bénédiction du sang. Le Verbe Rédempteur du monde vint à nous « dans la ressemblance de la

[1] Psal. XX. — [2] II Corinth.

chair du péché, » avec un corps mortel et passible, il versa son sang ; dans ce sang divin il effaça notre faute, il lava nos souillures ; par la vue de ce sang il apaisa la divine justice et fit tomber les foudres vengeresses des mains de Dieu. Cette amnistie présageait des bénédictions plus merveilleuses : devenus justes par Jésus-Christ, par lui encore nous devenions enfants de Dieu. « Par Jésus-Christ, dit l'Apôtre, nous recevons l'adoption des enfants de Dieu. » Ah ! sans doute c'est là la bénédiction par excellence, rien ne peut surpasser cette grâce, rien ne peut atteindre aux richesses de cette fortune ; mais la révélation de cette gloire est lointaine encore, il nous faut attendre « le jour où nous atteindrons la gloire de l'adoption divine, » et, en attendant ce jour, tristement cheminer dans l'exil, « à travers les ombres de la foi, » la nuit épaisse de la mortalité, le long du rude et âpre sentier de l'épreuve. La « bénédiction » du rachat nous tire de nos éternels désespoirs, la « bénédiction » de la grâce et de l'adoption divine nous rend un Père, un héritage, une patrie : mais qui deviendra notre « bénédiction » de l'exil ? Jésus-Christ encore et lui seul. Dans l'exil les tristesses nous enveloppent, la souffrance nous envahit, le péché nous opprime, le monde nous sollicite par ses enchantements, ou nous trouble de ses terreurs : *foris pugnæ, intus timores.* Il nous faut la force, il nous faut la consolation, il nous faut la joie. Qui nous fera boire à ces eaux jaillissantes de la joie ? Qui nous consolera ? Qui nous donnera l'ineffable « bénédiction » de devenir notre guide et notre appui ? Celui dont l'Apôtre a dit qu'il est « un Pontife capable de compatir » et « puissant à consoler. » Du berceau, où il fait planer ses premières miséricordes, jusqu'à notre tombe qu'il illumine de

ses divins rayons, Jésus-Christ ne cesse pas un moment d'être la « Bénédiction » de notre vie. Heureux ceux qui, *aimant la bénédiction*, *appellent cette bénédiction* sur toutes les phases de leur existence! Malheur, et mille fois malheur à ceux qui, *aimant mieux la malédiction*, remplissent de cette *malédiction* leurs tristes jours! Cette double issue, de la fidélité des uns à recevoir Jésus-Christ, de la perverse opiniâtreté des autres à le repousser, dénoue le problème entier de nos destinées, et décide, pour l'éternité comme pour le temps, du sort de ceux « qui iront au bonheur éternel » et de ceux qui aboutiront « au supplice sans fin. »

Et comme il est la « Bénédiction » de chaque homme en particulier, Jésus-Christ reste encore la seule bénédiction véritable des peuples. Dieu le donne aux peuples comme aux individus, mystérieuse et décisive bénédiction, *dabis eum in benedictionem in sæculum sæculi.* Le Psalmiste avait dit dans un autre cantique : *qui elongant se a te peribunt,* « ceux qui s'éloignent de toi périront. » L'histoire a peu de lois aussi inexorables et aussi universelles. Toute nation, blasphématrice et persécutrice du Christ « Bénédiction » des peuples, est condamnée à périr ; ses jours sont comptés, son arrêt s'écrit à la muraille, ses prospérités et les ivresses de ses triomphes, semblables aux joies lugubres du dernier festin de Balthazar, ne présagent plus que la catastrophe prochaine et les ruines du lendemain.

II. — Nous voici parvenus à la seconde partie de notre Psaume, où le Prophète décrit le second triomphe et la seconde gloire de l'Homme-Dieu. Dieu lui accorda ces deux dons magnifiques : d'abord de réunir en sa

Personne tous les trésors de la grâce, toutes les richesses du temps et de l'éternité : *in quo sunt omnes thesauri;* puis ensuite de faire briller son excellence et sa force, par le contraste de la ruine et de la défaite où s'abîment, les uns après les autres, tous ses ennemis.

Ces ennemis quels sont-ils? Assurément tous ceux qui depuis dix-huit cents ans font la guerre à Jésus-Christ et périssent fatalement de cette guerre. Mais il semble que le Psalmiste veuille ici plus particulièrement désigner l'effroyable châtiment infligé aux premiers et aux plus pervers d'entre eux tous, aux Juifs déicides et impénitents. *Ab uno disce omnes.* Il entrait dans les plans de la divine justice de nous exposer dans un seul et vaste spectacle, tout ce que Dieu réserve de châtiments, de calamités, d'impuissance, aux contempteurs de son Fils et aux violateurs de son alliance.

La justice divine revêt une double perfection dont la justice humaine ne peut jouir que bien partiellement. Ses recherches sont toujours victorieuses, ses coups sont toujours inévitables et toujours sûrs. Son regard ne peut être évité : son bras ne peut jamais la trahir. Le coupable trompera peut-être la vigilance et la perspicacité d'un tribunal terrestre : comment échapperait-il aux recherches de Celui qui est « Lumière, » et devant qui « les ténèbres de la nuit s'illuminent comme les clartés du jour [1]? » Le coupable, s'il est puissant, résistera peut-être aux sentences qui l'ont pu condamner mais qui ne le peuvent réduire : comment fuir le bras du Tout-Puissant? Comment vaincre Celui qui n'a qu'à « regarder les peuples pour les dissoudre, » *aspexit et*

[1] Psal. CXXXVIII.

dissolvit gentes[1]? Telle est la puissance judiciaire de Jésus-Christ. L'illusion peut abuser les puissants de ce monde, les forts peuvent se rire d'une justice silencieuse, d'une puissance qui dissimule ses coups; mais tous finissent, en tombant sous une répression invincible, par achever le triomphe et parfaire la gloire de l'Homme-Dieu. O Christ Jésus, *ta main saura trouver tous tes ennemis, ta droite infailliblement tombera sur ceux qui te haïssent*[2]! Impossible d'échapper, s'écrie David dans un autre Psaume. Pourquoi ? Parce que le juge est un Dieu. Une nation traître à la foi et ennemie acharnée de l'Église se cachera longtemps derrière sa puissance; à l'abri sous l'aile de ses aigles victorieuses, longtemps elle se rira des foudres du Vatican, et foulera à l'aise toute justice et tout droit. Elle poussera le cri victorieux de la force : *non movebor in æternum !* A ce moment même le bras du Christ descend, cherche sa proie, s'appesantit sur elle, l'histoire ajoute à ses annales le récit d'une nouvelle catastrophe, un écroulement d'empire avertit le monde du passage de la justice de Dieu.

Nous le disions plus haut, dès la naissance du christianisme, Dieu voulut donner pour l'enseignement de tous les siècles un des plus grands spectacles de la terrible puissance de son Verbe incarné, Roi du monde et Juge suprême des nations. La nation déicide avait désespéré sa miséricorde : il la fit servir à l'exaltation de sa justice. *Le bras du Christ trouva tous ses ennemis*[3]; le reste de notre Psaume n'est plus que l'effrayante peinture de la destruction du peuple, pour lequel le Christ était mort et *qui l'avait haï.* Voici Jérusalem

[1] Habac. III. — [2] Psal. XX. — [3] Psal. XX.

livrée par l'armée romaine au plus effroyable incendie : elle n'est plus, au regard du Prophète, qu'une immense fournaise embrasée : *O Dieu, vous n'en ferez plus qu'une fournaise de feu.* Image vive d'une autre ruine, d'un incendie gigantesque. où, à la fin des temps, l'univers entier périra. Jésus-Christ confondait dans sa prophétie ces deux épouvantables infortunes; l'une était l'image de l'autre ; Jérusalem en feu, donnait aux yeux épouvantés le spectacle du dernier embrasement du monde et du bouleversement de toutes choses à la fin des temps[1]. Après le feu la confusion horrible de toutes choses, la terreur, l'épouvante, les cris de désolation, la course affolée des victimes qui succombent, la marche inexorable des vainqueurs qui s'avancent en massacrant, tout ce qui fait d'une ville emportée et mise à feu et à sang l'effroyable image de l'enfer, où tout est désordre, souffrance, désespoir. Mais la ville déicide n'était pas destinée seulement à la souffrance, elle devait, après le passage de la justice et l'horreur de l'expiation, devenir un monument éternel de désolation, et une ruine, devant laquelle toutes les générations en passant vissent inscrite la vengeance du Très-Haut. « Ils ont battu des mains contre toi, ceux qui passaient par le chemin, ils t'ont sifflé, ils ont branlé la tête sur la fille de Jérusalem : « la voilà donc, ont-ils dit. cette « ville si splendide, la joie de l'univers entier !... Dieu a

[1] « Hic ponitur pœnam hostium. In futuro judicio tria erunt. Primo erit ignis incendens superficiem mundi : ideo dicit : pones eos ut clibanum ignis, » scilicet « in tempore vultus tui, » id est Christi, quo tempore apparebit ad judicium. Et dicit : « ut clibanum » quasi undique igne oppressi. » (D. Thom. Aquinat. *Expositio in Psal. XX.*)

« rempli ses desseins; il a accompli ses oracles, il a fait « comme il l'avait annoncé dès les jours anciens. Il a « détruit : il n'a plus épargné, il a réjoui, en te faisant sa « victime, le cœur de tes ennemis, il a exalté par ta ruine « la puissance de tes adversaires [1]. » Et telle est Jérusalem, la cité frappée de Dieu, monument séculaire de la victoire du Christ sur ses contempteurs et ses bourreaux. Toute la terre a vu cette ruine qui ne ressemble à aucune autre, ruine impérissable, ineffaçable désolation, mort pleine d'une indestructible vie. *Dans sa colère, le Seigneur les bouleversera, le feu les dévorera.* C'est le premier acte du grand drame, les autres ont les siècles et le monde pour durée et pour théâtre. Après avoir frappé la ville déicide, le Christ frappe à travers tous les âges son peuple maudit. Le Psaume continue. *Leur germe a disparu de dessus la terre, leur postérité du milieu des hommes.* Tel est le peuple juif frappé de Dieu. Il n'a plus *de terre* où se fixer, il n'a plus de vie propre, de nationalité, de patrie, il n'est nulle part chez lui, il erre de peuple en peuple, mendiant un asile et ne trouvant jamais un fraternel accueil. On le tolère, on ne l'aime pas. Ce peuple a de l'or; il reste habile à l'accumuler, et avec cet or il n'a pu, en aucun siècle, même dans le nôtre si tolérant au crime, acheter ce qui fait un peuple : un pouvoir régulier, une existence normale, une commune patrie : *fructus eorum de terra perdes.* Son or lui-même a la malédiction de la stérilité. Comme aux jours du déicide, le peuple Juif ne peut avec sa bourse maudite acheter qu'un *haceldama*, « le champ du sang, » un lieu de sépulture et de mort. Le Juif a des fils et n'a pas de postérité, il se forme une famille, et ne

la peut plus réunir, tout dans ce peuple étrange se disperse et se désagrége. La parole divine demeure immuable sur lui : *non relinquetur hic lapis super lapidem, qui non destruatur* [1], « il ne restera pas là pierre sur pierre, que tout ne soit détruit. » Jamais les fils d'Israël ne formeront un peuple, ils sont rayés sans espoir du nombre et du milieu des nations : *perdes... semen eorum a filiis hominum.*

Arrêtons-nous devant cette grande et mystérieuse ruine, avant de la parcourir et de la scruter davantage; arrêtons-nous, comme s'arrête le Psalmiste, pour chercher la cause d'une si effroyable catastrophe et d'une si persistante désolation. La leçon qui jaillit de cette étude est la leçon commune de tous les siècles et de tous les peuples, chaque siècle qui a vu se dresser pour le Christ quelque nouveau calvaire, a vu incontinent après de vastes ébranlements. Chaque peuple qui a pour sa part répété quelqu'une des paroles du prétoire: *Tolle! Crucifige! Nolumus hunc regnare super nos!...* a comme Jérusalem entendu à l'horizon se former l'orage, gronder la foudre, se rapprocher le bruit sinistre de la dévastation, de la ruine et de la mort. Contemplons donc ces grands spectacles, étudions ces vivifiantes leçons. *Cogitaverunt consilia* [2], « ils ont formé des projets » contre Jésus-Christ. C'est l'éternelle aberration des pouvoirs de *former des projets* contre le Christ et contre son Église. L'Église gêne, elle est puissante, elle est odieuse, elle captive les intelligences, elle gouverne les consciences, elle retient les volontés; par elle on est libre, on résiste aux entreprises de la tyrannie, on brave l'impiété des dictatures, on dit imperturbablement :

[1] Matth. — [2] Psal XX.

non licet : non possumus, et l'on passe, et où tous ont ployé le genou et fait fléchir la conscience, on est resté noblement et invinciblement debout. Alors qu'est-il advenu ? Les puissances irritées cherchent *à faire tomber quelque mal* sur l'Église, *declinaverunt in te mala*, « ils forment des projets, » ils trament dans l'ombre des complots, ils sont astucieux, ils sont habiles, ils réunissent des *congrès*, les fins politiques y parlent et persuadent que le salut de l'Europe est attaché à la déchéance temporelle de la papauté. Il importe qu' « un périsse pour le salut de tous. » — « Que vous en semble ? Et tous répondent : il est digne de mort[1] ! » Il est convenu qu'une implacable guerre sera faite à l'Église, que la persécution sévira partout en même temps, qu'elle sera rusée, qu'elle sera violente, qu'elle sera opiniâtre et qu'on la poursuivra jusqu'à l'entière extirpation *du chancre qui dévore l'Europe et menace de tuer la société des temps nouveaux*. Ainsi *ont-ils formé des projets*. Dans un Psaume que nous commenterons tout à l'heure et qui complète cette exposition du règne de Jésus-Christ parmi les peuples, au lieu de ces mots : *cogitaverunt consilia* [2], le Prophète emploie ces mots plus expressifs : *meditati sunt inania*, « ils ont médité des niaiseries. » Admirable mot ! Ces assemblées délibérantes, ces congrès si pompeusement réunis et dont les profondes résolutions devaient changer le monde, ces conseils des rois, ces comices des peuples, *ont médité*. Qui ne s'attendrait à de grandes choses ? Qui ne prophétiserait de vastes résultats ? Or ce qu'ils méditaient si savamment ce fut des *niaiseries*, ils méditaient l'impossible, ils voulaient l'irréalisable, ils demandaient ce que nulle force

[1] Matth. — [2] Psal. XX.

au monde ne leur donnera jamais : l'abdication de Dieu, son éloignement des choses humaines, la déchéance de Jésus-Christ, la destruction de l'Église. « Niaiseries ! » Ils ont donc *formé des projets qui ne pouvaient se réaliser*[1]. « De même, dit saint Thomas, que si un enfant sans force ni secours veut lutter contre quelque géant, ce géant se moque ; de même quand l'homme dénué de puissance entreprend une lutte absurde contre « Celui « qui règne dans les cieux, » on le siffle et Dieu en fait l'objet de sa terrible risée : *Deus irridebit.*» Mais l'écroulement de ces vains projets et de ces entreprises sacriléges contre le Christ et l'Église, n'est que la vengeance *négative* de Dieu. Il faut plus pour châtier ces insanités perverses des persécuteurs. Dieu vient à eux de toute sa force, il les attaque directement, une lutte effroyable s'engage, ou plutôt un écrasement, sans même de lutte, une ruine subite, une complète désolation, instruisent bientôt la terre en vengeant le ciel. L'homme dans ce duel impossible sera toujours tôt ou tard le vaincu, et Dieu toujours le vainqueur. *Pones eos dorsum* [2]. Avant tout la mystérieuse force qui les combat les oblige à reculer et leur fait prendre la fuite. O renversement ! Cette puissance persécutrice a tout envahi et va tout contraindre, ces vainqueurs se disposent à tout renverser : on le croit, on frémit pour l'Église. Qui les fait tout à coup reculer ? « Peuple sans conseil, peuple sans prudence ! Ah ! s'ils avaient su réfléchir, s'ils avaient su comprendre, s'ils avaient prévu l'issue ! Comment un seul en poursuit-il mille ? Comment deux en mettent-ils dix mille en fuite ? N'est-ce point parce que Dieu les a vendus, et que le Seigneur leur a coupé la retraite. »

[1] Psal. XX — [2] Psal. XX.

Moïse chantait ainsi l'inévitable avortement des projets les mieux concertés, des trames les plus savamment ourdies, des persécutions les plus longues et les plus sanglantes. *Posuerunt consilia quæ non potuerunt stabilire;* puis Dieu a frappé, et le peuple persécuteur a péri, *pones eos dorsum.* Frappés à dos comme les fugitifs, Dieu leur réserve en plein visage ses dernières meurtrissures et ses derniers coups : *in reliquiis tuis præparabis vultum eorum* [1].

O Christ Jésus! Et nous, vos fidèles et vos fils, nous qui *ne redoutons pas quand nous voyons l'homme devenir fort*, nous chantons bientôt, sur des ruines fumantes, l'hymne de votre victoire sur vos ennemis confondus : *Soyez exalté, ô Seigneur, dans les œuvres de votre puissance, nous chanterons, nous célébrerons vos triomphes* à travers tous les âges et dans le monde entier.

III

LA MISSION DE L'HOMME-DIEU [2]

L'histoire humaine, depuis la venue de Jesus-Christ et l'établissement du christianisme, offre au regard de qui la scrute, un étonnant phénomène. Le christianisme est depuis dix-huit siècles, contre toute attente, contre tout précédent religieux, sans logique apparente, sans suite explicable, poursuivi et combattu par tous ceux qui le devraient le plus ardemment recevoir et bénir [3].

[1] Psal. XX. — [2] Psal. II. — [3] Vid. S. Chrysost. *in cap.* II, I ad Corinth.

Le christianisme apporte à l'humanité la satisfaction pure, noble, complète, de sa passion la plus véhémente, la plus universelle et la plus continue : la passion religieuse. L'humanité qui a varié en tout, qui a changé d'état, de patrie, de mœurs, de coutumes, de civilisation, qui tour à tour a habité l'Éden et la vallée de larmes, qui a formé des centres populeux et a fui dans des solitudes ignorées, qui est retombée dans la barbarie ou a gravi les cimes les plus élevées de la civilisation, l'humanité est partout restée également religieuse. Ce besoin est devenu souvent la proie ou plutôt la dupe des plus grossiers instincts et des plus avilissantes passions, mais il a subsisté. Les augures avaient beau rire, le sang avait beau couler, les infamies et les extravagances avaient beau souiller les rites sacrés et les cérémonies du culte, les religions d'un monde voué à l'erreur et au vice inspiraient en vain l'horreur et le dégoût, la passion religieuse conserva chez tous les peuples un empire incontesté. Comment donc le monde devait-il accueillir le christianisme qui portait avec lui la religion la plus pure, la plus sublime, la seule vraie ? Qui ne répondrait : avec d'immenses transports de reconnaissance, avec une ovation dont les siècles mesureront seuls la durée ? Or tout le contraire arriva[1]. Dès son apparition, le christianisme souleva une répulsion presque universelle ; une coalition qui renfermait en elle des peuples entiers se forma contre l'Évangile : la puissance publique se prit à rugir, le peuple s'unit au prince, l'ignorant à l'homme de génie, le Juif au Gentil, l'Orient à l'Occident, pour livrer aux disciples de Jésus-Christ une guerre d'exter-

[1] Psal. II.

mination. Le sang coule à flots, les cris de mort retentissent d'un bout du monde à l'autre, les peuples ne semblent plus pour Jésus-Christ et l'Église qu'une troupe de bêtes dévorantes ivres de haine et de sang. C'est le début du Psaume, c'est le spectacle qu'a devant les yeux le Prophète, quand il pousse ce premier cri d'étonnement : *Pourquoi donc ont frémi les nations ? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ? Les rois de la terre sont debout : les princes se coalisent contre Dieu et contre son Christ : « Rompons leurs liens; rejetons leur joug loin de nous* [1] ! »

Les « rois, » les « princes, » les gouvernements, le Psalmiste nous les représente les premiers à haïr le Christ et à se réunir en armes contre l'Église. Ils devraient être les premiers à l'accueillir, à la protéger, à la défendre, à la servir. Qui plus qu'eux gagnait à la venue du Christ et à l'action de l'Église? Qui fit dans le monde le pouvoir fort, saint, respecté, aimé ? Qui rendit solide le trône que dans la période païenne les révolutions ébranlaient à tout instant? Qui rendit vénérable la pourpre impériale, et arrêta les royautés sur la route de leurs gémonies? Qui ? l'Église. Et comment? En relevant aux yeux des peuples la souveraineté que tant de vices d'une part, de rébellions de l'autre, avaient fini par jeter par terre et traîner dans la boue. L'Eglise dit aux peuples : « Rendez à César ce qui est à César, » et, montrant dans la puissance souveraine le ministre et le représentant de Dieu, elle ajoutait : « Que toute âme soit soumise aux pouvoirs. Il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu, et ceux qui existent ont été ordonnés par Dieu. Celui donc qui résiste au pouvoir

[1] Psal. II.

résiste à l'œuvre de Dieu. Et qui résiste s'attire la condamnation. Le pouvoir est ministre de Dieu pour le bien. Il est ministre de Dieu, vengeur de la bonne cause contre quiconque fait le mal[1]. » « Oui, l'État, c'est une chose sublime et sacrée, et le christianisme n'y a jamais touché. Il eût touché aux entrailles des nations, à la justice, à la paix, à la gloire, à l'unité. Lui ! ah ! ne le croyez pas ! Quand il est venu, il a trouvé la souveraineté humaine déshonorée par des excès, il l'a trouvée par terre entre des crimes ; il l'a relevée et purifiée ; il l'a ointe dans ses basiliques par la main de ses pontifes. Il a tenu Clovis sur le pavois, en lui donnant des leçons qui éveillaient dans l'esprit des peuples la confiance, le respect, l'amour. Il a créé la royauté chrétienne, et avec elle la fidélité, ce sentiment qui faisait qu'un enfant du sang royal était sacré pour toute une nation, et que le dévouement à Dieu ne se séparant pas du dévouement à l'État, il sortait de tous les cœurs un élan qu'exprimait ainsi le poëte :

> Si mourir pour son prince est un illustre sort,
> Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

Le christianisme a donc travaillé pour l'État ; il a travaillé pour la souveraineté humaine, en vue de Dieu et de la patrie ; il a élevé l'homme d'État plus haut qu'aucune doctrine ne l'avait élevé. Et cependant les représentants et les organes de la souveraineté humaine ont compté souvent, et comptent encore en très-grand nombre parmi les adversaires de la doctrine catholique. Comment cela se fait-il ? Par quelle erreur ou quelle ingratitude l'ont-ils ainsi récom-

pensée [1]? » *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania?*

Un mot du Psalmiste nous fait tourner les yeux vers d'autres adversaires encore que les hommes d'État. *Meditati sunt*, dit le Psaume. Les « penseurs, » les sages, les hommes de génie : eux aussi ont volontiers combattu l'Évangile et se sont fait persévéramment inscrire dans l'armée qui lui faisait la guerre pour l'anéantir. C'est ici une nouvelle étrangeté plus forte peut-être que les précédentes. Qu'un pouvoir jaloux, qu'un homme d'État ombrageux et superbe s'irritent de voir à leur côté une puissance plus haute, plus respectée, plus immuable, plus infaillible : peut-être cela se conçoit-il, malgré la monstrueuse aberration qui fait jalouser le fondement et s'irriter contre le protecteur et le soutien. Mais le génie, mais la science, mais cette élévation sublime d'une grande pensée, cet essor magnifique d'une âme, qu'ont-ils eu à jalouser, qu'ont-ils eu à craindre d'une révélation divine, d'une parole venue d'en haut? Le christianisme ne portait-il pas en soi tout ce que le génie réclame impérieusement, tout ce qui fait sa gloire et constitue sa vie? Quelle est la vie d'une grande âme et d'un grand esprit? Tout ce qui est élevé, sublime, pur, tout ce qui se dégage des grossièretés de la matière, tout ce qui plane au-dessus des sens et domine la vulgarité de la vie commune. « Qu'est-ce que le génie? C'est une âme en qui l'imagination, l'intelligence et le sentiment sont dans une proportion élevée et en équation exacte. C'est une âme qui a une vue pénétrante des idées, qui les incarne puissamment dans le marbre, dans l'airain, dans la

[1] Lacordaire, *Confér.*

parole, et dans cette poussière que nous appelons l'écriture, qui aussi leur communique un mouvement du cœur pour les jeter vivantes dans le cœur des autres. Le génie est, avec la conscience, la plus belle dotation de l'humanité : on peut dépouiller l'homme de sa puissance, de sa fortune; mais le génie, comme la conscience, est invulnérable. Vous concevez, par cette seule définition, que le génie est une raison élevée ; car que voulez-vous que les hommes de génie voient, si ce n'est pas l'infini ? Espérez-vous que le génie prendra pour son pays natal la matière? Croyez-vous que ce sera entre les insectes et les astres, entre ces deux extrémités des choses visibles que le génie habitera, qu'il se casernera là, qu'il acceptera ce partage ? Ah ! qu'une science froide et morte prenne la matière pour domaine, c'est son lot; mais la prison de la matière, le génie ne l'acceptera jamais, toujours il franchira les mondes. C'est aussi par cela même une raison religieuse; car, quand on est dans cette élévation-là, quand on arrive à Dieu, on est dans la religion. Et puis qu'est-ce qui empêche ordinairement d'être religieux ? C'est une petitesse d'esprit qui s'arrange du monde présent, c'est une froideur d'âme qui ne peut pas sentir l'amour de Dieu, qui souffre quand on dit que Dieu s'est fait homme, qu'il est mort pour nous. Mais le génie, dans les flammes qui le dévorent, comprend que Dieu se soit fait petit, qu'il soit mort : il n'y a rien qui comprenne mieux l'abaissement volontaire que ce qui est élevé [1]. » Tout ce que la religion renferme, ses révélations sublimes, ses douceurs charmantes, ses offres magnifiques, les horizons infinis de ses espé-

[1] Lacordaire, *Confér.*

rances, ses héroïsmes, ses exploits, ses conquêtes, ses magnanimes martyres, tout est fait pour grandir, élever, enthousiasmer le génie, tout lui donne des ailes, tout l'emporte, loin des petitesses odieuses de la vie présente, vers l'idéal surhumain, vers la perfection mystérieuse, entrevue par lui dans ses rêves ardents. Eh bien ! le génie a-t-il été, généralement parlant, l'ami, l'approbateur, l'auxiliaire de la religion ? Sans doute le christianisme en compte pour lui un nombre imposant et des plus vigoureux et des plus illustres. Pourtant, trop souvent, hélas ! le génie se sépare de Jésus-Christ, lui est hostile et le combat. *Il médite* [1] : et alors que ses méditations devraient être, devant ces magnificences divines et cette céleste beauté, des extases d'admiration et d'amour, il se rabaisse à des doutes d'enfant et à des objections imbéciles. Il faudrait avec ces ailes d'or que Dieu même apporte du ciel, franchir superbement des immensités; le génie rampe sur l'étroit espace où une incrédulité vulgaire se débat : *meditati sunt inania.*

Hélas ! au-dessous du pouvoir et du génie, il y a le peuple, plus désintéressé, plus droit, souvent plus intelligent de ses vrais besoins, de ses biens comme de ses maux, de ses amis comme de ses adversaires et de ses oppresseurs. Comment le peuple, lui aussi, s'est-il laissé assez tromper pour haïr le christianisme qui seul l'aime, l'honore, le relève, l'ennoblit, seul se dévoue à ses misères et fait cause commune avec ses détresses de chaque jour? Qui, autant que Jésus-Christ, a aimé l'ouvrier, le pauvre, le déshérité des honneurs et des fortunes de ce monde ? Qui les a plus tendrement

[1] Psal. II.

recueillis ? qui leur a dit de plus douces, de plus vivifiantes, de plus divines paroles ? qui s'est plus héroïquement préoccupé de leurs nécessités ? Ah ! Jésus seul s'est mis aux pieds du peuple ; seul, en signe d'inénarrable tendresse et de royal ennoblissement, il lui a lavé ses pieds poudreux, il l'a servi à sa table de ses mains divines, puis pour ce même peuple, à bout de témoignages comme de bienfaits, il s'en est allé mourir ! Et cependant le peuple, lui aussi, s'est tourné contre l'Église. « Et c'est ce qui étonne bien plus que le reste. Car enfin que Dieu abaisse un prince, qu'il lui retire sa lumière pour punir son orgueil, cela se conçoit ; qu'il achève d'humilier un homme de génie égaré, je le conçois ; mais qu'on ait pu tromper ce pauvre peuple, dénaturer ses instincts ; qu'on ait pu lui persuader que l'Église, qui est venue le relever, qui a détruit l'esclavage, voulait l'asservir ; qu'on ait pu lui persuader ce dont on n'a pu persuader les païens, les mahométans, les protestants, les sauvages ; qu'on ait pu lui persuader de se ruer sur les autels de Notre Seigneur Jésus-Christ ; qu'il les ait abattus ; que ces saints, ces patrons, dont il avait reçu les noms au baptême, il les ait foulés aux pieds ; qu'il ait profané jusqu'aux tabernacles, où reposait, sans défense, l'objet de ses adorations de la veille : voilà ce qui est inexplicable, et voilà ce qui s'est vu dans l'Église catholique, et ce qui ne s'est vu nulle part ailleurs. Quelle est la cause de cet étrange antagonisme ? Serait-ce qu'au fond l'esprit humain répugne à toute doctrine religieuse ? Mais il n'a jamais vécu sans doctrine religieuse. Serait-ce que la doctrine catholique aurait un caractère immoral ? mais tout le monde convient qu'elle est plus pure qu'aucune autre. Serait-ce qu'elle opprime l'humanité ? mais la dignité

des classes pauvres et la liberté de tous ne se sont développées que sous son règne. A tout le moins, d'ailleurs, la doctrine et le sacerdoce catholiques valent la doctrine et le sacerdoce égyptiens, grecs, romains, musulmans, qui n'ont jamais été haïs ni persécutés dans leur propre patrie[1]. » Le catholicisme est sublime : beaucoup le méprisent ; il est doux, charitable, bienfaisant, inoffensif : on le poursuit d'une haine atroce ; il couvre le monde de ses bienfaits : on le traîne à tous les échafauds, on a soif de son sang : tout le long des siècles, de Néron et du paganisme jusqu'aux sauvages organisateurs de nos sanglantes Communes, un immense cri de mort retentit de toutes parts : *Quand donc mourra-t-il et quand périra son nom*[2] ? Comment jaillissent ces cris étranges, inexplicables ? Quelle est la genèse mystérieuse de cette haine ? *Pourquoi les nations ont-elles frémi ? Pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots contre Dieu et contre son Christ*[3] ? — Voilà la question[4].

II. — Une autre s'y enlace et reçoit de la même source une égale solution : pourquoi, enveloppé de

[1] Lacordaire, *Confér.* — [2] Psal. XL. — [3] Psal. II. — [4] « Sciendum quod, quando populus molitur rebellionem, primo surgit murmur in populo, post accedit consilium magnatum ad perficiendum. Primo ergo ponit conatum populi murmurantis ; secundo consilium magnatum : « astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum. » In populo autem sunt quidam minus habentes de ratione, qui sunt impetuosi : quidam plus, qui cauti dicuntur. Primi non moventur sensu ad rebellandum, sed magis impetu, et ideo dicit de iis : « fremuerunt, » quod est bestiarum. » (D. Thom. Aquinat. *Expos. in Psal. II.*)

tant de haines, assailli de tant d'adversaires puissants, le christianisme a-t-il constamment trouvé dans la tempête l'affermissement de ses racines et dans le sang qu'il a répandu à flots la rosée vivifiante qui l'a fait s'épanouir. Le Psaume scrute ce vaste problème et en illumine la mystérieuse obscurité.

Pourquoi le monde hait et repousse Jésus-Christ : pourquoi, à l'heure qu'il est, dans presque tous les pays de l'Europe, la guerre contre l'Église catholique est savamment organisée et furieusement conduite, entraînant dans ses rangs les pouvoirs publics, les rois, les princes, l'aristocratie de la science comme de la fortune, et aussi les masses inconscientes et la populace abrutie : dès les premiers mots du Psaume, la solution se laisse entrevoir. *Les nations ont frémi ; les peuples ont médité de vains complots contre Dieu et contre son Christ : « Rompons leurs liens ! rejetons leur joug loin de nous. »* Si Dieu venait dans une humanité innocente, droite, dotée de ses vertus premières et de sa conscience immaculée, il n'y provoquerait que l'amour et n'y recevrait que les honneurs d'une immense ovation. Mais la terre où Jésus-Christ vient établir sa domination souveraine, est une terre profondément atteinte par le mal, universellement troublée par le désordre et dévastée par la rébellion. Le même Dieu qui s'y montre y soulève des répulsions. Dieu, c'est la Majesté infinie, la Grandeur sans limite, la Puissance sans rivage : depuis son péché, l'homme mordu du remords a peur de Dieu. Dieu, c'est le mystère, c'est l'abîme obscur, c'est la vérité impénétrable, le premier fondement de la domination de Jésus-Christ, c'est la foi ; or l'homme orgueilleux et indépendant ne brise qu'avec infiniment de peine et après des résis-

tances désespérées le sceptre de ses idées personnelles et la dictature de son propre esprit. Dieu, c'est l'ordre, c'est la loi ; or quel est l'orgueil indépendant, quelles sont les volontés du crime et les convoitises du vice qui aimeront ou qui seulement supporteront l'ordre qui les enchaîne, la lumière qui les dévoile, la législation qui les réprime et les contraint? Jésus-Christ, aux jours où il s'expliqua devant l'humanité de cette haine dont il allait être l'objet, n'y donna point d'autre cause. « Voici la condamnation du monde. La lumière vint dans le monde et les hommes aimèrent mieux les ténèbres que la lumière, *parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* Tout homme qui fait mal hait la lumière, et il fuit la lumière, de peur que cette lumière ne mette ses œuvres au jour. » Enfin Dieu n'est pas seulement la loi, loi éternelle, règle immuable, il est aussi la sentence, la justice, le châtiment. Après avoir aimé, il rejette ; après avoir voulu sauver, il perd sans merci; après avoir toléré le pécheur « pour l'amener au repentir, » « il lui plaît ensuite de manifester sa colère, de faire briller sa force dans ces vases de colère, aptes à la perdition ; » il les brise et il en jette au vent de l'éternité les inutiles débris : *sicut vas figuli confringes eos.*

Telles sont les quatre causes secrètes de cette haine dont est poursuivi depuis les siècles le Christ-Rédempteur que tous les siècles devraient bénir. Dieu étonne, effraye, fait fuir une humanité pécheresse. Dieu, avec les insondables mystères qu'il propose à l'acceptation humble et docile de l'intelligence, irrite cette intelligence, malade, depuis la prévarication de l'Éden, d'un opiniâtre et inguérissable orgueil. Dieu règle les actions de l'homme, met, par sa loi, un frein aux saillies désordonnées de ses passions : l'homme se redresse

contre l'obstacle et s'efforce de briser l'entrave : *dirumpamus vincula!* Enfin Dieu, quand l'homme a trop « rompu ces liens, » trop outragé la loi souveraine, et insulté la majesté de son Roi, Dieu se montre armé de sa « verge de fer, » il meurtrit, il ensanglante. Le coupable, qui au lieu de bénir une correction qui le sauve, repousse et maudit la verge de la correction, poursuit le Christ, Roi et Juge de toutes les haines intéressées et iniques qui remplissent les bagnes et font bondir avec rage les condamnés. Dieu dominateur. Dieu mystère, Dieu juge et vengeur : trois titres à être repoussé des coupables.

1. *Adversus Dominum et adversus Christum ejus*[1], « contre le Seigneur et son Christ. » Revenons à l'Eden, retournons à cette heure où le premier péché vient d'y être commis et la révolte inaugurée dans le monde. Avant cette heure fatale, la venue de Dieu, son apparition et son paternel langage étaient la grande fête du paradis terrestre. L'homme aspirait après la visite de son Créateur, de toutes les puissances de son cœur droit et pur, il disait avec une énergie d'amour que nous n'avons plus connue : *O Dieu, mon Dieu, je vous attends dès l'aurore!* Devenu coupable, regardez Adam. Non-seulement il n'attend plus son Dieu, mais il redoute plus que toute chose sa visite; il s'éloigne, il se dérobe, il cherche dans l'épaisseur du feuillage, contre Celui qu'il nommait son Père, un refuge et un abri malheureux. Désormais l'homme a peur de Dieu, et comme d'autre part, il sent encore, il sentira toujours, à travers les déformations de la déchéance qu'il a été

[1] Psal. II.

créé pour Dieu, comme Dieu reste le plus impérieux besoin de son être et l'objet de ses plus mystérieuses aspirations, un phénomène étrange autant que douloureux remplira sa vie et flétrira ses jours : tout ensemble il se sentira attiré vers Dieu et repoussé loin de Dieu; il veut de Dieu et le redoute; il s'occupe invinciblement de Dieu, mais par un effet terrible de sa chute, c'est souvent pour le blasphémer et le maudire. Jamais peut-être ce phénomène ne s'est manifesté plus clairement qu'à notre époque. Jamais siècle, en dépit de tous les efforts tentés, de toutes les trahisons accomplies, de toutes les apostasies consommées, n'a été plus rempli de Jésus-Christ et de l'Église; jamais *les nations n'ont* autant *frémi:* jamais *les peuples* n'ont autant *médité de vains complots contre Dieu et contre son Christ* [1]; jamais les âmes, en se sentant poussées par une force supérieure à s'occuper de Dieu, n'ont plus subi la force contraire qui les en éloignait. Le Dieu qu'elles confessent et réclament jusque dans leurs blasphèmes, ce Dieu dont elles ne peuvent ne pas s'occuper, ce Dieu les épouvante, et elles n'en supportent ni la majesté souveraine ni la sainteté infinie. « Quand je recherche les causes d'un effet si extraordinaire, et que je me demande à moi-même d'où vient que les hommes s'effrayent de Dieu, il s'en présente à mon esprit deux raisons. La première cause, c'est l'éloignement; la seconde, c'est la colère. Expliquons ceci. Dieu est infiniment éloigné de nous, Dieu est irrité contre nous. Tous ses attributs l'éloignent de nous : son immensité, son infinité, son indépendance, tout cela l'éloigne, et il n'y en a qu'un seul qui l'approche, vous

[1] Psal. II

jugez bien que c'est la bonté. Mais elle exige une condition nécessaire, c'est que nous soyons innocents. Sommes-nous abandonnés au péché, aussitôt elle se retire, et voyez un effet étrange. La bonté s'étant retirée, je ne vois plus ce qui m'approche de Dieu, je ne vois que ce qui m'éloigne; la crainte et l'étonnement me saisissent et je ne sais plus par où approcher. Tant que l'homme conserva l'innocence, Dieu lui parlait, il parlait à Dieu avec une sainte familiarité. Mais comment s'en approchait-il, direz-vous, puisque la distance était infinie? Ah! c'est que la bonté descendait à lui et l'introduisait près du trône. Maintenant cette bonté étant offensée, elle se retire elle-même. Que fera-t-il, et où ira-t-il? Il ne voit plus ce qui l'approche, il découvre seulement de loin une lumière qui l'éblouit et une majesté qui l'étonne. Représentez-vous vivement quelle fut l'horreur de cette journée en laquelle Dieu maudit nos parents rebelles, en laquelle le Chérubin exécuteur de la vengeance les chassa du paradis de délices qu'ils avaient déshonoré par leur crime, les menaçant avec cette épée de flamme lorsqu'ils osaient seulement y tourner la vue; quels furent les sentiments de ces misérables bannis? Combien étaient-ils éperdus? Ne leur semblait-il pas, en quelque lieu qu'ils pussent fuir, qu'ils voyaient toujours briller à leurs yeux cette épée terrible, et que cette voix tonnante devant laquelle ils avaient été contraints de se cacher, retentissait continuellement à leurs oreilles [1]. » Cette vision n'a plus cessé de se montrer aux horizons mystérieux de l'âme, cette voix n'a plus cessé d'y gronder sourdement. Dans les âmes qui reçoivent Jésus-Christ, le Dieu réconciliateur,

[1] Bossuet, *Serm.*

le Dieu anéanti pour s'approcher, devenu victime pour expier, fait « notre semblable » pour nous mieux aimer et mieux être aimé de nous, dans les âmes qui ont « cru à la charité que Dieu a eue pour nous, » se sont approchées à son appel et rendues à sa paternelle invitation : « Venez tous à moi[1] ! » — dans ces âmes, la voix de la colère s'est changée au langage de la confiance et de l'amour. Chez les incrédules et les apostats, qui vivent « sans Christ, » sans grâce, sans réconciliation et sans espérance, le sentiment de la terreur antique est demeuré, et leur cause, à leur insu, ces émotions de la haine, ces mystérieuses répulsions dont ils donnent le triste et effrayant spectacle. Pourquoi cette guerre acharnée à Dieu et à tout ce qui touche à Dieu? S'ils n'y croient pas, comme ils s'en vantent, que leur importe, et pourquoi haïr? Mais non, ils sont pris, dans le fond de leur être, d'une terreur étrange et d'une indéfinissable appréhension. Ils sont devant Dieu ce qu'est le criminel devant son juge. Comme les démons, « ils croient et ils tremblent. » Vous vous étonnez que cet incrédule, cet esprit fort, soit aussi plein de haines contre les choses saintes, aussi insatiable de blasphèmes : écoutez un beau vers :

> Ce temple l'importune, et son impiété
> Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

Il sait parfaitement une chose, et il en pressent une autre : il se sait en guerre avec Dieu, et il pressent que Dieu restera le plus fort : de là ce *frémissement*[2] de colère, de là cette *méditation*, cette recherche d'impié-

[1] Matth. XI. — [2] Psal. II.

tés et de scandales, cette affreuse envie « d'anéantir le Dieu qu'il a quitté » et dont il redoute, infiniment plus qu'il ne se l'avoue à lui-même, les représailles et le triomphe. Le drame que décrit le Psaume se déroule tout entier dans ces tristes âmes d'impies. *Les nations frémissent, les peuples méditent de vains complots contre le Dieu et contre son Christ* [1]. — *Rompons leurs liens, et rejetons leur joug loin de nous* [2]. Pourquoi cette haine ? Pourquoi ce grand travail et cette agitation tumultueuse ? Dans un autre Psaume, David nous découvre l'âme de l'impie : *Le pécheur verra et il sera irrité, il séchera de dépit, car les désirs du pécheur s'évanouiront.* Le pécheur voit. Il voit l'inextinguible vie du Christ, la victoire toujours inattendue et toujours certaine du christianisme, après qu'il a crié bien haut : « Dans vingt ans Dieu verra beau jeu! » Après qu'il a « creusé la fosse, » fait le cercueil, composé l'épitaphe de ce Christ importun et de sa religion odieuse, après qu'il a juré d'anéantir le Galiléen, l'impie chancelle et succombe mortellement frappé, et, jetant contre le ciel vainqueur le reste de son sang, il pousse son dernier blasphème : « Tu as vaincu, Galiléen ! » *Peccator videbit et irascetur.* L'impie pressent le triomphe de Dieu, il semble entendre l'éclat sinistre « du rire » vengeur de Dieu à son dernier jour. Le Psaume a pour lui des révélations formidables. *Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux, le Seigneur se moquera d'eux.* Ils seront vaincus par le Christ parce que le Christ est Dieu. *Moi j'ai été constitué Roi par Dieu sur Sion sa sainte montagne, chargé de prêcher sa loi. Le Seigneur m'a dit : tu es mon fils, aujourd'hui je t'ai engendré, demande-moi, je te donnerai*

[1] Psal. II. — [2] Psal. II.

les nations en héritage, la terre entière pour domination [1]. Comprenons maintenant cette mystérieuse parole de Jésus-Christ : « Qui n'est pas pour moi se met contre moi. » On ne reste pas neutre devant Dieu. Beaucoup s'accommoderaient de cette neutralité tranquille : Dieu ne la veut pas. Ou on accepte Dieu, ou on le repousse ; ou on l'aime, ou on le hait ; ou on accepte la sereine paix de son joug, ou on entre dans le *frémissement* et les *vains complots ;* ou l'on entend sa douce et paternelle invitation à la gloire, ou l'on se condamne à subir son *rire* éternel et sa *moquerie* effroyable.

2. Que si ce refus de recevoir un Dieu qui nous vient comme Ami, comme Bienfaiteur, comme Sauveur, nous semble encore inexplicable ; si la révolte de tant d'intelligences nous laisse stupéfaits, continuons à étudier dans notre Psaume les raisons cachées de cette apostasie. L'homme coupable évite Dieu, s'éloigne de lui, le hait : pourquoi ? Parce qu'une secrète terreur s'empare de lui. Se sachant en révolte contre Dieu, il voudrait échapper à Dieu; ne le pouvant, son désir déçu se change en colère et en rage : *Peccator videbit et irascetur.* — Mais Dieu ne vient pas seulement à nous comme Majesté infinie, comme Puissance invincible, comme Royauté qu'aucune entreprise ne peut ébranler, qu'aucun « vain complot » ne peut détruire : Dieu vient à nous comme Vérité. EGO SUM VERITAS [2]. Dans notre Psaume le Verbe fait chair nous annonce sa grande mission dans le monde : annoncer la vérité, *prædicans præceptum ejus;* révéler les secrets de Dieu, imposer au monde le joug d'un *credo* divin. Telle est la volonté formelle de

[1] Psal. II. — [2] Joan. XIV.

Dieu. Dieu réclame avant tout, non pas certes le sacrifice de notre raison, mais son humble soumission, son acquiescement docile et tout filial à la parole de sa Révélation. Refuser à Dieu la foi à sa parole, c'est tout lui refuser; c'est rompre, c'est mettre entre lui et nous le « mur » d'une éternelle séparation. Or, si nous nous imaginons que cet acquiescement des intelligences aux mystères de la Révélation sera chose simple et facile, nous oublions totalement dans quel état la dégradation originelle a jeté le monde. Nos intelligences sont devenues obstinément orgueilleuses et jalouses de leur indépendance usurpée. L'esprit de l'homme ne veut plus d'aucune dictature, fût-ce celle de Dieu, *quis noster Dominus est?* Tout ce qui nous dépasse nous irrite, tout ce qui n'est pas de nous nous offense, tout ce que nous ne comprenons pas excite nos défiances et nous fait détourner dédaigneusement les yeux. Profond mystère de notre orgueil imbécile ! Rien assurément n'est plus riche et plus magnifique que le patrimoine des vérités donné à l'homme par un Dieu, rien de splendide comme la lumière « dont l'éternelle Lumière nous inonde, » *in lumine tuo videbimus lumen;* rien de puissant comme le regard divin que Dieu surajoute à notre regard naturel; rien d'immense et d'infini comme le champ d'investigations et de vérités que la Révélation nous fait victorieusement parcourir : or, par la plus absurde des susceptibilités, ou plutôt par le plus monstrueux des orgueils, comme ces conquêtes sont divines et que la foi seule nous les assure, nous aimons mieux y renoncer que renoncer aux défaillances et aux pauvretés de notre propre esprit [1]. « La première con-

[1] « La prétention qu'a le naturalisme de vivre de la vie de la raison sans participer à la vie surnaturelle, est une prétention

dition du royaume des âmes et de son établissement était d'obtenir la foi à son fondateur, c'est-à-dire que Jésus-Christ devint pour une innombrable quantité d'hommes la règle de toutes leurs pensées, et que s'abdiquant eux-mêmes dans ce qu'ils ont de plus nécessaire et de plus profond qui est leur intelligence propre, ils acceptassent l'intelligence de Jésus-Christ comme la leur, jusqu'à pouvoir dire avec saint Paul : « Ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Par la foi en Jésus-Christ nécessaire à la constitution du royaume des âmes, nous devons abdiquer l'esprit propre qui nous est naturel et si cher; il faut que nous fondions notre raison dans la raison supérieure du Christ, que nous brisions le moule personnel, plus ou moins

pratiquement chimérique et impossible. Le fait de la Révélation divine et de la venue du Fils de Dieu sur la terre étant une fois établi par des preuves évidentes auxquelles la raison ne peut rien opposer, c'est être infidèle à la raison elle-même et à la saine philosophie que de ne pas croire à la Révélation et à son auteur. Le péché contre la grâce devint un péché contre la religion de la nature, qui enseigne clairement que s'il plaît à Dieu de se révéler par des lumières mystérieuses et inattendues, c'est notre devoir d'ouvrir les yeux; que s'il lui plaît d'épancher en nous des richesses surabondantes, c'est notre devoir d'ouvrir notre cœur..... Comment sera poursuivie l'infidélité de ceux qui, ayant été régénérés par le baptême chrétien, étant investis de la lumière révélée, enfin connaissant Dieu par l'Évangile de son Fils Jésus-Christ, ne veulent pas le glorifier en conséquence ? La justice divine se manifeste sur eux du haut des cieux : croyant être sages, ils deviennent insensés; ces hautes intelligences se perdent dans des systèmes absurdes, dans des doctrines où personne ne veut les suivre. » (Mgr Pie, *Œuvres*, tom. II, pag. 440.)

faux et étroit, qui nous fait ce que nous sommes, pour rentrer dans le monde large et profond d'où est sorti l'Évangile, et qui est l'intelligence même de Jésus-Christ. Ce sacrifice nous est infiniment pénible, parce qu'il choisit, pour nous arracher à nous-mêmes, la racine de notre être spirituel. Cependant il a fallu que tous tant que nous sommes depuis dix-huit siècles, enfants du Christ, nous consentissions à être détrônés, à nous faire petits, à être enseignés, non pas seulement dans notre enfance, mais jusqu'au bout de notre vie, et que, chargés d'ans et d'honneurs, ayant gouverné les hommes sous d'autres aspects que ceux de l'esprit, à nos derniers moments, prêts à paraître devant Dieu, nous abdiquassions encore une fois ce règne de l'entendement, si cher à l'orgueil, pour nous reposer en Jésus-Christ comme des enfants et le charger de nous porter avec ses deux mains bénies au siége de l'esprit pur et éternel, qui est Dieu son père. » Le plus grand triomphe de Jésus-Christ à été de se soumettre cette multitude d'intelligences frémissantes d'orgueil, et qui avant lui n'avaient jamais subi aucun joug ni souffert aucune royauté au-dessus d'elles. Mais néanmoins pas plus sous ce rapport que sous les autres, le triomphe de Jésus-Christ n'est complet, *nondum videmus regnare*. Beaucoup d'esprits demeurent dans la révolte, beaucoup repoussent la Révélation, beaucoup veulent, au prix de la plus impie ingratitude et aux risques de la plus tragique fin, garder leur esprit propre et l'opposer comme une infranchissable barrière à l'esprit de Dieu. Ne cherchons pas ailleurs le secret des vieilles haines dont l'esprit humain, depuis dix-huit siècles, poursuit l'enseignement de Jésus-Christ. Plus que « les nations, » plus que « les peuples, » plus que « les princes et les

rois, » l'esprit humain a *frémi*, a *formé de vains complots*, a *rompu les liens* de la Révélation divine, a *rejeté loin de lui le joug* de la foi. De là cette opposition jalouse du génie, ces menées sourdes et déloyales de la science, ces joies ridicules et ces cris de triomphe, à la plus légère espérance de mettre la parole de Dieu en défaut. De là encore ces négations audacieuses, ces doctrines brutalement impies, ces cris de mort au christianisme et à l'idée même de Dieu, ces hurlements de bêtes fauves, dont nous entendons à l'heure présente les sinistres échos : *fremuerunt*, « *quod est bestiarum*, » dit le Docteur angélique. Et quelle est la suite? Qu'advient-il de cette opposition de l'esprit humain, de la guerre qu'il livre à la vérité révélée, « des complots » qu'il médite contre la foi catholique? Deux mots du Psaume expriment l'issue de ces choses dans la plus saisissante réalité : *Dominus irridebit : in virga ferrea reges eos*[1]. D'abord l'Évangile passe, en se riant des oppositions, des difficultés, des objections, des négations qu'accumule une vaine science, « un semblant de science, » disait l'Apôtre. La parole de Dieu traverse les siècles, rassemblant autour de son char triomphal les intelligences de tous les points du temps comme des extrémités du monde. Les siècles se courbent, les générations suivent leur chemin en répétant leur *credo*, les multitudes couvrent de leurs voix l'aigre sifflement de quelque fils perdu de l'incrédulité et de l'apostasie. Un empire s'élève : c'est Julien, c'est Porphyre, c'est Voltaire, c'est le rationalisme contemporain, quelques blasphèmes sont entendus, quelques livres s'écrivent, quelque bruit se fait, puis le silence et l'oubli recouvrent ces incrédu-

[1] Psal. II.

lités solitaires, la foi catholique continue sa marche à travers les âges sans paraître savoir qu'un Voltaire a vécu. C'est là la sublime moquerie de Dieu : *Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos.* Et le Psaume ajoute : *Reges eos in virga ferrea*, « tu les régiras avec une verge de fer. » Merveilleuse de souplesse à s'accommoder aux besoins et aux défaillances des esprits qu'elle conquiert, la Révélation divine, en face des exigences hautaines et des prétentions orgueilleuses de la raison et de la science, devient par sa roideur inflexible une *verge de fer* [1]. Aveugle qui ne voit pas ici le miracle, comme on voit le soleil dans l'éblouissement de son plein midi! Voici dix-huit cents ans que Jésus-Christ par l'organe de son Église a proclamé son symbole doctrinal : ce symbole a traversé les âges les plus agités, il a vécu au sein de révolutions de toutes sortes ; il s'est vu mille fois assailli furieusement par l'esprit humain, par les réclamations violentes de la science : « Changez donc, puisque tout change autour de vous! » — « Je ne change pas ; je suis immuable comme le Dieu dont j'émane ; j'ai en moi assez de richesses pour donner à chaque siècle, outre le fonds de doctrine commun à tous les siècles, les lumières de détail, les enseignements spéciaux, que les besoins de chaque génération nouvelle pourront réclamer. Me développer et m'épanouir, oui ; changer, non. » Tel est le dogme catholique. Il ne cède ni à la mobilité humaine, ni à la tyrannie des événements, ni à la pression du vice. Ce qui était vrai au premier siècle, est encore, au dix-neuvième, l'immuable vérité. Le dogme qui courbait sous son joug les intelligences

[1] Psal. II.

d'Athènes et de Rome, courbe encore les nôtres, au sein de notre fastueux progrès moderne. La crèche n'est point dévastée, le calvaire est debout, l'ange de la résurrection dit encore au monde : *surrexit, non est hic.* La foi est vive, l'espérance est entière, la charité n'a perdu aucune de ses divines flammes. Les Sacrements s'administrent, l'Église catholique verse la grâce, les fils de Dieu se recueillent tout le long des siècles, le nombre des élus s'achève et se parfait, « le ciel et la terre passeront, mais ma parole ne passera pas [1]. »

3. Nous n'avons pas dit encore où la révolte contre le Christ est le plus violente, et où sa domination est restée le plus absolue. S'il règne sur l'intelligence pour la soumettre puissamment à sa parole, il paraît plus dominateur encore, s'il est possible, sur le cœur de l'homme, sur sa volonté, sur ses convoitises, sur ses passions, sur ses vices : bêtes frémissantes qui rugissent, peuples en révolte, troupes mutinées, populace furieuse, qui poussent des cris d'indépendance et vocifèrent des menaces de mort. Ah ! voici bien où *les nations frémissent et où les peuples ont médité de vains complots !* Voici où *les rois se sont levés et où les princes se sont ligués ensemble contre Dieu et contre son Christ* [2]; voici le théâtre des grands combats de l'Église, l'immense et séculaire champ de bataille où toutes les puissances du monde se sont liguées contre elle, et où elle versa son sang immaculé à longs et intarissables flots ! Quand Jésus-Christ prit possession du monde comme de l'héritage et du domaine que lui avait assigné son Père : *demande et je te donnerai les nations en héritage, et pour domaine la*

[1] Evang. — [2] Psal. II.

terre de l'une à l'autre de ses extrémités [1], ce royaume, il le trouva gémissant et écrasé sous l'effroyable tyrannie de tous les vices. L'idolâtrie les avait tous rassemblés et leur donnait à tous le lustre de la religion et le sacre de la divinité. De ses vices l'homme avait fait ses dieux, et, par un prodige d'habileté perverse, en assouvissant toutes ses convoitises, il s'imaginait remplir le grand devoir de la piété, imposait silence à ses remords, et donnait satisfaction au plus impérieux de ses besoins, le besoin d'une religion et d'un commerce surnaturel avec Dieu. Or Jésus-Christ avait pour mission expresse d'attaquer de front tous les vices de l'humanité, de les abattre, de les anéantir, de les remplacer par d'héroïques vertus et une perfection toute céleste. C'est là le secret de l'immense lutte du christianisme contre le monde entier. Comme aux premiers jours de l'Église, où le plus grand crime des chrétiens était leur innocence, nous sommes odieux surtout à titre de contradicteurs et d'opposants. L'Église n'a jamais eu et n'a encore qu'un tort unique et inexpiable, celui de s'opposer aux vices, de les flétrir, de les vaincre, de les subjuguer. Au point de vue social, l'Église est à l'heure qu'il est furieusement combattue par la Révolution, et elle concentre de plus en plus sur elle la lutte acharnée dont l'Europe est le théâtre. Pourquoi? La Révolution a compris que l'Église est la seule barrière solide aux flots déchaînés des passions populaires. Le mal a gagné un effrayant terrain dans les masses, le peuple est ivre de haine et altéré de sang. Pourquoi? Ah! sans doute la presse révolutionnaire a profondément corrompu son intelligence, mais la puissance de la Révolution n'est pas là. Où est-elle? dans le

[1] Psal. II.

vice. Elle surexcite tous les vices du peuple, elle attise les flammes impures de ses plus perverses convoitises, notre histoire depuis un siècle n'a guère été qu'une vaste et incessante conjuration contre l'honnêteté et la vertu du peuple. Qu'advient-il? Le peuple saturé de vices, haletant de bestiales convoitises, dévoré de la soif ardente de tous les plaisirs, irrité de toute entrave, frémissant en face de toute barrière; le peuple trouve l'Église seule debout pour fermer la route à ses excès sauvages, le peuple hurle de fureur et se jette contre l'Église, *fremuerunt gentes* [1]. Ah! c'est bien ce que veulent les meneurs! C'est bien là qu'ils attendent la réussite de leurs « complots. » Mais ces complots sont « vains » comme tous ceux que la perversité humaine tramera contre « Dieu et son Christ. » *Celui qui habite dans les cieux se rira d'eux; le Seigneur se moquera d'eux.* Qu'avons-nous vu et que voyons-nous encore? O « moquerie » divine de la Providence! O merveilleuses représailles de Dieu sur ses ennemis! Nous avons vu les trois choses marquées par le Psalmiste : *les peuples frémir*, derrière eux les corrupteurs des peuples *méditer de vains complots*, avec eux, et leurs complices, les rois et les gouvernements, *se liguer ensemble.* L'Église, dans ce siècle, sous nos yeux, a subi cette triple attaque. Le génie du mal, la haine contre les enseignements et l'inflexible morale de l'Église, s'est incarnée en quelques meneurs astucieux qui ont *tramé les complots.* Dans le secret des loges maçonniques, dans d'obscurs repaires, s'est organisée la gigantesque lutte dont nous voyons les dernières péripéties et les suprêmes fureurs : *meditati sunt inania* [2]. Et que « méditent » ces

[1] Psal. II. — [2] Psal. II

pervers ? La licence universelle, le dévergondage absolu, l'émancipation de l'individu, de la famille, de la société, et, sous le nom de *morale indépendante,* le renversement de tout ordre, de toute morale, de tous devoirs, de toute vertu. Comme le dogme catholique illumine les consciences et met au grand jour leurs insanités et leurs folies, ils ont juré le renversement du dogme catholique. Comme la morale de Jésus-Christ est le seul refuge de la vertu aux abois, l'anéantissement de la morale de Jésus-Christ est promis. Comme un peuple éclairé de ce dogme et formé à cette morale serait impropre à cette œuvre de ruines, il a fallu corrompre le peuple, et lui apprendre peu à peu à *frémir contre Dieu et contre son Christ.* Comme sous un gouvernement chrétien, cette corruption du peuple est impossible, il devint indispensable de séparer violemment les gouvernements de l'Église et de rendre la loi athée. Tout cela est fait, l'œuvre est complète, tous les agents de la perdition commune sont à leur poste et, sous l'ordre occulte de la franc-maçonnerie, travaillent docilement : Les habiles *méditent*, les rois et les princes *se lèvent* et se *liguent ensemble,* le peuple *frémit* et hurle dans la rue. Et le « rire de Dieu ? » Oh! le rire de Dieu ! moquerie mystérieuse dont notre société contemporaine ne cesse plus d'être abreuvée ! *Celui qui habite dans le ciel se rit d'eux, Dieu les joue*[1] tous, les uns après les autres. Le pouvoir qui a eu la lâcheté impie de diriger contre l'Église les fureurs de la foule, et qui a cru, par une diversion si habile, protéger sa propre existence, ce pouvoir tombe bientôt sous les coups d'un peuple en délire. Ce malheureux peuple lui-même, qui s'irrite du joug de Dieu et se

[1] Psal. II.

livre aux imposteurs qui l'abusent, rencontre la plus dure et la plus avilissante des servitudes. Enfin ces imposteurs eux-mêmes, bientôt démasqués et désignés au mépris de tous, sont chassés ignominieusement, et subissent plus ignominieusement encore la dictature du premier venu. Tout s'est écroulé par terre de cet édifice de perfidie, de mensonge et de haine ; l'Église seule est debout et Dieu triomphe au haut des cieux : *Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus subsannabit eos* [1].

S'il nous faut résumer tout ce qui précède : le *frémissement* du monde, les trames haineuses de la foule, les entreprises des rois et des pouvoirs publics contre le Christ sont expliqués par les missions diverses que le Christ venait remplir dans une humanité déchue et livrée tout entière au mal. Jésus-Christ, c'était Dieu avec sa majesté infinie et sa formidable domination; c'était Dieu avec le joug de ses mystères, Dieu avec le fardeau plus lourd encore de ses commandements. Est-ce tout ? est-ce là le Christ ? Non, le Psalmiste ajoute un dernier mot contre lequel notre siècle, comme tous les siècles qui l'ont précédé, se redresse en frémissant : *sicut vas figuli confringes eos* [2], « tu les briseras comme on brise le vase du potier. » A quiconque étudie l'histoire froidement, sans parti pris, sans négation obstinée ou explications tortueuses, voici l'étonnant spectacle qui s'offrira à ses yeux. De toutes les institutions et de tous les pouvoirs qui, durant nos dix-huit cents ans de christianisme, ont été touchés de la « verge de la fer » de l'excommunication, les uns ont cédé, se sont repentis et réconciliés, et après les secousses de la révolte sont rentrés dans la paix, la sécurité, la

[1] Psal. II. — [2] Psal. II.

force du pardon ; les autres, en se moquant des foudres qu'ils jugeaient dérisoires, ont continué leurs prévarications, ont appesanti sur eux le poids des censures, et finalement ont succombé aux coups de la mystérieuse puissance dont ils se riaient. Dans aucune nation chrétienne l'on ne saurait citer une exception. Pour l'historien incrédule, ce fait indéniable doit rester à l'état d'énigme insoluble ; pour nous, dont la foi éclaire la marche et illumine les événements, nous voyons là la suite, non-seulement naturelle, mais nécessaire, infaillible de la mission du Christ de régir les peuples, de les conduire à leur destinée, en les protégeant quand ils sont fidèles, en les corrigeant quand ils prévariquent, en les brisant quand ils deviennent incorrigibles et scandaleux : *demande et je te donnerai les nations en héritage et pour domaine la terre, de l'une à l'autre de ses extrémités*[1]. Quand la puissance du Christ eut touché le colosse romain, il s'écroula dans une poussière trempée de sang. Quand les Césars de Byzance eurent fait subir à l'Église d'Orient la persécution mesquine de leur génie tracassier, l'Église, en les abandonnant, les voua à une incurable décadence, qui elle-même les livra jusqu'à leur ignominieuse mort au cimeterre ottoman. En Occident, de toutes les hordes barbares dont le sang neuf et fort devait régénérer le vieux monde et donner à l'Église des fils vigoureux, les unes se laissèrent aller à la dangereuse jouissance de persécuter l'Église : elles disparurent et n'ont plus laissé de leur éphémère histoire qu'un vague souvenir ; les autres, sous la bénédiction du Christ, ont poussé dans le sol européen de puissantes racines, et après avoir été,

[1] Psal. II.

comme les Francs, par exemple, ce qu'est « le grain de senevé, la plus petite des semences, » sont devenus « ce grand arbre dont les branches ont couvert des pays entiers, dont le tronc a bravé des siècles de révolutions et de tempêtes, dont la séve inépuisable n'a pu être desséchée par l'action du temps. Durant tout le moyen âge, la puissance coercitive du Christ se fait la sauvegarde de tous les intérêts, le vengeur de tous les outrages, le réparateur de toutes les iniquités. Tantôt elle sauve le pauvre peuple de la sauvage tyrannie des seigneurs, tantôt elle défend le trône des représailles furieuses du peuple las de subir et avide de renverser. Durant cette longue période, où, sans l'Église, l'Europe n'eût été qu'un chaos sanglant, l'arme de l'excommunication frappa des coups toujours sûrs, toujours salutaires, toujours victorieux. Elle défendit toutes les grandes causes, et brava les plus vastes courroux. Un Théodose pénitent pleurait magnanimement le sang versé, nos vieux rois apprenaient la pudeur et acceptaient une barrière à leur frémissante luxure, la guerre arrêtait ses fureurs, la barbare rudesse des seigneurs devait à la fin s'adoucir, l'orgueil pouvait rugir, mais il lui fallait bien se courber devant le Christ, Roi des peuples, et subir les meurtrissures de sa « verge de fer [1]. » Un Philippe le Bel faisait souffleter le Pape au visage, mais l'excommunication brisait son sceptre dans ses impuissantes mains. Un Henri d'Allemagne déclarait à saint Grégoire VII une guerre que tout devait rendre victorieuse, et l'excommunication le traînait prisonnier du Pape à Canossa. Si cette page tombe sous les yeux de quelque libre penseur, assurément il sourira de pitié,

[1] Psal. II.

et jettera à ce moyen âge esclave des prêtres et crédule à leurs épouvantails d'enfant, le regard d'un transcendant mépris. Très-bien ! Mais qu'il considère, l'histoire toujours à la main, que pour la puissance coercitive de Jésus-Christ, pour l'excommunication de son Église, Dieu ne connaît ni moyen âge ni âge moderne, et les annales des peuples ne les connaissent pas non plus. L'arme divine, effilée et meurtrière il y a dix siècles, n'est pas émoussée à l'heure présente. Quoi ! n'en avons-nous pas contemplé les effets les plus terribles ? n'a-t-elle pas creusé sous nos yeux ses plus profondes et ses plus incurables plaies ? Tous les siècles, qui ont vu des princes puissants insulter et persécuter le Pape, n'ont pas vu la foudre briser d'un coup un vaste empire, en jeter au vent les lambeaux épars, et un héros, le plus grand des temps modernes, mourir lentement dans une agonie poignante sur un rocher désert au milieu de l'océan. Ah ! la parole divine est là toujours : *Tu les gouverneras avec une verge de fer, et tu les briseras comme on brise le vase du potier* [1]. Plus près de nous la foudre divine a frappé encore ; d'autres puissances, d'autres dynasties, d'autres couronnes sont tombées, non plus sur un rocher resté fameux et dont parlera l'histoire, mais dans une ignominie vulgaire et une boue innomée. La « verge de fer » « est vigilante » encore, et nos yeux la verront creuser dans de vastes dominations plus d'un sillon sanglant.

« Et maintenant, ô rois, comprenez ; instruisez-vous, juges de la terre ! *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* [2]. Mot sublime ! Comme si le Psal-

[1] Psal. II. — [2] Psal. II.

miste disait : *Maintenant* que Dieu lui-même vous a, dans une révélation mystérieuse, appris la mission du Christ de dominer et de régir les peuples ; *maintenant* que les traces de cette domination sillonnent l'histoire entière ; *maintenant* que la « verge de fer » a passé par toutes les générations pour les châtier et les meurtrir, que les ruines se sont ajoutées aux ruines, que les catastrophes et les écroulements des puissances persécutrices sont sans nombre : — *Maintenant,* — « comprenez ! » comprenez, avec la salutaire terreur que vous doit inspirer une aussi invincible puissance et d'aussi inévitables arrêts, comprenez quels devoirs vous regardent, quels péchés vous perdent, quelle conduite est exigée de vous : *Nunc intelligite.*

Trois devoirs regardent la puissance publique, trois devoirs dont l'accomplissement fidèle la sauvera d'une infaillible et rapide décadence, des commotions de la vengeance divine et du brisement de la « verge de fer. » C'est la fin du Psaume [1].

Le premier devoir des puissances est de garder et de défendre la vérité. La vérité seule fait vivre un État. L'erreur le bouleverse, en dessèche les forces vives, en désagrége et en désunit tous les membres, et, finalement, le mène à ces luttes intestines, à ces troubles profonds, où périt sa sécurité, où s'épuise sa vigueur, où son salut lui-même est mis en jeu. A notre époque d'affaissement moral et d'indifférentisme, ces grands principes ne sont plus connus, quatre-vingts ans de révolution les ont jetés par terre et brisés, et telle est

[1] « Monet autem ad tria : ad doctrinæ veritatem ; ad obsequii humilitatem ; ad correptionis susceptionem. » (D. Thom. Aquinat. *Exposit. in Psal II.*)

à l'heure présente l'épaisseur du voile qui couvre tous les yeux, que l'abandon des croyances qui font la vie d'un peuple est regardé comme la plus précieuse et la plus sacrée des conquêtes de l'âge moderne. Ne plus professer aucune doctrine, n'en plus protéger aucune spécialement, n'en plus interdire aucune, laisser toute doctrine fausse répandre ses venins, corrompre à l'aise les intelligences, tel semble désormais le plus impérieux devoir de nos gouvernements. La vérité doctrinale sauve les peuples en les rattachant à Dieu et en les unissant en eux-mêmes ; l'erreur tue les peuples en les faisant apostasier et en semant en eux les plus funestes germes de division : le bon sens crie que si un gouvernement doit tolérer l'erreur pour éviter de plus grands maux, comme le père de famille laisse croître l'ivraie pour ne pas, en la déracinant avec une violence prématurée, offenser le bon grain, il ne peut néanmoins jamais ériger l'*indifférentisme* en dogme, et donner à l'erreur le trône de la vérité. Mais notre siècle n'est plus le siècle du bon sens, en vérité nous déraisonnons à plaisir ! Une licence qui nous tue, nous l'appelons la liberté qui sauve ; nous mettons les armes les mieux trempées aux mains des destructeurs de tout ordre social, et cette liberté absolue que nous leur laissons de nous détruire, est pour nous la plus glorieuse conquête de nos modernes révolutions ! D'ailleurs nous n'avons plus évidemment de logique au service de notre entendement. Que les faits ressortent des doctrines comme la plante de son germe, comme le fruit de sa fleur : voilà ce qu'ont clairement aperçu tous les siècles, et ce qui nous reste, à nous, entièrement caché. Quand nous avons longtemps laissé miner l'édifice, nous montrons, au jour où il s'effondre, de ridicules étonnements ; quand

une presse révolutionnaire et impie à renversé, sous notre ordre social, tout ce qui lui sert de fondement, quand les idées religieuses ont été secouées et les idées honnêtes et conservatrices ruinées des mêmes coups : la Commune se montre avec ses torches et ses poignards, un peuple en délire se lève pour tout renverser, la patrie chancelle, nous sommes épouvantés de l'abîme qui s'entrouvre: Naïfs ! qui d'entre nous reconnaît que cet abîme, nous nous le sommes creusé ? il manquait un trait à cette scène de folie. Une seule parole de bon sens a été dite à notre société contemporaine sur cette vitale question des doctrines, leur influence décisive, leur fécondité ou salutaire ou pernicieuse; du Vatican est tombé sur le monde un avertissement par lequel seul le monde sera sauvé. Qu'avons-nous vu ? Comme en ces tristes asiles de la folie, ou les malades n'ont rien tant en horreur que le médecin qui les traite, nous avons accueilli le *Syllabus* de nos réprobations, de nos terreurs enfantines, de nos défiances injurieuses, de nos iniques accusations[1]. Or sachons-le : ou bien nous reviendrons au bon sens du *Syllabus*, ou bien,

[1] Notre lamentable situation politique et sociale, nos luttes intestines, les fureurs incendiaires de nos *radicaux*, le dévergondage effroyable d'une presse désormais sans pudeur comme sans bon sens, n'avaient pas encore donné à la vérité leurs sanglantes confirmations, que déjà Rome avait signalé l'abîme en flétrissant l'*indifférentisme* dans les idées et les doctrines. Le *Syllabus* condamne la proposition suivante : « Il est faux que la liberté civile de tous les cultes et que le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement toutes leurs pensées et toutes leurs opinions jettent plus facilement les peuples dans la corruption des mœurs et de l'esprit et propagent la peste de l'*indifférentisme*. » (*Syllabus*, nº X.)

en suivant « nos immortels principes, » nous mourrons.

Le maintien des bonnes doctrines n'est pas le seul devoir de l'État; le Docteur angélique, sur ces mots du Psaume : *Servite Domino*, en assigne un second : l'édiction des bonnes lois; voici ses paroles : *Rex servit Deo in quantum homo, in se juste vivendo ; sed in quantum rex leges ferendo contra ea quæ sunt contra Dei justitiam* [1]. « Un roi comme homme privé sert Dieu en vivant chrétiennement; comme roi, en portant des lois contre tout ce qui outrage la justice de Dieu. » Saint Paul appelle le gouvernement le *ministre de Dieu*, et ajoute que « ce n'est pas en vain qu'il porte le glaive. » « Ministre de Dieu : » comment ? sinon en prenant à cœur les intérêts de Dieu, de sa religion, de son Église, contre toute agression inique de ses ennemis ? l'État, « ne porte pas en vain le glaive, » s'il en use pour la défense des grands principes religieux et sociaux qui sont la seule sauvegarde de la vie des peuples. Il le portera donc « en vain, » s'il laisse attaquer et détruire les vérités sur lesquelles toute société repose. Les siècles que nous nommons « barbares, » avaient compris cette mission des gouvernements. C'est grâce à cette union de la force religieuse et de la force civile que la France et l'Europe purent traverser les tempêtes du moyen âge victorieusement, et préparer dans un travail fécond les grandeurs nationales que la Révolution se fait un jeu de jeter au vent.

Enfin, le troisième devoir de l'État est ainsi exprimé par le Psalmiste : *Apprehendite disciplinam* [2], c'est le plus essentiel, et maintenant le plus méconnu. Assu-

[1] Div. Thom. *in Psalm. II.* — [2] Psal. II.

rément le « Dieu de l'ordre, » qui sépara les éléments avec tant de sagesse, qui fit présider à toute création une si merveilleuse harmonie, qui à chaque chose assigna une place si bien déterminée, ce Dieu n'a pas laissé la confusion envahir la société humaine. Père des deux pouvoirs, créateur des deux sociétés, la société religieuse et la société civile, Dieu, en les unissant l'une à l'autre, ne les a pas confondues l'une avec l'autre. S'il ne veut pas qu'on dise : *l'Église libre dans l'État libre*, ce qui est méconnaître et nier l'union intime, les rapports étroits qui doivent rattacher l'une à l'autre ces deux sociétés, filles d'un même père, et sœurs dans la même patrie ; s'il oppose sa vérité infaillible aux déclarations étourdies qui prêchent « la séparation de l'Église et de l'État, » — il ne veut pas non plus d'« un État qui absorbe l'Église, ni d'une Église qui absorbe l'État. » Que l'État ne tremble pas pour sa vie propre et son fonctionnement naturel : Jésus-Christ sacre les rois, donne aux gouvernements la vie et la force, il ne les détruit pas :

Non eripit mortalia
Qui regna dat cœlestia.

Mais l'État, société humaine, n'aura-t-il pas besoin de l'Église, société divine ? Ses courtes vues ne devront-elles pas être fortifiées de la céleste lumière d'en haut ? Et puis, l'Église de Dieu n'a-t-elle pas des hommages à recevoir, comme elle a des bénédictions à répandre ? Pour parler le langage du Psalmiste, n'a-t-elle pas *une discipline à imposer ?* Elle est de par Dieu, elle s'adresse aux âmes, elle guide les générations vers leurs destinées éternelles, elle apprend au monde ses devoirs, elle est chargée de signaler et de punir les fautes, elle a pour

mission spéciale de réprimer les vices et de contenir les passions de tous dans le devoir : telle est cette *discipline* [1] que les rois comme les sujets doivent fidèlement supporter. Le fait-il ? l'État est prospère, et la paix qui est « la tranquillité de l'ordre, » le récompense avec usure des sacrifices que cette « discipline » peut lui imposer. « Afin, dit saint Thomas, que cette sujétion ne semble pas un martyre, le Psalmiste ajoute : *et exultate ei*, « tressaillez de bonheur, » sous ce joug qui vous protége, sous cette discipline qui vous sauve de vous-mêmes, en réprimant les excès qui vous coûteraient la vie [2].

Nous avons déjà trop parlé des sévérités inexorables de Dieu envers les États infidèles à ces devoirs et persécuteurs d'une église, dont ils devraient être les défenseurs et les soutiens, pour que nous commentions ici les menaces par lesquelles notre Psaume finit. Voici la parole divine laissée à sa sombre énergie. *Et maintenant, ô Rois, comprenez; instruisez-vous, juges de la terre; servez Dieu dans la crainte; tressaillez de joie* mais *avec* une

[1] Psal. II. — [2] Les erreurs suivantes sont formellement réprouvées par l'Église.

« I. L'Église n'est pas une vraie et parfaite société, pleinement libre. Elle ne jouit pas de ses droits propres et constants que lui a conférés son divin Fondateur; mais il appartient au pouvoir civil de définir quels sont les droits de l'Église et les limites dans lesquelles elle peut les exercer. »

« II. La puissance ecclésiastique ne doit pas exercer son autorité sans la permission et l'assentiment du gouvernement civil. »

« III. L'Église n'a pas le droit d'employer la force; elle n'a aucun pouvoir direct ou indirect. »

« IV. En dehors du pouvoir inhérent à l'Épiscopat, il y a un pouvoir temporel qui lui a été concédé ou expressément ou taci-

religieuse *terreur. Soumettez-vous au Fils de peur qu'il ne s'irrite, de peur que vous ne perdiez le chemin du salut. Car tout à l'heure éclatera sa colère. Heureux ceux qui se seront confiés en lui* [1] *!*

IV

LA DOMINATION DE L'HOMME-DIEU [2]

Nous avons vu dans le Psaume précédent que Jésus-Christ vint à nous comme notre Roi. C'est lui-même qui dit de lui : *Moi j'ai été constitué Roi.* Nous nous sommes appesantis sur la mission que cette investiture divine donnait à l'Homme-Dieu de *régir* les peuples, et sur les oppositions formidables que cette mission, exercée dans une humanité déchue et déformée, devait exciter et excite en effet à travers les siècles. La matière est loin d'être épuisée encore. La domination de Jésus-Christ dans le monde offre d'autres points de vue

tement par l'autorité civile, révocable par conséquent à volonté par cette même autorité civile.

« V. L'État, comme étant l'origine et la source des droits, jouit d'un droit qui n'est circonscrit par aucune limite. »

« VI. En cas de conflit légal entre les deux pouvoirs, le pouvoir civil prévaut. »

« VII. Il n'est pas permis aux évêques de publier même les lettres apostoliques sans la permission du gouvernement. »

« VIII. La puissance civile, même quand elle est exercée par un prince infidèle, possède un pouvoir indirect négatif sur les choses sacrées ; elle a par conséquent non-seulement le droit qu'on appelle d'*exequatur*, mais encore le droit qu'on nomme d'*appel comme d'abus.* » (*Syllabus*, nos V, VI.)

[1] Psal. II. — [2] Psal. LXXI et Psal. XLIV.

dont deux nouveaux Psaumes nous déroulent les immensités et les splendeurs. Le premier, le Psaume LXXI, nous décrit cette domination et nous en découvre les caractères différents. Le second, le Psaume XLIV, creuse plus avant cette belle matière, pénètre en plein cœur de la merveille, et nous dévoile la force cachée qui soumet le monde au Christ, lui forme et lui maintient un empire comme pas un empire ne fut même rêvé par les conquérants les plus invincibles.

I. — La domination de Jésus-Christ dans le monde est étudiée par le Psalmiste tour à tour dans sa nature, dans son étendue, dans sa puissance, dans sa magnificence et sa majesté.

1. Unique dans le monde, unique de nature, unique d'aspect, la domination de Jésus-Christ a, pour naître, triompher de mille obstacles, s'étendre, multiplier ses conquêtes, et finalement envahir le monde, répudié tous les prestiges et tous les secours humains. Il y a dix-huit siècles, le monde n'eut devant les yeux que le spectacle de trois suprêmes faiblesses : une crèche où naissait un enfant, une masure où végétait un pauvre, une croix où expirait un condamné. Mais, dit l'Apôtre, cette « faiblesse d'un Dieu fut plus forte que toute la force de l'homme « la crèche attira les rois, Nazareth vainquit les plus illustres villes, le Calvaire transforma le monde et le conquit tout entier. *Il descendra comme la pluie sur la toison de verdure; comme la goutte de rosée qui mouille doucement la terre* [1]. Puis la goutte de pluie

[1] Psal. LXXI.

se fera l'Océan, la rosée deviendra un incommensurable déluge de puissance, de splendeurs, de domination. Le fracas des armes, le bruit et les acclamations annoncent de loin les dominations qui ne naissent que pour périr : elles sentent le besoin de se rehausser par tous ces vains dehors. La domination divine ne s'enveloppe que d'obscurité et de silence, elle se suffit à elle-même, et par sa propre force traverse toute la durée des temps.

Un nouveau caractère de la domination de Jésus-Christ, devait être la *justice*. Le Psalmiste frappé de ce trait y revient sans cesse. C'est le règne de la justice que réclamait avec des cris de détresse une terre écrasée par la domination de la force et la loi du vainqueur. *O Dieu, donnez au Roi votre jugement, au Fils du Roi donnez votre justice* [1] ! Qui ne se rappelle comment, dans la société antique, les droits les plus sacrés, les intérêts les plus inviolables, les causes les plus précieuses étaient foulés aux pieds avec le plus souverain mépris. Le respect de l'homme pour l'homme n'existait à aucun degré de l'ordre social. Le droit public des nations se résumait dans l'écrasement du faible par le fort; et le *væ victis !* était l'article unique du code sanglant de la guerre. Dans chaque nation païenne, des victimes, par troupes, par multitudes, subissaient sous le fouet, sous le fer rouge, sous tous les supplices et toutes les ignominies, le droit de la force et la tyrannie de la férocité. Dans la famille le mari réduisait sa femme au rôle le plus humiliant, quand il ne la brisait pas sous un sceptre que la loi faisait tout-puissant, et que ses passions et sa cruauté rendaient impitoyable.

[1] Psal. LXXI.

Et l'enfant, l'être de tous le plus faible et le moins protégé, n'était plus même assuré de la vie. La force dominait tout, et la justice n'avait plus d'asile nulle part. On comprend le cri de l'humanité, meurtrie comme l'esclave sous le fouet inique de ses dominateurs, appelant du ciel le règne de la justice et les représailles du droit : *O Dieu, donnez au Roi votre jugement, au Fils du Roi votre justice* [1]. Elle fut pleine, entière, surabondante, cette justice, en Jésus-Christ. *Le sceptre de l'équité, voilà son sceptre.* Dans sa législation, qui plus ou moins régit le monde civilisé, et dont les nations apostates elles-mêmes bénéficient encore dans une large mesure, Jésus-Christ règle avec une puissante équité les rapports de tous les membres de la famille humaine. De ses paroles ont jailli toutes nos législations modernes; sous l'influence de son enseignement, les mœurs publiques se sont adoucies, le droit international s'est fondé, les rapports conjugaux se sont empreints de dignité, de justice, de mansuétude, le droit paternel a cessé d'être une tyrannie sanglante, les faibles ont été partout arrachés à la domination des forts. Dix-huit cents ans avant nos déclamateurs modernes, Jésus-Christ avait promulgué « l'égalité de tous devant la loi. » L'égalité révolutionnaire est souvent un leurre, toujours une atteinte à quelque dignité respectable : l'égalité de la loi chrétienne ennoblit chacun sans humilier ni léser personne. O Christ, *juge* donc enfin *ton peuple dans la justice, juge les pauvres dans l'équité ! Il fera justice aux pauvres du peuple, il sauvera les enfants du pauvre, il confondra leur oppresseur. Aux jours de sa domination naîtra la justice et une abondante paix. Il sauvera le pau-*

[1] Psal. LXXI.

vre des mains du puissant, le pauvre qui était sans soutien [1].

Le règne de la justice devait, par une conséquence nécessaire, amener le règne de la paix, *une abondance de paix*, selon l'expression du Psalmiste. Ce fut peu encore pour Jésus-Christ de faire cesser l'écrasement du faible par le fort, d'éteindre par là les haines meurtrières, et de couper court aux représailles; il voulut de plus qu'un lien de fraternité rattachât entre eux les membres de la famille humaine. Il prononça sur le monde une parole, mille fois plus prodigieuse que le *fiat* de la création, une parole qui devint à elle seule la plus vaste et la plus profonde des révolutions : *Aimez-vous les uns les autres*. Un lien d'amour devait courir dans tous les rangs de l'humanité, effaçant toute division, rapprochant toute distance, ne faisant plus de tous les hommes que les hôtes d'une même patrie et les enfants d'un même foyer. Les grands se rapprochèrent des petits, les riches allèrent au-devant des pauvres, *les élévations reçurent la paix pour la donner au peuple*, tout se trouva cimenté dans la justice, la charité et la paix : *Orietur in diebus ejus abundantia pacis* [2].

Le Psalmiste insiste trop sur l'affranchissement et l'ennoblissement des petits et des pauvres sous la domination du Christ, pour que nous passions nous-mêmes légèrement. Les pauvres! qui, en dehors des influences chrétiennes, s'occupe avec une tendre sollicitude, avec abnégation, avec héroïsme, des pauvres ? Avant Jésus-Christ on les maudissait, on les tuait par milliers, tout au moins on les laissait pourrir sur leur fumier et mourir dans les tortures de leur misère.

[1] Psal. LXXI. — [2] Psal. LXXI.

Sans Jésus-Christ, sans la mystérieuse lumière que Jésus-Christ projette sur leurs haillons pour les faire resplendir, les pauvres ne sont aux gens du monde que des rebuts méprisables, des visiteurs importuns, des hôtes repoussants et odieux. Mais que le pauvre soit l'enfant chéri de la famille, que le foyer s'ouvre à son dénuement et le cœur à ses détresses morales et physiques ; qu'une Élisabeth de Hongrie presse sur son cœur un lépreux *comme le cher petit frère du bon Dieu;* que saint Louis lave les pieds des pauvres et les serve à sa table ; que sur tous les points de l'univers catholique s'ouvrent des asiles pour les recueillir, surgissent des anges pour les soigner, battent des cœurs mystérieusement passionnés pour les chérir, ah ! il a fallu qu'un Dieu prît leur place, se vêtît de leur bure, s'ensanglantât de leurs plaies, et pût dire en s'adressant à toutes les générations et à tous les siècles : « Ce que vous aurez fait à l'un de ces pauvres, c'est à moi que vous l'aurez fait [1]. »

Mais creusons davantage ce splendide et touchant sujet. Comment Jésus-Christ réussit-il à introduire, en dépit de toutes les idées reçues, de toutes les répugnances, au sein de tous les égoïsmes, non-seulement la tolérance, non-seulement l'affection fraternelle, mais le culte du pauvre ? Un extraordinaire spectacle prépara cette révolution immense des idées et des sentiments. Quand il descendit des cieux pour habiter la terre, Dieu s'offrit à elle comme un pauvre : *ego sum pauper*, dit-il. Puis il fit son cortége et sa cour de la multitude des pauvres. Eux que la grandeur méprise, que l'opulence foule, que le monde entier repousse, il les appelle : « Venez tous à

[1] Matth.

moi [1] ! » Il ne souffre pas qu'on les éloigne : « laissez venir à moi tous ces petits. » Il se confond dans leur multitude, il se perd et disparaît dans leur vie besoigneuse et leur obscurité. « N'est-ce pas là le Fils du charpentier ? » Il est plus pauvre qu'eux tous : « il n'a pas où reposer sa tête. » Et quel doux langage il leur tient ! Ils lui sont sa famille, ils lui sont « sa mère, ses frères et ses sœurs. » Quels magnifiques dons il leur fait ! « Père saint, soyez béni de ce que vous avez caché ces choses aux grands et aux puissants pour les révéler aux petits et aux humbles ! » Quelles promesses il leur annonce ! « Ne tremblez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » C'est ce qu'avait vu le Psalmiste, c'est ce qu'il chante : *il délivrera le pauvre* [2]. Mais Jésus-Christ n'accueille pas seulement le pauvre ; en second lieu, il le défend et le venge. Nous l'avons vu : avant Jésus-Christ, le pauvre, à peine un être humain, n'était jugé digne ni d'égards, ni de justice ; le fouler et le détruire, pour les païens, n'était jamais un crime et devenait parfois un devoir. Jésus-Christ fit entendre en sa faveur sa voix divine, tantôt douce et engageante, tantôt tonnante et terrible : *Malheur à qui touche par le scandale à l'un de ces petits !* Lui seul s'occupe de la cause des pauvres, instruit leur procès, recherche leurs persécuteurs et leurs bourreaux, fait rendre un compte formidable des plaies qu'on leur imprime et des douleurs dont on les abreuve. *Il jugera les pauvres du peuple, et leurs oppresseurs il les confondra* [3]. La parole évangélique rapportée plus haut : « Ne craignez rien, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner un royaume, » marquait d'un troisième

[1] Matth. — [2] Psal. LXII. — [3] Psal. LXX

trait l'œuvre de l'affranchissement et de l'exaltation du pauvre. « Ne craignez rien. » O mes pauvres, « ne craignez rien. » Ne craignez pas l'opulence qui vous méprise, la puissance qui vous domine, je vous fais libres, je vous fais rois. *Ne tremblez pas quand un homme devient riche*, vous couvre de ses dédains, vous exaspère de son insensibilité et de ses refus : lui périra, vous vous régnerez, « car il a plu à votre Père de vous donner un royaume. » Voilà bien ce qu'avait annoncé le Psalmiste : *il sauvera le pauvre des mains du puissant, le pauvre qui restait sans secours.* Quatrième trait merveilleusement suave et touchant : *il traitera doucement le pauvre et l'indigent*[1]. Il ne se permettra avec lui ni le sans-gêne de l'arrogance, ni le dédain insultant de la grandeur, ni les airs ennuyés et maussades, ni les manières brusques, ni l'attitude froide, ni la parole désobligeante et les procédés blessants : *parcet pauperi et inopi.* « Il ne casse pas le roseau déjà brisé, il n'éteint pas violemment la mèche qui n'a plus qu'un souffle. » Autre caractère divin de la charité du Christ pour les pauvres : « leur nom est honorable devant lui, » *honorabile nomen eorum coram illo.* Qui eût parlé de la dignité du pauvre, du nom « plein de dignité et d'honneur » du pauvre à la société antique, y eût provoqué le plus formidable éclat de rire. Hélas ! à l'heure qu'il est, au milieu de notre société si ignorante des mystères chrétiens, prêcher sur l'« éminente dignité des pauvres, » ne serait-ce pas souvent s'attirer le reproche de paradoxe et d'exagération? Le Christianisme seul a compris et professé la « dignité » du pauvre, lui seul a pénétré dans les mystérieuses splendeurs de cet avilissement et

[1] Psal. LXXI.

les trésors divins de cette détresse ; pour lui seul, le nom de pauvre a été « un grand et honorable nom, » *honorabile nomen*[1]. En dehors de l'idée chrétienne qui voit dans le pauvre l'image auguste du « Dieu anéanti, » du Dieu « fait pauvre, » devenu « pauvre et mendiant, » *pauper et mendicus*, qu'y a-t-il et que voyons-nous ? En dehors de l'Église, où le pauvre a le même *chez lui* que le riche, où les Sacrements lui versent les mêmes splendeurs de grâce qu'à tous les autres, en dehors de la charité fraternelle qui le nomme un frère et le fait asseoir au même banquet, comment est regardé le pauvre ? Comment est-il apprécié ? comment est-il traité ? On lui donnera son morceau de pain peut-être, mais on ne l'ennoblira jamais[2]. Ne laissons pas dans l'ombre une autre admirable prophétie du Psaume : *animas pauperum salvas faciet*. Trois sortes d'aumônes subviennent en ce moment aux besoins du pauvre. L'aumône de pure philanthropie : elle jette à la faim du pauvre un morceau de pain, elle couvre ses épaules nues d'un vêtement, puis elle passe, elle se retire, l'œuvre est faite, la dette est payée. Ce pauvre a-t-il une âme ? Se rend-il, par son âpre chemin, à des destinées éternelles ? y a-t-il un apostolat sacré à exercer chez le pauvre ? Sous ces haillons y a-t-il un cœur ulcéré à guérir ? y a-t-il une ignorance à éclairer ? y a-t-il des vertus à épanouir ? L'aumône philanthrope ne se pose jamais ces questions, peut-être même en rit-elle. Plus bas, dans les repaires du socialisme, dans les bas-fonds

[1] Psal. LXXI, — [2] Le plus beau commentaire de ce mot du Psaume : *honorabile nomen eorum coram illo*, est l'admirable sermon de Bossuet : « l'éminente dignité des pauvres dans l'Église. »

de l'impiété, se cache comme une mauvaise œuvre l'aumône révolutionnaire. Celle-là sait que le pauvre a un cœur et une âme, mais c'est pour pervertir affreusement cette âme et déposer dans ce cœur d'atroces haines contre Dieu et les hommes, l'Église et la société, contre tout ce qui est ordre domestique, social, religieux. Par-dessus ces laides et perverses choses, dans l'étendue de la charité, sous le soleil chaud et lumineux de l'amour, plane l'aumône catholique, l'aumône venue de Dieu, et répandue sur les pauvres par la main des anges. L'aumône catholique, tout en restant inépuisable à soulager les misères du corps, tourne avant tout son regard vers les noblesses méconnues et les splendeurs voilées de l'âme du pauvre. Elle parle au pauvre un si doux langage, elle fait pénétrer dans son incroyance de si victorieux rayons ; enchanteresse divine, elle endort si bien ses douleurs présentes au chant délicieux des espérances futures, que de ces êtres dégradés et abrutis elle fait des héros et des saints ; elle rend à l'Église des enfants, à Dieu des serviteurs fidèles, au ciel des élus, à la terre, à la famille, à la cité, à la patrie, des soutiens et des défenseurs : *animas pauperum salvas faciet* [1]. Dernier détail : *salvos faciet filios pauperum*, « il sauvera les enfants du pauvre. » Quel commentaire à ce texte autre que cette scène délicieuse de l'Évangile ? « .... A ce moment on lui présenta des enfants pour qu'il leur imposât les mains et qu'il fît sur eux une prière. Or les disciples les chassaient durement. Et Jésus leur dit : laissez ces petits, ne les empêchez pas de venir à moi, car c'est à eux que le royaume des cieux appartient. Et quand il leur eut imposé les mains, il partit. » Que

[1] Psal. LXXI.

c'est bien là le Dieu qui s'appelle dans les Psaumes, *le gardien des petits enfants.* L'usage que l'antiquité païenne faisait des enfants des pauvres révèle des secrets effroyables : l'usage que de nos jours une révolution impie en veut faire, nous mène droit à une dégradation sans nom : l'Église seule, après son divin Maître, à son exemple et à son commandement *sauve les enfants du pauvre* [1]. Elle les sauve, et comment ? Au début de leur rude existence, elle plante une croix : elle leur parle du Dieu qui fut pauvre, aima les pauvres, attend les pauvres, pour les couronner dans le ciel. Elle illumine ces petits pauvres de sa parole, les réchauffe de son amour, les ennoblit de sa grâce, les sacre de ses onctions ; elle en fait de nobles créatures sous les livrées de la misère, des héros sous les haillons. Ailleurs qu'en fait-on? Que fait de l'enfant pauvre l'*école sans Dieu?* Elle en fait le vice, le blasphème, la dégradation morale et physique, la haine brutale, la bête qui hurle dans la rue des cris de vengeance, de pillage et de mort. Si dans nos paroles on ne voit que de sinistres exagérations, Paris sous la Commune est là pour répondre.

2. Divine dans ses œuvres, la domination de Jésus-Christ l'est encore invinciblement dans son *étendue.* Jamais une doctrine humaine n'arrive à l'universalité. Elle ne franchit pas les obstacles du sol, elle n'embrasse pas l'universalité des peuples, elle ne triomphe pas de la terrible puissance du temps. Quant à la domination du Christ, le Psalmiste nous la montre victorieuse de ces trois obstacles. Elle atteint toutes les contrées et

[1] Psal. LXXI.

passe par-dessus les plus infranchissables barrières : *A mari usque ad mare, a flumine usque ad terminos orbis terrarum* [1]. Elle conquiert tous les peuples et forme d'eux tous un immense et universel empire : *adorabunt eum omnes reges terræ : omnes gentes servient ei.* Enfin elle brave le temps, qui lui-même brave toutes choses, les renverse et les réduit toutes au néant : *Et vivet, et adorabunt de ipso semper, et permanebit cum sole et ante lunam, in generatione et generationem.*

Pour les conquêtes du glaive ou de la pensée, la parole du Psalmiste reste vraie comme pour les envahissements de l'Océan et des fleuves : *O Dieu, vous leur avez posé des barrières qu'elles ne franchiront pas* [2]. Dieu nous a protégés par des obstacles contre les ambitions qui nous voudraient envahir : des océans s'étendent, des montagnes dressent leurs inaccessibles masses, des déserts meurtriers, des zones torrides, des pôles glacés, des marais pestilentiels, des solitudes dévorantes, sauvent la liberté des peuples et rendent impossible dans tous les siècles l'ambition de l'empire universel. Dieu laisse sans doute de vastes champs ouverts aux conquêtes de l'homme; mais ses grandes limites, il se les réserve, il s'en fait le gardien, et malheur à qui les veut franchir. Dans les sables mouvants d'un désert Cambyse verra disparaître son armée; Alexandre devra arrêter la sienne devant des étendues qu'elle devient incapable de franchir; Varus perdra ses légions dans un marais de la Germanie; Napoléon ne rapportera des steppes glacées de la Russie que des aigles blessés à mort. Et si la force se brise devant les obstacles du sol, la pensée humaine, le génie, les doctrines, se sont trouvés devant eux dans

[1] Psal. LXXI. — [2] Psal. CIII.

une impuissance plus flagrante encore. Qu'entendaient des accents du divin Platon les frontières barbares? Quels échos des philosophies d'Athènes et de Rome pouvaient franchir les glaces du Nord, ou les feux du Midi? Non, Dieu seul est maître de l'étendue : *à lui seul est la terre,* lui seul *en a posé les bornes,* lui seul « en mesure » et en franchit « l'étendue. » *Toutes les bornes de la terre verront le salut de Dieu* [1], les montagnes et les vallées, les océans et les fleuves n'ont pas arrêté l'Évangile; seul de tous les conquérants l'Évangile a renversé les « bornes des peuples » et triomphé des obstacles de la nature. Après les obstacles du sol, les obstacles des races ont vaincu toutes les autres doctrines et n'ont pu être vaincus que par Jésus-Christ. Dans une merveilleuse unité, dans une universalité toute-puissante, la doctrine catholique réunit le barbare à l'homme de la plus brillante civilisation ; les chaînes du *Credo* catholique enserrent tous les peuples du monde, « il n'y a plus, dit l'Apôtre, ni juif, ni gentil, ni homme libre, ni esclave... tous vous n'êtes plus qu'un dans le Christ Jésus. » Les races les plus divisées, les nationalités les plus rivales, les familles humaines les plus hostiles l'une à l'autre, souvent frémissantes des colères d'une longue et sanglante lutte, donnent également, dans l'unité de l'amour, dans la sereine paix de Dieu, leur contingent au royaume surnaturel des âmes. Et, chose admirable, qui déconcertera à jamais les calomniateurs de l'Église, cette universalité du royaume divin des âmes ne nuit en rien au patriotisme des nationalités ; Rome n'efface pas la France, et le Christ qui « pleura » si tendrement « sur Jérusalem, » le Christ

[1] Psal. XCVII.

qui nous fit un commandement si exprès de « rendre à César ce qui est à César, » ne peut étouffer dans nos âmes l'amour de notre patrie terrestre. — Ainsi la domination de Jésus-Christ a pour splendide triomphe son extension dans le monde entier et parmi tous les peuples. *Il dominera d'un océan jusqu'à l'autre océan, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Tous les rois de la terre l'adoreront, toutes les nations se réduiront à son service* [1]. *Toutes les tribus de la terre seront bénies en lui, tous les peuples le glorifieront, le monde entier sera rempli de sa gloire.* Cette universalité n'est pas la seule merveille que nous signale le Psalmiste : la composition même du royaume des âmes en est une seconde plus divine encore. Deux mots la signalent. *Tous les rois de la terre l'adoreront : il fera grâce au pauvre et à l'indigent, les âmes des pauvres il les sauvera* [2]. Quelle doctrine a eu à la fois cette puissance de courber les rois et cette douceur exquise d'attirer et de captiver les petits et les humbles? Jésus-Christ seul a opéré ce grand miracle. Les rois le servent : les pauvres l'entourent. Il a pour les penseurs des révélations si profondes, que le génie s'y abîme; il a pour les petits de si sereines illuminations, que ces simples et dociles intelligences sont ravies de comprendre « les mystères de Dieu » sans fatigue et comme en se jouant. Enfin, par sa victorieuse étendue, la domination de Jésus-Christ traverse les temps et nous apparaît sous l'image de l'immobile éternité. Le temps ne peut rien sur la domination du Christ. Dès sa naissance elle avait la force de renverser un vaste empire ; elle eut, durant de longs siècles, cette autre merveilleuse force de fonder, de régir, de soutenir, de

[1] Psal. LXXI. — [2] Psal. LXXI.

défendre les États européens; à cette heure, où toutes les forces de l'ingrate Europe se réunissent pour la rejeter et l'anéantir, elle puise dans la persécution des forces plus vives, la tempête lui fait pousser dans un sol jonché de débris de nouvelles et plus puissantes racines : son territoire se dilate, ses sujets se multiplient, et, en dépit de leurs apparents triomphes, *ses ennemis mordent la poussière* [1]. Leurs tentatives échouent, les nôtres réussissent : L'Allemagne ressuscite à l'intégrité de la foi, à la pureté des mœurs, à la virilité du combat ; sous le pressoir révolutionnaire, l'Italie s'épure et fermente pour le jour du triomphe et de l'affranchissement. En France les yeux les moins clairvoyants sont frappés de la force, des conquêtes, de la vitalité et des œuvres du *parti catholique*, le seul qui, à l'heure présente, ait un symbole, une foi, une espérance, un but, des vues arrêtées, un langage ferme, des idées lucides, un cœur et une énergie indomptables... *Et il vivra ! et tous les jours on publiera ses louanges.* L'Apôtre explique magnifiquement ce *tota die :* « Le Christ, s'écrie-t-il, est aujourd'hui, il était hier, il sera dans les siècles. » *Christus hodie, Christus heri, ipse et in sæcula* [2].

3. A l'étendue, la domination de Jésus-Christ ajoute la puissance, et quelle puissance! Sur ses amis comme sur ses ennemis, sur ses disciples comme sur ses adversaires, sur ceux qui meurent pour lui comme sur ceux qui l'ont haï et fait lui-même mourir, Jésus-Christ commande en maître absolu, en dominateur auquel rien ne résiste. Les pouvoirs les mieux affermis, les absolutismes les plus sûrs d'eux-mêmes gardent des ménagements, ont

[1] Psalm. LXXI. — [2] Hebr.

des prudences, usent de tempéraments et de compromis, sans lesquels leur autorité violente se briserait bientôt comme un ressort trop tendu : Jésus-Christ seul ne connaît nul ménagement, n'admet nulle mesure. Dans son disciple, Jésus-Christ veut pour lui seul l'homme tout entier. Intelligence, cœur, volonté, actes, la vie comme la mort, la jeunesse, comme l'âge mûr, comme la défaillance des derniers jours, tout est à lui, tout lui est absolument et irrévocablement consacré : *Sive vivimus, sive morimur Domini sumus* [1]. Pour le suivre, il faut tout quitter ; pour obtenir son amour, il se faut quitter soi-même ; pour mériter son triomphe, il faut gravir son Calvaire ; pour être des siens, il faut revêtir les livrées sanglantes de sa Passion, apparaître sous les stigmates de son martyre, prendre sa croix sur l'épaule, arracher, s'il le faut, son œil droit ou sa main droite, haïr, s'il le faut, et abandonner les êtres les plus chers, — quoi ! haïr, sous peine d'être rejeté comme déserteur et traître, haïr sa propre vie ! Telle est la domination que Jésus-Christ entend exercer, dont il a fondé les inébranlables assises et dont il obtient depuis dix-huit siècles le merveilleux tribut. Il a osé dire la plus effroyable des paroles : « Tombe à mes pieds et adore-moi. » Et le monde l'a adoré comme un Dieu, et plus de douze millions d'hommes sont morts dans les tortures, pour soutenir cette affirmation et fonder ce culte. A l'adoration Jésus-Christ voulut joindre l'amour. Il voulut obstinément être aimé, et l'être dans les plus impossibles conditions : l'être quand le silence s'était établi sur sa tombe ; l'être à travers les impuissances et l'oubli de la mort ; l'être quand il s'était rendu invisible

[1] II Corinth.

et silencieux, quand le voile de l'Eucharistie et les chétives apparences de l'autel catholique ne font rien pressentir de ses suavités et de ses gloires. Et Jésus-Christ a été aimé ainsi ; aimé plus que nul ne le fut ici-bas ; aimé avec passion, avec transport, avec toutes les saintes et mystérieuses folies de l'amour. Quant à sa domination sur ceux qui, au lieu de l'aimer, le haïssent, pour être d'une nature toute différente, elle n'en garde pas moins son même caractère d'absolu. Nous avons déjà tant parlé des triomphes de Jésus-Christ sur ses adversaires que nous n'y pouvons revenir ici : le mot du Psalmiste est d'une extrême énergie : *Ses ennemis mordront la poussière* [1]. Ils seront abattus, ils ne prévaudront pas; au milieu même de leurs apparents triomphes, quelque force cachée, quelque impulsion mystérieuse les jette par terre, et *ils mordent la poussière*, ils exhalent des colères impuissantes, ils « mordent » ce qui n'est que la poussière, ils n'entament rien de solide, de vital, d'essentiel dans la domination du Christ et de son immortelle Église : *Inimici ejus terram lingent.* A leur insu, ils ont travaillé au triomphe de l'Homme-Dieu, ils ont préparé sa gloire et exalté sa magnificence. Car, même en ce monde, même durant le temps de l'épreuve et quand « nous ne voyons pas encore » partout et complétement « Jésus-Christ Dominateur et Roi, » même à ce temps provisoire, la domination de l'Homme-Dieu doit être couronnée de splendeurs.

4. *Replebitur majestate ejus omnis terra* [2], « toute la terre sera remplie de sa gloire. » Au moment où nous écrivons ces lignes (juin 1877), un rayon de cette éton-

[1] Psal. LXXI. — [2] Psal. LXXI.

nante gloire luit sur le monde et le remplit d'éclat. En apparence, le Christ n'est plus rien au sein de nos apostasies contemporaines; en réalité, il a plus de gloire que les illustrations du moment, il a plus de force que les puissances, il a plus de prestige que les dominations les plus vastes et les mieux affermies, il est plus maître que les conquérants, et il est plus roi que les rois. Sous son sceptre de roseau et sa pourpre sanglante, Pilate le déclare un homme, l'univers se prosterne et l'acclame un Dieu. Le Représentant de ce Dieu « dont la majesté remplit la terre, » a été spolié, réduit à l'indigence, privé de son trône, de sa cour, de sa capitale, il est captif dans son propre palais, et, comme son Maître, il entend du fond de son prétoire retentir contre lui des cris de malédiction et de mort. Or jamais sa domination dans le monde n'a manifesté plus de puissance et une semblable splendeur. A ce pontife découronné, l'univers entier envoie des ambassadeurs et des tributs, les foules s'ébranlent, tous les chemins de la ville éternelle versent par flots au vrai Roi de Rome, au vrai Dominateur du monde, les visiteurs, les admirateurs, les sujets. Celui qui tient la place de Dieu sur la terre se montre à nous sous les reflets de la gloire chantée par le Psalmiste ; le vieux Pontife, lui aussi, voit « sa gloire remplir le monde, » et les autres traits de la prophétie se vérifier en lui. En tant qu'il représente le Christ, ou plutôt ne fait qu'un avec lui, le pape Pie IX réalise dans une vérité merveilleuse les splendeurs annoncées dans le Psaume : *Et il vivra. Et on lui apportera l'or de l'Arabie, et on se prosternera devant lui à tout instant, chaque jour il sera en bénédiction... Et sa majesté remplira la terre* [1].

[1] Psal. LXXI.

II. — La prophétie du divin Maître est ainsi magnifiquement réalisée : *J'attirerai tout à moi.* Depuis dix-huit siècles il « attire » à lui toutes les âmes, il les anime de son souffle, il les transporte de son amour, il les transfigure au contact de ses vertus, il les mène à tous les héroïsmes, et ce qu'il a fait pour elles, il les pousse à le faire pour lui : « Il les a aimées et s'est livré pour elles à la mort : » elles l'aiment et pour lui se livrent à la mort.

Une question a sa place ici. Jésus-Christ règne sur des multitudes innombrables d'intelligences et de cœurs : mais comment? Quel levier soulève ainsi mille fois plus que le monde, soulève les âmes ? Le Psalmiste, dans un de ses plus beaux Psaumes, répond : la beauté. Jésus-Christ triomphe par ses charmes, par une onction mystérieuse qui s'échappe de sa divine Personne, par un attrait divin qui fascine et conquiert. D'autres dominateurs étendent leurs conquêtes par l'éclat des armes et sous la pression de la force : Jésus nous conquiert librement par le prestige de sa beauté et l'ineffable charme qui revêt sa Personne. Il est un Roi de beauté et d'amour. Écoutons d'admirables paroles de saint Augustin : « C'est le charme qui nous attire. Qu'est-ce à dire : le charme nous attire ? « Trouvez, dit l'Écriture, vos délices dans le Seigneur, et il vous accordera les demandes de votre cœur [1]. » Il y a donc comme une volupté du cœur, il y a des cœurs auxquels cette nourriture semble délicieuse. Si le poëte a pu dire : chacun est entraîné par sa propre volupté, non point par contrainte mais par volupté, non point dans les chaînes mais dans le plaisir, combien nous autres

[1] Psal. XXXVI.

pourrons-nous plus justement affirmer que l'homme est entraîné à Jésus-Christ par le charme de la vérité, la délectation de la vertu, les délices de la béatitude, les désirs de l'éternelle vie ; car tout cela qu'est-ce autre chose que Jésus-Christ ? Les sens ont leurs voluptés, l'âme n'aurait pas les siennes ? Si les voluptés de l'âme n'étaient qu'une chimère, comment lirions-nous dans l'Écriture : *ils seront enivrés des biens de votre demeure ; vous les plongerez dans les torrents de vos voluptés* [1]. Donnez-moi une âme qui aime, elle sentira ma doctrine ; donnez-moi une âme qui soupire, une âme affamée, une âme exilée dans cette vie, dévorée de soif dans ce désert aride ; une âme remplie d'ardeurs pour les satiétés éternelles ; donnez-moi cette âme, elle comprendra mon langage. L'âme insensible, l'âme de glace ne me comprendra pas. Si donc nous devons être entraînés, soyons-le par ce Bien-Aimé dont il est dit : « Courons à sa suite entraînés à l'odeur de ses parfums [2]. »

Un Psaume entier, le XLIVe, annonce cette vérité aussi douce que sublime du triomphe et de la domination de Jésus-Christ dans les âmes par la puissance de ses charmes et l'irrésistible attrait de sa divine beauté. Quelle est cette beauté ? Et de cette beauté quel est le triomphe et quelle est la conquête ? Qu'est Jésus-Christ dans sa ravissante Personne ? Que devient l'âme conquise par Jésus-Christ ? tel est le Psaume XLIVe dans ses deux parties différentes.

1. L'union hypostatique faisant affluer sur l'Humanité sainte toutes les perfections et les charmes infinis

[1] Psal. XXXV. — [2] S. Augustin. *In Ioan. Tract. XXVI.*

de la Divinité, Jésus est beau de toute la beauté de Dieu. Quel mot et quelle affirmation! Il est beau comme est beau un Dieu! Si Dieu trouve dans son Verbe incarné des charmes si infinis, qu'il absorbe en lui tous ses regards et y place éternellement « toutes ses complaisances, » c'est que Jésus-Christ est son Fils, « la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance [1]; » c'est qu'il a « la forme de Dieu, » la beauté sans mélange, la perfection sans limite, les charmes infinis qui sont l'être même et la substance de Dieu. En un mot, si le ciel et terre, à la vue du Christ, entrent dans les transports de la plus inénarrable extase; si Dieu, dans les profondeurs de sa vie intime, fait ses délices de lui; si les anges en le possédant boivent à longs traits l'amour; si les Élus placent en lui leur béatitude; si l'éternité entière semble trop courte à le contempler et à en jouir, c'est que Jésus-Christ est le Fils propre et naturel de Dieu. Telle est la source de l'inépuisable fleuve, tel est l'océan de la divine beauté. C'est par où commence le Psaume, qui nous montre avant toutes choses, dans la divinité de Jésus-Christ, le principe de la beauté et des charmes par lesquels il conquiert les âmes et fonde sur l'amour la plus puissante des dominations [2]. Le Père qui dans l'Évangile nous montre son Fils et le désigne à nos adorations et à notre amour, nous révèle, dans le début du Psaume, quel est ce Jésus, amour de la terre et délices

[1] Hebr. I. — [2] Nous suivons dans cette exposition du début du Psaume XLIV le sentiment si profond et si grandiose de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Thomas d'Aquin. Nous n'ignorons pas combien ce sentiment diffère des commentaires ordinaires; mais comment craindre les reproches de témérité et d'erreur en suivant de tels guides et en s'appuyant sur de telles autorités?

des cieux. *De mon cœur s'est échappé la bonne Parole, mes œuvres je les dédie au Roi, ma langue est comme la plume rapide de l'écrivain.* Pour saint Augustin et saint Thomas d'Aquin les plus ineffables mystères sont cachés sous ce texte, et, avant tous, celui de l'éternelle génération du Verbe. *La bonne Parole*, la divine, l'infinie Parole, la Parole adéquate, substantielle, éternelle, *s'échappe du cœur de Dieu.* Quand Dieu parle, il dit une parole par laquelle il exprime tout ce qu'il est, dans laquelle il se reproduit tout entier, sous laquelle il renferme toutes ses perfections; parole qui n'est autre chose que son indivise substance. Or ayant, par une génération toute spirituelle, la génération « du cœur, » produit éternellement son Verbe, son Fils, son Unique, son Bien-Aimé, éternellement Dieu contemple ce Fils « objet de toutes ses complaisances, » éternellement il concentre sur lui ses infinies affections, ses incompréhensibles tendresses. Dieu n'est occupé que de son Verbe, toutes ses œuvres du dehors regardent le Verbe, comme toutes « ses complaisances » intimes n'ont que lui pour objet. *Mes œuvres je les dédie au Roi.* D'une extrémité à l'autre des temps Dieu n'a qu'une seule œuvre: la glorification de son Verbe, de même que ce Verbe incarné lui aussi ne travaille qu'à la glorification de son Père [1]. Continuons l'exposé de ces profonds et magnifiques mystères. Dans tout le cours des âges, Dieu fait pour la gloire de son Fils deux incessantes et perpétuelles œuvres : Dieu *parle*, Dieu *écrit*. Dieu parle de son Fils dans l'intime des âmes : cette parole

[1] « Omnia mea opera Regi : » id est ad honorem Regis, id est Filii qui est unus Deus mecum. » (D. Thom. Aquinat. *Exposit. in Psalm. XLIV.*)

c'est l'onction mystérieuse, c'est l'attrait victorieux par lequel il attire les cœurs à son Fils, en brisant toutes les résistances de la nature, les calculs de l'égoïsme, les défaillances de la peur. Quand cette parole s'est fait entendre dans une âme, cette âme se réveille, elle se lève, elle contemple Jésus, elle s'éprend pour lui d'un véhément amour; elle court, elle vole à toutes les vertus, à tous les dévouements, à tous les martyres. « Mon Père, disait Jésus, me les attire, et ceux que mon Père attire viennent à moi. » Telle est la parole de Dieu dans les âmes. Mais le texte des Psaumes nous a suggéré une autre idée : *ma langue est rapide comme la plume de l'écrivain* [1]. Si Dieu parle, il écrit aussi. S'il parle de son Fils dans de secrets colloques avec les âmes, il a écrit un grand et sublime livre où les beautés et les perfections de ce Fils sont représentées et fixées pour tout le cours des siècles : la parole est transitoire, l'écrit demeure. Et ce livre que Dieu a écrit sur son Fils, quel est-il ? L'univers avec ses magnificences, ses immensités, ses délicatesses, ses beautés exquises, ses scènes ravissantes, ses splendides et radieux spectales [2].

[1] Psalm. XLIV. — [2] « In sacra Scriptura operationes metaphoricæ designantur per instrumenta vel membra quæ sunt operationum principia; et sic per linguam et calamum operatio Dei designatur conveniens linguæ et calamo. Operatio linguæ est quod per eam diffunditur sapientia cordis ad alios; per calamum autem designatur quod sapientia quæ est in corde transfunditur in materiam sensibilem, scilicet pergamenum. Deus autem et loquitur et scribit : loquitur quando transfundit sapientiam suam in mentes rationales ; et hoc dicitur Verbum, quia per ipsum est omnis illuminatio. Scribit, quia judicia suæ sapientiæ imprimit in rationabilibus creaturis ; Rom. I : « Invisibilia Dei, etc. » ; Ecclesiat. I : « Deus effudit illam super omnia opera

Que de beautés répandues dans la création ! Or elles ne sont qu'un reflet, une goutte à peine, une imperceptible parcelle de la beauté dont Jésus-Christ résume toutes les suavités et les magnificences. Oh ! qu'est-il, ce Verbe Fils de Dieu, qui fait les éternelles délices du Très-Haut? Qu'est cette beauté incréée, dont toutes les autres, du ciel à la terre, ne sont qu'un écoulement amoindri *Speciosus forma?*

Assurément la grande beauté de Jésus-Christ lui vient de l'union hypostatique : Dieu rayonne à travers la chair, l'humanité, comme un limpide miroir, reflète l'éclat de la « forme divine; » la Beauté éternelle et incréée peint ses inimitables charmes sur la toile docile, sur le marbre immaculé de la nature humaine; c'est surtout en ce sens que Jésus-Christ *est beau comme ne l'est aucun des enfants des hommes*[1]. Toutefois, à part cette magnificence réservée et cette incommunicable grâce, concentrons sur l'Humanité seule nos regards d'adoration et d'amour: la divine Beauté nous échappe; soleil trop éblouissant, elle nous aveugle; contemplons dans un spectacle plus accessible et plus doux ce que nous pourrions peut-être nommer la beauté humaine de l'Homme-Dieu.

Commentant le Psalmiste, saint Thomas d'Aquin fait jaillir de deux sources les splendeurs de cette beauté : de la vue et de l'ouïe. Jésus-Christ nous est à la fois délicieux à contempler et délicieux à entendre.

sua. » Sicut enim respiciens librum cognoscit sapientiam scribentis, ita cum nos videmus creaturas, cognoscimus sapientiam Dei. Calamus igitur est verbum Dei. » (D. Thom. Aquinat. *Expo it. in Psalm. XLIV.*)

[1] Psal. XLIV.

Dans sa personne, il est *le plus beau des enfants des hommes ;* à entendre, il est le plus suave et *la grâce est répandue sur ses lèvres.*

Jésus-Christ dans son corps, dans son aspect extérieur, fut doué d'une merveilleuse beauté [1]. Ne nous embarrassons pas des textes prophétiques qui nous le peignent sous le voile de ses douleurs, défiguré sous ses meurtrissures ; ces textes n'entament en rien la question de la beauté physique de l'Homme-Dieu. Cette sainte Humanité était le chef-d'œuvre de l'Esprit-Saint ; ce corps devait, comme un vase d'or et de pierreries, recevoir l'âme divine du Verbe incarné ; cette suave figure devait faire les délices de la Patrie éternelle : tout, dans le plan divin, réclame une beauté dont aucune autre ne peut retracer la perfection ni même donner l'idée : *speciosus forma præ filiis hominum* [2]. Que la beauté soit le grand mobile de l'amour, qui le peut contester ? Or qui devait être plus aimé sur la terre que l'Homme-Dieu ? Qui plus que Jésus-Christ « devait attirer tout à lui ? » Qui, par suite, devait captiver les âmes et fasciner les cœurs par le spectacle d'une beauté plus puissante et de plus irrésistibles attraits ? Dès l'exil, Jésus-Christ fit comme l'essai de cette arme victorieuse. A peine se montre-t-il à la terre, les multitudes s'attachent à lui ; la foule le suit de la montagne à la plaine, du désert jusqu'au fleuve, de la cité tumultueuse à la solitude la plus abandonnée. C'est encore cette beauté idéale qui se montre aux âmes saintes, les transporte et les ravit. C'est elle qui peuple les cloîtres solitaires, fait naître les plus héroïques vertus, nourrit les cœurs des plus âpres voluptés du martyre. C'est cette beauté di-

[1] Psal. XLIV. — [2] Psal. XLIV.

vine qui brille au firmament des âmes, projette sur la création entière ses doux et suaves reflets, fait l'ornement du ciel, et donne à la terre ses seules limpides et vives joies [1]. Assurément nous pourrions, en parlant de la beauté de Jésus-Christ, nous borner à ce regard sur sa divine figure, « dont les anges sont avides de contempler les charmes ; » mais nous ne ferions qu'effleurer une aussi inépuisable matière. Que dire de la beauté morale de Jésus-Christ ? Si les charmes de la figure font naître de plus vifs transports, la beauté morale conquiert de plus durables sympathies et fonde dans les cœurs un plus serein et plus puissant empire. Suivez Jésus, contemplez chacune de ses démarches, étudiez-le dans chacune de ses divines attitudes : partout, de tous ses actes, de toutes ses paroles jaillissent les rayons de la plus merveilleuse beauté. Qu'il est beau dans les scènes de sa puissance ! qu'il est beau encore dans les anéantissements de sa charité ! qu'il est beau quand il commande à la nature entière, entraîne les foules, confond le Pharisien superbe, se montre partout dominateur ! qu'il est beau quand il réunit et caresse

[1] « Nobis credentibus ubique sponsus pulcher occurrat. Pulcher Deus, Verbum apud Deum : pulcher in utero Virginis, ubi non amisit divinitatem et sumpsit humanitatem, Pulcher natus infans Verbum : quia et cum esset infans, cum manibus portaretur, cœli locuti sunt, angeli laudes dixerunt, magos stella direxit, adoratus in præsepi, cibaria mansuetorum. Pulcher ergo in cœlo, pulcher in terra, pulcher in utero, pulcher in manibus parentum, pulcher in miraculis, pulcher in flagellis, pulcher invitans ad vitam, pulcher non curans mortem, pulcher deponens animam, pulcher in ligno, pulcher in sepulcro, pulcher in cœlo, pulcher in intellectu. » (S. Augustin. *Expositio in Psalm XLIV*.)

les petits enfants ! qu'il est beau quand il commande à la mort ! qu'il est beau aussi, quand, par le plus sublime des dévouements, il la subit pour l'homme flétri et condamné ! quelles splendeurs dans son intelligence ! quelles magnificences dans ses facultés ! quelles délicatesses exquises dans son âme ! quelles magnanimités dans son cœur ! Quelles délicieuses expressions de son amitié ! quelle tendre compassion pour l'infortune ! qu'il est beau quand il pleure sur la tombe d'un ami ! Qu'il est beau quand, sur les malheurs d'une patrie ingrate qui le poursuit et l'accable, il répand de déchirantes plaintes et de douloureux sanglots ! qu'il est beau dans les larmes de sa tristesse ! qu'il est beau dans les tressaillements de sa joie ! qu'il est beau quand il dévoile au docteur de la loi les profondeurs des mystères ! qu'il est beau quand il converse avec les humbles et les petits ! qu'il est beau quand il évangélise les foules suspendues à ses lèvres ! qu'il est beau quand, solitaire et silencieux, il prie dans la retraite des montagnes ! Qu'il est beau dans son silence ! qu'il est beau dans sa parole !

Saint Thomas, nous l'avons vu, distingue en Jésus-Christ la beauté de la forme, d'après ces mots du Psalmiste : *speciosus forma præ filiis hominum*, et la beauté de la parole, d'après la suite du texte : *diffusa est gratia in labiis tuis* [1]. Trois choses, explique saint Thomas, rendent la parole délicieuse à entendre : la beauté des

[1] « Tripliciter propter ea quæ aliquis dicit reputatur verbum ejus gratiosum ; quando scilicet dicit ea quæ placent et sunt utilia. — Item habet aliquis gratiosum verbum propter ordinatum modum proferendi et ferventem. Item dicetur aliquis habere gratiosum verbum propter efficaciam ad persuadendum. » (D. Thom. Aquinat *Exposit. in Psalm. XLIV.*)

choses dites, la manière dont elles sont dites, la grandeur et la puissance des effets qu'elles obtiennent dans notre âme. A ces trois règles jugeons de ce qu'est la parole de Jésus-Christ et cette *grâce répandue sur ses lèvres.* Ce qu'il dit au monde, ce qu'il révèle, ce sont les plus grandioses, les plus magnifiques vérités, les secrets de Dieu, les « paroles de la vie éternelle. » Chaque mot qui tombe de ses lèvres étincelle dans notre nuit obscure comme un rayon d'espérance et une lumière de joie. Quels mots que ceux-ci : « Je suis la résurrection et la vie! » Et ces autres : « Je vous ferai vivre de ma propre vie! » Et cet autre encore : « Venez tous à moi, et je vous soulagerai! » Toutes les paroles de Jésus-Christ fermèrent quelque plaie, révélèrent quelque splendeur, délièrent quelque esclavage, ouvrirent quelque sépulcre : *ceux qui entendront la voix du Fils de l'homme, ceux-là vivront*[1] ! Qui a renouvelé le monde et fondé jusque dans nos âges tout ce que nos sociétés ont de grand, de noble, de puissant et de doux? La parole du Christ, et elle seule. Tout émane d'elle et « sans elle rien de ce qui a été fait n'a été fait. » A ce premier titre jamais parole ne fut belle comme la parole de Jésus-Christ. La beauté de la forme en fut la seconde excellence. La foule exprimait cette idée dans son cri d'admiration et de joie : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme-ci ! » « Je ne vous tromperai pas en vous disant de son intelligence qu'elle avait pour don et pour signe ce quelque chose que nous appelons le sublime. Le sublime est l'élévation, la profondeur et la simplicité fondues ensemble d'un seul jet. Tout à coup et comme par hasard, les cheveux se dressent, la res-

[1] Joan.

piration devient étroite, la peau se contracte, et un glaive froid va jusqu'à l'âme..... C'est le sublime qui est apparu. Mais ce n'est qu'une apparition et c'est pourquoi il nous tire de notre état naturel nous faisant une sorte de violence abrupte et courte. Il n'en est pas de même de Jésus-Christ. Ses actes et ses paroles sont empreints d'une élévation, d'une profondeur et d'une simplicité continues, qui font que le sublime y est comme naturalisé et ne nous cause plus d'étonnement, sans rien perdre toutefois de son empire sur l'âme [1]. » Car la troisième excellence de la parole de Jésus-Christ est précisément cet empire, cette domination absolue qu'elle exerce sur nous, les prodigieux effets qu'elle produit tous les jours encore dans le monde. Qui illumine, qui réveille, qui guérit, qui console, qui ressuscite, qui émeut, qui passionne comme la parole de Jésus-Christ? Plus on l'écoute, plus elle enchante; plus on la médite, plus on en fait jaillir les illuminations de la pensée et les joies du cœur : *la grâce est répandue sur vos lèvres* [2].

Que manque-t-il encore à ce Roi de la beauté, à cet Homme-Dieu qui réunit dans un même et ravissant ensemble la beauté divine et la beauté humaine, et dont le Psalmiste affirme qu'*il est beau comme pas un enfant des hommes n'est beau* [3]? Le texte de notre Psaume, aux charmes de la personne, aux grâces du langage, ajoute l'attrait secondaire sans doute, mais puissant encore de la parure et de la splendeur. *Vos vêtements exhalent*

[1] Lacordaire, *Confér.* — [2] Psal. XLIV. — [3] « Per hæc duo aliquis gratiosus apparet : per pulchritudinem visui ; per gratiosum verbum auditui : unde hæc duo præcipue fuerunt in Christo. Ipse enim pulcher fuit et eloquens. » (D. Thom. Aquinat. *Exposit. in*

les parfums de la myrrhe, de l'aloès et de la casse ; l'harmonie des instruments vous réjouit du sein de vos palais d'ivoire. Les filles des rois font l'ornement de votre cour : à votre droite est la Reine, rayonnante d'or d'Ophir. La sainte humanité est dans la gloire, au sein des délices d'une cour, radieuse d'une beauté et de charmes inénarrables, répandant dans toute la cité royale les plus exquis parfums.[1] Le vêtement du Verbe, ce vêtement splendide dont parle ici le Psalmiste, c'est la chair dont le Fils de Dieu s'est revêtu : chair virginale, chair bénie, chair divine, qui exhale du ciel à la terre les plus délicieuses senteurs. Sous le voile de la prophétie, ces parfums exhalés du *vêtement* du Verbe Fils de Dieu avaient été annoncés à la terre. Isaac, le Patriarche, au moment où Jacob s'approchait de lui, « sentit la suave odeur qui s'exhalait de ses vêtements, et, le bénissant, dit : voici que le parfum de mon Fils est comme le parfum d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni. » C'est là la figure, voici l'auguste réalité. Dans l'Incarnation tous les parfums de la Divinité se répandent sur l'Humanité sainte ; l'huile mystérieuse des grandeurs et des perfections divines se verse en elle à flots infinis : *Le Seigneur votre Dieu a versé sur vous, de préférence à tous les autres, le parfum de l'allégresse.* Qu'arrive-t-il dès lors ? Le ciel et la terre sont embaumés des exquises senteurs de ce parfum. Le vêtement du Christ, sa chair, l'exhale au sein de la cour céleste ; Dieu ému et ravi s'écrie du sein de son éternelle splendeur : « Viens à moi, ô mon Fils, embrasse-moi ! — Et

Psalm. XLIV.) — [1] Hic agit de deliciis Regis et describit has delicias ex quatuor : ex vestitu, ex habitaculo, ex ministerio et ex conjugio. » (D. Thom. Aquinat. *Exposit. in Psalm. XLIV.*)

il s'approcha et il embrassa. Et, sentant la suave odeur qui s'exhalait du vêtement, Dieu bénit et dit : Voici que le parfum de mon Fils est comme le parfum d'un champ plein de fleurs. » Comme le ciel, la terre respire dans l'extase de l'amour ces enivrants parfums, et transportée pour la Beauté qui les exhale d'une inexprimable ardeur, elle s'écrie : *Courons à sa suite, entraînés à l'odeur de ses parfums.* Et les voici, par centaines, par milliers, par innombrables multitudes, les âmes saintes, *les filles du Roi ;* les voici qui viennent à Jésus, forment l'ornement de sa cour, peuplent *ses palais d'ivoire*, ses blanches et virginales demeures, l'Église sur la terre, la cité triomphante dans le ciel : *delectaverunt te filiæ regum in honore tuo* [1].

2. Telle devait être la conquête du royaume des âmes ; tel était le caractère propre de la domination de Jésus-Christ : l'Homme-Dieu devait régner « au ciel, sur la terre et dans les enfers : » partout sa beauté devait être son triomphe, l'arme de ses combats, l'irrésistible force de ses victoires.

Écoutons notre sublime Psalmiste. *Tu es beau comme pas un enfant des hommes n'est beau, la grâce est répandue sur tes lèvres ; aussi Dieu t'a-t-il béni pour l'éternité. Ceins à ton côté ton glaive, ô Tout-Puissant ! Fort de ta splendeur, invincible dans ta beauté, suis ta marche, va de triomphe en triomphe, établis ta domination* [2]. Paraîs aux yeux du ciel et de la terre, conquiers d'un seul regard tous les cœurs, entraîne toutes les âmes, sois vainqueur au seul aspect de tes charmes, à l'irrésistible

[1] L'hébreu porte : « ex palatiis eburneis fides (fidium cantus) exhilarant te. » — [2] Psal. XLIV.

vue de ta souveraine beauté. Laisse là les autres armes, renonce aux autres moyens, méprise les autres ressources; toi, *ô le plus beau des enfants des hommes,* marche de victoire en victoire, et ne demande qu'aux charmes qui fascinent et enchaînent l'établissement et le maintien de ton immense domination. Vois comme ta beauté se montre partout victorieuse! comme les cœurs sont percés de tes flèches! comme les résistances faiblissent! comme tes ennemis sont abattus! comme ton amour est vainqueur! *Que les flèches du Puissant sont perçantes! Tous les peuples tomberont à ses pieds : ses coups portent droit au cœur des ennemis de mon Roi*[1]. Et ainsi se fonde, s'affermit, s'étend, devient universel et immuable le règne de l'Homme-Dieu. Les autres conquérants ont fait couler le sang, lui n'a arraché que les larmes de la joie et de l'amour. Les autres ont construit leur empire sur les droits des peuples méprisés, les injustices accumulées, les ruines éparses, la prospérité et le bien-être des nations changés en désolations et en misères; lui ne triomphe que pour délivrer, ne règne que pour faire régner avec lui la paix, l'ordre, la justice, le bonheur. *Règne par la vérité et la mansuétude et la justice; et ta droite opérera des merveilles. Ton trône, ô Dieu, est un trône éternel; le sceptre de ta royauté est un sceptre de droiture. Tu chéris la justice et tu hais l'iniquité.* Sois donc vainqueur, sois triomphateur, sois Roi : Roi pour le bonheur du monde, le salut des âmes, la joie et la gloire de ton Père, le triomphe et l'éternelle allégresse des cieux.

A sa droite se tient la Reine, vêtue d'or, couverte d'étincelantes parures. Écoute, ô ma fille, et vois : incline ton

[1] Psal. XLIV.

oreille : oublie ton peuple et la maison de ton père. Et le Roi sera épris de ta beauté ; car il est le Seigneur Dieu et tous l'adoreront. Les filles de Tyr viendront avec des présents, les grands de la nation brigueront ta faveur. Cette fille du Roi est toute resplendissante dans son intérieur. Elle est parée d'ornements d'or, les broderies la recouvrent. A sa suite une multitude de vierges seront présentées au Roi ; ô Dieu ! ses compagnes vous seront présentées. Elles viendront dans la joie, au milieu de transports d'allégresse. Elles seront introduites dans le palais du Roi. A la place de tes pères il te naîtra des fils ; et de ces fils tu feras des rois qui régneront dans toute la terre, qui porteront ton souvenir à travers tous les siècles ; aussi tous les peuples te loueront-ils de génération en génération [1]. Nous avons vu le Conquérant : voici maintenant la conquête. Jésus-Christ domine, Jésus-Christ par sa beauté triomphe des cœurs, enchaîne les volontés, fonde son empire. Cet empire quel est-il ? Quelle est cette conquête que lui vaut le prestige de cette divine beauté ? Il est dit dans l'Évangile : « Le royaume des cieux est semblable à un Roi qui fit les noces de son fils. » Nous avons vu ce « Fils, » le Psalmiste nous montre maintenant la « fiancée. » La fiancée de Jésus-Christ, sa conquête, c'est l'Église dont l'Apôtre dans ses divines Épîtres nous parle ainsi : « Jésus-Christ, le Chef de l'Église, le Sauveur de son corps..... Jésus-Christ a aimé l'Eglise et pour elle s'est livré à la mort ; afin de se conquérir une Église pleine de gloire, sans tache, sans ride, sans laideur d'aucune sorte, mais sainte et immaculée. » Voilà la Reine dont le Psalmiste a contemplé et décrit la gloire. *A sa droite se tient la Reine vêtue d'or* [2]. Elle était pauvre

[1] Psal XLIV. — [2] Psal. XLIV.

et chétive, elle habitait *la maison de son père*, la demeure du péché et la patrie de l'infortune : le Prince la vit, l'aima, la voulut pour épouse, se dévoua, pour la conquérir, l'enrichir, l'embellir, à toute une carrière de souffrances terminée par l'ignominie de la mort. *Seipsum tradidit pro ea ut exhiberet ipse sibi gloriosam Ecclesiam* [1]. Ayant acheté si cher, « à si grand prix, » la main de cette Épouse, il lui fut loisible de la rendre aussi riche, aussi éclatante et aussi belle que le pouvait désirer son cœur et que le réclamait sa gloire. Il la fit, par la grâce, Princesse du sang : par la glorification, il la fit Reine et la plaça auprès de lui dans les cieux. C'est à l'aspect ravissant de cette Église, c'est à la vue de cet hymen merveilleux que les anges stupéfaits se sont écriés : « qui est Celle-ci qui s'élève du désert, ravissante de charmes, appuyée sur son Bien-Aimé [2] ? » Connaissons-la, commente le Docteur angélique, aux honneurs dont elle est comblée, aux parures qu'elle porte, à la foule qui l'entoure, à la fécondité qui l'enrichit [3]. Ses honneurs sont sublimes. Aimée par le Fils de Dieu, elle a reçu toutes ses richesses en dot, toutes ses grandeurs en héritage ; il l'a élevée jusqu'au trône qu'il occupe au plus haut des cieux : *Astitit Regina a dextris*. Il l'a ennoblie d'une noblesse divine, il l'a faite « Reine. » Comment cette Église de si bas s'est-elle trouvée élevée à un aussi inaccessible faîte de gloire ? Dieu est venu à elle, là où elle gisait dans la nudité et la faim ; Dieu lui a parlé, Dieu s'est montré à elle ; elle hésitait, elle était défiante, elle ne pouvait croire à

[1] Ephes. VI. — [2] Cantiq. — [3] « Hic commendatur sponsa quadrupliciter : scilicet a decore, ex excellentia gloriæ, a societate, a prole. » (D. Thom. Aquinat. *Exposit. in Psalm. XLIV.*)

son extraordinaire fortune : ce Dieu tendre et condescendant fit voir des miracles, fit entendre de divines paroles : *Écoute, ô ma fille, et vois.* Regarde, voici des œuvres divines : écoute, voici de toutes divines révélations : *Ego sum*, « c'est moi ! » Et que fit-elle pour devenir l'Épouse et l'héritière de l'Homme-Dieu? l'Homme-Dieu lui dit : *veni et sequere me*, « viens et suis-moi. » Suis-moi dans les chemins de la grâce, de la vertu de la vie nouvelle, pour me pouvoir suivre plus tard dans les splendeurs de la gloire. *Écoute, ô ma fille, et vois : oublie ton peuple et la maison de ton père*[1]. Fille immortelle du Roi, glorieuse héritière d'une couronne céleste, laisse jusqu'au souvenir de ton antique exil, de ta primitive misère, *oublie la maison de ton père.* Oublie, non-seulement ce père, « ce premier Adam » prévaricateur, dont « tu as porté la ressemblance » trop longtemps ; mais oublie aussi sa *maison*, cette terre dont son péché n'a plus fait qu'une *vallée de larmes*, ce monde que sa prévarication a rempli de tant de crimes et de tant de maux. Quitte une chaumière pour un palais, laisse la grossière vulgarité de ta précédente vie pour les délicatesses, les splendeurs, l'élévation, la noblesse de la vie des rois ; deviens digne d'un Époux céleste, et cet époux te sera donné, *et le Roi sera épris de ta beauté.*

Ainsi s'est faite l'Église. Délices de son Époux divin, joie et gloire du ciel, elle est rapidement devenue la joie de la terre. Dès que les peuples l'ont contemplée dans sa beauté angélique, ses parures d'or, ses splendeurs et ses richesses ; dès qu'ils ont entendu sa voix si douce, joui de ses illuminations et goûté les douceurs de ses bienfaits, ils se sont épris pour elle d'un immense

[1] Psal. XLIV.

amour. En foule, ils sont accourus, se jetant à ses pieds et la comblant de leurs dons : *Les filles de Tyr accourent avec des présents, les riches de la nation briguent sa faveur*[1]. Les multitudes viennent à elle; par elle les élus par milliers sont présentés à Dieu et forment la glorieuse couronne de Jésus-Christ dans l'éternité. La terre se peuple de ces générations immaculées et puissantes qui renoncent au mal et donnent l'exemple de toutes les vertus : *A sa suite les vierges accourent; ses compagnes, ô Dieu, vous sont présentées*[2]. C'est le grand et merveilleux mystère de la fécondité de l'Église. *Sa gloire*, dit le Psalmiste, *est toute à l'intérieur*. Les empires terrestres se forment par une puissance extérieure, des auxiliaires et des moyens du dehors ; l'Église se multiplie, s'étend, se propage, par une force et des influences toutes du dedans. Au dehors, rien que de chétif, de faible, d'impuissant, on dirait l'arbre mort, tant son tronc est dénudé et sans grâce ; mais au dedans, une intarissable séve, une immense vie y circule, des trésors inouïs, des ressources incalculables y sont accumulés : *toute la gloire de la fille du Roi est à l'intérieur*. De cette source cachée des flots s'échappent et jaillissent, impétueux et irrésistibles, vastes comme des océans, étendus comme le monde. L'Église se répand partout, des fils lui naissent qui se nomment multitudes. Dieu, en retour de son sacrifice et de ses abandons, accorde à l'Église les joies d'une maternité inépuisable, d'une postérité sans limite, sans nombre, sans fin. *A la place de tes pères il te naîtra des fils*[3]. Que seront ces fils ? Que deviendra cette postérité de l'Eglise ? Dieu en fait des dominateurs et des rois.

[1] Psal. XLIV. — [2] Psal XLIV. — [3] Psal. XLIV.

Si le monde, dans son aveuglement et son habituelle sottise, dédaigne ces fiers chrétiens, qu'importe? L'Église ne fait pas moins de ses fils de hautes intelligences et de nobles cœurs. A eux l'élévation des idées, la force indomptable du cœur, la grandeur des œuvres, la constante victoire et le souverain empire. Ils dominent le monde, ils se dominent eux-mêmes, ils triomphent du péché, ils déconcertent l'enfer, ils portent à toutes les choses humaines le plus magnifique des défis : *Quis nos separabit a charitate Christi?* C'est en cette postérité magnanime que l'Église triomphe et que le Prince, Époux de l'Église, continue, étend, propage, couronne son immortelle domination. Nous avons longuement parlé de la domination de l'Homme-Dieu, voici son signe le plus visible, son épanouissement le plus glorieux : O Église catholique, ô Roi de cette Église, *des fils vous sont nés : vous en ferez des princes que vous établirez par toute la terre; ils emporteront partout et garderont toujours votre souvenir. Par eux tous les peuples publieront vos louanges dans toute la suite des générations* [1].

[1] Psal. XLIV.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES ANÉANTISSEMENTS DE L'HOMME-DIEU

L'étude de l'Écriture amène rapidement celui qui en sait embrasser l'étendue et faire la synthèse à cette grande et universelle loi de la sagesse divine, d'après laquelle Dieu ébauche avant de parfaire, esquisse avant de consommer ses chefs-d'œuvre, répand sur le monde les teintes adoucies de l'aurore, avant de l'inonder des feux du plein midi. Chaque grande révélation dont « la plénitude des temps » devait doter le Testament Nouveau, eut son annonce dans l'Ancienne Alliance; chaque mystère des âges nouveaux fut en quelque manière préfiguré dans la première Révélation. Dieu habitua ainsi l'œil trop faible de ses enfants à supporter l'éblouissant éclat de ses derniers ouvrages; ce que le monde eût rejeté comme « trop dur [1] » à entendre, trop écrasant à croire, trop douloureux à suivre, il l'accepta après la longue préparation des siècles, les continuelles paroles de Dieu et ses enseignements gradués. L'Apôtre exprimait cette fondamentale doctrine quand il disait : *Lex pædagogus noster fuit in Christo;*

[1] Joan.

« L'ancienne loi fit notre apprentissage dans le Christ [1]. »

Or de tous les mystères que le monde devait croire pour arriver au salut, de toutes les leçons qu'il devait apprendre, de tous les fardeaux qu'il devait porter, la croix, « la folie de la croix, » était évidemment le plus insupportable. Un jour devait venir où l'on annoncerait au monde cette étonnante nouvelle : Dieu est mort ! Dieu a souffert et il est mort ! Le symbole catholique devait renfermer ces stupéfiants articles : « Il a souffert; il a été crucifié; il est mort; il a été enseveli. » Et le monde ne devait pas seulement entendre, il devait voir; il devait voir dans l'humiliation et la douleur un Fils de Dieu ; il devait le voir chanceler sans force sous un fardeau mystérieux, puis une croix se dresser, puis ce Fils de Dieu y mourir. « Folie de la croix ! » crie hardiment l'Apôtre ; folie divine « plus sage sans doute mille fois que toute la sagesse de l'homme [2] », mais folie à laquelle il fallait habituer le monde durant de longs siècles. Dieu s'y attacha durant tout le cours de l'Ancienne Alliance. Une vision de mort fait, pour ainsi parler, le fond du Testament Ancien. Un supplicié mystérieux se montre dans les prophéties, et l'Écriture à chaque instant fait apparaître un « homme de douleur. » Que voulait Dieu en donnant à lire d'avance au monde ces sanglants récits ? Amener le monde à comprendre et à accepter la divine expiation de son Verbe fait chair. La scène de l'eunuque d'Éthiopie dut se renouveler continuellement dans l'Ancien Testament « ..... Il était venu adorer Dieu à Jérusalem ; et il s'en retournait ; et sur le siége de son char il lisait

[1] Galat. — [2] I Corinth.

le prophète Isaïe. Et l'Esprit-Saint dit à l'Apôtre Philippe : approche et rejoins ce char. Or Philippe, arrivant près de l'eunuque et lui entendant lire Isaïe, lui dit : Crois-tu comprendre ce que tu lis ? L'eunuque repartit : Et comment puis-je comprendre si personne ne me donne d'explication ? Et il pria Philippe de monter dans le char et de s'asseoir près de lui. Or l'endroit de l'Écriture qu'il était occupé à lire était celui-ci : *Comme une brebis il a été conduit à la mort, et comme un agneau sans voix devant celui qui le tond, ainsi resta-t-il muet lui-même. Mais la sentence, portée contre lui au jour de son abaissement, a été retranchée. Qui racontera sa génération ? Et sa vie sera effacée de la terre.* Or l'eunuque s'adressant à Philippe, dit : Dites moi, je vous prie, de qui donc parle ici le prophète ? Est-ce de lui-même ou de quelque autre ? Et Philippe parla, et, partant de ce texte, il exposa l'histoire entière de Jésus [1]. » Le plus illustre rôle de l'ancienne loi ressort de cette scène. Dieu y faisait apparaître la grande Victime dans le vague de la prophétie, afin de provoquer la question décisive, et préparer la foi qui seule peut sauver : *per fidem in sanguine ejus* [2].

Mais si l'Ancien Testament « est rempli du Christ, » quel livre plus que celui des Psaumes en fait apparaître la divine figure ? Plus que Moïse, plus que les Prophètes, les Psaumes ont décrit la physionomie suave et majestueuse de l'Homme-Dieu. L'Évangile n'est pas plus complet ni plus saisissant ; les Apôtres n'ont pas vu plus des douleurs divines que David n'en a contemplé à la lumière de la prophétie. Souvent même, en bien des scènes de la Passion, dans celle de Gethsémani

[1] Act. — [2] Rom.

par exemple, le Psalmiste nous fait pénétrer plus avant dans les angoisses de l' « Homme de douleur, » et complète par bien des traits l'esquisse trop sobre du récit évangélique. Quant aux grandes lignes du tableau, toutes sont tracées sans qu'une seule y manque : la Passion, la mort, la sépulture, le drame entier dans ses péripéties les plus palpitantes se déroule devant nous, et c'est de la passion de Jésus-Christ plus encore que du reste de son incarnation et de sa vie au milieu du monde, que saint Thomas a pu dire que les Psaumes, en la décrivant, semblent bien plutôt un évangile qu'une prophétie. L'Évangile s'y trouve presque entièrement renfermé ; avec l'Évangile, le Symbole : et ainsi de longs siècles avant la venue du Christ et l'accomplissement de sa mission sanglante, l'humanité pouvait le suivre à la trace de ses inénarrables douleurs. Dans une mémoire de dix-huit siècles, nous chantons du Christ expiateur : « il a souffert, il est mort, il a été enseveli, il est ressuscité ; » Passion, mort, sépulture, résurrection, telles sont aussi les prophétiques visions des Psaumes, et notre Symbole catholique trouve en David, outre sa confirmation la plus inébranlable, son commentaire le plus saisissant et le plus circonstancié.

I. — *Passus est,* « il a souffert.» « Il a souffert, ajoute l'Apôtre, toutes les douleurs à la fois, » *tentatum per omnia* [1]. Hélas ! comment n'aurait-il pas souffert toutes les douleurs, et cela au plus haut degré possible, dans la plus effroyable perfection ? Tout réclamait ces douleurs, tout les voulait, tout les imposait impérieuse-

[1] Hebr.

ment : le ciel et la terre, Dieu et les hommes, la création intelligente et aussi la création inférieure, tout poursuivait l'Homme de douleur, tout s'acharnait à le perdre, tout dans le monde entier poussait ce cri étrange, incompréhensible : *quand donc mourra-t-il* [1] ? Clameur mystérieuse, de haine chez les uns, d'espérance et de désir chez les autres, chez tous expression d'un décret formidable et d'une absolue volonté de Dieu. Dieu donc voulait « briser son Fils » « fait péché, » « devenu malédiction, » caution pour un monde coupable et chargé des iniquités de tous. L'enfer assaillait avec fureur ce « juste » qui lui venait arracher sa proie. Le monde voulait à tout prix se défaire de ce juge importun, dont la vérité le blessait et l'effrayait tout à la fois ; les pécheurs étaient ardents à se venger d'un impitoyable censeur, le vice était avide du sang innocent. Plus avide encore que tous, Jésus-Christ aspirait à sa Passion comme à son plus désiré triomphe, au triomphe de sa miséricorde et de son amour : « Oh ! que je me sens pressé d'accomplir ! »

Attendons-nous donc à une réunion épouvantable de douleurs ; car, de même que Jésus-Christ se charge du péché universel, il doit se charger de l'universelle expiation ; de même qu'il dit douloureusement : *mes péchés se sont accrus au-dessus du nombre des cheveux de ma tête* [2], il dit aussi, écrasé sous le fardeau de toutes les souffrances, broyé sous le pressoir de la fureur divine : *O mon Dieu, toutes vos douleurs m'ont assailli, tous vos flots ont passé sur ma tête !* Quel déluge de maux s'est-il répandu sur la terre à la suite du péché ? Quel est le nombre, quelle est la variété désolante des tortures

[1] Psal. XL. — [2] Psal. XXXIX.

que subit l'humanité coupable, en punition de son péché ? Qui pourra faire ce dénombrement sinistre ? Qui comptera sur notre être sanglant toutes les blessures du péché ? Qui pourra par suite fixer la limite où s'arrête le sens de ce terrible texte de l'Apôtre : *tentatum per omnia*, « Jésus-Christ a passé par l'épreuve de toutes les douleurs ? »

1. Parmi toutes, nulle ne fut plus affreuse que celle dont le Psaume XXI nous révèle le mystère, et dont Gethsémani et le Calvaire furent les témoins épouvantés : le délaissement de Dieu, la terreur de la justice, l'inénarrable torture d'une immense et comme infinie contrition. Le véritable théâtre de la Passion n'est pas le dehors, mais bien l'intime de l'âme de Jésus-Christ ; les douleurs du dehors sont les douleurs accessoires, le supplice du dedans est le supplice par excellence, celui qui « broie » la victime et lui arrache ses plus déchirantes plaintes : *O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [1] ? Quelle parole ! quelle plainte ! quel abîme de mystère ! Qui dit cela ? le Fils de Dieu. A qui s'adresse-t-il ? à son Père, au Père si infiniment tendre et aimant, dans lequel il mettait tout son amour et qui lui-même « plaçait dans son bien-aimé Fils toutes ses complaisances. » Maintenant que ce Fils n'apparaît plus devant lui que comme le représentant et la caution des pécheurs, maintenant qu'il n'est plus son Fils, pour ainsi parler, mais le premier et le plus grand des coupables, le chef des pécheurs, le pécheur unique et universel, ô Dieu ! et pour rendre toute la force du mot de saint Paul, maintenant qu'il est devenu comme l'in-

[1] Psal. XXI.

carnation même du péché, « qu'il a été fait péché, » la tendresse du Père s'est retirée pour faire place à l'implacable sévérité du juge. Autrefois Jésus-Christ disait si délicieusement : « Mon Père, je le sais, vous m'exaucez toujours ! » Maintenant, il s'écrie dans les transes douloureuses : *Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [1] ? Qui saura creuser cet abîme ? Qui saura rendre ce que ce cri de détresse renferme de douleurs ? Au moment suprême de son martyre, quand le ciel et la terre l'ont rejeté et maudit ; quand de longues tortures l'ont épuisé ; quand du haut de sa croix il aperçoit d'innombrables multitudes d'insulteurs et de bourreaux ; quand l'agonie s'avance ; quand les *terreurs de la mort* l'enveloppent ; quand il est englouti dans un océan de douleurs, il lève vers le ciel de suppliants regards, il invoque Celui qu'aucune créature n'invoqua jamais en vain, Celui « qui est suave pour tous, » *suavis universis;* et ce Dieu, bon et compatissant pour tous les autres, reste pour lui d'une implacable rigueur. L'âme sainte du Christ au Calvaire est percée de ce trait jusqu'au plus profond, elle sent avec une indicible amertume ce délaissement unique du Dieu qui prodigue à toute la création ses paternelles tendresses. Jamais calice ne fut plus amer ! Écoutez comme Jésus éprouve jusqu'au fond de son âme la rigueur de ce traitement. Jésus n'ose plus donner à Celui qui le repousse le doux nom de père, il dit : « Mon Dieu. » *Mon Dieu, je crie vers vous durant le jour et vous ne m'exaucez pas ; durant la nuit, et ma plainte reste sans réponse comme la plainte de l'insensé* [2]. La supplication du Christ expiateur est véhémente, il *crie,* il crie comme la victime poursuivie et

[1] Psal.. XXI. — [2] Psal. XXI.

haletante crie au secours : Dieu reste immobile, impassible, sans réponse à la détresse de son Fils, Dieu permet tout, il laisse tout faire. Hélas ! il veut cette effroyable expiation, il acquiesce à tous les coups qui brisent la grande et lamentable Victime des péchés du monde, *voluit conterere eum in infirmitate.* De là cette différence dont Jésus-Christ savoure toute l'indicible amertume. *Nos pères ont espéré en vous, ils ont espéré et vous les avez délivrés.* Noé fut délivré des horreurs du déluge : le Christ reste submergé et englouti dans son océan de souffrances, dans sa tempête de douleurs, *veni in altitudinem maris et tempestas demersit me.* Moïse invoquait Dieu dans son angoisse, et les eaux de la mer Rouge restaient suspendues sur les Hébreux sans les couvrir : sur Jésus ces eaux furieuses inondent, cette mer dévorante se précipite et l'engloutit, *omnes fluctus tui transierunt super me.* Abraham voyait un ange lui saisir le bras prêt à immoler Isaac, la tendre victime, il entendait une voix libératrice ne lui plus parler que de clémence et de pardon : Jésus-Christ, le véritable et innocent Isaac, est frappé par son Père, immolé à une justice implacable, dans un holocauste sans pitié. Des Prophètes, il est écrit ces douces et vivifiantes paroles : *Ils invoquaient le Seigneur, et le Seigneur les exauçait* [1]. Dieu exauçait son peuple, Dieu oubliait les fautes de ce peuple, se repentait de l'avoir frappé, et déclarait à Moïse qu'il ne pouvait plus longtemps entendre ses cris de douleur. O Jésus, tous ont été exaucés, tous ont, dans la joie de la délivrance, poussé ce cri de David : *j'ai crié au Seigneur, et le Seigneur m'a exaucé ;* vous seul, vous seul, vous criez *durant le jour et Dieu reste*

[1] Psal. XCVIII.

insensible, la nuit et votre plainte reste sans réponse comme la plainte de l'insensé [1]. Tel fut, durant toute la Passion du Christ, la douleur des douleurs, l'indicible martyre : voir Dieu rester insensible aux entreprises des méchants, aux cruautés atroces des bourreaux, aux coups forcenés de l'enfer. La cause de cette insensibilité et de cette rigueur impitoyable, renferme encore plus de douleurs et une plus insupportable torture. Jésus, se voyant délaissé de son Père, abandonné par lui sans secours ni défense aux fureurs de ses ennemis, Jésus se rend justice à lui-même : il est coupable, il est chargé de tous les crimes, il est dévoué à toutes les expiations et mérite tous les supplices : *Vous, ô mon Dieu, vous habitez la sainteté*, vous êtes saint, vous êtes la sainteté même, et moi?.... Non, *je ne suis plus qu'un ver de terre, je ne suis plus un homme* [2]. Sous mon vêtement de crimes, sous mon fardeau de malédictions, bien loin que vous puissiez reconnaître votre bien-aimé Fils, vous ne pouvez plus même apercevoir l'homme, l'antique chef-d'œuvre de vos mains. Oh ! qu'à ce moment l'âme de Jésus-Christ fut déchirée de tous les glaives, noyée dans toutes les amertumes ! Ne cherchons plus le mystère de ce mot qu'il laisse échapper comme une plainte déchirante : « Mon âme est triste jusqu'à en mourir ! Le mystère n'est que trop éclairci par le Psalmiste ; Jésus tremble et chancelle dans la nuit sombre, il erre comme le pécheur délaissé et maudit : *Et j'ai dit dans mon angoisse : je suis rejeté de devant votre regard..... O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé* [3]? Pourquoi ? La réponse est implacable, elle se dresse devant lui, elle l'accable, elle l'écrase : ce sont

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XXI — [3] Psal. XXI.

les péchés du monde dont il s'est chargé, avec lesquels il s'est comme identifié; ce sont ces péchés, cet effroyable vêtement de crimes, ce tissu infâme de toutes les abominations de la terre, qui le font rejeter sans espoir et maudire sans merci. *La voix de mes crimes éloigne de moi* comme à l'infini *le salut* [1]. Mais pénétrons plus avant dans cet abîme des douleurs intérieures de Jésus-Christ aux prises avec la justice de son Père. Cette heure ne renferma pas seulement de poignantes tristesses, elle fut pleine encore de terreurs et d'épouvante. L'évangéliste remarque que Jésus-Christ « commença à trembler et à être dans l'épouvante; » le Psalmiste nous fait entendre cette voix douloureuse de la victime : *O mon Dieu, toutes vos terreurs ont passé sur moi !* « Il est dit dans les Psaumes que si Dieu a un visage riant et doux pour les justes, il conserve pour les pécheurs un visage terrible : *adimplebis me lætitia cum vultu tuo*, voilà pour les justes; puis pour les pécheurs : *vultus Domini super facientes mala. Vous me remplirez de joie par la vue de votre visage.* O Jésus crucifié ! ce visage était autrefois pour vous, autrefois, autrefois; mais maintenant la chose est changée. Il y a un autre visage que Dieu tourne contre les pécheurs, un visage dont il est écrit : *vultus autem Domini super facientes mala;* « le visage de Dieu sur ceux qui font le mal, » c'est le visage de la justice. Dieu montre à son Fils ce visage, il lui montre cet œil enflammé, il le regarde, non de ce visage doux et pacifique qui ramène la sérénité, mais de ce regard terrible « qui allume le feu devant soi, » *ignis in conspectu ejus exardescet*, dont il porte l'effroi dans les consciences; il le regarde enfin comme un pécheur et marche contre

[1] Psal. XXI.

lui avec tout l'attirail de la justice. Mon Dieu, pourquoi vois-je contre moi ce visage dont vous étonnez les réprouvés ? Visage de mon Père, où êtes-vous ? Visage doux et paternel, je ne vois plus aucun de vos traits, je ne vois plus qu'un Dieu irrité [1]. » *Deus meus, Deus meus !* Saint Paul n'a-t-il pas dit : « Qu'il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant ? » Cette horreur est désormais le partage de Jésus ; de là ce frémissement, cette angoisse, cette épouvante qui le saisissent, de là cette inexprimable terreur qui lui arrache « ce grand cri » que nous signale l'Apôtre et dont le Psalmiste nous traduit la signification : *O Dieu, ne me reprenez pas dans votre fureur, ne me châtiez pas dans votre courroux. Vos traits me pénètrent de toutes parts, votre main est tombée sur moi ; plus rien n'est sain dans ma chair en face de votre colère ; le trouble, à la vue de mes crimes, a pénétré jusque dans mes os. Mes iniquités ont monté au-dessus de ma tête, elles me sont devenues un fardeau écrasant. Incliné, courbé vers la terre, je marche dans la douleur durant tout le jour* [2].

2. Sans doute ce premier supplice de l' « Homme de douleur » eut une telle intensité et offrit de telles profondeurs, que jamais œil créé ne les pourra pénétrer. Hélas ! Et ce fut le début de cette effroyable carrière que Jésus-Christ avait tout entière à parcourir ! Le péché est l'abandon de Dieu pour jouir illégitimement des créatures : le châtiment du péché doit être l'universel abandon de ces créatures mêmes, que par un choix impie et sacrilége le pécheur avait préférées à Dieu. Ce supplice de l'abandon fut, dans sa vie et surtout durant

[1] Bossuet, *Serm.* — [2] Psal. VI.

sa Passion, le supplice le plus particulier, le plus personnel de l'Homme-Dieu. Délaissé de son Père qui le livre, sans le secourir, à tous ses ennemis et ses bourreaux, Jésus-Christ le fut de toutes les créatures, du ciel et de la terre, du monde entier. Tout se retira de lui, tout l'abandonna, tout s'enfuit pour le laisser seul aux prises avec les plus épouvantables tortures. Les créatures, pour des motifs différents, avec des degrés très-divers de malice, se réunirent néanmoins toutes pour faire souffrir à la divine Victime ce suprême abandonnement. Le ciel est sourd à ses cris de détresse, les anges se détournent, et si l'un d'eux vient à lui durant l'horrible tempête de Gethsémani, c'est bien moins pour le consoler que pour lui rendre les forces que réclament de nouveaux combats : *confortans eum*, est-il écrit. Sur la terre, l'abandon est prodigieux. La foule où Jésus paraissait compter tant de cœurs dévoués et reconnaissants, s'est tournée contre lui tout entière, voit son supplice sans remords, y applaudit avec une perversité sans nom. Jésus avait des amis, la peur en disperse la troupe pusillanime. Mais quoi ? N'avait-il pas une mère ? Ah ! sa mère du moins ne l'abandonne pas ! Hélas ! oui, elle l'abandonne : Marie se conforme aux décrets du ciel ; comme le Père dont il est dit : *voluit conterere eum* [1], elle aussi *veut* d'une volonté absolue que son Fils subisse pour les péchés du monde l'universel abandon où son Père l'a voulu laisser. Ainsi, l'abandon de Jésus-Christ au milieu de ses affreuses douleurs est-il parfait, complet, universel. Jésus peut dire dans une vérité absolue : *Je suis devenu l'insulte de mes ennemis, l'opprobre de mes voisins, l'ef-*

[1] Isaïe.

froi de mes amis , ceux qui me voyaient de loin s'enfuyaient. J'ai été mis en oubli comme le mort effacé du cœur, comme le débris du vase perdu [1]. Son peuple entier l'a abandonné; ses amis l'ont abandonné; sa mère elle-même, réduite à l'impuissance, n'a pu le secourir ni de la moindre prière, ni du plus léger cri d'effroi. Son peuple! Comme il avait aimé ce peuple malheureux! Durant tous ses jours il s'en laissait entourer, il s'en laissait assaillir ; étendant vers ces foules ses mains bénissantes, avec quel accent d'amour il s'écriait : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères?... Voilà ma mère, et mes frères, les voici! » Il touchait leurs plaies douloureuses, il guérissait leurs maladies, il ressuscitait leurs morts, il bénissait leurs vieillards, il caressait leurs petits enfants, il leur criait dans l'ardeur d'un amour qui dévorait ses entrailles : « Venez tous à moi ! » Et comme ils ne vinrent pas, comme il eut à dévorer l'amertume de l'abandonnement, il exhalait sa douleur dans la plus tendre et la plus passionnée des élégies de l'amour : « Jérusalem, Jérusalem. Oh ! combien de fois j'ai voulu réunir tes enfants, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes..., et tu ne l'as pas voulu ! » Dans les Psaumes, où si souvent il parle de sa Passion et exhale ses divines douleurs, Jésus-Christ revient à chacune des pages sacrées, à ce suprême supplice de son abandonnement : *Ils m'ont laissé comme on laisse un vieux vase perdu : j'ai été mis en oubli comme un mort effacé du cœur* [2]. « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont point reçu. » On le voit, on l'entend dans les Psaumes, c'est là sa plaie la plus cuisante, c'est l'objet de sa plus amère douleur. Il

[1] Psal. XXXVII. — [2] Psal. XXXVII.

était venu si plein d'amour, « poussé par une charité si excessive! » Son Incarnation lui donnait une famille, des semblables, des frères ; ces frères il les aimait à la folie ; il les visitait avec d'inexprimables transports de joie, d'espérance, d'amour... Et eux, les malheureux ! ils n'eurent aux lèvres qu'un mot du plus glacial dédain : *non novi hominem istum* [1], « ils jurèrent qu'ils ne connaissaient pas cet homme. » Il passait au milieu d'eux comme un étranger, ils tournaient à peine sur lui un regard indifférent et distrait, et devisaient comme on devise et on conjecture sur un inconnu. Écoutons murmurer la foule : « N'est-ce pas là le fils du charpentier?... c'est un homme de bien... non, il trompe le peuple... Quand le Messie viendra, on saura d'où il vient, mais d'où vient cet homme-ci, on ne le sait pas. » Et Jésus, dans l'éclat et le frémissement de sa douleur, s'écriait : « Ils ne m'ont pas connu ! » C'est la plainte qu'il exhale dans les Psaumes : *Je suis devenu un étranger pour mes frères, un voyageur inconnu pour les fils de ma mère* [2]. En me voyant passer *ils ont branlé la tête*, ils m'ont dédaigné, ils se sont écartés de moi : Passe, étranger, nous ne te connaissons pas !

Descendons dans cet abîme : nous sommes loin encore d'en toucher les profondeurs. L'abandon où le laisse cette foule qu'il avait tant aimée, l'amère déception de voir, dans ces multitudes qui passent en le dédaignant, tous ceux que sa main divine a guéris, lui forment sans aucun doute un premier martyre, dont son âme délicate est blessée et meurtrie profondément : toutefois cherchons plus avant encore de plus douloureuses plaies. Écoutons, il s'en explique : *Ce n'est pas un*

[1] Matth. — [2] Psal. LXVIII.

ennemi qui m'outrage, je l'aurais supporté; ce n'est pas celui qui me hait qui s'élève contre moi, je me serais gardé de lui... mais toi qui m'étais comme un autre moi-même, toi le chef de mes conseils, toi qui vivais familièrement avec moi, toi le confident de mes secrets, avec qui je marchais dans la maison du Seigneur [1].... De qui parle Jésus? Quel est cet ami qui l'abandonne? Quel est ce *chef de ses conseils*, ce *confident de ses secrets* qui le renonce et le renie? L'Évangile explique le Psaume, les événements de la Passion éclairent cette mystérieuse page des prophéties. Une douleur immense fut réservée à Jésus dans la fuite de ses apôtres et le reniement de Pierre, leur chef. Qu'ils lui étaient chers! Qu'ils étaient ses bien-aimés, *d'autres lui-même*, selon la touchante expression des Psaumes! A eux il s'était livré constamment et tout entier. Ils étaient *les confidents de ses secrets;* « à la foule il parlait en paraboles, afin que voyant ils ne vissent point » : dans l'intelligence et le cœur de ses apôtres il versait la lumière sans atténuation et sans réserve, « il étincelait dans leur cœur. » La foule, il la renvoyait souvent ; ses apôtres il les gardait toujours : il vivait avec eux, avec eux il parcourait les campagnes, franchissait les collines solitaires, s'enfonçait dans les silencieuses retraites; avec eux il côtoyait les lacs et se livrait aux fureurs et aux dangers des flots ; c'est en leur compagnie qu'il entrait, pour prêcher le royaume des cieux, dans l'enceinte des synagogues et qu'il allait prier son Père dans le temple saint. Avec eux il faisait la pâque, disait l'hymne, et célébrait les louanges de son Père : *ensemble nous allions dans le temple* [2]. Ah! c'est eux qui reçurent plus que tous les

[1] Psal. LIV. — [2] Psal. LIV.

autres les témoignages du plus véhément des amours ; c'est à leurs pieds que se jeta l'Homme-Dieu pour en laver les souillures, c'est leur tête fatiguée qu'il fit doucement reposer sur son cœur. O retour étonnant ! fragilité incompréhensible ! ou plutôt rigueur terrible de la justice divine qui enlevait à Jésus Expiateur, un à un, tous ses auxiliaires, ses consolateurs et ses soutiens ! De tous ses apôtres pas un qui le console, pas un qui défende sa cause, pas un même qui soutienne l'honneur de lui avoir appartenu ! Dès le moment de son agonie au jardin des Olives, Jésus les perd et n'en tire plus qu'un pusillanime sommeil : « Quoi ! vous n'avez pu veiller une heure avec moi ! » Puis ils fuient, puis ils l'abandonnent, puis Pierre le renie, Judas le livre, tous se cachent et se défendent d'avoir été en sa compagnie. *Tous ceux qui m'ont vu de loin se sont enfuis* [1]. *Mes amis se sont tenus à l'écart* [2]. *Mon cœur est navré d'amertume, je suis consumé de tristesse, j'ai attendu un consolateur mais vainement, j'espérais un ami et je ne l'ai pas trouvé.* Sans doute, cet abandon universel faisait partie des amertumes de ce calice que Jésus-Christ voulait boire et dont il disait : « Le calice que mon Père me présente, quoi ! je ne le boirais pas ! » Oui il voulait le boire, oui il en épuisait tout le fiel, avide de souffrir pour sauver le monde ; mais ce que sa sainte âme souffrit de la fuite de ses apôtres, de l'abandon de ses disciples, du reniement de Pierre et de la trahison de Judas, Dieu seul, qui avait creusé les immensités de cette âme et formé les exquises délicatesses de ce cœur, Dieu seul l'a pu voir et apprécier.

Et pourtant ici encore nous sommes loin du fond de

[1] Psal. XXX. — [2] Psal. XXXVII.

l'abîme. Qui en scrutera la dernière profondeur ? Quelle parole créée analysera ce dernier martyre de l'abandonnement ? Au Verbe incarné fut donnée une mère : et, pour rendre cette mère digne d'un pareil Fils, la nature et la grâce épuisèrent toutes leurs richesses réunies. Le Dieu exilé ne trouvait que là, au sein de l'aride désert de ce monde, l'oasis fleurie et parfumée où il se pût un instant reposer. Lorsque, n'en pouvant plus de la terre, il s'écriait douloureusement : *Oh ! que mon exil est long* [1] ! Lorsqu'il traduisait son martyre intime par cette plainte et ce reproche : « O génération incrédule et perverse jusques à quand demeurerai-je avec vous ? Jusques à quand vous supporterai-je ? » il tournait vers l'angélique et immaculée créature qu'il pouvait nommer sa mère, ses regards et son cœur : *là est le lieu de mon repos !* Mais si une mère est durant toutes les heures de la vie la plus douce des choses, si d'elle jaillissent les baumes et les fortifiantes senteurs du plus puissant et du plus délicieux des amours, quand est-elle plus douce, quand son regard est-il plus tendre, sa main plus caressante et sa sollicitude plus pleine de consolation et de soutien qu'au jour de la douleur, qu'au moment où le délaissement universel nous fait de la vie une solitude sombre et désolée ? Oh ! qu'une mère est à sa vraie place à la couche de douleur de son fils ! Persécuteurs et bourreaux, amoncelez sur votre victime toutes les souffrances, retirez-lui ses secours, faites autour de son agonie un vide terrible : si vous lui laissez une mère, l'agonie sera douce et le martyre transfiguré. Jésus-Christ souffrant et mourant eut-il sa mère ? Non. Entrons ici avant toutes choses dans une

[1] Psal. CXIX.

profonde et effrayante doctrine. La volonté expresse du Père, volonté devenue absolument, entièrement, celle de son Fils, était d'expier le péché du monde, de mourir pour le monde, dans le plus complet abandon. Pesons ce mot qui est un abîme : « Dieu a tant aimé le monde, que pour lui il a *livré* son Fils [1]. » Dieu a *livré* son Fils. Il l'a livré en proie à toutes les douleurs, il l'a livré à l'enfer : « voici l'heure de la puissance des ténèbres ; » il l'a livré à toutes les haines, à toutes les fureurs, à tous les coups. Nul ne le peut approcher pour le secourir, nul ne le doit même consoler : tel est le décret de la suprême justice, telle est la loi de la Rédemption. Jésus-Christ, n'ayant qu'une volonté avec son Père, veut ce délaissement absolu, et voyez comme il s'abandonne lui-même encore plus qu'il n'est abandonné. *Moi je suis comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui ne peut ouvrir la bouche, je suis comme un homme dont les oreilles sont fermées, dont la langue est captive* [2]. « Que fait-il dans sa Passion ? Le voici en un mot dans l'Écriture : *tradebat autem judicanti se injuste*, « il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement ; » et ce qui se dit de son juge se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *tradebat autem.* Il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; on le veut souffleter, il tend les joues ; frapper à coups de bâton, il tend le dos ; flageller inhumainement ; il tend les épaules ; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu ; Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou, il avoue tout par

[1] I Joan. — [2] Psal. XXXVII.

son silence. On l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas, c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente, voilà ce fou dans le corps de garde qui s'imagine être roi des Juifs, il lui faut mettre une couronne d'épines, *tradebat autem judicanti se injuste*[1]; il la reçoit, et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton. Frappez, voilà la tête : *tradebat autem*, il s'abandonne[2]. » Mais sa mère? Où est la mère de Jésus? Ne la voyons-nous pas dans Jérusalem, courir éperdue afin de réunir du secours, au moins afin de fléchir ces tigres ? On parle des *hurlements de douleur* de l'infortunée Rachel dont on égorge les enfants : Marie est-elle silencieuse, et n'entendons-nous pas dans les rues et les places, et au prétoire de Pilate, et aux pieds de ces sanguinaires tribunaux s'élever la défense, les supplications, les cris de douleur d'une mère qui tente tout pour arracher son Fils à la mort? Non, telle n'est pas cette mère. Marie souffre plus que jamais mère ne souffrit, mais sa douleur est inactive, immobile, silencieuse, Marie accomplit et achève le grand mystère de l'abandonnement de Jésus. Marie ne se sépare pas plus des sentiments du Fils que de ceux du Père. Du Père il est dit : *tradidit unigenitum*; du Fils il est dit pareillement : *tradebat se*; de Marie : *stabat juxta crucem*, Marie « se tenait, » dans l'immobilité et le silence, « au pied de la croix. » Elle aussi « livrait

[1] Isaïe. — [2] Bossuet, *Serm.*

son Fils unique à la mort. [1] » « Il y a des desseins plus hauts de la Providence sur cette mère affligée ; et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son Fils dans cet état d'abandonnement parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente, et attachée à la croix du Sauveur par les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qui s'y accomplit par sa mort. » Jésus-Christ s'offre lui-même, s'abandonne lui-même : c'est le grand mystère de sa Rédemption, « mais ne croyez pas qu'il soit achevé en Jésus-Christ : il inspire ce sentiment à sa sainte Mère, parce qu'elle doit avoir part à ce sacrifice, elle doit aussi immoler ce Fils. C'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui, elle se tient droite au pied de la croix pour marquer une action plus délibérée, et, malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel pour être la victime de sa vengeance. Voilà Marie au pied de la croix qui s'arrache le cœur pour livrer son Fils unique à la mort. Elle l'offre non pas une fois, elle n'a cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prédit, par l'ordre de Dieu, les étranges contradictions qu'il devait souffrir. O Dieu, il est à vous, je consens à tout ; faites-en votre volonté. Elle lui voit donner le coup à la croix. Achevez, ô Père éternel, ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort, je le donne puisqu'il vous plaît. Je suis ici pour souscrire à tout ; mon action vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère : ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes

[1] I Joan.

entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé [1]. » Tel est le fond de la douleur du Fils et de la mère : ils s'abandonnent si complétement l'un et l'autre, que Marie *livre* son Fils à la mort, et Jésus donne à saint Jean sa mère! Que si nous ne comprenons pas assez tout ce que cet abandonnement extraordinaire renferma de douleurs, si ce trop profond abîme nous déconcerte, si cette trop vive lumière nous éblouit, descendons aux détails, voyons toutes les consolations et les adoucissements dont cet immobilité et cet abandon de sa mère privèrent Jésus. « Nous ne devons pas omettre de compter parmi les particularités de la douleur de Jésus et de Marie l'impuissance où cette mère se trouvait d'approcher de son Fils pour lui donner ses soins maternels. Qu'il est difficile pour une mère de se tenir en repos auprès du lit de mort de son fils! Le chagrin a besoin de s'occuper. Les besoins du malade sont la distraction de la mère affligée. Il faut que l'oreiller soit rendu plus doux, que les cheveux soient écartés des yeux, que ces gouttes de sueur sur le front soient essuyées, que ces lèvres pâles soient continuellement humectées, que cette main trop blanche soit réchauffée par de légères frictions, que ce rideau soit repoussé en arrière pour donner plus d'air, que ces yeux affaiblis soient garantis de la lumière. La main de la mère a peine à se retenir, car son cœur est dans chacun de ses doigts. Rester tranquille est la désolation de son âme. O mère, avez-vous un nom par lequel nous puissions appeler cet ardent désir qu'avait Marie de lisser cette chevelure, de nettoyer ces yeux, d'humecter ces lèvres si chères, de reposer cette tête bénie sur son bras, de

[1] Bossuet, *Serm.*

soulever ces mains palpitantes, et de soutenir quelques instants la plante de ces pieds meurtris et lacérés? Cela ne fut point accordé à Marie, et cependant elle restait là toujours calme, immobile, non point certes par indifférence ou par stupeur, mais dans cette attitude d'adoration respectueuse et affligée, convenable chez une créature dont le cœur était brisé. Ne l'oublions pas : le mystère de l'abandonnement de Jésus par son Père n'était nullement pour Marie ce qu'il peut être pour nous. Dans les mystères, nous sommes nous autres continuellement obligés de prendre des mots pour des choses. Par exemple, nous parlons de la génération éternelle du Fils et de l'éternelle procession du Saint-Esprit; mais nous ne pouvons pas embrasser la sagesse, l'éclat, l'amour, la tendresse, le *pathétique*, s'il nous est permis d'employer ce mot, qu'impliquent ces actes de la vie divine. La même chose est à observer dans le mystère de l'abandonnement de Jésus-Christ : nul au monde ne le comprit comme le fit Marie. Toute la théologie merveilleuse que cet abandon renfermait était peut-être claire et terriblement lumineuse pour la très-sainte Vierge. Elle y voyait très-certainement du moins ce que nul autre, pas même un ange, n'y pouvait voir. C'est pourquoi pendant que ce délaissement faisait naître en Marie les émotions variées les plus vives et la plus sensible affection, il la plongeait en même temps dans une nouvelle douleur, en transportant tout d'un coup la Passion de Jésus dans une sphère plus terrible [1]. »

On peut croire ce que cet abandon universel de toutes les créatures, et infiniment plus encore le délaissement

[1] Faber.

du Père, furent à Jésus et à Marie leur plus effroyable torture ; néanmoins cette torture, qui arracha à Jésus-Christ son cri de détresse le plus aigu : *O Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [1] ? ne doit pas nous faire oublier les autres qui lui servirent de sinistre cortége. Les créatures n'abandonnèrent pas seulement Jésus-Christ, elles le trahirent. Nommer la trahison, c'est nommer la plus cuisante blessure d'une âme délicate et d'un cœur aimant. Nous aimons, nous nous livrons, nous engageons notre foi, nous dépensons notre dévouement, nos lèvres laissent échapper des paroles confiantes, nous passons tout entier dans la personne aimée, *homo unanimis*, nous lui donnons toute notre âme..... Ah ! si elle nous trahit ! quel froid nous glace ! quel tressaillement douloureux nous saisit ! quel abattement nous brise et détend d'un coup tous les ressorts de notre âme ! Nous trahir, c'est à la fois nous humilier, nous percer au cœur, nous faire ressentir toutes les émotions de la douleur les plus variées et les plus violentes. Tel fut encore l'indicible martyre de l'Homme-Dieu. *La bouche de l'homme de péché est ouverte sur moi; ils ont parlé contre moi avec leur langage perfide, ils m'ont investi des paroles de leur haine; ils m'ont combattu sans motif. Au lieu de m'aimer ils me déchiraient, et moi je priais pour eux* [2]. *Ils ont sans motif caché la mort dans leurs piéges; ils ont attaqué ma vie, des témoins menteurs se sont levés; ils m'ont demandé ce que je ne savais pas; ils m'ont rendu le mal pour le bien; ils ont desséché ma vie* [3]. *Si quelqu'un s'approchait de moi, sa bouche parlait le mensonge, son cœur était plein de malignité; à peine éloigné de moi, il éclatait contre moi* [4].

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. CVIII. — [3] Psal XXXIV. — [4] Psal. LX.

Ceux qui siégent dans les tribunaux ont parlé contre moi et une populace ivre a chanté contre moi..... J'espérais un ami, je ne l'ai point trouvé [1]*..... Il sortait et il parlait, il parlait avec tous les autres. Tous ceux qui me haïssaient murmuraient contre moi, tous méditaient ma perte. L'homme de ma paix, de ma confiance, qui mangeait à ma table, s'est élevé insolemment contre moi pour me renverser* [2]. Tout a trahi Jésus-Christ, grands et peuple, princes et populace, amis et ennemis. D'ordinaire, quand une catastrophe renverse et brise quelque illustre victime, quand la foule mobile, égoïste et sans foi se tourne contre elle et l'insulte avec autant d'insolence qu'elle mettait de bassesse à l'aduler, quatre choses tiennent debout : le bienfait, l'honneur, la justice, la piété. Ces digues résistent au torrent, protégent l'homme tombé et lui font un dernier refuge contre les trahisons du vulgaire. Jésus-Christ n'a pas connu la sécurité de ce dernier refuge. Le bienfait s'est tourné contre lui. Dans la foule de ses accusateurs et de ses bourreaux son œil a démêlé tous ceux qui ne devaient qu'à lui les moyens de le poursuivre et de le faire mourir : *au lieu de m'aimer ils me déchiraient.* Ils devaient tomber aux pieds d'un bienfaiteur si tendre et si magnifique, ils le *déchiraient* de leur langue homicide et de leurs fouets sanglants. Que la populace aveugle et frénétique s'acharne contre une victime sans défense, on le conçoit, la plèbe a partout des instincts de hyène, bassement cruelle, et aussi inaccessible à l'honneur qu'à la pitié. Mais les grands corps de l'État, les pouvoirs constitués, les magistrats sur leurs siéges, les juges dans leurs tribunaux : où sera l'honneur s'il n'est là ?

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. XL.

Or l'honneur a aussi trahi le Christ avec lâcheté et perversité. L'élite de la nation juive, Pilate, le mandataire de la noble Rome, Caïphe, les princes des prêtres, qui devaient arrêter les fureurs populaires, les poussèrent aux derniers excès. L'Évangile nous montre un grand prêtre acharné à perdre la divine Victime, les scribes et les princes des prêtres, tout ce que la nation comptait d'illustre, mêlés à la populace, confondant avec elle leurs hideux blasphèmes et leurs ignobles lazzis. Dans tout le cours de la Passion, les grands et les puissants jouent le rôle le plus bas et le plus lâche, et celui qui représentait la grandeur terrestre la plus haute, Pilate, où toute la noblesse de l'immense empire semblait concentrée, Pilate montra plus de bassesse et flétrit de plus d'ignominie et d'outrage la pourpre qui le revêtait. *Les princes m'ont persécuté sans sujet*[1], ils se sont assez déshonorés pour se rire d'une victime palpitante, se repaître du honteux spectacle de ses tortures, et couvrir d'indignes moqueries l'épouvantable agonie de sa croix. *Me voici devenu l'opprobre des hommes et le rebut du peuple; tous ceux qui me voyaient me tournaient en risée, le mépris était sur leurs lèvres, ils branlaient la tête*[2]. Et la justice? Quand l'iniquité humaine a passé sur une existence en la ravageant, quand l'insulte a ravi l'honneur; quand la calomnie a arraché de dessus les épaules quelque noble pourpre; quand le vol a creusé le gouffre de la ruine; quand tout cède et croule, la justice apparaît sereine et puissante, elle prête l'oreille, conserve son cœur immaculé, et rend ces sentences libératrices qui à la fois vengent une victime trahie, et soulagent la conscience publique

[1] Psal. CXVIII. — [2] Psal. CVIII.

indignée. La justice a-t-elle fait planer sa protection souveraine sur la plus effroyable iniquité que jamais le monde ait pu voir ? Non. La justice a trahi Jésus-Christ plus que la foule, plus que les grands et les princes, plus que le bienfait, plus que l'honneur. *Ceux qui siégent dans les tribunaux ont parlé contre moi. Le conseil des iniques m'a obsédé. La dette que je ne devais pas, ils me la faisaient payer* [1]. Tous les genres d'iniquités furent commis à la fois par les tribunaux de Jérusalem ; jamais, dans aucune cause, pour aucune victime, la pudeur même de la justice ne fut à ce point violée. Caïphe cherche longtemps l'ombre d'un prétexte à condamner Jésus-Christ, des témoins sont subornés, leurs mensonges éclatent et révoltent, l'innocence de l'accusé jette aux regards de tous une invincible splendeur; Caïphe, le grand prêtre, le représentant de la plus haute magistrature qui fût alors au monde, descend jusqu'à la honteuse ressource de tendre un piége à sa victime abandonnée; et comme Jésus-Christ affirme, ce que toute sa vie a prouvé, qu'il est Dieu, son juge le déclare digne de mort, *reus est mortis !* La mission la plus sacrée de la justice est assurément de réfréner les passions populaires et d'opposer aux jugements absurdes et iniques de la foule, la sagesse calme et inébranlable de la vérité : durant toute la Passion de Jésus-Christ la foule est appelée par la justice comme l'auxiliaire de sa perversité ; on la fait vociférer dans la rue des cris séditieux pour triompher des derniers scrupules de Pilate, Pilate, le type à jamais déshonoré du juge léger, pusillanime et égoïste, qui n'a pas compris ce que sa mission a de sacré, et qui sacrifie la cause de

[1] Psal. XXI.

l'innocent aux calculs de l'intérêt et aux basses sollicitations de la peur. La trahison de Pilate, le dernier et le plus puissant des juges, l'homme qui eut entre les mains la vie d'un Dieu, cette trahison a ceci de tout particulièrement odieux, que le juge qui condamne sait à la fois toute l'innocence de l'accusé et toute la perversité de ses accusateurs. A plusieurs reprises, publiquement, solennellement, du haut de son tribunal, des degrés de son prétoire, il proclame l'innocence de la Victime, *non invenio in eo causam* [1]. Eh bien ! Pilate, renvoie-la donc absoute et glorifiée ! Non, Jésus-Christ devait épuiser toutes les amertumes de la trahison. Parce qu'il est innocent, il sera fouetté ! *Ecce nihil dignum morte actum est ei, emendatum ergo illum dimittam* [2]. Il est innocent et on lui préfère un criminel insigne ; il est innocent et la justice humaine le condamne à mort ! Enfin Jésus-Christ fut trahi par la piété elle-même. Quand tout a trahi sur la terre, même l'honneur, même la justice, un tribunal plus haut que tous les autres, un refuge plus inviolable, une défense plus sûre reste à la victime : Dieu a créé pour elle le prêtre ; le prêtre, dont l'âme n'est pas entrée dans les lâches préoccupations de l'égoïsme, dont le cœur est inaccessible aux défaillances de la pusillanimité, le prêtre, que Dieu a préposé à la garde de toutes les misères, et qui est constitué défenseur de toutes les faiblesses sans soutien. Quand la peur ou l'intérêt glacent sur toutes les lèvres les protestations de la justice outragée, la voix du prêtre s'élève tonnante et terrible, son bras s'étend pour arracher la victime à ses oppresseurs et lui faire un refuge que le monde a appris à respecter.

[1] Evang. *Concord.* — [2] Luc.

Hélas! le prêtre lui aussi a trahi Jésus! quel hideux et désolant spectacle offre la Passion sous ce rapport! Les plus acharnés des persécuteurs du Christ, ce sont les prêtres; ses juges les plus haïneux et les plus déloyaux, ce sont les prêtres; ses accusateurs les plus audacieux et les plus acharnés, les faux témoins les plus effrontés, les bourreaux les plus impitoyables, ceux qui couvrirent son agonie de leurs sarcasmes et le poursuivirent jusqu'au-delà du sépulcre, ce sont les prêtres, toujours les prêtres[1]! O abîme de perversion! O profondeurs de la chute du prêtre! Ange radieux et béni s'il est fidèle, le pire des démons quand il devient prévaricateur. Voici l'abominable Judas: encore un prêtre! En Judas se résument les perversités réunies de toutes les trahisons précédentes, comme en lui se concentrent toutes les malédictions. Malheureux, que Jésus-Christ avait aimé comme un frère, qu'il avait nourri à sa table, pressé sur son cœur, couvert de sa pourpre sacerdotale, chargé de ses honneurs divins, à qui il avait murmuré de si tendres paroles, prodigué les avertissements si charitables, dont il venait d'oindre l'âme dans les parfums eucharistiques, et dont, par la plus incompréhensible charité, il avait lavé les pieds. Oh! quelle blessure au cœur de l'Homme-Dieu quand le misérable vint à lui et lui infligea la trahison du baiser! Mais aussi quel crime! quelle malédiction! quelles foudres! Le Psalmiste a contemplé cette hideuse figure; il a vu l'apôtre traitre et apostat, et l'Esprit de Dieu fut sur lui, et les paroles de la colère lui furent suggérées, et sa voix de prophète éclata en prédictions sinistres. *Seigneur, établissez l'impie pour son maître, et qu'à sa*

[1] Evang. *Concord.*

droite se tienne Satan ! Qu'il sorte condamné quand on le jugera, que sa prière même lui devienne un crime ! Que ses jours soient abrégés, qu'un autre hérite de son sacerdoce. Que ses enfants soient orphelins, que sa femme soit veuve, que ses fils vagabonds errent de peuple en peuple, qu'on les chasse de leur demeure, qu'ils mendient leur pain ! Que l'usure dévore sa substance, que son travail devienne la proie de l'étranger. Qu'il soit sans soutien sur la terre, que personne n'ait pitié de ses fils. Que sa race soit dévouée à la mort, qu'en une seule génération son nom soit effacé de la terre ! Que le souvenir des iniquités de ses pères soit présent au Seigneur, que l'iniquité de sa mère demeure toujours. Que cette race maudite soit sans cesse devant le regard de Dieu, et que sa mémoire périsse sur la terre. Parce qu'il ne s'est point souvenu de de faire miséricorde, et qu'il a poursuivi jusqu'à la mort un homme pauvre, mendiant, brisé de douleur [1].

3. Expiateur des péchés du monde, Jésus-Christ dut être livré à un quatrième supplice : celui de la haine. Si nous voulons considérer un instant la nature intime du péché, la nécessité de ce nouveau supplice nous apparaîtra clairement. Dans tout péché, par un mystère dont la profondeur nous échappe, est renfermée la haine de Dieu. *Ils m'ont haï* [2], tel est le mot par lequel Dieu dépeint et stigmatise le péché, voilà de quoi sont coupables les pécheurs : ils ont *haï* Dieu ! Dès lors, par un juste retour, quelle expiation sera réservée à cette abominable haine ? La haine. Une haine terrible de la création tout entière enveloppe le pécheur. Sans doute, durant la vie présente, Dieu en suspend les effets, et en

[1] Psal. CVIII. — [2] Psal. XXIV.

dissimule l'existence : comment subsisterions-nous une heure si cette haine pouvait agir, si la création indignée s'armait contre nous de toutes ses puissances et de toutes ses fureurs ? Mais néanmoins, cette haine contre le pécheur, quelque entravée et arrêtée qu'elle soit, n'est que trop réelle, elle existe, elle épie, elle attend l'heure où elle pourra à l'aise déchaîner ses tempêtes et multiplier ses dévastations et ses ruines. « Ignores-tu donc, ô pécheur, disait l'Apôtre, que tu t'amasses un trésor de haine ? » Et en attendant les manifestations de l'avenir, le Calvaire nous fait de ce mystère une épouvantable révélation. Une haine atroce y enveloppe l'Homme de douleur, le Pécheur dévoué à l'expiation de tous, et par conséquent livré aux fureurs implacables des créatures. Étudions dans l'épouvante de nos âmes le mystère de cette haine. Tous les traits sous lesquels elle se révèle à nous contribuent à nous la rendre inexplicable; c'est une haine à part, telle que l'enfer ne la put enfanter qu'une fois. C'est d'abord une haine gratuite : *oderunt me gratis*[1], « ils m'ont haï sans sujet. » Les Pharisiens envieux et pleins d'orgueil haïssaient à mort Celui dont la vie sainte éclairait trop leurs vices, et dont l'éclat offusquait leur ambition, soit : mais le peuple ? mais la foule ? mais les multitudes que Jésus couvrait de son amour et avait chargé de ses bienfaits ? C'est la foule, c'est le peuple entier qui pousse des cris d'une haine parvenue à ses dernières fureurs : *Tolle! tolle! Crucifige!* Et pourquoi ? Qui le peut dire, puisque tout dans Jésus-Christ, sa vie, ses œuvres, ses miracles, sa doctrine, tout concourait à l'affranchissement et à l'exaltation du peuple ? *Oderunt*

[1] Psal. XXXIV, 19.

me gratis. Jésus-Christ a été haï absolument sans cause, malgré mille traits qui le rendaient infiniment aimable, et devaient sans réserve faire de lui les délices de tous. A ce premier caractère de la haine qui poursuit Jésus-Christ s'en ajoute un second, c'est une haine inique : *ils m'ont haï d'une haine inique*[1]. La haine inique est non-seulement celle qui jaillit du bienfait même pour insulter, poursuivre, frapper le bienfaiteur, mais celle aussi qui, pour s'assouvir en frappant, fait usage des plus honteuses armes et met en œuvre les plus inavouables moyens. Telle encore a été la haine dont Jésus-Christ fut victime. Tout a été trouvé bon contre lui ; tout, jusqu'aux plus abominables machinations, jusqu'aux hypocrisies les plus infâmes, a été mis au service de la haine *inique* dont on l'a haï : *ils m'ont haï d'une haine inique*[2]. O Dieu, dans quelles fureurs, dans quelles iniquités s'est prostituée cette haine ! Il a fallu qu'un apostat l'allât baiser traîtreusement, qu'un valet le frappât au visage, qu'une cohorte entière fût ameutée contre la victime qu'on *haïssait iniquement ;* il a fallu la déchirer de coups et se repaître de la vue de ce corps où les fouets creusaient des sillons effroyables. On pouvait la faire mourir noblement, la haine inique ira chercher pour elle un gibet ignominieux ; un seul coup la pouvait précipiter dans cette mort où la poussaient tant de clameurs et de si ardentes convoitises, non, non, la haine inique multipliera les stations de la douleur, prolongera l'agonie pour jouir plus longtemps de son sinistre spectacle. Tout un peuple devra contempler, tout un peuple devra maudire. La haine dont Jésus-Christ fut victime ne fut

[1] Psal. XXIV. — [2] Psal. XXIV.

pas seulement inique, elle fut aussi universelle. Voici encore un secret de l'enfer. Comment, si peu de jours après l'ovation des rameaux, retrouvons-nous l'universalité implacable des accusateurs, des insulteurs, des bourreaux ? Comment tout un peuple peut-il haïr? Jésus seul, universel expiateur, pouvait être poursuivi d'une aussi universelle haine. Lui-même, ce semble, s'étonnait des immensités sans rivage de cet océan de haine où il disparaissait englouti; du haut de la croix, où d'universelles malédictions l'accompagnent, il pousse ce cri d'étonnement : *Mais pourquoi donc ceux qui me haïssent se sont-ils à ce point multipliés* [1] ? Les voici tous, ils sont innombrables, « un peuple infini, » comme dit Bossuet, s'étend au loin, qui n'envoie à son agonie que des cris de mort et des malédictions. Et cette multitude, qui franchit bientôt l'enceinte de Jérusalem, qui verse ses flots dans le monde entier, qui remplit les siècles, cette multitude est aussi variée et aussi diverse qu'elle est innombrable. Jésus-Christ reçoit la haine de partout, chaque âge, chaque sexe, toutes les conditions, toutes les fortunes, la lui versent inépuisable, incessante, *les princes l'ont persécuté sans sujet* [2], les juges de la terre se sont élevés contre lui : *les juges qui siégeaient dans leurs tribunaux ont élevé la parole contre lui.* Le même peuple qui devait tout au Dieu « fait pauvre pour l'enrichir, » anéanti pour le relever, le peuple aussi se rua avec fureur contre Jésus-Christ : *des chiens dévorants m'ont assailli, des taureaux furieux se sont rués sur moi avec rage* [3]. Pour haïr Jésus, la vertu s'est changée en vice, l'apôtre s'est fait traître et apostat ; sur la Sainteté par essence,

[1] Psal. III. — [2] Psal. CXVIII. — [3] Psal. XXI.

chaque passion mauvaise a vomi son écume et lancé sa fange, *les buveurs faisaient des chansons contre moi* [1] ! Enfin, à ces précédents caractères, la haine dont Jésus-Christ fut victime joignit un caractère d'atrocité. Ce n'est pas une persécution mesurée qui poursuit l'Homme de douleurs, c'est une persécution acharnée, à outrance, sans réserve, sans égards, une haine à mort, des entreprises et des projets sans merci. Cette atroce haine résiste à tout, rompt toutes les barrières dont on essaye encore de la retenir. Jésus est rapproché d'un brigand insigne, la haine atroce délivre le brigand et condamne Jésus. Jésus est mis en sang et en lambeaux, Pilate espère qu'un si horrible spectacle assouvira ces tigres, la haine atroce se vivifie à la vue du sang, elle s'exalte, elle atteint le sommet de ses dernières fureurs; là où tous les cœurs se brisent, où les larmes coulent, où les ressentiments les plus vifs sont vaincus, elle devient plus furieuse et plus acharnée : *Tolle ! tolle ! Crucifige !* Pour peindre ces délires sanguinaires, pour exprimer l'atrocité de ces haines, les expressions ordinaires sont trop faibles, les images doivent revêtir je ne sais quoi d'étrange et de démesuré : *d'innombrables meutes m'ont enveloppé, des taureaux vigoureux se sont rués sur moi*, ils m'ont déchiré en lambeaux, ils m'ont foulé aux pieds ; *ils ont ouvert sur moi leur gueule béante, comme le lion qui saisit sa proie en rugissant* [2]. Exténué sous leurs coups, broyé sous le pressoir de ces haines, *je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés, mon cœur a défailli en moi comme la cire qui se fond. Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, ô Dieu, vous m'avez*

[1] Psal. LXVIII. — [2] Psal. XXI.

chassé jusque dans la poussière de la mort [1]. Durant tout le cours de sa Passion, ou plutôt durant sa vie entière, Jésus-Christ n'entendit guère formuler que des souhaits et retentir des menaces de mort. *Quand donc mourra-t-il, et quand périra jusqu'à son nom?* Sa crèche fut accueillie de ces clameurs haineuses, son dernier soupir s'exhala au milieu d'un concert de malédictions ; partout, toujours, la haine le suivit et l'enveloppa de ses sinistres vœux et de ses cris forcenés. Jamais douce et aimante parole ne lui fut dite : *ils grinçaient des dents contre moi.* Quand la haine le voyait au milieu de sa gloire et des œuvres de sa puissance, acclamé de la foule, béni pour ses bienfaits, elle séchait de dépit, frémissait de rage, vomissant contre lui les plus abominables accusations : « Ne l'avons-nous pas bien dit que tu es possédé du démon? « *Ils disaient contre moi d'iniques choses* [2]. Quelles cruelles et malignes joies quand ils le voyaient souffrir et le croyaient pour jamais vaincu ! *Quand j'ai chancelé, ils se sont réjouis; ils se sont rassemblés, ils m'ont abîmé de coups, et moi j'ignorais. Ils m'ont renversé et n'ont pas gardé le silence* [3]; *leur bouche s'est ouverte contre moi : ils s'écriaient : triomphe! triomphe! nos yeux contemplent sa ruine* [4]. Ainsi le Psalmiste entendait de loin les clameurs triomphales du Calvaire, les cris de la haine atroce enfin assouvie : « qu'il descende maintenant de la croix ! » *tous ceux qui me haïssent murmurent contre moi, tous méditent ma perte : ils disent : le mal est tombé sur lui, jamais il ne se relèvera de sa ruine* [5].

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XL. — [3] Psal. XXXIV. — [4] Psal. XXXIV. — [5] Psal XL, nous avons traduit d'après l'hébreu.

4. L'une des volontés les plus violentes et les plus continuelles de cette haine, fut l'humiliation de l'Homme-Dieu. L'envie qui s'acharna contre lui, lui pardonnait moins que tout le reste sa grandeur divine, ses augustes titres, sa merveilleuse puissance, l'immense éclat dont ses œuvres l'environnaient. Il fallut donc le plonger dans l'ignominie et l'y anéantir. Une humiliation sanglante ouvre la vie mortelle du Verbe incarné : au moment de paraître dans le monde, on lui signifie qu'il n'y a pas sa place, et on le chasse dans la retraite des animaux : *non erat his locus.* Avant la suprême ignominie du Calvaire, combien d'autres, dont la continuité forme le tissu même de la vie de Jésus-Christ, qui le mènent des hontes de son berceau aux hontes plus sanglantes de son gibet de mort ! Jésus-Christ fut insulté sous tous ses titres ; chacune de ses excellences, de ses vertus et de ses gloires reçut sa flétrissure propre : *tous ceux qui me voient m'insultent*[1] ! Qui n'a pas jeté son insulte à Jésus-Christ? Qui ne l'a pas couvert de son dédain injurieux ? Il était Dieu, *Deus erat in Christo*, la divinité dardait au travers de la chair d'éblouissants et victorieux rayons, la nature entière le proclamait Dieu, les éléments reconnaissaient son empire, sa majesté et sa gloire « couvraient les cieux. » Écoutez, sur le passage de ce Dieu fait homme, les dires injurieux, les propos de dérision et d'insulte : *tous ceux qui me voyaient m'insultaient.* « On saura d'où viendra le Christ, mais celui-ci nous ne ne savons d'où il est venu. » « Quelque chose de bon peut-il venir de la Galilée ? » Bien que pauvre et anéanti, Jésus-Christ descendait comme homme d'une longue suite de rois ;

[1] Psal. XXI.

l'insulte voile soigneusement cette origine illustre et affecte de ne voir en lui qu'un misérable plébéien : « n'est-ce pas là le fils du charpentier ?» Qu'elles étaient belles, grandes et saintes, les œuvres de cet Homme-Dieu ! Ses miracles, outre la splendeur divine dont ils brillaient, manifestaient une sagesse, une harmonie, une suavité sans égale, Jésus-Christ les faisait dans la création toute entière, et toujours pour subvenir à quelque détresse, corriger quelque difformité, réparer quelque ruine. Mais plus la gloire en était rayonnante, plus l'envie et la haine cherchaient à les flétrir et à les découronner. « Cet homme-là n'est pas de Dieu, il viole le Sabbat. » Par quelle puissance opère-t-il ces miracles ? Par la puissance divine apparemment! Non, « par Belzébuth, le prince des démons, » « c'est un démoniaque, un possédé du démon [1]. » Jésus montrait pour les petits, les faibles, les pécheurs, une condescendance merveilleuse, il courait après la brebis égarée, il allait chercher son Apôtre jusque dans l'odieux repaire de son comptoir, il s'asseyait à la table de Zachée qu'il transfigurait en disciple, de Mathieu dont il faisait un fondement de son Église. N'est-ce pas là une bonté divine? Non ! « cet homme est l'ami des pécheurs ; » « c'est un homme de bonne chère et un buveur de vin. » Quels sont les titres de l'Homme-Dieu ? tous ont été couverts d'ignominie. Jésus-Christ, c'est la sainteté par essence : Non ! cet homme-là est un « malfaiteur. » Jésus-Christ c'est la force et la puissance infinies du Très-Haut, « par lui tout a été fait, » « tout est porté par la parole de sa puissance : » Ah ! s'écrient les moqueurs, « qu'il descende donc de la croix ! Il a sauvé

[1] Evang., *passim.*

les autres et il ne peut se sauver lui-même[1] ! » Jésus-Christ, c'est le Juge souverain : Non ! c'est le criminel et le condamné, *reus est mortis.* » Jésus-Christ, c'est la Sagesse incréée, la lumière sans ombre, la Vérité sans mélange, le Docteur infaillible de toutes les intelligences et le Guide assuré de tous les cœurs : Non ! « cet homme-là est un séducteur, il entraîne les foules. » Jésus-Christ, c'est le Sauveur du monde : Non ! c'est un misérable « qui ne peut pas même sauver sa propre vie. » Voilà comment Jésus-Christ fut insulté : *tous ceux qui me voyaient m'insultaient. O mon Dieu, à cause de vous j'ai supporté l'opprobre, la rougeur a couvert mon front ! Parce que le zèle de votre maison m'a dévoré, les injures de ceux qui vous outragent sont retombées sur moi. J'ai affligé mon âme par le jeûne, et ils m'en ont fait un sujet d'opprobre*[2]. Ils ont couronné leur œuvre de haine et d'ignominie par une ignominie suprême ; ils ont dit : « Faisons-le périr de la plus ignominieuse des morts. » Et ainsi est mort le Christ, Fils de Dieu, Rédempteur du monde, abreuvé d'outrages, perdu, submergé, englouti sous une mer de dérision, d'opprobres, d'ignominies. Quand on l'eut bafoué devant tout un peuple ; quand on lui eut craché au visage ; quand on lui eut imprimé le stigmate infamant d'un soufflet ; quand, traîné de tribunal en tribunal, on l'eut chargé de tous les crimes, flétri sous toutes les accusations, alors on le prit, on le chassa sur un lieu immonde, lieu des exécutions, lieu plein d'abominables souvenirs ; on le cloua à une croix, on le montra à la foule, et la foule à sa vue battit des mains et le siffla[3]. Le Dieu expiateur était né dans le mépris, il

[1] Matth. — [2] Psal. LXVIII. — [3] « Sibilaverunt et moverunt caput. » Thren. II.

mourait dans l'ignominie, *Exinanivit semetipsum.* Pécheur superbe et rebelle, regarde Jésus-Christ, parce que tu as outragé Dieu par le crime de ton orgueil, ton Sauveur expire dans l'ignominie ; parce que tu as insolemment aspiré à te faire Dieu, voici ton Jésus qui n'est plus même un homme : *vermis et non homo,* « un ver de terre et non plus un homme : » un ver qu'on a foulé, qu'on a écrasé et qui meurt dans quelque coin !

5. Mais si le premier élément dont se compose le péché, est l'orgueil ; le second, toujours, en quelque manière, est la sensualité. L'homme qui s'élève en son âme jusqu'à vouloir « être comme Dieu, » se rabaisse et se prostitue dans sa chair jusqu'à se faire « brute, » *comparatus jumentis* [1]. Par contre, si l'expiation de l'orgueil est dans l'ignominie, l'expiation de la sensualité réclame la douleur physique, les meurtrissures, le sang. Jésus en fut couvert, Jésus en fut inondé, en même temps que l'ignominie ravagea toute sa gloire, les fouets creusèrent dans sa chair expiatrice d'affreux sillons: Le mot si plein de mystères et de terreurs de l'Apôtre saint Paul s'accomplissait en Jésus-Christ : *sine sanguine non fit remissio.* Le sang coula à flots du Corps très-innocent et très-pur de la divine Victime, toutes les sensualités coupables y furent expiées dans d'épouvantables supplices ; et quand Pilate montra non point seulement aux Juifs, mais au monde entier, au ciel et à la terre, le Christ déchiré et sanglant : VOILA L'HOMME ! oh ! oui, c'était l'homme ! l'homme nouveau, l'homme refait, l'homme purifié, mais dans son sang ; réconcilié, mais dans sa douleur ; rétabli dans ses

[1] Psal. XLVIII.

droits et les espérances d'une béatitude éternelle, mais ne devant cette conquête qu'au brisement et aux meurtrissures. Que voulait Dieu en ne faisant plus de son Fils qu'une plaie saignante, en le broyant sous le pressoir de la douleur, en le couvrant de tant de plaies qu'il était devenu l'image du « lépreux [1] ? » Que faisait Jésus-Christ lui-même en se laissant déchirer de coups, percer aux quatre membres, épuiser de force et de sang ? Ah ! comme son Père il voulait la seule et unique chose réclamée par son amour, il voulait sauver le monde, apaiser la justice, rendre possible la miséricorde, nous réconcilier à Dieu « par son sang. » Pour cela il s'en couvre, il le verse à flots. « Après que notre Sauveur a fait couler son sang par le seul effet de sa charité affligée, vous pouvez bien croire qu'il ne l'aura pas épargné entre les mains des Juifs et des Romains, cruels persécuteurs de son innocence. Partout où Jésus a été pendant la suite de sa passion, une cruauté furieuse l'a chargé de mille plaies ; si nous avons dessein de l'accompagner dans les lieux différents où il a paru, nous verrons partout des traces sanglantes qui nous marqueront les chemins, et la maison du pontife et le tribunal du juge romain, et le gibet et les corps de garde où Jésus a été livré à l'insolence brutale des soldats, et enfin toutes les rues de Jérusalem sont teintes de ce divin sang qui a purifié le ciel et la terre. Faut-il que je vous raconte le détail infini de ses douleurs ? Faut-il que je vous décrive comme il est livré sans miséricorde, tantôt aux valets, tantôt aux soldats, pour être l'unique objet de leur dérision sanglante et souffrir de leur insolence tout ce qu'il y a de dur et

[1] Isaïe.

d'insupportable dans une raillerie inhumaine [1] et dans une cruauté malicieuse? Faut-il que je vous le représente, ce cher Sauveur, lassant sur son corps à plusieurs reprises toute la force des bourreaux, usant sur son dos toute la dureté des fouets, émoussant en sa tête toutes les pointes des épines? O Testament mystique du divin Jésus, que de sang vous coûtez à cet Homme Dieu afin de vous faire valoir pour notre salut! Tant de sang répandu ne suffit pas pour écrire ce Testament; il faut maintenant épuiser les veines pour l'achever à la croix. Mes frères, je vous en conjure, soulagez ici mon esprit; méditez vous-mêmes Jésus crucifié et épargnez-moi la peine de vous décrire ce qu'aussi bien les paroles ne sont pas capables de vous faire entendre. Contemplez ce que souffre un homme qui a tous les membres brisés et rompus par une suspension violente; qui ayant les mains et les pieds percés, ne se soutient plus que sur ses blessures et tire ses mains déchirées de tout le poids de son corps abattu par la perte du sang; qui, parmi cet excès de peine, ne semble élevé si haut que pour découvrir un peuple infini qui se moque, qui remue la tête, qui fait un sujet de risée d'une extrémité si déplorable. Laissons attendrir nos cœurs à cet objet de pitié, ne sortons pas les yeux secs de ce grand spectacle du Calvaire. Il n'y a point de cœur assez dur pour voir couler le sang humain sans en être ému. Mais le sang de Jésus porte dans les cœurs une grâce de componction, une émotion de pénitence [2]. »

II. — Sur le Calvaire s'achève le sacrifice, se consomme l'holocauste, brillent toutes ensemble d'un

[1] Psal. XXI. — [2] Bossuet, *Serm.*

commun éclat les vertus de l'Homme-Dieu, et aussi se réunissent les fureurs de l'enfer, se concentrent les efforts du monde, s'amoncellent les douleurs, et passent à la fois tous les flots de la sanglante tempête. Comme la Croix devait être pour tous les siècles le grand spectacle, le livre toujours ouvert où l'humanité entière allait lire sa rédemption, Dieu voulut que la Croix reproduisît dans un mémorial formidable tout ce que la divine justice avait disséminé d'expiations dans la vie entière de l' « Homme de douleur [1]. »

Tel est en effet le sens et le but du Psaume XXI, qui trace le sombre et sanglant tableau des dernières douleurs et de la suprême agonie du Fils de Dieu. Nous l'avons vu, en même temps qu'au dehors la Victime ne montrait plus aux regards qu'une chair brisée et livide, au dedans, dans son âme, une inexprimable torture, mille fois plus cuisante que toutes les autres réunies, achevait l'expiation et consommait le salut du monde : Jésus-Christ subissait le délaissement de Dieu. *Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné* [2] ? Accablé du poids des prévarications du monde, Jésus-Christ confesse en même temps la justice de cet abandon qui lui est la part la plus insupportable de son calice : *Je suis un ver de terre et non plus un homme ; me voici l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple* [3]. Mais devenu « pécheur, » Jésus-Christ ne devait pas seulement souffrir du mépris et du délaissement de Dieu, le ciel ne devait pas être seul à se détourner : la terre ajoutait, sur l'ordre implacable de la justice, ses dérisions et ses insultes aux malédictions tombées d'en haut. Dieu permettait aux créatures d'accabler de leurs injures Celui

[1] Isaïe. — [2] Psal. XXI. — [3] Psal. XXI.

qui s'était fait la caution des pécheurs. *Tous ceux qui me voyaient m'accablaient de leurs injures, ils remuaient les lèvres et branlaient la tête : il a espéré en Dieu, que Dieu le délivre, qu'il le sauve, s'il veut de lui* [1]! Le drame devient effrayant. Tout a abandonné la Victime expirante, le Calvaire retentit des clameurs de la foule, des cris forcenés des bourreaux, des rires atroces des Pharisiens et des Scribes. *Pas un qui le secoure!* Quelle image rendra l'acharnement de cette multitude? Comment peindre la force, l'agilité, la pétulance, la haine, l'avidité de ces bêtes sauvages qui se ruent sur la tendre et inoffensive Victime? *Une troupe de taureaux m'environne, les forts de Basan m'ont enveloppé, ils fondent sur moi la gueule béante, comme le lion qui rugit en ravissant.* Enfin, frappé de tant de coups, épuisé de sang et de force, l'Agneau expiateur n'en peut plus de souffrir, la croix est témoin de ses suprêmes défaillances et de ses dernières douleurs. *Je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés ; mon cœur a défailli au-dedans de moi comme la cire qui se fond; ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue est collée à mon palais, ô mon Dieu, vous m'entraînez jusqu'à la poussière de la mort* [2]. Épouvantable mystère! La vue des douleurs du Christ redouble la fureur de ses bourreaux ; à son cri de souffrance : « J'ai soif ! » l'un d'eux répond par une insulte nouvelle et un nouveau martyre : *ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, ils m'ont présenté du vinaigre pour étancher ma soif.* Le Christ s'avançait, de douleur en douleur, jusqu'aux affres de la mort, et la foule vociférait encore ses malédictions et ses blasphèmes, les Princes des prêtres continuaient à s'acharner sur lui :

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XXI

des chiens dévorants m'environnent, une multitude perverse m'a enveloppé. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; l'on compte tous mes os : ils me regardent et me contemplent[1]. Un dernier trait n'a pas échappé au Prophète. Dans quelque coin du Calvaire les bourreaux avides ont réuni les vêtements du Sauveur et les tirent au sort ! *ils se sont partagé mes vêtements ; ils ont tiré au sort ma tunique*[2].

Ainsi meurt dans le dépouillement absolu « Celui qui s'est fait pauvre pour nous enrichir ; » ainsi meurt dans les supplices, Celui qui est la « Béatitude ; » ainsi meurt dans l'ignominie Celui qui est « la splendeur du Père et l'image de sa substance ; » ainsi meurt dans l'abandon Celui qui est l' « Héritier universel, » « par qui toutes choses existent, » auquel « toutes les nations de la terre ont été données comme domaine. » La plus extraordinaire des paroles divines vient de s'accomplir : *Vous m'avez, ô Dieu, chassé jusque dans la poussière de la mort* [3] !

Une autre restait à réaliser pour finir la carrière d'abaissements et d'impuissance poursuivie par le Rédempeur : *Ma vie s'est approchée du sépulcre, j'ai été mis au nombre de ceux qui descendent dans la tombe, j'ai été comme un homme délaissé, libre au milieu des morts ; comme ces blessés de la mort qui dorment dans les sépulcres, dont vous n'avez plus le souvenir et qu'a repoussés votre main. Ils m'ont placé dans une fosse profonde, dans des régions ténébreuses, dans les ombres du sépulcre* [4].

III. — En face de cette tombe où repose un Homme-Dieu, devant ces apprêts de l'ensevelissement d'un Dieu expiré, qui ne s'écrierait avec le Psalmiste : *abyssus*

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XXI. — [3] Psal. XXI. — [4] Psal. LXXXVII.

abyssum invocat, « l'abîme appelle l'abîme. » Un Dieu mort et enseveli, et qui était venu en ce monde pour sauver le monde ! Un Dieu qui meurt et qui devait vaincre la mort ! Un Dieu entré dans les horreurs du sépulcre et dont la mission était de faire sortir le genre humain du sépulcre ! La vie succombant aux coups de la mort ! La gloire « descendant jusqu'aux plus basses régions de la terre, » s'ensevelissant dans les humiliations désespérées de la tombe.

Oui vraiment désespérées ! Que reste-t-il d'espérance, si « dans le duel terrible que la vie vient de livrer à la mort, » la mort a vaincu, et le Christ est dans la tombe ? Si notre Rédempteur « n'est pas vivant, » quel espoir nous demeure ferme et assuré d'une vie éternelle, d'une résurrection dans la gloire ? Quel peut être le fondement de notre foi, l'ancre de nos espérances, nos assurances et nos garanties d'avenir, sinon la vie de notre Sauveur, sa présence active, son intervention infatigable, *semper vivens ad interpellandum, pro nobis* [1] ? Saint Paul voyait cette relation essentielle entre notre salut et la vie du Christ notre Rédempteur, et donnait hardiment cette vie comme le fondement unique à la réalité des divines promesses et à la vérité du christianisme. Suivons sa logique pressée et irrésistible : « Soit les autres Apôtres, soit moi-même, nous prêchons tous ainsi : » à savoir que le Christ est ressuscité. « Or, s'il est ainsi prêché que le Christ est ressuscité, comment s'en peut-il trouver qui disent que la résurrection des morts n'est qu'un vain mot ? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus ne sera pas ressuscité. Mais si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre

[1] Hebr.

prédication, vaine aussi est votre foi. Nous sommes trouvés, nous autres, faux témoins, ayant rendu contre Dieu ce témoignage qu'il a ressuscité Jésus-Christ, alors qu'en réalité il ne l'a pas ressuscité. Ainsi en est-il si les morts ne ressuscitent pas. Car, s'il n'y a pas de résurrection des morts, Jésus-Christ n'a pu ressusciter. Et si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi n'est qu'une chimère et vous êtes encore dans vos péchés. Donc aussi tous ceux qui se sont endormis dans le Christ ont péri. Et si dans cette vie nous n'avons d'espérance qu'en Jésus-Christ, nous sommes les plus misérables des hommes [1]. »

Telle est la gravité suprême de la question. Le Christ descendu au sépulcre, y est-il descendu comme vainqueur ou comme victime ? L'antique parole, qui couchait au tombeau toute l'humanité pécheresse, conservera-t-elle ou perdra-t-elle la force que la justice divine lui avait donnée ? Revenons-nous à la vie, ou restons-nous dans la mort ? Le sépulcre du Christ tout seul en peut décider. Si Jésus-Christ en sort dans la vie et dans la gloire, « avec lui nous ressusciterons. » Nous partagerons sa fortune, nous suivrons son sort ; sous la pierre de sa tombe sont enfermées nos destinées éternelles, sa résurrection devient le fondement qui supporte tout. Quel moment donc que celui où la création vit avec une stupéfaction pleine d'angoisse mettre au tombeau Celui qu'elle nommait son Libérateur ! Le soleil avait refusé sa lumière à l'agonie divine, la terre avait tremblé, et les rochers, moins insensibles que le cœur des hommes, avaient témoigné par leurs déchirements de la désolation universelle. Le Calvaire s'était rempli d'inquiétude et de tris-

[1] I Corinth.

tesse, l'on en revenait se frappant la poitrine, le poids du déicide écrasait le monde, et jamais la victoire de la mort n'avait été plus désolante et plus désespérée. Un prophète avait peint cette scène sinistre et représenté cette heure d'une inexprimable angoisse. « On pleurera, s'était-il écrié, comme on pleure sur la mort d'un fils unique. » « Or, en ce jour-là, un immense gémissement sera entendu dans Jérusalem, comme le gémissement d'Adadremmon aux champs de Mageddo. La terre pleurera : famille par famille tous pleureront. Ici pleurera la famille de David, les femmes pleureront à l'écart. Ici la famille de Nathan, les femmes à l'écart ; là la famille de Lévi, les femmes à l'écart: ici la famille de Séméï, les femmes à l'écart. Toutes les familles qui seront restées, hommes et femmes, pleureront [1]. »

Quel est l'objet de ce pleur ? Quel est ce désespoir de la terre ? La terre voit son Rédempteur dans la mort, et avec lui toute son espérance descendue et comme engloutie dans la tombe. C'est au Psalmiste que Dieu confia les expressions véhémentes des désolations et des angoisses de l'humanité. C'est David qui recueille et consacre dans l'un de ses cantiqnes les voix désolées de la nature humaine devant la tombe du Christ expiré. La nature humaine, pécheresse et frappée de mort en Adam, espère et réclame la vie en Jésus-Christ; c'est elle, c'est cette Humanité unie au Verbe qui pousse vers Dieu du fond de sa tombe ce double cri d'angoisse et d'espoir. Elle a été, pour les crimes du monde, frappée, meurtrie, *chassée jusque dans la poussière de la mort* [2], maintenant que la mort l'a saisie et couchée dans le sépulcre, elle crie à Dieu et lui demande la

[1] Zachar — [2] Psal. XXI

résurrection et la vie. Le Psaume fait écho à la parole du grand apôtre : « ..... il offrait avec un grand cri et beaucoup de larmes des supplications et des prières au Dieu qui le pouvait sauver de la mort. » *O Dieu, ma chair repose dans l'espérance ; vous n'abandonnerez pas ma vie dans le tombeau, vous ne permettrez pas que votre Saint voie la corruption* [1]. *O Seigneur. Dieu de mon salut, j'ai poussé des cris durant le jour ; durant la nuit j'ai crié encore. Que ma prière pénètre jusqu'à vous ; prêtez l'oreille à ma supplication. Mon âme a été rassasiée de douleurs, ma vie s'est approchée de la tombe ; j'ai été compté parmi ceux qui descendent dans le sépulcre, je suis comme un homme languissant dans la mort ; comme ces blessés qui dorment dans la tombe, dont vous n'avez plus souvenance et qu'a rejetés votre main. Vous m'avez fait descendre dans le tombeau, dans les régions ténébreuses, dans les ombres du sépulcre. Votre colère s'est appesantie sur moi, vous avez fait passer sur ma tête tous les flots de votre fureur ; vous avez éloigné de moi mes amis, vous m'avez rendu pour eux un objet d'horreur. Je suis enfermé de toutes parts, jeté dans une prison sans issue. Mes yeux ont langui dans la douleur. Durant tout le jour je crie vers vous, Seigneur ; vers vous mes mains s'élèvent* [2].

O Dieu qu'adviendrait-il, si vous laissiez cette nature humaine dans le désespoir de la tombe, dans une pourriture éternelle ? Que serait la Rédemption ? Quelles bénédictions l'Incarnation aurait-elle apportées à la terre ? *De quelle utilité serait mon sang si je demeurais dans la corruption* [3], et si le genre humain y demeurait avec moi ? Quel fruit aurait le rachat du monde si l'antique sentence qui condamne tous les hommes à mourir

[1] Psal. XV. — [2] Psal. LXXXVII — [3] Psal. XXIX

n'était point levée, si la mort conservait sa force et ses droits? Quelle gloire surtout reviendrait à Dieu de son grand œuvre, s'il n'était que le Dieu des morts? O Dieu, *est-ce pour des morts que vous ferez éclater vos merveilles? Est-ce les morts qui se lèveront pour vous glorifier* [1]*? Est-ce dans le sépulcre que se publieront vos prodiges? Est-ce au fond de l'abîme que se racontera votre vérité ? Vos merveilles se manifesteront-elles dans le sein de la nuit obscure? Votre justice s'annoncera-t-elle dans la région de l'oubli* [2]*?*

Oh! non, Seigneur Dieu, Père des miséricordes, » « Père de Notre Seigneur Jésus-Christ », non, *vous n'abandonnerez pas la vie* de votre Fils, du Verbe fait chair, du Rédempteur des hommes, *dans le sépulcre, vous ne laisserez pas votre Saint en proie à la corruption.* Avant d'expirer, Jésus-Christ annonça au monde la puissance de sa mort et la gloire de son sépulcre, il sortit de ce monde « en poussant un grand cri » : or n'est-il pas écrit *: la voix du Seigneur est une voix de force, une voix de magnificence.* De même qu'au jour de la création cette *voix du Seigneur* troubla le néant, cette même voix épouvanta les profondeurs du sépulcre. Pour Jésus-Christ, mourir c'était triompher de la mort; mourir c'était naître à la vie glorieuse et immortelle. Jusqu'à lui les morts s'entassaient dans l'abîme comme des troupeaux de vaincus, esclaves et enchaînés : *ils seront entassés comme des troupeaux dans le sépulcre, la mort en fera sa proie.* Dès que le Maître de la vie apparaît dans ces abîmes, il y apparaît comme vainqueur; *inter mortuos liber*, « libre au milieu des morts [3], » dit le Psaume.

[1] L'hébreu porte : « an mortui... ». — [2] Psal. LXXXVII. — [3] Psal. LXXXVII.

IV. — Dès le Calvaire, dès l'impuissance et l'anéantissement de la croix, Jésus-Christ annonçait solennellement au monde l'impérissable triomphe de sa Résurrection et de sa vie glorieuse. Il disait dans sa dernière prière : *O vous qui craignez le Seigneur, louez-le; glorifiez-le, postérité de Jacob ; craignez-le, ô vous tous qui êtes de la race d'Israël, car il n'a pas méprisé, il n'a pas rejeté la prière du Pauvre. Il n'a pas détourné de moi son visage; il m'a exaucé quand j'ai crié vers lui* [1]. Telle fut la prière suprême de Jésus à la croix; la sombre nuit qui enveloppait le Calvaire se déchirait, l'avenir apparaissait avec ses gloires, Jésus, après s'être vu écrasé sous les foudres de la Justice, entendait les promesses de gloire et les assurances d'immortalité. *O Dieu, vous l'avez dit : la miséricorde se fixera éternellement dans les cieux, la vérité s'y affermira pour toujours. Je lui préparerai une race éternelle, j'élèverai son trône de génération en génération. Je briserai en sa présence ses ennemis, je frapperai ceux qui le haïssent. Ma miséricorde et ma vérité le suivront, sa puissance s'élèvera en mon nom. Je l'établirai mon Premier-né, au-dessus de tous les rois de la terre; je lui garderai éternellement ma miséricorde, et mon alliance avec lui sera immuable. Je rendrai sa race éternelle et son trône égalera en durée les jours du ciel* [2]. Nous voyons poindre les triomphes du Christ ressuscité et se dessiner les contours de son immense et perpétuel empire. Sauvé de la mort, l'Homme-Dieu règne dans une puissante et indéfectible vie. *O mon Dieu, sauvez-moi de la gueule du lion, sauvez ma faiblesse de la corne de l'oryx.* Voici que l'Église se forme, s'étend, se fait immense, et dans cette Église la voix retentissante du Christ Docteur des

[1] Psal. LXXXVIII. — [2] Psal. LXXXVIII

nations par toute la terre : *Je raconterai votre nom à mes frères, je vous louerai au milieu de l'Église : A vous ma louange, ô Dieu, au sein d'une immense Église; j'offrirai mes vœux au milieu de tous ceux qui craignent le Seigneur* [1]. Nous voyons naître et se fonder cette Église, le Prophète en a contemplé les premières assises, et nous dépeint ses fondements. Les déshérités de ce monde y sont appelés les premiers : *Les pauvres mangeront et seront rassasiés* [2]. Douze pauvres se partagent le monde, le dominent, le conquièrent, et en font le domaine de Jésus-Christ. A ces humbles commencements succèdent l'ère glorieuse des plus inouïs triomphes ; devant le Christ vainqueur et conquérant, les puissances de ce monde ou se courbent respectueusement, ou s'écroulent et disparaissent ; les royaumes se soumettent, les empires se font adorateurs, la terre entière reconnaît le joug du Dieu qui est mort pour la sauver. *Les nations les plus reculées se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui; devant lui se prosterneront tous les peuples. A lui l'empire, il régnera sur le monde entier* [3].

[1] Psal. XXI. — [2] Psal. XXI. — [3] Psal. XXI.

CHAPITRE TROISIÈME

LE ROYAUME DE L'HOMME-DIEU

Par ses anéantissements et ses souffrances, l'Homme-Dieu conquérait l'Église. Saint Paul est formel : « Le Christ a aimé l'Église et s'est, pour elle, livré lui-même à la mort, afin de la sanctifier en la purifiant dans le baptême de l'eau et la parole de vie, afin de se donner une Église toute glorieuse, toute immaculée, sans ride, sans laideur d'aucune sorte, mais sainte et pure. » Ailleurs le sublime Apôtre dit de la même Église qu'elle est « son corps. » Lui-même est donc l' « âme » de l'Église, il l'anime, il la vivifie, il en fait mouvoir tout l'organisme, il en dirige tout le fonctionnement. Par lui elle est divine, elle participe de ses excellences, elle partage sa royauté, elle est en lui et par lui la vie du monde, « la joie de la terre, » « la lumière éclairant tout homme qui vient en ce monde [1]. » L'Église est reine comme il est roi, indéfectible comme il est immortel, toute-puissante comme il est lui-même tout-puissant. Quand Jésus-Christ vint sur la terre, il y a dix-huit siècles, c'était, dit l'Apôtre, *un Dieu agissant corporellement* [2]; il avait pris la chair de l'homme, et par cet organe sensible, l'invisible Divinité opérait visiblement

[1] Joan. — [2] Coloss. II

au milieu du monde. Après sa résurrection, quand son champ d'action n'est plus l'étroite Judée, mais l'immensité du monde, pour organe, il prend une société tout entière, dont il fait « son corps, » *quæ est corpus ejus* [1], par laquelle il se met en communication avec tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre. Et telle est l'Église catholique, la personnification visible de l'Homme-Dieu sur la terre.

Le Psalmiste, inondé, comme nous l'avons vu, de lumière sur l'œuvre entière de l'Incarnation, ne pouvait ignorer la continuation de cette œuvre dans l'Église. Il a vu cette Église. Après Jésus-Christ, c'est elle peut-être qui se montre le plus souvent dans ses visions et ses extases, elle qu'il chante le plus continuellement dans ses divins cantiques. Il en a connu la naissance ; il en a suivi les développements rapides ; il en a contemplé les œuvres; il en a admiré les puissances; il en a énuméré les bienfaits ; il en a, dans le plus minutieux détail et la plus exacte vérité, tracé la physionomie, analysé l'organisme, signalé les traits et les caractères. Puis, après avoir répandu dans de nombreux Psaumes, des révélations de détail, dans un Psaume entier, l'un des plus brillants et des plus enflammés, il célèbre dans un tableau d'ensemble l'histoire complète de cette Église à travers tous les siècles, depuis les jours de l'Éden où elle prend naissance, jusqu'aux jours de la consommation de sa gloire dans l'éternité.

I. — Si, comme nous le disions plus haut, l'Église, royaume de Jésus-Christ sur la terre, est en même

[1] Ephes.

temps la continuation, l'extension et, pour ainsi parler, l'incarnation de l'Homme-Dieu, elle doit revêtir ses traits, et, à ceux qui la cherchent, offrir les mêmes divins caractères. Comme elle seule contient la vérité, renferme la grâce, conduit l'homme, à travers les périls du temps, aux gloires de l'éternité, il est manifeste que découvrir cette cité sainte et y entrer, est pour l'homme le plus essentiel des devoirs et le plus précieux des biens. Sera-t-elle difficile à découvrir ? dérobera-t-elle son enceinte bénie dans un lointain impossible à atteindre ? ou bien, de funestes similitudes avec les cités de ce monde nous exposeront-elles à des méprises et à des erreurs? Non assurément. De même que Jésus-Christ versait à flots la lumière qui le montrait à tous les regards Dieu et Fils éternel de Dieu ; de même qu'il fut toujours absolument impossible de confondre Jésus-Christ avec n'importe lequel des grands hommes de ce monde, de même il doit être impossible de confondre l'Église avec n'importe laquelle des sociétés religieuses qui la contrefont, et sous le masque d'une vérité divine n'enseignent que l'erreur. Dieu a dû donner à son Église de tels dehors, une si divine ressemblance avec son Verbe incarné, que quiconque voit l'un reconnaît l'autre. Et telle est en effet l'Église catholique. A trois traits le monde, sans danger d'aucune méprise, la reconnaîtra toujours et de suite pour la seule véritable et divine Église. Comme le Dieu dont elle émane et qu'elle personnifie, l'Église donne de sa divinité une triple preuve dans la triple puissance dont elle est investie : puissance d'élévation ; puissance de transformation ; puissance d'extension.

Qui confondra jamais avec les humbles collines qui ondulent la plaine, quelque géant des Pyrénées ou des

Alpes? Moins encore peut-on confondre l'Église catholique avec les élévations de ce monde. David chante : *La montagne du Seigneur est la riche montagne; la montagne qui réunit tous les biens; la montagne riche par excellence*[1]. Quoi! vous la pourriez confondre avec les montagnes arides et dénudées de ce monde? *Pourquoi regarder ainsi les montagnes? La montagne*, la seule unique montagne est celle *où Dieu met ses complaisances; la montagne où il habite*, *la montagne où il habitera pour toujours*. Telle est l'élévation de l'Église catholique qu'où les choses humaines les plus hautes et les plus excellentes ont leur sommet, l'Église a ses fondements; où tout ce qui n'est pas elle finit, elle commence; devant elle tout est étroit et imparfait; devant sa révélation toute sagesse humaine est le faible bégayement de la première enfance; devant sa morale la morale des sages les plus illustres n'est que le code de l'impuissance, et souvent la législation de l'erreur; devant ses œuvres prodigieuses les œuvres de la terre ne semblent plus que des travaux d'enfants; devant sa perpétuité les jours de l'homme mesurent à peine un imperceptible moment; devant sa vie toute autre vie n'en est que l'ombre impuissante et l'éphémère représentation. *Tes fondements reposent sur les montagnes*, *ô Cité sainte; Dieu chérit les portes*, *Sion*, *plus que tous les pavillons de Jacob. Quelles merveilles sont racontées de toi*, *ô Cité de Dieu*[2]!

Reconnaissons encore l'Église à sa puissance de transformation. En Jésus-Christ, cette puissance était irrésistible. La nature entière se transfigurait devant Jésus-Christ. La tempête changeait ses fureurs en un calme profond, le désert aride nourrissait les multitudes du

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. LXXXVI.

plus pur et du plus savoureux froment, le soleil se changeait en ténèbres, les rochers perdaient, pour témoigner leur douleur, la dureté naturelle, et se faisaient, en se déchirant, plus sensibles que le cœur de l'homme. Mais non, ce cœur lui-même subissait toute la puissance de l'Homme-Dieu. La Samaritaine se laissait vaincre et captiver par la grâce, Marie-Madeleine, de pécheresse devenait la plus tendre et la plus passionnée des disciples; d'un mot, l'usurier et le concussionnaire Matthieu se transfigurait en apôtre et en pauvre de Jésus-Christ; l'opulent Zachée quittait son sycomore, et recevait plus encore dans son âme que dans sa demeure le Sauveur qui d'une parole l'avait vaincu. Au seul aspect de l'Homme-Dieu, tout changeait de face, tout dépouillait la lugubre livrée de la douleur pour revêtir les splendeurs de la joie; la veuve de Naïm, de désolée devenait radieuse; le tombeau de Lazare se remplissait des gloires et des joies de la résurrection. La mort était chassée par la vie, le péché effaçait ses souillures, le démon s'enfuyait tremblant des corps qu'il possédait insolemment comme sa conquête et son domaine. En un mot, la création entière, horriblement défigurée par le péché de l'homme, reprenait sous la parole de Jésus-Christ sa beauté native et sa vigueur d'autrefois.

Or tel fut Jésus-Christ, telle est l'Église. Sa force la plus essentielle est une force de transformation. Elle pénétra dans le monde comme on pénètre dans un sépulcre, où tout est rempli de pourriture et d'ossements de mort : à la société antique pourrie de vices et perdue d'impiété, « morte dans ses crimes, » disait saint Paul, elle se présenta la parole de vie sur les lèvres et dans sa main divine tous les pouvoirs de la résurrection.

Lazare, veni foras[1] ! A ce mot, le Lazare déjà en putréfaction et qui exhalait au dehors la fétide odeur de sa pourriture, le monde ancien enfoui dans le sépulcre de toutes les corruptions, sortit de ce sépulcre plein de force et de vie. Rome purifiée de ses séculaires souillures, commanda à un monde neuf et vigoureux. En moins de trois siècles, l'Église avait transfiguré le monde, abattu toute une société gangrenée d'erreurs et de vices, construit une autre pleine de vertus et rayonnante de vérité. Car, remarquons-le bien, le prodige est double : pour transfigurer, l'Église doit tout d'abord détruire. Elle foudroie des ruines pour avoir le terrain libre et élever ses édifices divins. Comme Jésus-Christ, qui abat Saul de son cheval et le renverse par terre pour le relever Paul, l'Apôtre, le docteur, le thaumaturge, l'hôte du troisième ciel, ainsi l'Église de sa voix foudroyante commença par renverser le vieux monde au milieu d'ébranlements et de convulsions effroyables. *L'Océan se soulève et frémit, ses flots immenses ont ébranlé les montagnes; les nations sont pleines de trouble, les royaumes chancellent, le Seigneur a fait entendre sa voix : la terre a tremblé*[2]. C'est la première phase : l'Église ébranle, bouleverse, dévaste le monde; elle détruit pour rebâtir. Maintenant regardez : l'œuvre est faite ! *Venez, et contemplez les œuvres de l'Éternel*[3]. Des nations vieillies l'Église a fait des peuples neufs. *Venez donc, vous tous, peuples de la terre! Dieu s'élève au bruit des acclamations, le Seigneur s'élève au son de la trompette. Chantez notre Dieu; chantez, célébrez le Seigneur; célébrez notre Roi; parce que Dieu est le roi de la terre; chantez, comprenez ses merveilles; Dieu règne sur les nations; il est assis sur*

[1] Joan. — [2] Psal XLV. — [3] Psal. XLVI.

le trône de sa sainteté; les princes des peuples se sont unis au Dieu d'Abraham, parce que Dieu est le bouclier de la terre et qu'il réside par-delà les cieux[1] ! O transformation merveilleuse ! Si nous jetons les yeux sur le monde au moment de ses plus brillantes civilisations, en plein règne d'Auguste, au sein de sa pléiade de génies illustres et de grands hommes, nous sommes épouvantés des monstrueuses aberrations qui couvrent cette société païenne, des fanges qui la souillent, des crimes qui la déshonorent. Revenons-nous à ces ruines à peine deux ou trois siècles plus tard, rien ne reste plus de ces folies et de ces crimes; la vérité brille sur les intelligences comme la vertu règne sur les cœurs. L'homme qui se courbait en adorant devant l'image de la brute, s'élève, dans le plus sublime des essors, jusqu'à la connaissance du vrai Dieu, *Dieu est connu dans ces demeures*[2]. L'humanité entière gémissait sans espoir sous la tyrannie de toutes les douleurs : *un fleuve de joie inonde la cité de Dieu*[3]. Depuis le divorce de l'Éden, Dieu, renié et repoussé par l'homme, s'était retiré le laissant à sa misère et à son impuissance ; maintenant ce Dieu, rentré dans son héritage, au milieu des siens, règne glorieusement dans cette Église qu'il inspire et qu'il vivifie : *Dieu est au milieu de la cité sainte : elle ne sera pas ébranlée, le Seigneur la protège dès le lever de l'aurore*[4]. Un immense cri d'espérance traverse la terre; au morne désespoir des jours anciens succèdent les élans d'une divine joie. *Le Seigneur est grand; que la cité de notre Dieu, que la montagne sainte retentissent de ses louanges. L'Église est bâtie sur la joie, la joie de toute la terre!* Naguère le monde entier attaquait la vérité de

[1] Psal. XLVI. — [2] Psal. XLVII. — [3] Psal. XLV. — [4] Psal. XLV.

Dieu, « la tenait iniquement captive, » comme disait l'Apôtre; maintenant cette vérité victorieuse défie les plus furieux et les plus universels assauts de ses ennemis. L'Église était chétive dans un coin de la terre, *ils n'étaient qu'un petit nombre, traînés captifs de peuple en peuple*; maintenant les adorateurs de Dieu, les fils de l'Église couvrent le monde, et brisent contre leur invincible puissance l'effort des peuples et des rois. *Le Seigneur est grand! Que la cité de notre Dieu, que la montagne sainte retentissent de ses louanges. Qu'elle est belle sur ses fondements la montagne de Sion ! La voici devenue la joie de toute la terre. Elle s'élève du côté de l'aquilon, la cité du grand Roi; Dieu réside en ses palais ; il est connu dans ses demeures. Voilà que les rois se sont réunis, ils ont marché ensemble*[1], ils ont attaqué l'Église, ils en ont fait le siége, ils la voulaient forcer, ils espéraient l'asservir : qu'est-il advenu toujours? Quelle merveille sillonne les siècles? Les puissances de ce monde ont reculé, ont chancelé, ont été défaites et brisées; les rois n'ont retiré de leurs attaques furieuses contre l'Église, que la honte et le brisement de la défaite; *ils ont vu, ils sont restés stupéfaits, l'effroi les a saisis, ils ont hâté leur fuite. La terreur pèse sur eux; ils sont saisis comme des douleurs de l'enfantement. Ainsi le vent d'Orient brise les vaisseaux de Tharsis. Ce qui nous avait été annoncé, nous le voyons dans la cité du Dieu des armées, dans la cité de notre Dieu, le Seigneur la rendra inébranlable à jamais*[2]. Le mot qu'ajoute le Psalmiste, nous ouvre sur le grand mystère des transfigurations par l'Église, tout un infini horizon. *Grand Dieu, nous avons senti votre miséricorde au milieu de votre temple*[3], de votre cité sainte, de votre Église.

[1] Psal. XLVI. — [2] Psal. XLVI. — [3] Psal. XLVI.

Partout ailleurs on ressent deux choses, la perversité de l'homme et la justice de Dieu. De la Gentilité, saint Paul écrit « que la colère divine pèse sur ces hommes. » Le peuple juif est un peuple de mercenaires et d'esclaves, sa loi est la « loi de crainte. » Il tremble de mourir « parce qu'il a vu Dieu. » Il ne connait pas la miséricorde, il chante avec son prophète : *in flagella paratus sum*, « je suis préparé au fouet. » Jésus-Christ seul pouvait clore l'ère de la terreur et ouvrir celle de la miséricorde. Avec lui et par lui, selon la gracieuse expression du Psaume, *la miséricorde et la vérité sont allées à la rencontre l'une de l'autre, la justice et la paix se sont embrassées*[1]. *Seigneur, vous avez béni votre terre; vous avez ramené Jacob de l'esclavage, vous avez pardonné les crimes de votre peuple, vous avez couvert ses iniquités; vous avez apaisé votre indignation; vous avez calmé l'ardeur de votre colère. La miséricorde et la vérité sont allées à la rencontre l'une de l'autre; la justice et la paix se sont embrassées; la vérité est sortie du sein de la terre; la justice nous a regardés du haut des cieux. Le Seigneur répandra ses bénédictions et la terre donnera SON FRUIT. La justice marchera devant LUI; elle posera son pied sur nos chemins*[2]. Telle est l'Église transfigurant le monde; à ses ténèbres opposant son inextinguible lumière; couvrant ses crimes sous la royale pourpre de sa miséricorde; élevant son néant jusqu'aux plus hauts sommets de la grandeur. *O Dieu, nous avons ressenti votre miséricorde au milieu de votre temple. La montagne de Sion sera dans la joie; les filles de Juda dans l'allégresse à la vue de vos jugements.* Regardez l'Église : scrutez ses richesses de grâces et de gloires, comptez les innom

[1] Psal. LXXXIV. -- [2] Psal. LXXXIV.

brables biens qui en jaillissent sur le monde. *Faites le tour de Sion, examinez son enceinte, comptez ses forteresses, attachez-vous à sa puissance, jetez les yeux sur ses palais... Allez, racontez ces merveilles aux générations futures. Voilà notre Dieu; notre Dieu pour toujours, c'est lui qui nous régira à jamais*[1].

Image et continuation de Jésus-Christ dans ses deux premières prérogatives, l'élévation et la transfiguration, l'Église l'est aussi dans la troisième, l'extension. Il est dit de Jésus-Christ qu'il est « le Pontife universel, » *catholic m qu emdam Pontificem*[2]. Telle est aussi l'Église. C'est d'elle que jaillit la louange universelle, en elle que *le nom de Dieu est admirable par toute la terre*[3], par elle que « s'offre en tous lieux l'oblation pure. » Jésus-Christ, dans le Psaume XXI, annonce ainsi cette première universalité de l'Église catholique, l'universalité du culte et de la louange : *O Dieu, je raconterai votre nom à mes frères, je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée, — de leur immense assemblée*[4], dit le Psaume, quelques versets plus bas, *de leur immense Église*. Quelle est cette Église, quels éléments la composent? A elle encore l'universalité du nombre ; tous les peuples du monde, la terre entière y entre, les nations en deviennent les enfants et les sujets. *Les peuples les plus reculés se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui, toutes les nations se prosterneront devant lui. A lui appartient l'empire, il régnera sur tous les peuples*[5]. Roi de tous les peuples, maître du monde, Jésus-Christ associe l'Église à son universelle domina-

[1] Psal. XLVI. — [2] Tertullien. — [3] Psal. VIII. — [4] Psal. XXI. — [5] Psal XXI

tion, *la Reine se tient à ses côtés*. Comme Jésus-Christ et par une puissance qu'il communique à sa sainte Épouse, l'Église possède tous les peuples, tous forment son domaine et doivent tour à tour devenir sa conquête. Comme Jésus-Christ encore, l'Église catholique jouit d'une troisième universalité, celle de la doctrine et de la science. Si Jésus-Christ « éclaire tout homme venant en ce monde, » l'Église monte à l'horizon des âmes comme un astre dont aucun obstacle n'arrêtera l'universel rayonnement, dont aucun lointain ne vaincra la puissance ; *semblable à un nouvel époux qui sort de sa couche nuptiale, cet astre s'élance comme un géant dans sa carrière; il part des extrémités de l'aurore et il s'abaisse aux bornes du couchant ; rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons* [1]. Isaïe nous représente la terre entière, toutes les familles des peuples, toutes les nations accourant à la sainte Montagne, à la cité de Dieu, à l'Église : c'est cette même universalité que sans cesse chantent les Psaumes. *Jéhovah a manifesté son salut, il a révélé sa justice aux yeux des peuples; les extrémités de la terre ont vu le salut de notre Dieu. Que toute la terre retentisse du nom du Seigneur* [2].

Ses fondements sont placés sur le haut des montagnes, Dieu aime Sion plus que tous les pavillons de Jacob. Quelles glorieuses choses sont racontées de toi, ô cité de Dieu ! Je me ressouviendrai de Bahab et de Babylone ; ils me connaîtront. Voici venir les étrangers ; et Tyr et les peuples d'Ethiopie, eux aussi, sont entrés dans cette Église. Est-ce qu'on ne dira pas de Sion : la multitude des peuples est née dans ton sein. C'est le Très-Haut lui-même qui l'a fondée. Quand le Seigneur comptera les peuples, quand il écrira

[1] Psal. XVIII. — [2] Psal. XCVII.

leurs noms, il dira : Ceux-là sont nés en Sion. O Sion, tes murs sont le séjour de tous ceux qui possèdent la joie [1].

II. — Dans une grandiose image, le prophète Habacuc nous représente le passage de l'Église à travers les siècles et le monde : Dieu dans l'Église et l'Église dans le monde. « Il s'est tenu debout et il a mesuré la terre. Il a regardé et il a dissous les peuples; les montagnes du siècle ont été broyées, les collines de la terre se sont inclinées sur le passage de son Éternité. O Dieu ! vous irritez-vous contre les fleuves? Votre colère veut-elle s'abattre sur eux? ou votre indignation plane-t-elle sur les mers? Vous monterez sur vos coursiers, vos chars apportent le salut à la terre. Vous traverserez les fleuves; les montagnes ont gémi; vous avez franchi les abîmes des grandes eaux. Dans un frémissement terrible vous foulerez la terre ; dans votre fureur vous épouvanterez les peuples. Vous êtes sorti, ô Dieu, sorti pour le salut de votre peuple, le salut que vous accordez par votre Christ. » Tel est dans le prophète le passage de Dieu à travers tous les temps. Un magnifique Psaume, le LXVII développe cette pensée et étend cette image. Deux objets le remplissent et en consacrent les splendeurs : Dieu résidant au sein de l'Église : l'Église résidant au milieu du monde, passant au milieu des générations, traversant tous les âges, multipliant les merveilles, tantôt suaves, tantôt terribles, toujours miséricordieuses, toujours opérées pour le salut des justes et la punition des pécheurs endurcis et obstinés. Dans des tableaux et des scènes d'une incomparable beauté,

[1] Psal. LXXXVI.

toute l'histoire de l'Église est retracée, depuis l'Éden jusqu'à la consommation des siècles ; c'est comme un vaste drame où se déroulent tour à tour les prodiges de sa naissance, de ses développements, de ses luttes, de ses détresses, de ses triomphes, de ses bienfaits [1].

[1] Pour embrasser puissamment l'ensemble de ce magnifique Psaume, et saisir ses sens parfois si mystérieux et si difficiles, quatre remarques préliminaires sont indispensables. 1° Dans l'extase prophétique, dans les divins transports de l'inspiration, au sein de la vive lumière qui inonde l'âme du prophète, les diverses notions des choses ne lui viennent pas péniblement, lentement, successivement, ainsi que la science nous les donne dans l'ordre naturel et ordinaire. Dans un vaste tableau, sous les feux d'une immense illumination, tout apparaît, tout se découvre à la fois aux yeux du prophète. De là ces brusques passages d'un objet à un autre, ces associations d'idées instantanées et inattendues, ce mélange, et pour ainsi parler cette confusion des choses, qui nous rendent parfois si ardues l'intelligence et l'explication des Psaumes et des prophéties. Nous n'avons pas le temps de tourner vers ces scènes diverses un regard long et alourdi, que déjà le prophète a tout vu, tout épuisé, tout décrit. 2° L'Église une, perpétuelle, universelle, embrasse tous les temps et renferme dans sa puissante unité les siècles et les situations diverses qu'a parcourus l'humanité. Et cette perpétuité de l'Eglise se développe en deux périodes successives. De l'Éden à Jésus-Christ, l'Église est figurative, Dieu y trace en tableaux et comme en peinture les futures réalités. C'est l'ébauche de ce qui plus tard doit être le chef-d'œuvre. Cette remarque est essentielle, elle seule ouvre l'intelligence d'une foule de passages des Psaumes et des prophètes. C'est la même Église que conduit Moïse et que régit l'Homme-Dieu dont Moïse n'était que la figure ; la même Église aux gloires formidables du Sinaï et aux splendeurs sereines de l'Ascension ; la même Église aux prises avec les Pharaons et les peuples de Chanaan ; puis, « dans la plénitude des temps » et la perfection de

Que de manifestations, que d'opérations diverses de Dieu dans l'Église ! Le Psalmiste voit Dieu tour à tour, triomphateur magnifique, s'élever dans les cieux, ou bien, guide, lumière et soutien, marcher à la tête de son peuple, ou bien, dans d'ineffables œuvres, dans des miséricordes sans nombre, former peu à peu le royaume des âmes, en y appelant toutes les infortunes : « Venez tous à moi ! » y verser à flots ses bénédictions, y faire retentir sa parole, s'y entourer de majesté et de magnificence, sauver cette Église de toutes ses défaillances, la purifier de toutes ses souillures; tels sont les tableaux grandioses qui passent tour à tour sous le regard inspiré du Psalmiste.

1. *Que Dieu se lève, que ses ennemis soient dissipés, que ceux qui le haïssent fuient devant sa face! Comme*

sa force assaillie par le monde entier ; la même sous les biens figuratifs de la manne et des eaux du rocher miraculeux, que sous les richesses plus divines de la grâce de Jésus-Christ. Cette unité fait comprendre comment notre Psaume LXVII pourra, sans transition, passer des merveilles antiques aux œuvres des derniers jours, confondre dans les mêmes essors lyriques l'Église judaïque et l'Église chrétienne. 3° Il importe aussi grandement de fixer les objets multiples dont ce Psaume est rempli. David décrit une solennité: ce point est manifeste, et peu nous importe de fixer au juste quelle est cette pompe triomphale ; les auteurs se partagent, mais la diversité de leurs opinions ne saurait gêner et embrouiller l'explication de l'ensemble. La description de cette solennité ne sert au Prophète que de cadre pour des développements plus sublimes et des révélations plus grandioses. C'est l'Église dont il voit la marche à travers le monde, c'est l'Église dont il esquisse à grands traits l'histoire. Les souvenirs du passé se pressent sous son regard, et les prophéties de l'avenir ouvrent devant lui leurs immenses

s'évanouit la fumée, comme la cire fond devant la flamme, que les impies disparaissent devant le Seigneur! Que les justes se rassasient, qu'ils tressaillent de la présence du Seigneur, qu'ils soient dans la joie, qu'ils s'enivrent de délices! Chantez Dieu, chantez vos Psaumes en son nom. Préparez les voies à Celui qui s'avance vers le couchant. Le Seigneur est son nom[1]. C'est l'arche antique qui se lève; » mais gardons-nous de nous arrêter à ce sens s restreint et si peu digne de Dieu. L'arche d'alliance était la figure d'une autre arche, toute céleste, toute divine, l'Humanité sainte du Verbe incarné, et avec Jésus-Christ l'Église catholique, « qui est son corps »

perspectives. L'Arche sainte se lève et se met en marche, au milieu d'une foule ivre de joie qui l'accompagne et l'acclame. Immédiatement la pensée du Prophète recule dans les siècles écoulés et s'arrête aux antiques triomphes, aux pompes sacrées, dans lesquels Dieu manifestait autrefois sa gloire dans les œuvres de son Église : la sortie victorieuse de l'Égypte, la marche du désert, la nuée conductrice, le Sinaï frémissant et enflammé. Mais bientôt le passé s'efface et l'avenir apparaît avec ses réalités bien autrement splendides. L'avenir, c'est cette Église catholique, sortant des tyrannies du monde, émerveillant de ses prodiges le grand désert des siècles, c'est Jésus-Christ triomphant, c'est l'Ascension victorieuse, ce sont les luttes gigantesques, les victoires sanglantes, tout un monde subjugué ; l'avenir enfin, c'est l'Église catholique traversant tous les âges, acclamée par toute la terre, suivie de tous les peuples, répandant ses bienfaits sur ceux qui lui restent fidèles, écrasant ceux qui la trahissent et la persécutent. 4° Remarquons enfin qu'interpréter le Psaume LXVII avec cette largeur de vues n'est nullement une témérité arbitraire ; l'apôtre saint Paul, dans son Épître aux Éphésiens, nous donne lui-même la clef de cette interprétation.

[1] Psal. LXVII.

et dont il est « le Chef. » Aux jours de l'Incarnation, le « Seigneur se lève ; il s'avance, il marche triomphalement au travers du désert de ce monde; et devant ce Dieu qui, éternel, parcourt le temps, impassible, suit le chemin des douleurs humaines, infini, et inaccessible s'est fait voir et se laisse toucher, devant ce Dieu trois grands effets se produisent dans le monde. La défaite de l'empire du mal. *Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés* [1]. Ils le sont tous. Le péché est effacé, le démon vaincu doit céder la place, la mort rend les armes et livre ses victimes, l'idolâtrie recule et se retire devant la prédication de l'Évangile, les empires persécuteurs s'écroulent, et laissent à peine voir d'eux-mêmes d'impuissantes ruines, les vices disparaissent, les souillures de la terre ne sont plus, tout « s'est évanoui. » Voyez la puissance du Christ, quand il se lève et marche dans sa création ; ce n'est pas ici une victoire incertaine et péniblement remportée : *Comme la fumée s'évanouit, comme la cire se fond dans la flamme, ainsi les impies disparaissent devant lui* [2]. Devant lui Jérusalem déicide a disparu ; Rome a croulé ; les nuées des barbares se sont évanouies « comme la fumée, » la philosophie superbe, l'astucieuse hérésie, les brutalités de la force, les ruses de la diplomatie, les complots des rois, les fureurs de la plèbe, tout *fond comme la cire*, tout *s'évanouit comme la fumée*. Tel est le premier et formidable effet de la venue triomphale du Fils de Dieu sur la terre. Voici le second. *Que les justes se rassasient de la présence du Seigneur, qu'ils s'abreuvent de ses joies, qu'ils s'enivrent de ses délices* [3]. Dominateurs terribles, vainqueurs impitoyables des rebelles, Jésus-Christ et

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. LXVII. — [3] Psal. LXVII.

l'Église sont la douce Providence des justes, le refuge assuré, la fortune divine des humbles et des bons. *Que les justes se rassassient de la présence du Seigneur.* Ce n'est que par Jésus-Christ et l'Église que les âmes ont connu le délicieux rassasiement de la joie. En dehors de l'Église qu'y a-t-il pour l'intelligence que doutes, incertitudes, illusions, erreurs; pour le cœur que troubles, déceptions, amertumes; pour les œuvres que stérilité; pour la vie entière que souffrances; pour l'avenir que menaces et terreurs? La seule joie de la terre c'est l'Église. Le Psaume que nous commentions plus haut disait cette magnifique parole : *fundatur exultatione universæ terræ mons Sion*, « la montagne de Sion, » l'Église, « est le fondement de la joie universelle. « Enfin, à la défaite de l'empire du mal, à l'épanouissement de la joie des justes, le Psalmiste ajoute la splendeur du cortége qui précède la venue de l'Homme-Dieu, et la nuée de témoins et de hérauts qui marchent devant l'Église. *Préparez la voie à Celui qui s'avance vers le couchant* [1]. Le cortége apparut dans le monde quatre mille ans avant l'apparition du grand Roi. Durant quatre mille ans, les Saints de l'ancienne alliance, les Prophètes, les personnages figuratifs, la loi préparatoire, les grands empires et leurs révolutions gigantesques, des hérauts de toute sorte, des précurseurs de tout nom, précédèrent, pour *disposer les voies*, le char triomphal de l'Homme-Dieu et de son Église. Et ce plan divin n'a plus changé. Tout se travaille, tout se remue pour l'Église; les péripéties de l'histoire humaine, la naissance et la mort des empires, les événements divers qui signalent leur existence, tout se fait pour l'Église, tout s'accomplit pour *disposer*

[1] Psal.

ses voies, pour rendre sa marche victorieuse, pour aplanir les difficultés et briser les obstacles de son chemin.

2. Avec le Psalmiste, assistons maintenant à la formation de cette Église. Voici à l'œuvre ce Dieu descendu du ciel et conversant sur la terre, le voici à l'œuvre au milieu du monde, formant son Église, la soutenant, l'enrichissant de ses dons, la remplissant de ses miséricordes. Qu'y est-il? *un Père*. Le Père de tous les abandonnés, *Patris orphanorum* [1]. Il y est le défenseur de tous les opprimés : *judicis viduarum*. Il y est la paix, la douceur, la charité, l'union. « C'est lui qui est notre paix. » Pacificateur, unificateur universel, c'est grâce à Jésus-Christ, grâce à son action dans l'Église que nous tous, devenus des frères, fondus en un, rapprochés en dépit de tous les obstacles, nous formons un seul royaume, une cité unique, la famille des enfants de Dieu. *Tressaillez d'allégresse à sa vue : il est le Père des orphelins et le Défenseur des veuves: Dieu est ici dans son sanctuaire. C'est lui qui nous fait tous habiter en commun, lui qui rappelle les exilés dans leur patrie, qui ramène les captifs pour les conduire dans les plus riches contrées, lui qui fait sortir de leur sépulcre ses ennemis qui exaspèrent le plus sa bonté* [2]. Ainsi s'est formée l'Église par une suite magnifique d'amnisties et de miséricordes. Dieu y fit entrer tout ce qui souffrait, tout ce qui s'était souillé, tout ce qui gémissait dans l'expiation, tout ce qui *gisait dans les sépulcres*. Il forma son Église de trois suprêmes misères : des captifs, des ennemis acharnés des cadavres gisant dans la mort. *Vinctos, similiter eos qui exasperant, qui habitant in sepulcris* [3].

[1] Psal. LXVII. — [2] Psal. LXVII. — [3] Psal. LXVII.

3. Voyant de si pauvres éléments, trouvant une Église si humble et si chétive, nous attendons-nous à des faiblesses sans espérance, à un néant sans force et sans vie? Ah! détrompons-nous : le Psaume s'élève, l'inspiration grandit, le Prophète voit se dérouler les triomphes de cette Église et il les chante. *O Dieu! quand tu sortis à la tête de ton peuple, quand tu t'avanças dans le désert, la terre fut émue, les cieux versèrent des torrents d'eau, le Sinaï trembla à l'aspect du Seigneur, à la vue du Dieu d'Israël. O Dieu! tu réservas une rosée miraculeuse pour fortifier ton peuple épuisé de travaux, les oiseaux du ciel envoyés par tes mains habitèrent au milieu de leurs tentes; ta bonté les préparait pour tes enfants dans leur défaillance. Dieu donne à ses hérauts une voix éclatante, une irrésistible force; le Roi des armées, le Bien-Aimé du Bien-Aimé triomphe : aux femmes d'Israël à partager les dépouilles. Quand vous vous reposez dans votre héritage, vous êtes comme la colombe aux ailes argentées, dont les plumes réfléchissent l'éclat de l'or. Le Tout-Puissant a dissipé les rois armés contre elle; elle est devenue plus blanche que la neige du Selmon. La montagne du Seigneur est la riche montagne, montagne opulente, amas de biens infinis : Que faites-vous ainsi à contempler les collines? Voici la montagne où Dieu met ses complaisances, où il habite, où il habitera pour toujours. Des millions d'esprits célestes environnent son char de triomphe : le Seigneur est au milieu d'eux, Dieu au Sinaï, Dieu au sanctuaire. O Seigneur, vous vous êtes élevé au plus haut des cieux, traînant après vous des captifs par milliers; vous avez reçu des dons pour les hommes, même pour ces rebelles qui se refusaient à croire qu'un Dieu pût habiter parmi nous*[1].

[1] Psal. LXVII.

Telle est l'Église habitée, soutenue, vivifiée par le Dieu qui y réside et, pour ainsi parler, s'y incarne pour ne plus faire avec elle qu'une seule divine chose. Les dons dans l'Église, les richesses surnaturelles, les trésors divins sont à ce point innombrables, qu'ils ne peuvent être représentés que sous l'image d'une pluie, *pluviam voluntariam segregabis;* pluie « spontanée, » pluie exquise, que Dieu tire de sa propre substance et verse sur l'humanité pour la déifier, *facti consortes divinæ naturæ.* Autre grâce insigne : l'Église, dans l'élément humain qui la compose, est faible, infirme, défaillante : *infirmata est;* mais Dieu guérit ses infirmités, répare ses défaillances, la rend plus puissante que les puissances de ce monde, et l'élève aux plus hauts sommets de l'héroïsme et de la perfection : *tu vero perfecisti eam.* Jésus-Christ soupirait un jour douloureusement sur l'humanité, qu'il voyait errer « comme un troupeau sans pasteur, » égaré dans les solitudes du mal, mourant de faim et de misère. Ému de pitié, à ce troupeau il prépare une demeure : à cette faim qui le dévore il prépare une nourriture : *habitabunt..... parasti in dulcedine tua pauperi, Deus.* Mais quelle est la faim la plus terrible, la détresse la plus désastreuse ? Ah ! sans doute la faim de la vérité, la détresse qui suit la soustraction de la parole de Dieu : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole sortie de la bouche de Dieu. » Dès lors que fait Dieu dans l'Église et par l'Église ? Dieu, perpétuellement et dans la plus large mesure, distribue au monde le pain de la vérité. *A ceux qui évangélisent Dieu donne la parole avec une puissance invincible.* Ici le Psaume s'élève, les figures plus grandioses nous initient d'une manière plus complète et plus frappante aux forces, aux triomphes, aux

richesses inépuisables de l'Église : l'Église est un camp victorieux. La bataille a été livrée, les ennemis sont en fuite, le vainqueur est maître des richesses accumulées qu'abandonnent les vaincus. Quel est le vainqueur ? *Le roi des vertus*, qui est aussi le *Bien-Aimé*, le *Bien-Aimé* du *Bien-Aimé*, dit le texte, Fils bien-aimé du Dieu chéri des mondes, « Dieu de Dieu, » « lumière de lumière, » « vrai Dieu de vrai Dieu. » Et quand ce Bien-aimé est vainqueur, qui partage les dépouilles ? Qui s'enrichit des trésors abandonnés par l'ennemi? la « Beauté, » la reine de toute beauté, l'Église, l'Église charme et délice de la maison de Dieu : *speciei domus dividere spolia*. De quelles dépouilles hérita l'Église ? La Synagogue lui donna le magnifique dépôt des vérités saintes ; la Gentilité lui donna le monde ; l'Enfer lui rendit ses victimes ; la Mort lui restitua la vie. Mais quelle est la richesse par excellence de l'Église ? Sa sainteté. L'Église est la colombe aux ailes argentées, reflétant l'éclat de l'or : virginale blancheur de l'argent, somptueux éclat de l'or : telle est dans l'Église son innocence, telle est sa charité. L'Église est pure, innocente, immaculée, blanche « comme la neige qui couvre le Selmon. Qu'est encore, qu'est surtout l'Église ? Elle est la *montagne*. La puissance aussi se fait montagne, l'orgueil de l'homme s'élève comme la montagne ; le génie, l'autorité, la fortune, la renommée, autant d'orgueilleuses montagnes. Mais plus haute, plus riche, plus inébranlable, plus fameuse, est la divine *montagne*, l'Église. Hommes insensés ! pourquoi diriger vos regards, vos désirs, vos espérances vers les humaines montagnes ? Voici la *montagne* du Seigneur, voici l'Église, réunion de tous les biens, amas de toutes les richesses, Dieu y a sa demeure, et avec Dieu y sont accumulés tous les trésors.

Cette image évoque deux sublimes souvenirs. Deux montagnes ont tour à tour consacré les splendeurs de l'Église : la montagne de Sinaï; la montagne plus magnifique encore de l'Ascension. *Voici la montagne où Dieu met ses complaisances, où il habite, où il habitera pour toujours. Des milliers d'esprits célestes environnent son char de triomphe. Le Seigneur est au milieu d'eux, Dieu est au Sinaï, Dieu est au sanctuaire. O Seigneur, vous vous êtes élevé au plus haut des cieux, traînant après vous des captifs innombrables!*

Dans un autre Psaume David contemplait cette même scène de l'Ascension, et il chantait : *Quel est ce roi de gloire? C'est le Dieu fort, c'est le Dieu puissant dans les batailles.* Telle est la seconde manifestation de Jésus-Christ dans l'Église : la défaite de ses ennemis. C'est par où finit le Psaume LXII ; c'est aussi par où nous-mêmes, résumant les grandes œuvres du Christ, sa puissance, sa mission, son règne, sa domination invincible au milieu du monde, nous terminerons notre étude d'après les Psaumes sur le Fils de Dieu. *Que le Seigneur soit béni chaque jour. Grâce à lui nous aurons toujours un chemin prospère, grâce au Dieu de notre salut. Notre Dieu, c'est le Dieu qui sauve, les sorties du Seigneur répandent la mort. Dieu brisera la tête de ses ennemis, il écrasera le front superbe de ceux qui marchent dans l'iniquité. Le Seigneur a dit : je ramènerai mon peuple de Basan ; je le ramènerai des profondeurs de l'abîme. Tes pieds, ô mon peuple, seront teints de sang ; la langue de tes chiens s'abreuvera du sang de tes ennemis. O Dieu, ton peuple a vu ta marche, il a vu la marche de mon Dieu et de mon Roi vers son sanctuaire, ô Dieu confie ton œuvre à ta puissance ; achève, ô Dieu, les merveilles inaugurées au milieu de nous! Que ton temple s'élève, que*

les rois de la terre y apportent leurs tributs. Épouvante la bête des roseaux, la multitude des taureaux furieux au milieu du troupeau de tes peuples, qui veulent chasser ceux que tu as éprouvés; écarte les nations qui veulent la guerre. Rois de la terre, chantez le Seigneur, célébrez en chœur l'Éternel, chantez celui qui s'avance dans le ciel des Cieux, à l'Orient. Voilà que Dieu fait entendre sa voix, voix de puissance; peuples, rendez gloire au Dieu qui brille sur Israël et dont la splendeur éclate dans les Cieux.

Admirable est Dieu dans ses saints. A son peuple le Dieu d'Israël donne la force et le courage. Que Dieu soit à jamais béni!

APPENDICES

Appendice I [1]

L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort, qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en la réglant par la vue de ce point qui doit être notre dernier objet.

Ainsi notre premier intérêt et notre premier devoir est de nous éclairer sur ce sujet, d'où dépend toute notre conduite. Et c'est pourquoi, entre ceux qui n'en sont pas persuadés, je fais une extrême différence de ceux qui travaillent de toutes leurs forces à s'en instruire, à ceux qui vivent sans s'en mettre en peine et sans y penser.

Je ne puis avoir que de la compassion pour ceux qui gémissent sincèrement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, et qui, n'épargnant rien

[1] Pour la page 3.

pour en sortir, font de cette recherche leur principale et leur plus sérieuse occupation.

Mais pour ceux qui passent leur vie sans penser à cette dernière fin de la vie et qui, par cette seule raison qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes les lumières qui les persuadent, négligent de les chercher ailleurs et d'examiner à fond si cette opinion est de celles que le peuple reçoit par une simplicité crédule, ou de celles qui, quoique obscures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-solide et inébranlable ; je les considère d'une manière toute différente.

Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit ; elle m'étonne et m'épouvante : c'est un monstre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion spirituelle. J'entends au contraire qu'on doit avoir ce sentiment par un principe d'intérêt humain, et par un intérêt d'amour-propre : il ne faut pour cela que voir ce que voient les personnes les moins éclairées.

Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité ; que nos maux sont infinis, et qu'enfin la mort qui nous menace à chaque instant, doit infailliblement nous mettre dans peu d'années dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux.

Entre nous et l'enfer ou le ciel, il n'y a que la vie entre deux, qui est la chose la plus fragile.

Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. Faisons tant que nous voudrons les braves : voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

Qu'on fasse réflexion là-dessus et qu'on dise ensuite

s'il n'est pas indubitable qu'il n'y a de bien en cette vie qu'en l'espérance d'une autre vie; qu'on n'est heureux qu'à mesure qu'on s'en approche; et que, comme il n'y aura plus de malheurs pour ceux qui avaient une entière assurance de l'éternité, il n'y a point aussi de bonheur pour ceux qui n'en ont aucune lumière.

Que l'on juge donc là-dessus de ceux qui vivent sans songer à cette dernière fin de la vie, qui, se laissant conduire à leurs inclinations et à leurs plaisirs sans réflexions et sans inquiétude et comme s'ils pouvaient anéantir l'éternité en en détournant leur pensée, ne pensent à se rendre heureux que dans cet instant seulement.

Cependant cette éternité subsiste (malgré eux elle s'avance), et la mort qui la doit ouvrir et qui les menace à toute heure, les doit mettre infailliblement dans peu de temps dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéantis ou malheureux, sans qu'ils sachent laquelle de ces éternités leur est à jamais préparée.

Voilà un doute d'une terrible conséquence !

Rien n'est si important que cela et on ne néglige que cela.

Ils sont dans le péril de l'éternité de misères; et sur cela, comme si la chose n'en valait pas la peine, ils négligent d'examiner si c'est de ces opinions que le peuple reçoit avec une facilité trop crédule, ou de celles qui, étant obscures d'elles-mêmes, ont un fondement très-solide quoique caché.

Ainsi, ils ne savent s'il y a vérité ou fausseté dans la chose, ni s'il y a force ou faiblesse dans les preuves. Ils les ont devant les yeux ; ils refusent d'y regarder, et dans cette ignorance ils prennent le parti de faire tout ce qu'il faut pour tomber dans ce malheur au cas qu'il

soit, d'attendre à en faire l'épreuve à la mort, d'être cependant fort satisfaits en cet état, d'en faire profession, et enfin d'en faire vanité.

C'est donc assurément un grand mal que d'être dans ce doute ; mais c'est au moins un devoir indispensable de chercher quand on est dans ce doute, et ainsi, celui qui doute et qui ne cherche pas est tout ensemble et bien malheureux et bien injuste. Que s'il est avec cela tranquille et satisfait, qu'il en fasse profession, et enfin qu'il en fasse vanité, et que ce soit de cet état même qu'il fasse le sujet de sa joie et de sa vanité, je n'ai point de terme pour qualifier une si extravagante créature.

Ce repos dans cette ignorance est une chose monstrueuse et dont il faut faire sentir l'extravagance et la stupidité à ceux qui y passent leur vie, en la leur représentant à eux-mêmes pour les confondre par la vue de leur folie ; car voici comment raisonnent les hommes quand ils choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont et sans rechercher d'éclaircissement.

« Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, et ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans que je sache pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit.

« Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui

m'enferment comme un atome et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour.

« Tout ce que je connais, est que je dois bientôt mourir ; mais ce que j'ignore le plus est cette mort même que je ne saurais éviter.

« Comme je ne sais d'où je viens, aussi je ne sais où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

« Voilà mon état, plein de misère, de faiblesse d'obscurité. Et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à chercher ce qui doit m'arriver. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher; et après, en traitant avec mépris ceux qui se travailleront à ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un si grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future. »

Qui souhaiterait avoir pour ami un homme qui discourt de cette manière ? qui le choisirait entre les autres pour lui communiquer ses affaires ? qui aurait recours à lui dans ses afflictions ?

Et enfin, à quel usage de la vie le pourrait-on destiner ?

En vérité, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement de ses principales vérités. Car la foi chrétienne ne va principalement qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la rédemption de

Jésus-Christ. Or, s'ils ne servent pas à montrer la vérité de la rédemption par la sainteté de leurs mœurs, ils servent au moins admirablement à montrer la corruption de la nature par des sentiments si dénaturés.

Rien n'est si important à l'homme que son état, rien ne lui est si redoutable que l'éternité, Et ainsi, qu'il se trouve des hommes indifférents à la perte de leur être et au péril d'une éternité de misères, cela n'est point naturel. Ils sont tout autres à l'égard des autres choses : ils craignent jusqu'aux plus légères, ils les prévoient, ils les sentent ; et ce même homme qui passe tant de jours et de nuits dans la rage et dans le désespoir pour la perte d'une charge, ou pour quelque offense imaginaire à son honneur, c'est celui-là même qui sait qu'il va tout perdre par la mort et qui demeure pourtant sans inquiétude, sans trouble et sans émotion.

C'est une chose monstrueuse de voir dans un même cœur et en même temps cette sensibilité pour les moindres choses et cette étrange insensibilité pour les plus grandes.

C'est un enchantement incompréhensible et un assoupissement surnaturel qui marque une force toute-puissante qui le cause.

Un homme dans un cachot, ne sachant si son arrêt est donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre cette heure suffisant, s'il sait qu'il est donné, pour le faire révoquer, il est contre la nature qu'il emploie cette heure-là, non à s'informer si cet arrêt est donné, mais à jouer au piquet.

C'est un appesantissement de la main de Dieu.

Nous courons sans souci dans le précipice, après que nous avons mis quelque chose devant nous pour nous empêcher de le voir.

Ainsi, non-seulement le zèle de ceux qui le cherchent prouve Dieu, mais l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas.

Il faut qu'il y ait un étrange renversement dans la nature de l'homme pour faire gloire d'être dans cet état dans lequel il semble incroyable qu'une seule personne puisse être.

Cependant il est certain que l'homme est si dénaturé, qu'il y a dans son cœur une semence de joie en cela.

L'expérience m'en fait voir un si grand nombre, que cela serait surprenant, si nous ne savions que la plupart de ceux qui s'en mêlent se contrefont et ne sont pas tels en effet. Ce sont des gens qui ont ouï dire que les belles manières du monde consistent à faire ainsi l'emporté.

C'est ce qu'ils appellent avoir secoué le joug, et qu'ils essayent d'imiter.

Mais il ne serait pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abusent en cherchant par là de l'estime. Ce n'est pas le moyen d'en acquérir, je dis même parmi les personnes du monde qui jugent sainement des choses, et qui savent que la seule voie d'y réussir est de se faire paraître honnête, fidèle, judicieux et capable de servir utilement son ami; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or quel avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qu'il a donc secoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille sur ses actions; qu'il se considère comme seul maître de sa conduite et qu'il ne pense en rendre compte qu'à soi-même? Pense-t-il nous avoir portés par là à avoir désormais bien de la confiance en lui, et à en attendre des consolations, des conseils et des

secours dans tous les besoins de la vie? Prétendent-ils nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'ils tiennent que notre âme n'est qu'un peu de vent et de fumée, et encore de nous le dire d'un ton de voix fier et content? Est-ce donc une chose à dire gaiement? et n'est-ce pas une chose à dire tristement, au contraire, comme la chose du monde la plus triste?

Le beau sujet de se réjouir et de se vanter, la tête levée, en cette sorte : Donc réjouissons-nous; vivons sans crainte et sans inquiétude, et attendons le reste puisqu'il est incertain, et nous verrons alors ce qui arrivera de nous.

S'ils y pensaient sérieusement, ils verraient que cela est si mal pris, si contraire au bon sens, si opposé à l'honnêteté et si éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, qu'ils seraient plutôt capables de redresser que de corrompre ceux qui auraient quelque inclination à les suivre. Et, en effet, faites-leur rendre compte de leurs sentiments et des raisons qu'ils ont de douter de la religion; ils diront des choses si faibles et si basses, qu'ils vous persuaderont du contraire. C'était ce que leur disait un jour fort à propos une personne : Si vous continuez à discourir de la sorte, leur disait-il, en vérité vous me convertirez. Et il avait raison ; car qui n'aurait horreur de se voir dans des sentiments où l'on a pour compagnons des personnes si méprisables ?

Ainsi, ceux qui ne font que feindre ces sentiments seraient bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinents des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur de n'avoir pas plus de lumière, qu'ils ne le dissimulent pas : cette déclaration ne sera point honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir. Rien n'accuse davan-

tage une extrême faiblesse d'esprit que de ne pas connaître quel est le malheur d'un homme sans Dieu. Rien ne marque davantage une mauvaise disposition du cœur que de ne pas souhaiter la vérité des promesses éternelles. Rien n'est plus lâche que de faire le brave contre Dieu. (PASCAL, *Pensées.*)

Appendice II [1]

L'enfant se développe, il grandit, il devient homme, il entre dans la vie sociale, et là que voit-il ?

Il voit un immense scandale.

Les biens et les maux de cette vie répartis indifféremment sur les bons et sur les méchants.

Que dis-je? Souvent les succès et les jouissances couronnant l'iniquité, les revers et les douleurs humiliant la vertu; plus encore: le pécheur arrivant à ses fins par son péché même ; et le juste succombant dans ses projets par sa fidélité à la justice! C'est-à-dire que ce qui est bon périt précisément à cause de sa bonté, et que ce qui est mal réussit précisément à cause de sa malice. Voilà donc le crime dans l'opulence et la prospérité, à côté de l'innocence dans la misère de la défaveur!

N'est-ce pas là un grand, profond et douloureux mystère !

Nous demandons à l'impiété de nous dire pourquoi il en est ainsi. Elle qui, sous le nom trompeur de philosophie, prétend se substituer à toutes les révélations

[1] Pour la page 32.

surnaturelles, usurper le sceptre du monde, et faire de nouveau, n'importe sous quelle forme, asseoir la déesse Raison sur les autels du Dieu vivant, elle doit bien au moins, avant tout, nous expliquer ces fréquentes et révoltantes injustices du sort.

Hélas ! elle ne le peut, elle ne l'a jamais pu, et, quand on la contraint de donner une solution, elle arrive à cette horrible extrémité de dire qu'il n'y a ni vice ni vertu, ni bien ni mal moral, que toutes les actions humaines sont indifférentes et que le hasard préside à toutes nos destinées.

C'est-à-dire, que pour expliquer un désordre, elle y met le comble, et qu'au lieu de dissiper les nuages, elle nous jette dans la nuit la plus affreuse et la plus dégradante.

Levez-vous, sainte lumière de l'Évangile, vous qui vous êtes levée sur tant de nations assises à l'ombre de la mort ; dissipez ces ténèbres qui nous offusquent et confondez ceux qui voudraient les rendre encore plus épaisses.

Non, non, la vertu n'est pas un vain mot : la conscience du genre humain proteste unanimement contre cet odieux blasphème, et les voix qui osent le prononcer, resteront toujours isolées et maudites. Mais est-ce que l'Évangile promet à la vertu toute sa récompense ici-bas? Est-ce qu'au contraire il ne lui défend pas formellement de l'y chercher ?

A quoi donc le livre divin compare-t-il les sociétés humaines ? A un champ où croît l'ivraie à côté du bon grain, recevant l'un et l'autre la rosée du ciel, exposés l'un et l'autre aux fureurs de l'orage, sous lequel c'est toujours le bon grain qui souffre le plus.

Mais que dit le Maître? Laissez croître l'un et l'autre

jusqu'au temps de la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs de jeter l'ivraie au feu et de placer le bon grain au faîte de ma maison.

Est-ce que la question n'est pas là tout entière? Est-ce que le mystère qui nous occupe n'est pas éclairci par cette simple parabole? Et pour généraliser la thèse, est-ce que la vie présente peut s'expliquer toute seule? Est-ce qu'elle n'a pas besoin d'être complétée par la vie future? Qui donc nous l'enseignera, si ce n'est Celui qui seul en a le secret.

Aussi qu'est-ce que Notre Seigneur Jésus-Christ a prêché partout, toujours, à tous? Le royaume des cieux! Est-ce que ce n'était pas l'objet continuel de ses paraboles, le fond unique de tous ses enseignements? Est-ce que ce ne fut pas une de ses dernières paroles sur la croix? Enfin, n'est-ce pas uniquement le royaume des cieux que ce divin Rédempteur était venu nous rapprendre et nous rouvrir.

Mais le royaume des cieux, on ne l'obtient que par la conquête, c'est-à-dire par le combat; le royaume des cieux souffre violence et ceux-là seuls y entreront qui se seront vaincus. Le royaume des cieux, on n'y va qu'à la suite du Chef des prédestinés et en portant sa croix avec lui... Et qu'est-ce donc que la douleur pour le juste, sinon précisément cette croix salutaire qui est la clef du royaume des cieux?

En effet, quel est pour notre nature sensuelle le grand obstacle à la vie pure et sainte qui seule conduit au ciel? N'est-ce pas surtout l'attachement aux biens et aux jouissances de la terre? Que fait la douleur? Est-ce que précisément elle n'en détache pas?

De quelque côté qu'elle vienne, c'est la douleur qui nous apprend le mieux que tout est fragile et trompeur

dans ces prétendus biens; et, comme nous avons tous soif du vrai bonheur, elle nous fait porter nos pensées, nos désirs et nos efforts vers des biens qui ne périssent et ne changent jamais.

D'un autre côté, quel est le titre le plus puissant aux récompenses éternelles? N'est-ce pas le sacrifice, uni au grand sacrifice du Calvaire, qui seul a sauvé le monde?

Mais le sacrifice répugne à notre délicatesse. Souvent nous le repousserions ou nous ne le ferions pas tel que le Seigneur notre Dieu l'attend de nous.

Que fait la douleur? Elle nous l'impose, et comme il ne vient pas de notre choix, nous sommes sûrs qu'il est bien tel que Dieu nous le veut: sacrifice de notre volonté, de notre amour-propre, de nos aises, hélas! quelquefois de nos affections les plus légitimes et les plus chères.

Oh! nous ne prétendons pas que ces sacrifices ne soient quelquefois bien durs; nous dirons tout à l'heure comment on les adoucit. Nous en sommes seulement à montrer comment on les explique et comment, dans les vues de Dieu, ils ont un but utile, important et sacré.

Bien plus, nous affirmons et nous enseignons avec l'Apôtre, que la douleur, quelle qu'elle soit ici-bas, est toujours au-dessous du bonheur qui doit en être la récompense, par cette raison concluante que la douleur n'est que temporaire, et, qu'une fois passée, il n'en reste plus rien qu'un souvenir très-doux, tandis que la récompense est éternelle, parfaite, infinie : aussi saint Paul appelle-t-il toutes les douleurs légères à ce point de vue. *Id enim quod in præsenti est tribulationis nostræ momentaneum et leve, æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*

Et certes saint Paul n'en parlait pas sans les avoir personnellement connues : tortures du corps par les prisons, les flagellations et les naufrages ; tortures du cœur par les calomnies, les injustices, les trahisons : il avait tout éprouvé, et cependant il s'écrie : Non, non, ces souffrances passagères ne sont rien comparées à la gloire future qu'elles nous font conquérir. *Non sunt condignæ.*

Ici, nous nous apercevons très-bien que nous vous exposons des vérités qui vous sont connues à tous, mais, tout élémentaires qu'elles soient, comme elles sont lumineuses ! comme elles rendent raison de tout ! comme elles peuvent satisfaire les esprits, même les plus curieux et les plus difficiles !

N'est-ce pas la gloire incomparable de notre sainte religion d'avoir rendu simples et familières des notions tout à la fois si hautes et si douces, si resplendissantes et si pures ?

Et maintenant, qu'ils viennent donc, les impies avec leur doctrine de néant, qu'ils viennent et qu'à leur tour ils nous expliquent la douleur, la douleur des hommes les plus intègres, des familles les plus vertueuses, des âmes les plus dignes d'être heureuses parce qu'elles ne pensent qu'au bonheur des autres : qu'ils nous donnent, à leur manière, raison de cet étrange phénomène moral, capable par lui-même de décourager la vertu.

Non, ils ne répondront pas à cet appel, ou, s'ils répondent, ils diront qu'ils n'en savent rien ; et ils diront vrai, car il n'y a rien en dehors de ce que nous venons d'exposer.

Mais s'ils ne savent rien, qu'ils soient donc modestes et qu'ils ne s'érigent pas en docteurs des peuples ; et, s'ils ne savent rien, qu'ils respectent ce que nous savons.

Oui, nous savons et nous croyons, mon Dieu, que vous faites tout avec une infinie sagesse, et que vous jugerez tout avec une infaillible justice.

Nous savons et nous croyons que la douleur et la mort sont entrées dans le monde par le péché, et qu'elles en sont le châtiment.

Maintenant, comment cette douleur, qui est un mal, peut-elle en nous devenir un bien ? Comment ? C'est encore le secret de vos opérations intimes, ô mon Dieu, c'est le mystère de votre grâce agissant en nous et avec nous.

Il nous suffit de savoir qu'il en est ainsi ; et par votre miséricorde nous le savons. Oui, nous savons encore et nous croyons que pour vos élus les croix sont des faveurs qui les honorent et les perfectionnent : elles les honorent puisqu'ils ont été trouvés dignes de devenir semblables au divin modèle ; elles les perfectionnent puisque la vertu n'est bien connue que par l'épreuve, et que les croix sont le creuset où elle s'épure.

Oh ! que ces vérités sont belles et que ces lumières sont vraies ! Comme elles répondent aux besoins intimes de nos âmes, et comme, dans ces désordres apparents qui nous blessent, elles nous font voir l'harmonie de la sagesse, de la justice et de la bonté divines !

L'impiété est donc incapable d'expliquer la douleur, elle n'est pas moins incapable de la soulager.

(Mgr Parisis, *Mandements.*)

Appendice III [1]

Le dessein d'un établissement catholique dans le monde n'a pas été seulement celui de Dieu. Il y a bien longtemps, même sans remonter jusqu'à Nemrod, Ninus et Sésostris, que les rois caressent cette pensée, et qu'à l'exemple de Nabuchodonosor, ils assemblent leurs grands et leurs généraux dans la solitude de leur cabinet pour leur déclarer qu'ils ont l'intention de soumettre l'univers à leur domination. Il y a bien longtemps aussi que ces rêves de géant s'évanouissent au réveil de la réalité. Car, dès que l'homme veut s'étendre, dès qu'il s'adresse à l'espace, il rencontre dans la nature même matérielle un obstacle invincible à son ambition. Les anciens disaient très-spirituellement que la nature a horreur du vide, ils eussent pu dire encore mieux qu'elle a horreur de l'universalité, j'entends de l'universalité factice par où nous voudrions la soumettre au même sceptre et à la même main. L'espace est admirable sous ce rapport. Dieu lui a fait trois genres de barrières contre l'ardeur de nos envahissements politiques et religieux. Le premier, c'est la distance. A mesure que le rayon s'éloigne du centre, sa dépendance fléchit; on obéit à cent lieues ; à mille, on n'obéit guère; à trois mille, on n'obéit plus ; tous les liens se relâchent et se brisent par le seul effet du chemin. Si quelque unité momentanée subsiste entre la métropole et la colonie, le temps ne tarde pas à sonner l'heure de l'affranchissement. L'histoire est pleine de ces avertissements que la distance ne cesse de donner à notre orgueil.

[1] Pour la page 356.

Mais la distance n'est pas le seul rempart dont la nature ait armé l'espace contre nos entreprises d'universalité. Si la distance est l'épée de l'espace, la configuration en est le bouclier.

Et quel bouclier fondu et ciselé de main de maître ! Suivez de l'œil ces chaînes de montagnes si artistement disposées pour créer des frontières inexpugnables ; ces sables brûlants que le dromadaire et le chameau franchissent à peine, et que les vents protégent encore contre la marche du voyageur et du conquérant ; ces steppes arides et inhabitées où le despotisme n'a plus de points cardinaux pour se retrouver ; ces marais pestilentiels ; ces îles perdues au sein des mers et gardées par des récifs ; ces glaces des pôles, ces tempêtes de l'Océan ; tous ces mille obstacles distribués avec tant d'art, et que soixante siècles d'efforts et d'exploration n'ont pas surmontés.

Ce n'était point assez. Le climat est venu se joindre à la distance et à la configuration pour faire du globe entier un défi à notre impuissance. Le soleil a choisi une route qui nous apporte sa chaleur avec une avarice et une prodigalité calculées ; quelques jours de marche, quelques degrés de latitude franchis, et cet homme puissant, Cyrus, Cambyse, qui vous voudrez, le voilà qui ne peut plus porter son casque, et qui désarme sa poitrine! Encore un jour, encore un pas au-devant du soleil, et cette armée florissante, qui se promettait l'empire du monde, la voilà qui se pâme sous la pression invisible de l'atmosphère, le cavalier descend à l'ombre de son cheval, le fantassin se couche par terre ; ils sont comme un enfant qui s'est promené une heure de trop, et qui se pend à la robe de sa nourrice ! Nous touchons aux rivages fortunés de l'Italie, il semble que

son ciel et le nôtre sont deux frères nés à une seule année d'intervalle ; mais qui n'a vu la douleur de quelque enfant de l'Italie transporté par l'exil sous les nuages de France qui nous plaisent tant ? En vain le pauvre proscrit se réchauffe-t-il aux rayons de notre liberté ; sa tête se penche par le poids du souvenir et du regret, comme une fleur qui a été transportée d'une terre lointaine sur un sol qu'elle ignorait, et qui s'y consume sans joie et sans parfum parce qu'elle est privée du soleil, des ombres et des vents de sa patrie.

Ainsi résiste l'espace à nos songes d'universalité, et tous les conquérants, l'un après l'autre, sont venus s'y briser. Quand ce jeune Macédonien, après Granique, Issus et Arbelles, eut touché les bords de l'Indus, et que son cœur impatient le portait plus loin, jusqu'à ce qu'il eût gravé son nom à la limite même de l'univers, son armée l'arrêta. En vain se cacha-t-il sous sa tente, armé de la bouderie de toute sa gloire, il fallut céder, et qu'il s'en allât mourir à Babylone dans un festin, ne sachant plus que faire de sa puissance et de son ambition. Les Romains, cette race si patiente à préparer ses conquêtes, si âpre à les étendre, et qui savait si bien fondre la solidité dans l'étendue, les Romains connurent le même écueil. Parvenus au Rhin et à l'Euphrate, ils eurent là une barrière que les conseils de leur sénat et les agitations de leur forum ne purent soulever. Au-delà du Rhin, Varus laissait les ossements de ses légions, et par-delà l'Euphrate, Crassus payait de sa vie et de sa renommée la témérité qu'il avait eue de le franchir. Les exemples ne tariraient pas et notre siècle même en a vu le fantastique retour. Longtemps le dernier des capitaines avait rivé le sort à sa volonté ; les Alpes et les Pyrénées avaient tremblé sous lui ; l'Europe en

silence écoutait le bruit de sa pensée, lorsque, las de ce domaine où la gloire avait épuisé toutes ses ressources pour lui complaire, il se précipita jusqu'aux confins de l'Asie. Là son regard se troubla, et ses aigles tournèrent la tête pour la première fois. Qu'avait-il donc rencontré ? Était-ce un général plus habile que lui ? Non. Une armée qu'il n'eût pas encore vaincue ? Non. Ou bien était-ce l'âge qui refroidissait déjà son génie ? Non. Qu'avait-il donc rencontré ? Il avait rencontré le protecteur des faibles, l'asile des peuples opprimés, le grand défenseur des libertés humaines, il avait rencontré l'espace, et toute sa puissance avait failli sous ses pieds. Car si Dieu a créé de telles barrières au sein de la nature, c'est qu'il a eu pitié de nous. Il savait tout ce que l'unité violente renferme de despotisme et de malheur pour la race humaine, et il nous a préparé dans les montagnes et les déserts des retraites inabordables ; il a creusé la roche de saint Antoine et de saint Paul, premier ermite ; il a tressé avec la paille des nids où l'aigle ne viendra pas ravir les petits de la colombe. O montagnes inaccessibles, neiges éternelles, sables brûlants, marais empestés, climats destructeurs, nous vous rendons grâces pour le passé, et nous espérons en vous pour l'avenir ! Oui, vous nous conserverez de libres oasis, des thébaïdes solitaires, des sentiers perdus ; vous ne cesserez de nous protéger contre les forts de ce monde, vous ne permettrez pas à la chimie de prévaloir contre la nature, et de faire du globe, si bien pétri par la main de Dieu, une espèce d'horrible et étroit cachot où l'on ne respirera plus librement que la vapeur, et où le fer et le feu seront les premiers officiers d'une impitoyable autocratie !

Mais peut-être que ce que les conquérants n'ont pas pu,

les doctrines l'auront fait? Pas davantage, et il suffira d'un mot pour vous le montrer. Parmi les doctrines, celle dont le mouvement expansif a été le plus remarquable et qui a le moins mal imité les procédés du christianisme, c'est incontestablement le bouddhisme indien, car le mahométisme ne saurait lui être mis en parallèle, puisqu'il n'a jamais été qu'une conquête violente, et qu'il rentre ainsi dans les observations que nous présentions tout à l'heure sur les conquérants. Le bouddhisme indien a eu, au contraire, une propagation pacifique et étendue qui attire à bon droit l'attention, quand il s'agit de l'expansion comparée des doctrines. Toutefois son procès est facile, et son nom même d'indien en décide la question. Pourquoi le bouddhisme a-t-il limité son prosélytisme et ses progrès aux deux presqu'îles de l'Inde, au Thibet, à la Tartarie, à la Chine et au Japon? Ces régions, il est vrai, sont considérables; mais quelle faiblesse dans une doctrine qui va si loin dans des contrées contiguës et analogues, et qui, une fois ce développement acquis, s'y enterre toute vive, sans faire un pas de plus ni par terre ni par mer! Nous avons en France la liberté des cultes : pourquoi le grand lama du Thibet ne nous envoie-t-il pas des missionnaires? Qu'a-t-il à craindre? Depuis six cents ans qu'il a vu nos religieux et qu'il parodie notre culte, qui l'empêche de s'en montrer reconnaissant et de nous initier aux idées de Bouddha? Remarquez que je ne parle que des idées, lorsqu'il s'agit aussi d'action hiérarchique, législative, judiciaire et administrative. Mais ce serait trop demander au bouddhisme que de chercher qui obéit sur la terre au grand lama, et de quelle société organique il est vraiment le centre et l'unité. Bornons-nous aux idées, et par cet effort si vain du

bouddhisme, si étroit, et qui est pourtant la plus vaste tentative d'unité doctrinale en dehors du christianisme, jugez du miracle de la catholicité. Jugez-en par l'espace si restreint où se meurent toutes les autres sociétés organiques qui peuplent l'univers. Qu'est-ce que le plus grand empire du monde sur une carte de géographie? Qu'était-ce que cette fameuse monarchie des Espagnes et des Indes sur laquelle le soleil ne se couchait pas? Quelques degrés de longitude et de latitude ont raison de tout le pouvoir humain, et c'est une maxime que l'étendue dévore l'unité.

La société catholique a seule échappé à cette loi des choses finies. A peine arrosée du sang tombé de la croix, à peine animée du souffle de la Pentecôte, elle a franchi l'Euphrate et le Rhin, elle a visité la Scythie, l'Inde, l'Éthiopie, et pendant que l'Empire se partageait entre des maîtres, ou cédait de sa terre aux Barbares dont il était assiégé, elle répandait sur la surface multiple du sol romain, son unité doctrinale, hiérarchique, législative, judiciaire et administrative, resserrant et fortifiant son organisme social à mesure que l'ancien monde voyait périr le sien. L'Angleterre, l'Hibernie, la Germanie, toutes les plages du septentrion lui ouvrirent, chacune en son temps, leur territoire plus neuf. Elle passa le cap de Bonne-Espérance avec Vasco de Gama, elle descendit en Amérique avec Christophe Colomb, elle suivit, la croix à la main, tous les aventuriers du XVe et du XVIe siècle, élevant à côté de leurs noms les noms de Las-Casas, de saint Louis Bertrand, de saint François Xavier, fondant des chrétientés à l'abri des comptoirs, poursuivant et charmant les sauvages jusque dans leurs forêts les plus secrètes! Où n'est-elle pas aujourd'hui? Où n'est-elle pas avec son unité tout

entière ? Voici qu'elle s'éparpille, sans se diviser, dans toutes les baies de l'Océanie. Du haut de sa chaire une et immuable, le père de cent cinquante millions d'hommes dispersés par toute la terre, élève la voix qui enseigne, il est cru ; il nomme des évêques, on les reçoit ; il promulgue une loi, on la vénère ; il prononce un jugement, on s'y soumet ; il règle les cérémonies, on les pratique. La distance, la configuration, le climat, rien n'altère la majesté qui commande et l'obéissance qui accomplit ; ou, si quelque différence se remarque entre le respect qui est proche et celui qui est lointain, elle est toute en faveur du pouvoir à mesure qu'il est plus désarmé. (LACORDAIRE, *Conférences.*)

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE DEUXIÈME

LA PROVIDENCE DE DIEU

Double caractère de la Providence : elle est certaine ; elle est mystérieuse.— Impossible tout à la fois et de la nier et de la comprendre : autant son exercice est évident, autant ses voies sont obscures et impénétrables. — Deux Psaumes exposent tour à tour ces deux caractères..... 1

I

Le regard de Dieu.

Les impies et les libertins font mille efforts, appellent à leur aide tous les sophismes pour se débarrasser du regard de Dieu. — Impossible ! — Deux vérités restent inébranlables : Dieu voit tout ; Dieu intervient en tout.

1.— Dieu voit tout. — Regard universel ; regard inévitable ; regard incessant. — Exposition du Psaume CXXXVIII.

Regard de Dieu, regard universel. — Qu'est-ce que le regard de Dieu sur notre *lever?* — Providence divine sur notre berceau. — Le regard de Dieu sur notre *coucher :* comment Dieu veille sur notre agonie. — Providence divine sur le tissu entier de notre existence. — Sur notre travail ; sur notre repos. — Providence divine sur nos jours de

douleur ; sur nos jours de prospérité. — Comment tous les événements de notre vie sont merveilleusement coordonnés par Dieu en vue de notre salut. C'est là une vérité tout à la fois glorieuse, douce, formidable. Glorieuse : chaque détail de ma vie a pour spectateur, ordonnateur, juge, bienfaiteur, un Dieu ! Douce : Dieu seul console; seule la pensée de sa présence et de son intervention toujours paternelle, donne un sens, des adoucissements, presque des joies à nos douleurs. Formidable : l'œil de Dieu me suit dans mes crimes; Dieu est présent à mes plus ténébreuses iniquités..... 1

Bien plus vaste encore est le regard de Dieu. — Le regard de Dieu dans les espaces éternels.— Dieu, dans l'Éternité, n'a contemplé qu'un grand spectacle : l'Incarnation.

Cette science de Dieu est son Être même; elle est liée à tous ses autres attributs : Dieu voit tout parce qu'il opère tout..... 11

Regard de Dieu, regard inévitable. — Deux moyens nous servent à éviter le regard de l'homme : l'éloignement, l'obscurité. — Pas d'éloignement pour Dieu : où que nous puissions fuir, nous sommes devant lui. — Pas d'obscurité pour Dieu. Comment la lumière divine qui nous enveloppe est notre protection et notre salut.. 15

Regard de Dieu, regard incessant, éternel. — Dieu m'a toujours contemplé. Dieu m'a toujours vu..... 19

II.— Dieu intervient en tout. — L'intervention de Dieu dans les choses humaines se résume en deux actes : récompenser, punir.

Merveilleuse intervention de Dieu dans les saints. — Trois splendeurs qui couronnent les justes : leur gloire ; leur puissance ; leur nombre. — Comment Dieu fait un saint. — Les gloires de ce monde mises en parallèle avec la gloire des saints. — Force invincible des saints. Force de résistance.; Force de triomphe. Force de durée. — L'innombrable multitude des saints. Dieu les appelle de toutes les conditions. Dieu les forme de tous les âges. Chaque sexe les compte par milliers. Toutes les missions leur sont données en partage. — Tout dans la suite des siècles se fait pour les élus..... 21

Formidable intervention de Dieu contre les pécheurs. —

Dieu dans tous ses actes, dans l'œuvre entière de sa Providence ne fait qu'une chose, *si occideris peccatores*, anéantir le mal..... 30

II

Le mystère de la Providence.

Cette intervention de Dieu dans les choses humaines, absolument certaine dans son existence, offre à qui la voudrait scruter, de formidables abîmes.— Le problème ; la solution du problème. — Exposition du Psaume LXXII.

I. — Le problème. — Première obscurité : les prospérités et les infortunes sont distribuées dans une mesure très-inégale. — Inégalité rendue plus mystérieuse encore par ce fait, que très-souvent les heureux de ce monde sont les pécheurs ; les victimes du malheur sont les justes. — Comment les pécheurs échappent aux plus poignantes des infortunes humaines..... 34

Seconde obscurité : la prospérité des pécheurs leur sert à plus outrager Dieu et à plus opprimer les hommes. Quatre traits caractérisent les pécheurs heureux..... 39

Troisième obscurité : tout à la fois impossible de comprendre, impossible d'accuser. — Raisons qui nous empêchent de comprendre cette conduite de Dieu ; raisons qui nous empêchent de la pouvoir accuser..... 42

II. — Solution divine du problème. — Le dogme de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des corps, de la justice d'outre-tombe, jette sur ce chaos une lumière victorieuse. — Explication de ce mot du Psalmiste : *intelligere in NOVISSIMIS*. — Quelles sont ces « choses dernières ? » — Folie étrange de ne considérer que l'instant qui passe, quand toute notre destinée est éternelle ! — Les traits différents sous lesquels est présentée la ruine des pécheurs heureux pour un instant. — Désillusion terrible. — Désolation sans fin, écroulement complet, définitif, éternel, des plus brillantes fortunes, des plus solides élévations..... 48

III. — Fin du Psaume LXXII. — En face du Dieu infiniment caché, infiniment bon, infiniment saint et juste, l'homme payera un triple tribut de foi, d'amour, de sainteté. Témérité insensée de vouloir scruter les profondeurs infinies de la science, de la sagesse, de la volonté d'un Dieu. — Suavité ineffable de s'abandonner à lui par l'amour. Ce qu'est la possession de Dieu : elle est pour l'homme toute gloire, toute sécurité. — Nécessité de conquérir cette possession de Dieu par la pratique de la vertu..... 59

CHAPITRE TROISIÈME

LA JUSTICE DE DIEU

Tout appelle, tout réclame un jugement suprême et définitif: les perfections de Dieu ; les vertus et les douleurs des justes : les iniquités impunies et triomphantes des pécheurs. — L'Écriture entière est remplie de cette vérité consolante et terrible : dans le livre des Psaumes, l'Esprit-Saint en a réuni et concentré les révélations.

Nous pouvons ranger sous trois chefs ces révélations : la matière du Jugement ; l'appareil du Jugement ; les sentences du Jugement..... 67

I

La matière du Jugement.

I. — Le Juge ; les prévenus ; les témoins. — L'univers entier appelé par Dieu au pied de son tribunal. Toute la nature a été outragée et souillée des péchés de l'homme, tout entière elle vient témoigner contre lui. L'Église, témoin à charge contre les pécheurs. — Dieu, juge de la terre. Sa gloire, son éclat, sa puissance. — Les hérauts qui précèdent le Dieu triomphateur et juge. — Les accusés. Pourquoi le Psalmiste les appelle les *saints*..... ...

II. — La matière du Jugement. Exposition du Psaume XLIX. Trois mots résument les devoirs de l'homme, ses prévarications possibles, la matière de son jugement : Dieu ; religion ; vertu.

Dieu. Connaître et servir Dieu : tel est le premier et le

plus impérieux devoir de l'homme. — Tout ce qu'a fait Dieu pour obtenir l'amour et les hommages de sa créature; sens sublime de ces mots : *Je suis ton Dieu.* — Crime et malheur de l'homme sans Dieu..... 81

Religion. L'homme n'est pas libre d'honorer Dieu à sa guise et selon ses caprices : l'indifférence des religions est à la fois une folie et un crime. L'homme qui ayant connu la religion véritable, l'a reniée et méprisée, est gravement coupable et sera jugé et puni. — Idée générale que nous donne le Psaume XLIX du culte véritable par lequel Dieu veut être connu et servi..... 87

Vertu. L'homme doit observer les commandements de Dieu et pratiquer les vertus. — Énoncé des vices qui traînent l'homme au tribunal de Jésus-Christ et le soumettent à ses terribles sentences. — L'hypocrite. — L'indifférent. — Le voleur. — L'impudique et le corrupteur. — La langue perverse..... 92

II

L'appareil du Jugement.

Nécessité d'un second avénement de Jésus-Christ. — Il fait dans l'Écriture l'objet de continuelles prophéties.— Avec quelle insistance et quel éclat Jésus Christ lui-même annonçait la splendeur triomphale de son second Avénement.... 106

I.— Ébranlement formidable de l'univers.— Renouvellement de toute la nature. — Apparition de Jésus-Christ dans sa gloire. — Tableaux que tracent les Psaumes de ces magnificences..... 112

II. Le feu au dernier jour. — Ses diverses missions. — La premiere regarde l'univers physique. — La seconde regarde les pécheurs. — La troisième regarde les justes qui achèvent d'expier..... 114

III. — Résurrection générale. Tous les hommes réunis devant le tribunal du souverain Juge.—Les deux classes : les justes; les pécheurs. — Splendeur, béatitude, puissance des premiers. — Situation affreuse des seconds. Effroi, douleur, rage, désespoir..... 118

IV. — Jésus-Christ. — Pompe triomphale organisée par Dieu pour son Fils et pour les élus. — Être exclu de cette pompe fait le premier et le plus cuisant supplice des réprouvés. 126

III

Les sentences du Jugement.

I. — Exposition du Psaume LXXIV, *Confitebimur tibi, Domine.* — Chant sublime des élus triomphants. — Avant la sentence qui fixe pour l'éternité la destinée de tous les hommes, Dieu daigne rendre compte de sa conduite infiniment miséricordieuse envers la terre. — Sens sublime de ce mot : *cum accepero tempus.* C'est le temps de la puissance : c'est bien plus encore le temps de la grâce et de la miséricorde..... 130

II. — La sentence de Dieu. — Sentence infiniment juste : infiniment inévitable, infiniment redoutable.

Sentence juste. — Premier fondement de cette justice : les œuvres extraordinaires faites par un Dieu pour le salut du monde. — Second fondement : les enseignements si lumineux, si formels, si graves de la Révélation. Jésus-Christ a tout dit au monde..... 140

Sentence inévitable. Lumière infinie : Dieu ôte toute excuse, tout prétexte, comme il déchire toute obscurité et tout voile. Puissance infinie, Dieu atteint l'homme quelque rang qu'il ait occupé ici-bas..... 146

Sentence formidable. — Elle décide du sort d'une éternité. — Sentence double. Sentence de bénédiction et de malédiction. — Commentaire de ces paroles du Psaume LXXIV : *hunc humiliat et hunc exaltat.* — « Venez, les bénis ! — Allez, maudits ! »..... 149

CHAPITRE QUATRIÈME

LES DÉLIVRANCES DIVINES

En dehors de la foi et de la pratique chrétiennes, l'homme est esclave. — Nos fastueuses proclamations mo-

dernes d'affranchissement et de liberté n'y changent rien ; la parole reste inébranlable : *venundatus sub peccato.* — Vaste cri de détresse de l'humanité esclave vers un libérateur.

De quel genre est cet esclavage des âmes? Quels en sont les tyrans? Le monde, la concupiscence, la douleur, la persécution. — Exposition du Psaume CVI..... 155

I

I. — Tableau, dans le Psaume CVI, des âmes vivant sans Dieu au milieu du monde. — Quatre traits les représentent. — D'abord ces âmes malheureuses habitent un pays ennemi. — L'histoire du prodigue..... 162

Deuxièmement, elles errent dans une solitude dévorante. — Elles errent. C'est la situation lamentable de tous les incrédules. Tortures de ceux qui réfléchissent encore. Dégradation profonde de ceux qui, ayant cessé de réfléchir, se laissent mener comme la brute à leur perdition dernière. — Elles errent dans la solitude. Vide affreux d'une existence où Dieu n'est pas. — Elles errent au sein d'une nuit profonde, dans une solitude inconnue. Premier désastre : ignorer. Second désastre : se méprendre sur tout, vivre dans une éternelle illusion..... 164

Troisièmement, elles meurent de misère et de faim. — Comment Dieu est la nourriture des âmes. — Comment, Dieu enlevé, l'âme est prise des douleurs d'une mystérieuse et terrible faim. — Comment les biens du monde l'affament au lieu de la rassasier..... 169

Quatrièmement, enfin, elles s'affaiblisssent, elles se dessèchent, elles meurent. — Peinture déchirante de l'âme mondaine..... 171

II. — Telle est cette première captivité des âmes ; voici leur divine délivrance. — Conduite de la grâce sur les âmes perdues dans le monde. Parties diverses dans la conversion et la sanctification de l'âme mondaine.

D'abord cette âme se tourne vers Dieu, *elle crie à Dieu.* — Immensité de cette première œuvre de la grâce. — Merveilleuse économie des moyens employés par Dieu pour amener une âme à « crier » vers lui. — Variété, force, suavité de ces moyens..... 173

Après ce premier triomphe de la grâce, Dieu opère

l'œuvre essentielle, l'œuvre par excellence d'une conversion, qui est le changement, la transformation de l'âme.— OEuvre immense. — Transformation de l'intelligence. — Transformation du cœur.. 177

Enfin Dieu fixe cette âme dans la pratique du bien. — La « cité habitable : » beaux sens de cette parole du Psaume. 178

II

I. — Délivrée du monde et ramenée par Dieu dans la vie chrétienne, l'âme se trouve en face d'elle-même, de sa nature déchue et mauvaise. — Second esclavage, l'esclavage de la concupiscence.

L'homme ne nous apparaît plus que comme un être déchu. — Chute primitive de l'homme. — L'homme condamné à l'esclavage de sa concupiscence. — Détail, dans le Psaume CVI, de ce multiple esclavage. — De l'ignorance dans l'homme déchu. — Aveugle dans l'ordre surnaturel, l'homme ne porte plus sur les vérités de l'ordre naturel lui-même qu'un regard faible et incertain. — De l'affaiblissement de la volonté dans l'homme déchu. — Commentaire de ce mot de l'Apôtre : « Je ne fais pas ce que je veux. » — Des luttes intestines dans l'homme déchu. — De l'épuisement total de son être dans l'homme déchu.

En dehors de la grâce, nul secours à espérer pour l'homme déchu 180

II — A chacune des détresses de l'homme déchu correspond une divine délivrance. — A l'aveuglement Dieu donne sa divine lumière. Trois ignorances dans l'humanité déchue : celle de l'enfance, celle du peuple, celle du génie et de la science. A toutes trois le Christianisme dispense des secours spéciaux et tout-puissants. —A l'affaiblissement de la volonté, Dieu prête des secours victorieux. Tout dans le christianisme est ordonné en vue du combat. Comment l'Evangile transporte la lutte dans le fond même de notre être. Trois grandes puissances déposées en nous et qui nous assurent la victoire 191

III

Troisième adversaire, troisième servitude : l'abattement. — Cet abattement est de diverses sortes et naît de causes différentes.

I. — Parfois c'est dans l'âme un abattement de tiédeur. — Tableau de l'âme tiède. — Causes et désastreuses conséquences de cet état.
Comment Dieu délivre l'âme de l'accablement de sa tiédeur 200

II. — C'est parfois dans l'âme un accablement mystérieux, une fatigue, un brisement que Dieu permet pour éprouver la fidélité et l'énergie de ses justes. — Comment la grâce délivre l'âme dans cette sorte d'épreuve 205

III. — C'est parfois un martyre héroïque que Dieu lui-même s'attache à faire souffrir aux plus grandes âmes. — Passage de l'*Imitation* 207

IV. — Enfin c'est le plus ordinairement l'accablement de la douleur. — Si la douleur est une noble et divine chose, elle est une chose terrible aussi. — Des ravages que la douleur peut causer dans une âme. — Tableau d'une âme accablée sous sa douleur. — La divine délivrance 209

IV

Grandiose dessein de Dieu. Outre les luttes partielles imposées à chaque enfant de l'Église, l'Église elle-même en doit subir une vaste comme le monde, étendue comme les siècles. — Sous l'image de la tempête, le Psalmiste dépeint cette grande lutte que soutient l'Église contre l'empire du mal. — Fureurs de la persécution ; détresse du peuple de Dieu. — Secours inespérés; divine délivrance... 214

LE FILS DE DIEU

Le grand événement qui remplit l'histoire humaine et forme le tissu des siècles, est la venue sur la terre du Fils

de Dieu. — Or, dans les circonstances où il se produit, cet événement est double; le drame de l'histoire humaine a deux parties : la chute de l'humanité en Adam ; la restauration de l'humanité en Jésus-Christ.

Les Psaumes sont plus que le reste de l'Écriture remplis du Christ Rédempteur. Jésus-Christ tout entier y est annoncé et décrit. — Jésus-Christ dans le mystère de son Incarnation et dans les excellences et les prérogatives de sa divine Personne. — Jésus-Christ dans les anéantissements et les douleurs de son expiation. — Jésus-Christ dans son royaume terrestre qui est l'Église..... 225

CHAPITRE PREMIER

I

Le Dieu fait homme.

Exposition du Psaume CIX. — Dans ce Psaume, le plus divin de tous, David a eu la révélation complète du mystère de l'incarnation et de la Rédemption. — Jésus-Christ vrai et naturel Fils de Dieu. — Jésus-Christ Prêtre éternel. — Jésus-Christ Juge des vivants, des morts. — Jésus-Christ Expiateur..... 233

I. — Jésus-Christ est Dieu, Fils naturel, consubstantiel de Dieu. Preuves diverses qui ressortent du Psaume CIX. — Du nom de « Seigneur » donné à Jésus-Christ par David. — Du trône que Dieu lui assigne. — De l'éternité de ce trône. Jésus-Christ séparé infiniment de tout ce qui meurt. — La grande et suprême révélation : Jésus-Christ Verbe de Dieu, éternellement engendré du Père. — Force invincible de ce passage du Psaume.

Jésus-Christ vrai homme. Le même Psaume qui établit invinciblement sa divinité, nous montre avec une égale évidence sa nature humaine. — De l'union des deux natures en une seule Personne..... 237

II. Jésus-Christ est Roi. — Cette royauté lui est essentielle; rien au monde ne peut entraver l'exercice de cette royauté.

— Deux phases différentes dans le règne de Jésus-Christ: durant le cours des âges ; à la fin des temps et durant l'éternité.

Règne de Jésus-Christ durant les âges. — Particularités diverses de ce règne. — Jésus-Christ règne dans une Église visible. — Jésus-Christ règne au sein d'un monde conjuré contre lui. — Jésus-Christ règne indépendamment de tout auxiliaire humain..... 252

Règne de Jésus-Christ à la fin des temps. — Éclat, puissance, terreurs, joies ineffables de ce règne..... 261

III. — Jésus-Christ est Prêtre. — Le seul Prêtre, le seul Sacerdoce agréés de Dieu furent Jésus-Christ et le Sacerdoce de Jésus-Christ. — Le Sacerdoce de Jésus-Christ étudié dans sa figure. Melchisédech. Exposé d'un passage de saint Paul..... 262

IV. — Jésus-Christ est juge. — Jésus-Christ exerce ses pouvoirs judiciaires durant le cours des siècles, avant ce jugement général qui doit dans un éclat si terrible clore le temps et inaugurer l'éternité. — Depuis dix-huit siècles Jésus-Christ détruit ses ennemis un à un et les couche au tombeau..... 267

V. — Ces prérogatives divines de Jésus-Christ ne détruisent pas l'ineffable mystère de sa chair passible et de son existence expiatrice. — En Jésus-Christ, selon la prophétie du Psalmiste, nous trouvons une souffrance féconde, un anéantissement plein de gloire, une faiblesse pleine d'une invincible puissance. — Comment Jésus-Christ *but au torrent*. Comment *il releva la tête*..... 269

II

Les dons de l'Homme-Dieu.

La sainte Humanité a été comblée des dons de la grâce et des richesses de la gloire dans une mesure à jamais inconnue de tout être créé. — Des torrents de joie divine dont ces munificences remplissaient l'âme de Jésus-Christ.

— Exposition du Psaume XX. La glorification de la sainte Humanité du Christ est double et jaillit de deux sources : dons merveilleux dont elle est comblée en elle-même; triomphes qu'elle obtient éternellement sur ses ennemis..... 274

I. — Des dons de la sainte Humanité. — Dons de la grâce, dons de la gloire.

Des dons de la grâce : ces dons remplissent l'âme du Christ, ils s'écoulent aussi sur son corps. — Des raisons pour lesquelles la sainte Ame de Jésus-Christ dut être élevée à la plus sublime perfection. — De la science en Jésus-Christ. — De la sainteté en Jésus-Christ. — De la vision béatifique en Jésus-Christ. — Comment Jésus-Christ a été *prévenu* de tous ces dons dès le premier instant de sa conception. — De la perfection du très-saint Corps de Jésus-Christ..... 277

Des dons de la gloire. Explication de ces mots du Psaume : *Vous avez posé sur sa tête une couronne de diamants.* Cette gloire est double : elle s'épanouit dans le ciel ; elle brille sur la terre. Continuation du Psaume XX.

Dans le ciel. — Dès l'éternité Dieu travaille à la glorification de son Verbe incarné. — Tout pour le Christ. Au Christ aboutissent toutes les œuvres de Dieu. — Le Christ adoration des Anges.

Sur la terre. — Sur la terre la *couronne* du Christ, son triomphe, sa gloire, c'est le Saint. — Le Saint est la gloire de Jésus-Christ de deux manières : par les dons de Dieu qui le font resplendir; par l'hommage qu'il rend à son Dieu de sa sainteté et des œuvres de cette sainteté. — Par les dons dont il le comble, le saint est le chef-d'œuvre de Dieu. Explication de ces mots du Psaume : *magna est gloria tua in salutare.* — Par les hommages qu'il rend à Jésus-Christ, le saint est vraiment sa *couronne de gloire.* — Jésus-Christ Roi de l'intelligence. — Jésus-Christ Roi du cœur. — Jésus-Christ aimé d'un merveilleux amour.

A Jésus-Christ la gloire de la perpétuité. — Jésus-Christ seul jouit de la *longueur de ses jours.* — Prodige de cette survivance et de cette perpétuité.

Jésus-Christ vaste et universelle BÉNÉDICTION. La gloire spéciale de Jésus-Christ est d'avoir sauvé le monde. — Comment Jésus-Christ répare nos désastres. — Comment il nous devient la source de tous les biens..... 284

II. — Du triomphe de la sainte Humanité sur ses ennemis. — Si les justes glorifient sa munificence, les méchants servent à la glorification de sa puissance et de sa justice. — Puissance invincible de Jésus-Christ sur ses ennemis. — Effroyable exemple donné dans la ruine du peuple déicide. — Particularités toutes mystérieuses de la ruine du peuple juif. — Tous les peuples persécuteurs participent en quelque manière au châtiment du peuple déicide. 302

III

La mission de l'Homme-Dieu.

Exposition du Psaume II. — Une question se pose étrange et mystérieuse entre toutes : Le christianisme seul est le bienfaiteur universel de l'humanité ; seul il est attaqué et combattu par l'humanité. Le Psaume II qui pose ce problème en donne la profonde explication.

I. — Le christianisme, bienfaiteur universel de l'humanité et pourtant repoussé par l'humanité ! — Le christianisme restaurateur des pouvoirs publics ; seul soutien, défenseur unique des gouvernements. Pourtant il a été presque constamment attaqué et asservi par les gouvernements. — Le christianisme, par son élévation toute céleste, est comme le lieu propre, la patrie du génie. Pourtant trop de fois il s'est vu en butte aux haines furieuses du génie. — Le christianisme est avant tout le libérateur du pauvre peuple. Or le peuple lui-même, qui lui doit tout, entre dans le grand complot tramé pour le détruire..... 310

I'. — Pourquoi ces haines si multiples ? *Quare fremuerunt ?* — Quatre causes secrètes des haines et des oppositions du monde contre le christianisme. — Depuis sa chute l'homme se sent saisi devant Dieu d'une terreur mystérieuse : il fuit Dieu instinctivement, en même temps que par un besoin primitif de sa nature il se porte vers Dieu. Mystère redoutable dans l'homme et dans la société. Pente irrésistible à s'occuper de Dieu, mais pour le renier et lui faire la guerre. Notre société contemporaine. Tableau de l'impie..... 321

Seconde cause. Résistance de l'esprit humain au joug d'une révélation. — Si le christianisme apporte à la raison des trésors infinis de vérité, il exige de la raison un

humble et généreux acquiescement aux mystères. — De là la révolte de la raison, son divorce, sa haine, sa guerre contre Dieu, en tant que Lumière et Vérité..... 326

Troisième cause. Attachement de l'homme à ses vices : par suite haine et guerre à Jésus-Christ et à l'Eglise qui les flétrissent et les combattent. — La grande force de la Révolution, ses succès parmi le peuple ont pour raison l'appel qu'elle fait aux vices, les espérances qu'elle donne à toutes les mauvaises passions..... 332

Quatrième cause. Jésus-Christ n'est pas seulement prédicateur des vertus, il est juge et vengeur des vices : de là cette haine furieuse des coupables contre ses sentences souveraines. — Peinture de nos sociétés modernes en divorce et en guerre avec Jésus-Christ. — Réalisation terrible de ce mot du Psaume : *Le Seigneur se rira d'eux.* — Qu'est-ce que ce formidable *rire* de Dieu ? — Résumé historique. Comment la puissance divine s'est toujours *ri* des vaines attaques du monde et de ses complots insensés..... 334

Conclusion du Psaume II. — Trois devoirs des gouvernements envers Jésus-Christ et son Eglise.

Premier devoir : maintenir et défendre la vérité. — Erreur funeste de nos pouvoirs publics actuels : l'*indifférentisme* religieux. — La loi athée. — Conséquences terribles de cette erreur 339

Second devoir : Donner au peuple de bonnes lois. — Des lois en opposition avec le dogme, la morale, la discipline de l'Église catholique. — Importance de l'union du pouvoir civil et du pouvoir religieux sous ce rapport.... 343

Troisième devoir : accepter l'autorité disciplinaire et coercitive de l'Église de Jésus-Christ. — Assurément l'Eglise n'entend pas absorber l'État ; mais l'État ne peut pas plus que l'individu se soustraire aux enseignements, aux lois, aux réprimandes, aux censures de l'Église..... 343

IV

La domination de l'Homme-Dieu.

De deux Psaumes, le LXXIe et le XLIVe, le premier nous décrit la domination du Christ au milieu du monde ; le second nous fait pénétrer jusqu'à la force cachée et mystérieuse qui assure au Christ cette domination.

I. — Exposition du Psaume LXXI, — Nature, caractère, prérogatives de la domination de Jésus-Christ au milieu du monde. — Domination humble et obscure au dehors. — Domination et règne de justice. Jésus-Christ seul gouverne dans la plus stricte équité. — Domination dans la paix. — Domination toute en faveur des petits et des faibles. Le pauvre hors du christianisme. Le pauvre dans le christianisme..... 347

L'étendue de la domination de Jésus-Christ. — Obstacles à la domination universelle : obstacles du sol ; obstacles du temps. — Toute domination humaine brise à ces obstacles ses tentatives d'universalité ; seule la domination universelle du Christ les a vaincus. — Cette universalité rendue plus merveilleuse encore par la diversité des éléments qu'elle embrasse et unifie..... 356

La puissance de la domination de Jésus-Christ. — Ce que Jésus-Christ exige de ses disciples. — Prodige de force à l'obtenir comme Jésus-Christ l'obtient..... 360

La splendeur de la domination de Jésus-Christ. — Jésus-Christ s'est fait un cortége magnifique de ce que le monde compte de plus noble, de plus élevé, de plus pur. — Merveille de splendeur dans la papauté..... 362

II. — Exposition du Psaume XLIV. — Force secrète qui assure à Jésus-Christ ses prodigieuses conquêtes et fonde son universelle domination : l'attrait de ses charmes, le prestige de sa divine beauté. — Jésus-Christ, *le plus beau des enfants des hommes*. — Beauté divine en Jésus-Christ. — Beauté de la sainte Humanité. Beauté morale. — Beauté physique. — Éclat de la glorieuse Humanité dans sa résurrection..... 364

Le Psaume qui nous fait contempler ce divin Conquérant des âmes, nous fait admirer aussi sa conquête. — La divine société des âmes, telle que l'a faite la Rédemption de Jésus-Christ. — Transfiguration, beauté, gloire, puissance, fécondité de l'Église..... 373

CHAPITRE DEUXIÈME

Les anéantissements de l'Homme-Dieu.

L'Écriture entière est remplie des prophéties de l'« Homme de douleur. » Plus que tous les autres livres,

le livre des Psaumes nous le fait apparaître dans l'effrayante universalité de ses souffrances expiatrices.

I. — La Passion de Jésus-Christ. — Pourquoi Jésus-Christ devait endurer toutes les douleurs. — La douleur intime Jésus-Christ. — Jésus-Christ fut universellement délaissé. Délaissé du ciel. Délaissé de la terre. — Profondeur effroyable du premier de ces délaissements. — Jésus-Christ abandonné de son Père. — Indicibles amertumes du second. — En quel sens Marie délaissait-elle Jésus? — L'abandon où Marie laisse Jésus tient aux plus mystérieuses profondeurs du mystère de la Rédemption. — Indicibles tortures auxquelles ce délaissement condamna le Fils et la Mère. — Les créatures n'abandonnèrent pas seulement Jésus-Christ, elles le trahirent. — Quatre trahisons dont Jésus-Christ fut la victime : trahison du bienfait, de l'honneur, de la justice, de la piété..... 393

Après l'abandon des créatures vient leur haine. L'expiation du péché réclamait ce nouveau supplice. — Jésus-Christ universellement haï du monde. — Jésus-Christ durant sa vie et surtout dans tout le cours de sa Passion, haï d'une haine *gratuite;* haï d'une haine *inique;* haï d'une haine *atroce*..... 411

Du rôle de l'ignominie dans la Passion de Jésus-Christ. — Jésus-Christ insulté par le monde entier. — Jésus-Christ insulté dans toutes ses œuvres. — Jésus-Christ insulté dans toutes ses vertus. — Jésus-Christ insulté dans toutes ses excellences..... 417

Du rôle de la douleur physique dans la Passion de Jésus-Christ. — Nécessité de la douleur physique pour l'expiation du péché. — L'effusion du sang..... 420

II. — La mort de Jésus-Christ. — Le Calvaire. — Il entrait dans les desseins de Dieu de réunir et de concentrer au Calvaire toutes les souffrances éparses durant la vie entière de l'Homme de douleur. — Exposition du Psaume XXI... 42?

III. — La sépulture de Jésus-Christ. — Voix déchirantes des Psaumes au sépulcre où repose l Homme-Dieu. — Angoisse poignante de l'univers. Motif de cette angoisse et de ces prières enflammées : le salut du monde n'a d'effet que par

la résurrection du Sauveur. — Doctrine de saint Paul toute renfermée dans les Psaumes..... 425

IV. — La résurrection de Jésus-Christ. — Jésus-Christ ressuscité vit dans l'Église. — Prophétie de cette mystérieuse existence dans les Psaumes, surtout dans le Psaume XXI. 431

CHAPITRE TROISIÈME

Le royaume de l'Homme-Dieu.

Le royaume de Jésus-Christ, c'est l'Église. — L'Église est sa conquête. — L'Église est son extension; elle est sa personnification et sa continuation vivante. — L'Église est visible, rien n'est manifeste et éclatant comme sa divinité. — Aux merveilles qui manifestaient la divinité de Jésus-Christ, on reconnaît aussi la divinité de l'Église catholique. — Trois merveilleuses puissances dans la vraie Église de Jésus-Christ..... 433

I. — Puissance d'Élévation. — D'après l'enseignement formel du Psalmiste, l'Église du Christ doit dominer toutes les élévations humaines. — Rien, dans l'ordre des idées, n'est comparable à sa Révélation. — Rien, dans l'ordre moral, n'est comparable à ses préceptes. — Rien ne ressemble à à sa force, à sa vitalité, à sa perpétuité..... 434

Puissance de transformation. — Combien cette puissance fut merveilleuse en Jésus-Christ. Jésus-Christ transformait tout sur son passage. — Comme lui, l'Église catholique a transfiguré le monde. — Cette puissance est double, elle se manifeste en deux œuvres différentes : pour construire, l'Église renverse et détruit. — L'Église jeta bas le vieux monde; à sa place, elle construisit la société chrétienne avec ses incomparables grandeurs et ses suavités exquises..... 436

Puissance d'extension. — Trois universalités victorieuses dans l'Église de Jésus-Christ. — Universalité du culte et de la louange. Prophéties des Psaumes. — Universalité du nombre. A l'église du Christ toutes les nations appartiennent. — Universalité de la lumière et des croyances.. 442

II. — Un Psaume, l'un des plus beaux, le Psaume LXVII, dépeint magnifiquement toute l'histoire de l'Église du Christ à travers les siècles.

L'Église terreur des ennemis de Dieu. — Comment devant elle tous se sont évanouis *comme la fumée.* — L'Église bienfaitrice et providence des Justes.

Comment et avec quels éléments Dieu a formé son Église. — Les pauvres, les petits, les déshérités de ce monde, appelés tous par Dieu dans son Église.

Des biens infinis dont l'Église est le dépôt sacré. — Des grâces innombrables répandues par Dieu dans son Église.

Des perpétuels triomphes de l'Église sur ses ennemis. 444

APPENDICES

Appendice I..... 457
Appendice II..... 465
Appendice III..... 471

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME

LE MANS — TYPOGRAPHIE ED. MONNOYER

BS 1430 .D68 1889 v.2 SMC
Doublet, Jules,
Les psaumes, etudies en vue
de la predication 47231407